



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES

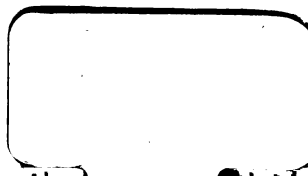


3 3433 07578985 3

1727  
LEDOX LIBRARY

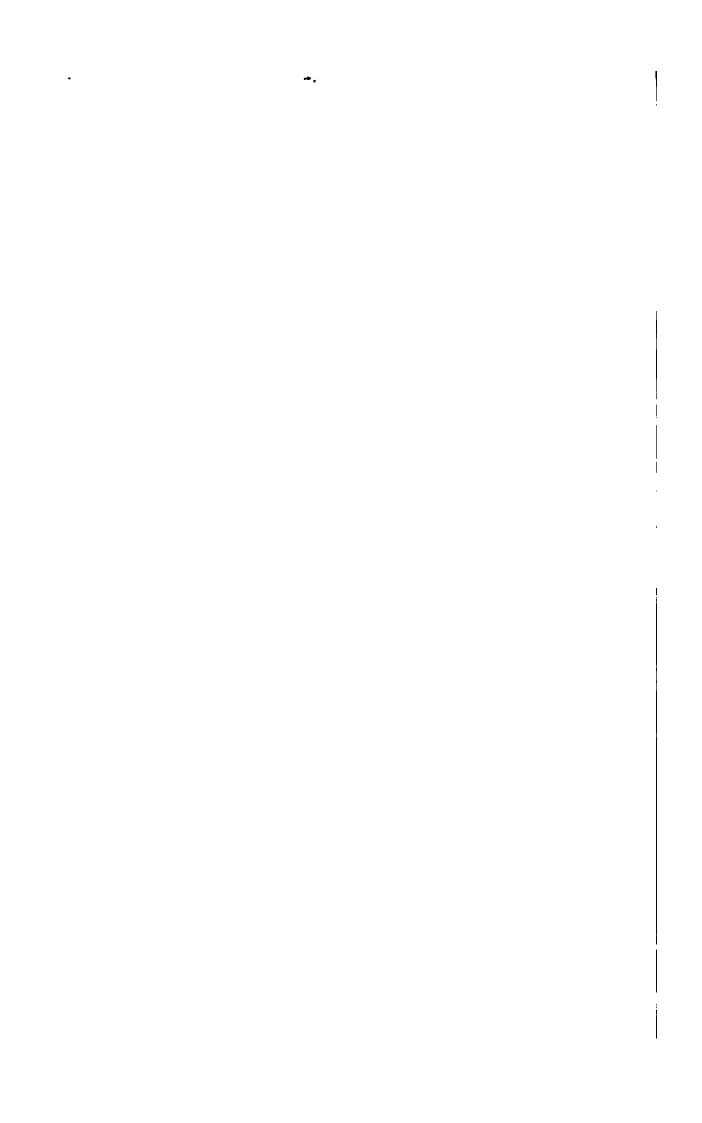


*Astoin Collection.*  
*Presented in 1884.*





221







OE U V R E S  
DE MADAME ET DE MADEMOISELLE  
DESHOULIÈRES.  
TOME PREMIER.

ASTOIN NEW-YORK

---

Cette édition, d'après le procédé d'HERMAN,  
se trouve à Paris, à la Librairie Stéréotype de  
H. NICOLLE et Compagnie, rue Pavée Saint-  
André-des-Arcs, n.º 9;

Et chez A. AUG. RENOUARD, Libraire, rue Saint-  
André-des-Arcs, n.º 42.

---

OEUVRES

*créé Automate du légier de la Garde*

DE MADAME ET DE MADEMOISELLE

*automate  
Thérèse*

DESHOULIÈRES.

TOME PREMIER.



PARIS,

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

x1. = 1803.

*d.m. 14*





---

# ÉLOGE HISTORIQUE

DE MADAME ET DE MADEMOISELLE

DE SHOULIÈRES.

---

**A**NTOINETTE DU LIGIER DE LA GARDE naquit à Paris, vers l'année 1633 ou 1634, de Melchior du Ligier, seigneur de la Garde, chevalier de l'ordre du roi, et de Claudine Gaultier. M. de la Garde, qui jouissoit d'une fortune assez considérable, avoit d'abord été maître-d'hôtel de la reine Marie de Médicis, et étoit attaché pour lors, en la même qualité, à la reine Anne d'Autriche. Il avoit deux fils, dont l'un se nommoit M. de Fontaine, et l'autre l'abbé de la Garde, et quatre frères avancés dans le service.

Madame de la Garde étoit nièce de M. de Videville, premier intendant des finances sous le règne de Henri III, et président de la chambre des comptes de Paris.

La nature prit plaisir à rassembler en mademoiselle de la Garde les agréments du corps et de l'esprit, à un point qu'il est rare de rencontrer. Elle avoit une beauté peu commune, une taille au-dessus de la médiocre, un maintien naturel,

des manières nobles et prévenantes ; quelquefois un enjouement plein de vivacité ; quelquefois du penchant à cette mélancolie douce qui n'est pas ennemie des plaisirs : elle dansoit avec justesse , montoit bien à cheval , et ne faisoit rien qu'avec grace.

Lorsqu'elle entra dans le monde , les romans étoient regardés comme l'école de l'esprit et de la politesse : elle s'y livra pour suivre la coutume établie , mais elle ne borna pas là son application. Avidé de s'instruire , elle forma , très jeune , la résolution d'étudier le latin , l'italien et l'espagnol. Ce projet ne fut pas pour elle un simple désir ; et , dans la suite , les auteurs les plus estimés de ces trois langues lui devinrent familiers.

Son inclination pour la poésie se montra d'abord au plaisir qu'elle prenoit à la lecture des vers. Ce fut d'Hesnault qui lui fit apercevoir les talents qu'elle avoit pour y réussir elle-même , et qui lui apprit les règles de la poésie françoise.

Mais quiconque fera la comparaison de leur style , de leurs pensées , et de la structure de leurs vers , jugera sans peine que l'élève a pour le moins égalé le maître. Ses parents la marièrent , en 1651 , à Guillaume de la Fon de Boisguérin , seigneur des Houlières , gentilhomme de Poitou , et petit-neveu de M. de Boisguérin , gouverneur de Loudun ; qui refusa le bâton de maréchal de France que lui offroit Henri IV , à condition de quitter la religion prétendue réformée.

M. Deshoulières étoit né en 1621 : il étoit entré dans le service en 1642, et avoit donné, en plusieurs occasions, des marques de sa valeur et de son application au métier de la guerre. Bon officier d'infanterie et habile ingénieur, il s'étoit acquis l'estime du duc d'Enguien, qui, lorsqu'il fut devenu prince de Condé et grand-maître de France, lui avoit accordé une charge de maître-d'hôtel du roi, un emploi de gentilhomme ordinaire à sa suite, un logement dans son hôtel, et une compagnie dans un de ses régiments d'infanterie, qu'on appeloit alors le petit Condé. M. Deshoulières devint ensuite lieutenant-colonel de ce régiment, et fut fait sergent-major de bataille, grade militaire en usage en ce temps-là. Peu après son mariage, il fut obligé de s'éloigner de sa femme pour aller joindre M. le Prince en Guienne. Les mouvements contre le ministère qui éclatoient dans cette province dégénérèrent ensuite en une guerre civile, dont le feu se répandit par tout le royaume; et M. le Prince, n'ayant voulu se prêter à aucune voie de conciliation, se vit contraint, sur la fin de l'année 1652, de se rendre avec ses troupes sur la frontière de Champagne. Il passa de là en Flandre, où il fut fait généralissime de l'armée d'Espagne. Sa sortie du royaume entraîna aussi M. Deshoulières au service des ennemis de l'état; et madame Deshoulières se retira chez ses parents, en attendant qu'elle pût voir son mari dans une situation plus tranquille. Alors les pensées sérieuses qui l'occupaient

tournèrent son esprit du côté de la philosophie. Descartes et Gassendi, dont les ouvrages venoient de paroître, invitoient tout le monde à ce genre d'étude. Comme il falloit avoir quelque connoissance de la géométrie pour entendre Descartes ; et que les livres de Gassendi étoient plus à sa portée, entraînée d'ailleurs par les conseils des personnes avec qui elle étoit en relation, ce fut en faveur de ce dernier philosophe qu'elle se détermina. M. le Prince ayant pris Rocroi, le 29 septembre 1653, au nom du roi d'Espagne, après un siège de vingt-cinq jours, éleva M. Deshoulières au grade de major. Par-là son état devint fixe, et sa femme se rendit auprès de lui : elle y resta deux ans, après quoi elle alla s'établir à Bruxelles. Ce fut un théâtre où madame Deshoulières parut avec éclat. L'estime générale qu'on avoit pour son mari, lui donnoit les plus grandes entrées. Son esprit, et l'avantage qu'elle avoit de parler l'espagnol et l'italien, la firent admettre avec familiarité chez la marquise de Caracène, dont l'hôtel étoit le rendez-vous ordinaire de la meilleure compagnie. Dans ces assemblées, elle gagna bien des cœurs ; le prince de Condé lui-même se mit au nombre dessoupirants. Madame Deshoulières eût pu se faire une gloire de retenir soumise à ses charmes une ame d'un ordre si élevé : mais, attachée à ses devoirs, elle aima mieux mériter l'estime de ce prince que de répondre à son amour ; et, par ses refus continuels, elle ralentit le feu qu'elle avoit allumé.

D'ailleurs son esprit, au milieu des plaisirs, étoit rempli d'idées moins agréables. On avoit saisi dans le royaume tous les biens de M. Deshoulières; les remises arrivoient fort lentement d'Espagne, et il étoit obligé de faire une dépense considérable. C'étoit en partie pour solliciter le paiement des appointemens de son mari que madame Deshoulières étoit venue à Bruxelles. Elle fit sur cela bien des demandes qui ne furent point écoutées; elle forma des plaintes auxquelles on n'eut point d'égard; et sa situation l'ayant forcée de les réitérer, on craignit que cet exemple ne devînt pernicieux. Suivant les principes de la cour d'Espagne, on lui en fit un crime. Elle fut arrêtée prisonnière à Bruxelles, au mois de février 1657, et conduite, en criminelle d'état, au château de Vilvorden, qui est à deux lieues de là, sur le chemin de Malines, aux bords du canal.

Traitée d'abord assez rudement dans cette prison, elle y eut tout à craindre de la part des Espagnols. On ne parloit pas moins que de la faire périr, et elle eut besoin de tout son courage pour ne pas succomber dans ce malheur. Son innocence la soutint. La lecture de l'écriture sainte et des pères de l'église fut sa consolation pendant huit mois que dura sa captivité.

M. Deshoulières étoit absent lors de cet événement. Il se rendit aussitôt à Bruxelles, pour solliciter la liberté de sa femme. Mais vainement il représenta l'injustice du procédé, et ses longs services, qui

demandoient quelques égards; il eut beau s'adresser à don Juan; au prince de Condé, et au marquis de Caracène; il ne put rien obtenir. Voyant donc l'inutilité de ses démarches, il prit le parti de dissimuler; dans l'espoir que le temps pourroit leur donner quelque poids; et il exerça ses emplois, pendant la campagne, avec son exactitude ordinaire: mais, au mois d'octobre suivant, ennuyé d'attendre inutilement la justice qui lui étoit due, il prit une dernière résolution, qui eût été capable de le perdre, s'il n'eût pas réussi. Il se retira secrètement de l'armée avec quelques soldats qui lui étoient attachés particulièrement; et, s'étant transporté à Vilvorden, il s'introduisit dans la forteresse, sous le prétexte d'un ordre de M. le Prince. Son épouse fut aussitôt délivrée, et il prit avec elle la route de France.

Avant que d'entreprendre une action si hardie, il avoit concerté ses mesures du côté de la France, et avoit fait savoir à M. le Tellier, alors secrétaire d'état de la guerre, le dessein où il étoit d'abandonner le parti du prince de Condé, et de profiter de l'amnistie que le roi offroit à ceux qui voudroient revenir.

M. le Tellier présenta M. et madame Deshoulières au roi, à la reine mère, et au cardinal Mazarin. On accorda à M. Deshoulières le grade de maréchal de bataille, et le gouvernement de Cette en Languedoc. La présence de madame Deshoulières justifia le bruit que sa beauté avoit fait à Bruxelles.

La mode étoit alors de faire des portraits, ou de dépeindre la figure ou le caractère des principales personnes de la cour et de la ville ; les romans de Cyrus et de Clélie, de mademoiselle de Scudéri, avoient occasionné cet usage. MADemoiselle en avoit donné l'exemple. Mesdames de la Suze et de Brégy s'en étoient ensuite acquittées avec applaudissement ; ce qui avoit fait le goût général.

Madame Deshoulières, qui eut dès son arrivée un grand nombre d'admirateurs, se vit bientôt sur les rangs. Le premier de ses portraits fut composé en vers et en prose par le chevalier de Grammont, sur une lettre que M. le Prince, avec qui il étoit en relation, lui écrivit à ce sujet. Il n'y mit point son nom, et le publia sous le titre d'Amaryllis. Ce nom pastoral fut long-temps depuis le nom favori de madame Deshoulières, jusqu'à ce qu'elle y eût substitué celui de Célimène.

Son second portrait fut fait en vers par Linières, et suivi de deux autres du même écrivain. Madame Deshoulières feignit de ne pas connoître l'auteur du premier, et n'y répondit point. Elle sentoit quelles auroient pu être les suites d'une pareille démarche. Quant à ceux de Linières, elle crut pouvoir répondre, sans conséquence, à la civilité de ce poëte. Elle fit son portrait en vers, ainsi que celui de mademoiselle de Villedieu, leur amie commune, et qui se méloit de poésie. On peut voir par ces deux ouvrages, les premiers qui nous restent de madame Deshoulières, qu'elle ne composoit pas

alors aussi correctement que dans la suite : mais on y trouve du naturel, accompagné d'une négligence peut-être assez convenable au sujet.

En même temps elle pensoit sérieusement à ses affaires : l'état en étoit si déplorable , qu'elle ne put jamais s'en relever. C'est ce qui a donné lieu à ces tons plaintifs contre la fortune, répandus dans la plupart de ses écrits. Pour éviter les poursuites rigoureuses des créanciers, dont elle et son mari étoient accablés depuis le séjour qu'ils avoient fait hors du royaume, elle fut obligée de se faire séparer de biens d'avec lui, dès 1658; et M. Deshoulières abandonna tous les siens à ses créanciers. Madame Deshoulières fit à ce sujet quelques voyages en Poitou et en Saintonge, où ses biens étoient situés.

Son mari rechercha alors dans les emplois militaires ceux qui lui pouvoient être les plus utiles pour soutenir sa famille; et madame Deshoulières, de son côté, dissipant ses ennuis avec les muses, exerça son talent pour la poésie sur tous les sujets qui se présentèrent; et comme sa beauté lui faisoit adresser un grand nombre de pièces galantes, elle y répondoit d'une manière qui faisoit goûter ses vers par les connoisseurs. De ces premières poésies, qu'elle négligeoit, et qui sont perdues pour la plupart, celles qui nous restent, et qui lui donnèrent alors le plus de réputation, furent le sonnet en bouts-rimés sur l'Or, et deux épîtres sous le nom de son Chien, avec l'Apothéose du même



animal, dont elle faisoit le Cerbère du Parnasse. Ces pièces furent insérées dans le premier tome du *Mercur galant* en 1672.

Ce fut environ dans le même temps qu'on voulut l'associer, ainsi que quelques autres dames, à la compagnie de gens de lettres qui s'assembloient à l'hôtel de Matignon, chez l'abbé d'Aubignac. Le public donnoit à cette assemblée le nom d'académie; mais la mort de cet abbé dissipa l'établissement. Madame Deshoulières avoit alors fixé sa demeure à Paris, dont elle s'éloignoit cependant quelquefois pour des temps peu considérables. Elle fut à Lille, à Tournai et à Dourlens, passer plusieurs mois auprès de son mari; elle alloit souvent aussi à la campagne chez ses amies.

En l'une de ses parties, il lui arriva quelque chose de fort simple, mais qui mérite attention, en ce qu'il sert de témoignage à la force de son esprit et à sa fermeté. Étant à vingt lieues de Paris, on lui dit qu'un fantôme avoit coutume de se promener toutes les nuits dans l'un des appartements du château, et que, depuis bien du temps, personne n'osoit y habiter. Comme elle n'étoit ni superstitieuse, ni crédule, elle eut la curiosité, quoique grosse alors, de s'en convaincre par elle-même, et voulut absolument coucher dans cet appartement. L'aventure, outre son état, étoit assez téméraire et délicate à tenter pour une femme jeune et aimable. Au milieu de la nuit, elle entendit ouvrir sa porte. Elle parla; mais le spectre ne lui répondit rien. Il

marchoit pesamment, et s'avançoit en poussant des gémissements. Une table, qui étoit aux pieds du lit, fut renversée, et les rideaux s'entr'ouvrirent avec bruit. Elle prêtoit à tout cela une oreille attentive. Un moment après, le guéridon qui étoit dans la ruelle fut culbuté, et le fantôme s'approcha d'elle. Elle, de son côté, peu troublée, alongeoit ses deux mains pour sentir s'il avoit une forme palpable. En tâtonnant ainsi, elle lui saisit les deux oreilles, sans qu'il y fit grand obstacle. Ces oreilles étoient longues et velues, et lui donnoient beaucoup à penser. Elle n'osoit retirer une de ses mains pour toucher le reste du corps, de peur qu'il ne lui échappât; et pour ne point perdre le fruit de ses travaux, elle persista jusqu'à l'aurore dans cette pénible attitude. Enfin, au point du jour, elle reconnut l'auteur de tant d'alarmes pour un gros chien assez pacifique, qui, n'aimant point à coucher à l'air, avoit coutume de venir chercher de l'abri dans ce lieu, dont la serrure ne fermoit pas. Le lendemain, elle railla de leur frayeur ses hôtes, étonnés de sa bravoure.

Le plus long de ses voyages fut celui qu'elle fit en Dauphiné, pendant le séjour de M. Deshoulières en Guienne. Elle y fut invitée par la marquise de la Charce, et par mesdemoiselles de la Charce<sup>1</sup> et

---

<sup>1</sup> Mademoiselle de la Charce est la célèbre Phyllis de la Tour-du-Pin, qui, lors de l'irruption que le duc de Savoie fit en Dauphiné dans l'année 1692, monta à cheval, fit armer les

d'Urtis ses filles, qui étoient ses amies intimes. Elle partit de Paris au printemps de l'année 1672, et prit la route de Lyon avec elles. Avant que d'entrer dans cette ville, elles séjournèrent dans le Forez, chez des personnes de qualité de leur connoissance. La joie qui faisoit l'ame de cette société, et la proximité du pays, les engagèrent à faire une espèce de pèlerinage sur les bords du Lignon, dans ces vallées délicieuses que M. d'Urfé a rendues si célèbres ; et madame Deshoulières alla recueillir sur la tombe d'Astrée et de Céladon ces sentiments tendres et délicats que l'on a admirés si long-temps dans le récit de leur amour.

---

villages de son canton sous les ordres de M. de Catinat, se mit à leur tête, livra plusieurs petits combats dans les défilés des montagnes, et contribua plus que personne, par sa bravoure, à faire sortir les ennemis hors du pays, pendant que sa mère exhortoit les peuples de la plaine à se maintenir dans le devoir, et que mademoiselle d'Urtis sa sœur faisoit couper les cables des bateaux qui traversoient la Durance, afin que les Piémontois ne s'en pussent emparer. Cette action singulière fut récompensée d'une pension que le roi accorda à mademoiselle de la Charce, avec le droit de faire mettre son épée, ses pistolets et le blason de ses armes, dans le trésor de Saint-Denis, où ils ont resté jusqu'à la mort de Louis XIV. On a depuis fait un roman de l'histoire de cette demoiselle, dans lequel on lui fait des amours avec le comte de Caprara ; mais il est facile au lecteur de juger de ses faits, et de voir que ceux que l'on vient de rapporter sont les seuls véritables.

Ensuite on passa le Rhône; et après avoir traversé le Dauphiné, elles arrivèrent dans les terres de la maison de la Charce, qui sont situées près de la ville de Nyons. Elle revint à Paris au mois de septembre 1674, à la satisfaction de ses amis, qui étoient en grand nombre, et distingués par la littérature; entr'autres messieurs Conrart, Pelisson, Benscrade, Charpentier, Perrault, les deux Corneille, Fléchier, Mascaron, les deux Tallemant, Quinault, Ménage, l'abbé de Lavau, M. de la Monnoie, etc.

On peut joindre à ces beaux esprits un nombre de seigneurs et de personnes illustres qui aimoient les lettres et estimoient les ouvrages sortis de sa plume, comme le duc de la Rochefoucauld, auteur des RÉFLEXIONS MORALES, le duc de Montausier, le duc de Saint-Aignan, les maréchaux de Vivonne et de Vauban, le duc de Nevers, le comte de Bussy si célèbre par son esprit et par ses malheurs, M. le Pelletier de Souzi, et grand nombre d'autres avec qui elle étoit en commerce de lettres.

Cependant, quelque agréable que dût lui paroître le séjour de Paris, où elle étoit si considérée, il lui resta toujours un attachement singulier pour les solitudes du Dauphiné, dont elle avouoit que l'idée inspiroit une sorte de charme à son ame. C'est apparemment ce qui l'engagea dans la suite à choisir ce pays pour la retraite de deux de ses filles qui se firent religieuses à Nyons. Elle en avoit, outre cela, une troisième, qui a depuis été mademoiselle Deshoulières, et un fils.

Elle trouva à son retour les esprits occupés à deux grandes disputes.

Le dessein d'élever, à la gloire du roi, un arc de triomphe qui n'a jamais été exécuté, donnoit matière à l'une de ces contestations. A peine en eut-on formé le projet, qu'on songea à l'inscription qu'on y devoit mettre; et il s'agissoit de savoir si elle seroit latine ou françoise.

L'abbé de Bourzeis, et le père Lucas, savant jésuite, se rangèrent au premier avis.

Charpentier et l'abbé Tallemant le jeune, jaloux de la gloire de notre langue, en entreprirent la défense, et soutinrent qu'elle ne le cédoit point en beauté à la latine, dont l'usage, en cette occasion, eût établi la supériorité.

Le roi faisoit alors travailler à la galerie de Versailles, et l'on avoit commencé à mettre les inscriptions en latin. Il les fit effacer pour y en substituer de françoises, ce qui fut regardé comme une décision. Madame Deshoulières, zélée pour les progrès de sa langue, en marqua sa joie à M. Charpentier par une ballade qu'elle composa en son honneur.

La seconde question intéressa davantage madame Deshoulières; c'étoit la comparaison de Corneille et de Racine. Accoutumée dès sa jeunesse à regarder Corneille comme inimitable, elle sentit ses préjugés blessés, lorsque, ce grand poète ayant cessé de travailler pour le théâtre, en 1675, les amis de Racine crurent ne le pas assez louer, s'ils

ne donnoient la préférence à ses ouvrages. Madame Deshoulières s'éleva contre ce sentiment avec une vivacité singulière, et déclara hautement que Corneille n'avoit point d'égal. Elle avouoit que Racine avoit parfaitement réussi dans le style tendre et les situations touchantes ; mais ne trouvant point dans ses tragédies ce sublime et ce génie romain qui caractérisent Corneille, elle prétendit qu'ayant pris une route différente il étoit en cela même inférieur à son rival.

Sa persévérance à soutenir cet avis alla si loin, qu'elle résolut de faire tomber la première pièce que Racine mettroit au jour. Il travailloit alors à sa *Phèdre* ; et Pradon, composoit aussi sur le même sujet. Cet auteur, qui n'avoit d'autre ressemblance avec Corneille que d'être jaloux de la gloire de Racine, s'il est vrai que Corneille l'ait été, profita de l'intérêt que madame Deshoulières prenoit au premier de ces deux poètes. Il la trouva disposée à lui rendre service ; et elle lui promit son suffrage, qui pouvoit en entraîner beaucoup d'autres.

Les deux *Phèdres* parurent en même temps sur différents théâtres, au commencement de l'année 1677. Par une fatalité qui doit imprimer de la crainte aux meilleurs écrivains, le succès de celle de Pradon fut complet, et la pièce de Racine n'en eut qu'un équivoque. Cependant madame Deshoulières, que la force de la vérité touchoit, sentit que la brigue ne suffisoit pas ; et comme il est facile

de tourner les plus belles choses en ridicule , elle répandit un sonnet qui faisoit la parodie burlesque de la Phèdre de Racine. On en ignora l'auteur pendant quelque temps. Les méprises de Racine et de ses amis à ce sujet occasionnèrent de grands troubles , dont on peut voir le détail dans les notes sur les épîtres de Despréaux. Néanmoins le nuage de la prévention se dissipa bientôt. La tragédie de Racine a été mise au rang de ce que nous avons de plus parfait sur le théâtre , et celle de Pradon est tombée dans l'oubli.

Outre ces disputes , qui durèrent assez longtemps , les plus petits sujets lui donnoient lieu d'exercer sa muse. Elle avoit une chatte nommée Grisette , laquelle , à ce que rapporte le Mercure Galant de ce temps-là , « méritoit d'être distinguée entre celles de son espèce ; car si elle ne raisonnoit pas , elle avoit au moins tant de marques de discernement , que tout le monde l'admiroit. Des compliments qui furent faits en plaisantant à cette chatte merveilleuse , de la part de Tata , chat de la marquise de Montglas , lui donnèrent lieu de faire plusieurs pièces de vers. » Beaucoup de poètes écrivirent sur le même sujet. Nous ne lisons pas aujourd'hui ces bagatelles avec autant de plaisir qu'elles en procurèrent dans le temps : cependant elles firent une partie de l'amusement de la cour et de la ville pendant l'automne de 1678 ; et les noms de Grisette et de Tata passeront peut-être à la postérité , comme celui du moineau de Lesbie , du

perroquet de Corinne , et des autres animaux célébrés par les poètes de l'antiquité.

On la pressoit depuis long-temps de faire imprimer elle-même ses ouvrages , qui commençoient à être en assez grand nombre pour former un volume. Elle résista à cette demande , autant par la peine qu'elle auroit eue à rassembler ces pièces fugitives , que par la crainte de ne les pas voir reçues aussi favorablement qu'à la première lecture , ayant rapport , la plupart , à des événemens qui étoient déjà hors du souvenir du public. Ses amis , pour l'y déterminer , obtinrent un privilège à son insu , le 19 juin 1678. Cet empressement la fit enfin résoudre de donner ses vers à l'impression ; mais elle voulut différer , pour des raisons qui furent approuvées. Elle désiroit faire un choix de ses pièces. Elle avoit dessein d'écrire à la louange du roi , qui , depuis la campagne de Hollande , étoit l'objet des veilles de la plupart des poètes ; et elle comptoit rendre par-là ses ouvrages plus intéressants. Outre cela , elle avoit résolu de composer pour le théâtre , qui étoit réduit à des auteurs très médiocres , depuis le silence où Corneille et Racine s'étoient condamnés.

Souvent on se laisse entraîner par le goût naturel , ou séduire par l'amour-propre. On abandonne les genres où l'on réussit le mieux , pour s'appliquer à d'autres auxquels nos talents sont disproportionnés. Madame Deshoulières , qui avoit excellé dans les petites pièces détachées , en voulut entreprendre



de plus longue haleine. Elle commença d'abord un opéra de Zoroastre et Sémiramis ; et elle essaya dans la suite de faire une comédie , sous le titre des Eaux de Bourbon. Mais ensuite , n'étant pas contente vraisemblablement du plan qu'elle s'en étoit fait , elle les abandonna ; et ils sont restés parmi ses papiers , dans l'état le plus infirme.

Elle se livra davantage à l'inclination qu'elle avoit pour le genre tragique , et composa deux pièces. La première , intitulée , GENSERIC roi des Vandales , étoit tirée du roman d'Astrée. Elle fut jouée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne le 20 janvier 1680. Le fameux Baron , qui y faisoit le principal rôle , a depuis assuré qu'elle eut jusqu'à quarante représentations. Cependant il s'en falloit bien que Genseric fût exempt de défauts. Il y a trop de personnages dans cette pièce , quelque embarras dans l'intrigue ; et le dénouement n'est pas fort heureux. Quoiqu'on y puisse apercevoir de beaux endroits , il faut convenir que madame Deshoulières est extrêmement éloignée de la grandeur des sentiments de Corneille , où elle aspirait. Aussi la pièce fut-elle critiquée ; et comme elle ne s'en étoit pas d'abord déclarée l'auteur , sans la connoître on la traita de même qu'elle avoit traité Racine. Un inconnu composa le sonnet suivant :

La jeune Eudoxe est une bonne enfant ,  
La vieille Eudoxe une grande diablesse ;  
Genseric est un roi fourbe et méchant ,  
Digne héros d'une méchante pièce.

Pour Thrasimond, c'est un grand innocent ;  
 Et Sophronie en vain pour lui s'empresse.  
 Huneric est un homme indifférent,  
 Qui, comme on veut, et la prend et la laisse.

Sur tout cela le sujet est traité,  
 Dieu sait comment. Auteur de qualité,  
 Vous vous cachez en donnant cet ouvrage.

C'est fort bien fait de se cacher ainsi ;  
 Mais, pour agir en personne bien sage,  
 Il nous falloit cacher la pièce aussi.

La seconde tragédie de madame Deshoulières se nommoit **JULE ANTOINE**, et le sujet en étoit pris dans le roman de **Cléopâtre de la Calprenède**. Il y avoit à peu près les mêmes vices que dans **Genserik** ; et l'on pouvoit remarquer dans l'une et dans l'autre pièce qu'acoutumée aux petits vers elle avoit peine à remplir les alexandrins, et à les soutenir dans la noblesse qu'ils demandent.

Elle étoit un juge sévère de ses propres ouvrages : ainsi ses réflexions la dégoutèrent du théâtre. Elle conçut que ce genre contribueroit peu à sa gloire ; et ne songeant plus à **Jule Antoine**, elle se borna à ses poésies ordinaires.

La naissance du duc de Bourgogne, petit-fils de **Louis XIV**, fut le premier événement public qui lui parut digne d'être célébré. Elle fit une idylle à ce sujet, qui fut très bien reçue à la cour, surtout de la Dauphine, mère du jeune prince, qui, ayant des talents elle-même pour la poésie, ainsi que pour

la musique, faisoit grand cas de ceux de madame Deshoulières. Néanmoins, comme il est impossible de ne jamais donner de prise à la satire, un auteur fit l'épigramme que voici :

Pour immortaliser l'enfant qui vient de naître,  
Et qui gouvernera dans soixante ans peut-être,  
La Deshoulière a fait cent vers, tant mal que bien.  
Que lui donnera-t-on pour un si long ouvrage ?

Si j'en étois cru, ma foi, rien.

Pour immortaliser et sa chatte et son chien,  
Elle en a fait bien davantage.

La plaisanterie réussit, quoique déplacée, parce que c'est le privilège de la malignité; mais l'idylle n'y perdit aucun de ses agréments. Le FURBERIANA attribue cette épigramme à d'Hesnault, ce qui paroît peu vraisemblable. Une pièce qui fit beaucoup de bruit fut la ballade qu'elle composa au mois de janvier 1684, sur le changement de la cour en fait de galanterie, et qu'elle adressa, par une épître, au duc de Montausier. L'opéra d'Amadis venoit de paroître; et réveillant le souvenir des passions romanesques, qui ne subsistent plus que dans les livres de chevalerie, il avoit excité la bile de madame Deshoulières contre son siècle. La cause opposée ne manqua pas de défenseurs. Il parut des réponses de La Fontaine, de Losme de Monchesnai, de Pavillon, attribuées au marquis de La Fare, et surtout du duc de Saint-Aignan, contre lequel madame Deshoulières soutint une

guerre poétique, jusqu'à ce que ce seigneur voulut bien s'avouer vaincu. Elle reçut, la même année, des lauriers qui étoient dûs à sa réputation. L'académie des Ricovrati de Padoue l'agrégea à son corps, par une délibération du 14 septembre; et le savant Charles Patin, l'un des membres de cette compagnie, fut chargé de lui en donner avis.

Si c'eût été de même la coutume d'admettre les femmes illustres dans l'académie françoise, ou qu'on eût voulu enfreindre, en sa faveur, des lois au-dessus desquelles on pouvoit la croire, sa patrie auroit envié aux Italiens la gloire de lui décerner seule des honneurs. On se contenta de lire plusieurs de ses ouvrages dans les séances publiques; ce qui étoit une espèce d'adoption, et un hommage rendu à ses talents. L'académie d'Arles fut moins scrupuleuse; elle crut s'honorer en la choisissant, le 28 mars 1689, pour remplir une de ses places.

Elle composa dans le même temps un dialogue entre l'Amour et l'Ambition, dans le goût des prologues d'opéra. Cet ouvrage devoit servir d'ouverture à plusieurs fêtes que le roi avoit dessein de donner, pendant cet hiver, à la cour d'Angleterre, réfugiée à Saint-Germain; mais les fêtes n'ayant pas eu lieu, la pièce ne parut point.

Le roi lui avoit accordé, dès le commencement de l'année précédente 1688, une pension de deux mille livres, en reconnoissance des éloges qu'elle lui avoit donnés dans toutes les occasions. Ce fut aussi les premiers jours de la même année que

parut le recueil de ses poésies. L'impression, et les soins qu'elle s'y étoit donnés depuis neuf ans et demi, n'en diminuèrent point les beautés dans l'esprit du public. Elle y inséra une ode sur la fondation de Saint-Cyr et l'établissement des Cadets, qui venoit de remporter le prix à l'académie françoise. Cette ode avoit été composée par mademoiselle Deshoulières, qui commençoit dès-lors à marcher sur les traces de sa mère. Comme il avoit couru plusieurs bruits à ce sujet, et qu'on soupçonnoit madame Deshoulières d'avoir la meilleure part à cet ouvrage, elle se crut obligée de protester publiquement qu'elle n'y en avoit eu d'autre que celle d'un ami que l'on consulte. Ceux qui reconnoissoient sa sincérité, et les talents de mademoiselle Deshoulières, n'eurent aucune peine à s'en laisser convaincre.

Ainsi partagée du côté de la gloire, et ce qu'elle avoit souffert du côté de la fortune étant en quelque sorte réparé par la libéralité du roi, elle paroissoit n'avoir plus rien à désirer; mais sa santé se trouvoit alors dans une situation périlleuse. Elle avoit été attaquée, dès 1682, d'une espèce de cancer au sein; qui lui causa de vives alarmes, et à toute sa famille. Le désir qu'elle eut d'en être délivrée la fit recourir à plusieurs remèdes, qui ne servirent qu'à augmenter ses souffrances. Il paroît par ses vers que, dès l'année 1686, rien ne pouvoit surpasser la violence de ce qu'elle souffroit. Néanmoins, comme sa constance étoit à l'épreuve de tout, elle

## xxviii ÉLOGE HISTORIQUE.

du *Mercur*e Galant se crut obligé d'en désabuser le public. Mais le mal étoit incurable : elle se sentoit mourir imperceptiblement , pour se servir de ses termes , sans se démentir de sa constance et de sa résignation ; et lorsqu'elle vit la mort s'approcher de plus près , elle demanda elle-même , avec une égale liberté d'esprit , tous les secours de l'église. Ce fut dans ces sentiments qu'elle cessa de vivre , le 17 février 1694 , après onze ans et demi de langueur. Elle fut inhumée , le 19 du même mois , dans l'église de Saint Roch.

Les mémoires publics qui annoncèrent sa mort , et la plupart de ceux qui depuis ont parlé d'elle , marquent qu'elle est morte à l'âge de cinquante-six ans : mais ils se sont trompés ; elle étoit âgée d'un peu plus de soixante ans , à ce qu'on a su de personnes qui prenoient intérêt à sa mémoire.

Elle avoit un esprit délicat , une mémoire prodigieuse , de la pénétration , et un goût qui ne le cédoit point à l'étendue de son génie.

Ses ouvrages peuvent être cités comme un modèle de la poésie naturelle et tendre. On les met au rang de ce que nous avons eu de mieux écrit et de plus spirituellement pensé sous le règne de Louis XIV. « On y admire , dit l'auteur du *Parnasse françois* , la beauté du sens , les grâces de l'expression , l'harmonie et la disposition des rimes. Personne n'a mieux parlé de l'amour et de la noble galanterie ; personne n'a mieux traité la morale , ni fait des réflexions plus justes sur l'esprit humain. » Aussi

son siècle l'avoit-il surnommée, comme Sapho, la dixième Muse, et la Calliope françoise.

Elle joignit à ces titres ceux d'amie généreuse, d'épouse attachée à ses devoirs, d'une des meilleures sœurs, et surtout de la plus tendre des mères. Pour contrebaler tant de belles qualités, on ne peut lui reprocher que quelques endroits, rares à la vérité, dans lesquels elle donne peut-être un peu trop de carrière à son enjouement, et qui sont une foible tache à sa gloire.

Son fils lui survécut peu, étant mort le 12 août de la même année, à l'âge de vingt-sept ans. Il se nommoit Jean-Alexandre de la Fon de Boisguérin Deshoulières, et étoit entré dans le Génie. Son peu de conduite avoit donné d'abord du chagrin à sa famille : mais, comme le principe en étoit beaucoup d'esprit et de vivacité, l'application avoit succédé à ses premiers écarts; et M. de Vauban commençoit à bien augurer de ses dispositions.

Mademoiselle Deshoulières renonça à la succession de son frère, et se trouva ainsi seule héritière du nom et des talents de sa mère.

---

ANTOINETTE-THÉRÈSE DE LA FON DE BOISGUÉRIN DESHOULIÈRES étoit née à Paris en 1662, et avoit été élevée dans le sein même de la poésie. Il eût été difficile qu'avec quelques dispositions naturelles elle n'y eût pas réussi elle-même. Outre sa mère, elle avoit pour maîtres le grand Corneille, Charpentier,

Benserade , et tous les gens de mérite qui fréquentoient madame Deshoulières.

Son esprit commença à se faire connoître par ses lettres ; et M. de Pontis lui ayant dédié , en 1683 , la relation du bombardement d'Alger , le *Mercure Galant* , qui rapporte cette particularité , ajoute qu'elle écrivoit en prose aussi bien que madame Deshoulières écrivoit en vers : la préface qu'elle mit , en 1695 , à la tête des ouvrages de sa mère , en peut servir de preuve.

Ses premiers vers eurent un honneur que beaucoup de poètes auroient désiré à la fin de leur carrière ; et le prix qu'ils remportèrent à l'académie fut d'autant plus glorieux , que Fontenelle avoit travaillé sur le même sujet. Animée par les louanges qu'elle reçut à cette occasion , elle se livra à la poésie. En 1688 , elle composa un petit opéra sur la mort de Cochon , chien du maréchal de Vivonne ; plaisanterie qui fut goûtée.

Son esprit étoit fait pour les ouvrages qui demandent plus de délicatesse que d'élévation ; elle réussissoit surtout dans les airs détachés , et à peindre la nature. Sa taille étoit très médiocre , et elle n'avoit pas les perfections de sa mère ; mais ses yeux étoient vifs et gracieux. Elle plaisoit sans être belle. La même vivacité influoit sur toute sa personne. Elle n'avoit rien de contraint dans ses manières ; et avec la solidité de la vertu , elle aplanissoit l'austérité des dehors.

Un tel caractère étoit propre à lui donner des



amis ; aussi en eut-elle d'illustres en toute sorte d'états , et de fidèlement attachés. Il y en eut même dont l'amitié se changea en passion ; et il paroît que de ce nombre M. Caze ne lui fut pas indifférent. Les vers qui nous restent de lui , et que mademoiselle Deshoulières a joints aux siens , font juger que , du côté de l'esprit , il étoit digne d'une conquête aussi belle. S'il l'étoit par sa naissance et par sa fortune , c'est ce qu'il n'a pas été possible de découvrir. On sait seulement qu'il étoit dans le service , et qu'il fut tué en 1692.

Depuis ce temps , les poésies de mademoiselle Deshoulières , occupées auparavant à le chanter , ne sont plus remplies que de gémissements sur le destin de Tircis ; c'étoit le nom qu'elle lui avoit donné , en même temps qu'elle s'étoit choisi celui d'Iris. Elle ne cachoit point une passion qui avoit la vertu pour fondement , ni des regrets qui prouvoient sa candeur et sa sensibilité. Il est même surprenant comment elle a pu les varier en tant de façons différentes.

Les années suivantes , elle vit mourir son père , sa mère , son frère , et ses oncles. Tant de pertes réitérées , et qui se suivirent de fort près , l'accablèrent de douleur : elle en paroît pénétrée dans les pièces qu'elle composa sur ces sujets.

Ayant ainsi survécu seule à tout ce qu'elle avoit de plus cher , elle recueillit les plaintes dont le Parnasse retentit à la mort de madame Deshoulières , et les lauriers dont on couronna ses cendres. Le roi

lui accorda , le 5 mars 1694 , une pension de trois cents livres , et une autre de pareille somme , le 29 août suivant. Elle ne dut peut-être alors ces gratifications qu'à la mémoire de sa mère ; mais on ne peut nier que son propre mérite ne lui ait attiré celle qu'elle obtint vingt ans après , le 30 janvier 1714 , qui étoit semblable aux deux autres.

C'étoit , à peu de chose près , les seuls biens qu'elle possédât ; elle se crut néanmoins obligée d'acquitter les dettes de sa famille , et même de ses oncles , quoiqu'elle eût renoncé à tous ces héritages , et que cette résolution dût beaucoup lui coûter , dans l'état où étoit sa fortune.

Elle fit imprimer , en 1695 , la suite des œuvres de madame Deshoulières ; et elle y joignit les siennes , qu'elle reconnoissoit elle-même leur être fort inférieures. Ce fut elle qui fit graver , par Van-Schupen , la belle estampe de sa mère , sur l'original de mademoiselle Chéron. Les quatre vers qu'on lit au bas sont d'un nommé Longchêne.

Elle chargea , quelques années après , M. d'Audiffret , envoyé du roi à Mantoue , de présenter ce recueil à l'académie des Ricovrati. Ces savants ne jugèrent pas qu'aucune autre pût mieux remplacer sa mère ; et elle fut reçue le 9 février 1699.

M. d'Audiffret étoit un gentilhomme provençal , né avec beaucoup d'esprit , mais peu de bien , et qui avoit eu de grandes obligations à madame Deshoulières. Il accompagna le prince de Conti , lorsqu'il fut élu roi de Pologne , et fut aussi envoyé à

## ÉLOGE HISTORIQUE. xxxiii

la cour de Lorraine. A son retour , il fut proposé par des amis communs de lui faire épouser mademoiselle Deshoulières, dont le mérite avoit paru le toucher avant ses voyages. La négociation réussit ; et fut poussée si loin , que tout fut conclu pour le mariage, dont ils reçurent les compliments l'un et l'autre ; mais ensuite, soit que M. d'Audifret eût changé de sentiment à l'égard de mademoiselle Deshoulières, soit réflexion de la part de celle-ci sur la situation de sa santé, ils aimèrent mieux en rester aux termes de l'amitié ; et la chose, après avoir été arrêtée pendant long-temps, n'eut point d'exécution.

Mademoiselle Deshoulières avoit fait des stances sur la paix en 1697 ; et elle composa un hymne sur le même sujet en 1703, lorsque la guerre étoit le plus allumée dans l'Europe. Elle adressa une épître au roi en 1714, pour lui demander son histoire métallique qui venoit de paroître , et qui finissoit alors à l'avènement de Philippe V au trône d'Espagne. Ce sont les seules de ses pièces auxquelles on puisse fixer quelque date, les autres étant dédiées à ses amis , sur des sujets qui n'en désignent aucune. Elle étoit en relation avec beaucoup de gens célèbres , parmi lesquels il ne faut pas oublier messieurs Fléchier , Mascaron , l'abbé de Vertot , et M. de la Monnoie. M. de la Rivière, fameux par son procès avec le comte de Bussi , dont il avoit épousé la fille , et qui auroit plus mérité d'être connu par son esprit , lui adressoit souvent des

## XXXIV ÉLOGE HISTORIQUE.

épîtres galantes , dont il recevoit des réponses dignes d'elle et de celui qui se les attiroit.

Le plus considérable des ouvrages qu'elle entreprit fut un opéra de Callirhoé , dont elle ne travailla que les deux premiers actes. Elle eût été propre à ce genre , si elle s'y étoit adonnée ; mais elle discontinua sa pièce , ayant appris qu'un autre poëte s'exerçoit sur le même sujet. En effet , elle vit paroître en 1712 l'opéra de Callirhoé de M. Roi.

Mademoiselle Deshoulières composa encore , dans les dernières années de sa vie , une invocation à Apollon sur la régence du duc d'Orléans , et un adieu aux Muses à l'occasion du malheur où elle étoit réduite.

Son tempérament , qui avoit toujours été très délicat , l'avoit souvent empêchée de se livrer à l'étude ; et elle fut attaquée de très bonne heure du même mal qui avoit fait périr sa mère. Il lui manquoit encore cette conformité. Après vingt ans de souffrances et de douleurs , elle mourut à Paris le 8 août 1718 , âgée de cinquante-six ans , et fut inhumée dans l'église de Saint Roch , près de madame Deshoulières.

On peut dire qu'elle en étoit , en quelque sorte , un **MINUTIF** , et que la nature avoit voulu , par elle , en retracer du moins une légère idée à la génération suivante.

---

---

**P R É F A C E**  
**DE M<sup>ME</sup>. DESHOULIÈRES.**

1687.

**L**OIN de remplir ici d'ennuyeux compliments  
Un inutile et long préface ,  
Sans crainte , sans inquiétude ,  
Je livre mes amusements  
A la critique la plus rude.  
Cette espèce de fermeté  
Ne vient point de la vanité  
Que m'auroient pu donner les plus fameux suffrages ;  
De plus justes raisons font ma tranquillité.  
Du temps qui détruit tout je crains peu les outrages :  
Le grand nom de Louis , mêlé dans mes ouvrages ,  
Les conduira sans doute à l'immortalité.

---

exemples qu'elle m'a donnés , pendant tout le cours de sa vie , d'une solide piété et d'un attachement inviolable à tous ses devoirs , j'ai peine à m'empêcher de rendre à sa mémoire les honneurs qui lui sont dûs. Ces sacrés caractères , formés par le sang , et cimentés par l'éducation , soutenus par le devoir et par la reconnoissance , ne peuvent s'effacer ; mais quand la vérité m'ordonne de parler , la bienséance m'oblige de me taire.

Je ne parlerai donc que du recueil que j'ai fait des pièces qui composent cette suite , dont quelques unes auroient dû déjà avoir été données au public si elles n'avoient été égarées. Je les ai heureusement retrouvées du vivant même de ma mère ; et , comme dès ma plus tendre enfance ses ouvrages m'ont été précieux , je puis dire que j'ai secondé , par les soins que j'ai pris de les conserver , les conseils que ses amis lui donnoient de les faire imprimer.

Elle travailloit si peu dans la vue de faire passer son nom à la postérité , que , quand elle avoit fait quelques ouvrages , soit pour célébrer les glorieuses conquêtes de Louis-le-Grand , soit simplement pour s'amuser , elle ne pensoit qu'à les finir avec la perfection qu'elle nous les a laissés , sans songer à les conserver.

Ce soin m'étoit réservé ; et je m'en acquitte avec toute l'exactitude et toute la douleur que produit une pareille occupation.

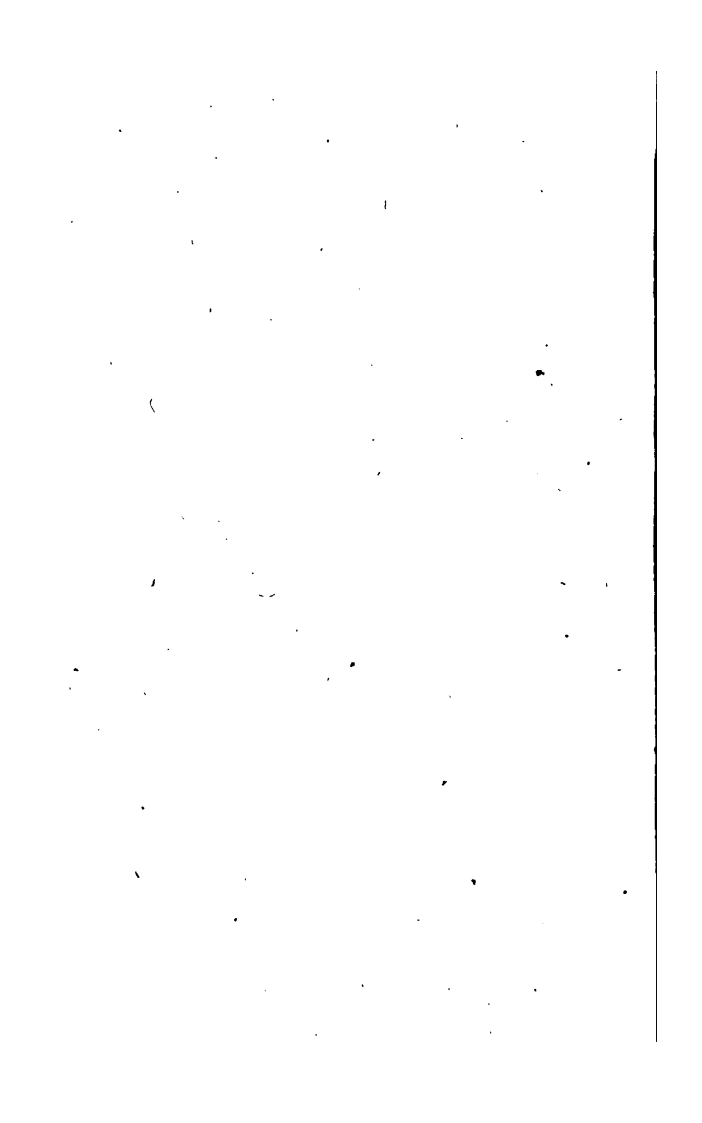
J'ajoute à tout ce qui a paru d'elle trois psaumes qu'elle a paraphrasés , et qu'elle acheva lorsqu'elle

tomba malade, pour la dernière fois ; après douze ans de langueur. Ses douleurs et sa patience augmentèrent dans ces derniers moments ; et elle finit avec une soumission parfaite aux ordres du ciel une vie remplie de souffrances, par une mort toute chrétienne.

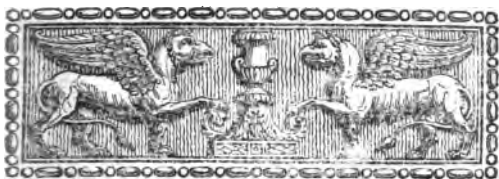
Je donne ensuite plusieurs pièces imparfaites qu'elle avoit commencées long-temps avant qu'elle eût travaillé aux psaumes ; le respect et la vénération que j'ai pour tout ce qu'elle a fait m'ont persuadé que je devois encore au public les fragments et le badinage qui les suit.

On s'étonnera peut-être que j'ose mettre le peu d'ouvrages que j'ai faits à la suite de ceux de ma mère. J'en connois toute la différence ; mais quand je joins mes vers aux siens, je ne fais que suivre son intention : heureuse de leur procurer par-là le seul moyen qu'ils ont de passer à la postérité !

---







OE U V R E S  
DE MADAME  
DESHOULIÈRES.

---

P O R T R A I T

DE MADEMOISELLE DE VILENNE.

1658.

---

**J**E ne puis m'empêcher de faire la peinture  
Du plus charmant objet qu'ait formé la nature :  
C'est la jeune Phyllis, dont les divins appas  
Se sont rendus fameux par cent mille trépas.  
Je connois son esprit, sa beauté, son mérite :  
Sa taille n'est enco<sup>r</sup> ni grande ni petite ;  
Elle est libre, mignonne, et pleine d'agrément ;  
Toute seule elle peut faire plus d'un amant.

Ses cheveux sont fort noirs; son teint n'est pas de même:  
Il est vif, délié; sa blancheur est extrême.  
Son nez n'est pas mal fait. Mais que ses yeux sont beaux!  
Qu'ils sont fins! qu'ils sont doux! et qu'ils causent de maux!  
Ces yeux noirs et brillants, où l'Amour prend ses armes,  
Font naître des désirs et répandre des larmes:  
Tant d'illustres amants que l'on voit en ces lieux  
Sont, chère Amaryllis, l'ouvrage de ces yeux.  
Sa bouche est d'un beau tour; elle est vive et charmante;  
Par sa forme on connoît qu'elle est très éloquente:  
Elle a je ne sais quoi qu'on ne peut exprimer,  
Qui fait qu'on ne peut pas s'empêcher de l'aimer.  
Elle a de belles dents : le tour de son visage  
Est si beau, qu'il n'est rien qui le soit davantage.  
Elle a de l'embonpoint comme il en faut avoir :  
Sa gorge est blanche, pleine; et l'on ne sauroit voir  
En toute la nature une gorge plus belle;  
Et ses bras et ses mains sont aussi dignes d'elle.  
La fraîcheur de son teint, et sa vivacité,  
Font bien voir que Phyllis a beaucoup de santé.  
Elle a cet air galant qui sait plaire, et qui donne  
Un charme inexprimable à toute sa personne.  
Pour faire une conquête, et pour la conserver,  
Elle a tout ce qu'il faut; et l'on doit avouer  
Que sa gorge, ses bras, et sa taille admirable,  
Sa bouche et ses beaux yeux, n'ont rien de comparable.  
Son esprit tout divin répond à son beau corps;  
Le ciel, en le faisant, épuisa ses trésors.  
Ce n'est point un esprit qui n'a que l'apparence;  
Le sien est éclairé d'une aimable science;  
Il est grand, plein de feu, solide, égal et doux;  
Il fait dans ces beaux lieux mille et mille jaloux.

## DE MADAME DESHOULIÈRES. 8

La fierté lui sied bien ; et , pour comble de gloire ,  
 Elle a du jugement et beaucoup de mémoire.  
 Ses billets sont galants ; ils sont beaux , pleins d'esprit ;  
 Elle parle du moins aussi bien qu'elle écrit.  
 Les vers tendres ont fort le bonheur de lui plaire ;  
 Et , si je ne craignois de la mettre en colère ,  
 Je dirois qu'elle en fait admirablement bien.  
 Elle n'a pas besoin qu'on lui traduise rien  
 De ce que nous avons du Tasse et de Virgile.  
 Cependant chaque jour cette admirable fille  
 Cache soigneusement tous ces dons précieux ,  
 Qui lui rendent l'esprit aussi beau que les yeux.  
 Mais , malgré tous ses soins , malgré sa modestie ,  
 On en connoît toujours une bonne partie.  
 Un aimable enjouement , une douce langueur ,  
 Mêlés également , font sa charmante humeur.  
 Son enjouement ravit ; et même sa tristesse  
 Ne sert qu'à faire voir qu'elle a de la tendresse.  
 Si Phyllis l'employoit , ah ! qu'elle aimeroit bien !  
 Mais , chère Amaryllis , on n'y connoitroit rien ;  
 On ne sauroit jamais le sujet de sa flamme ,  
 Ses yeux garderoient bien le secret de son ame ;  
 Et son cœur paroîtroit sévère et rigoureux ,  
 Lorsqu'il seroit soumis à l'empire amoureux.

## P O R T R A I T

DE MONSIEUR DE LINIÈRES.

1658.

P U I S Q U E vous le voulez, je vais faire l'image  
D'un aimable imposteur, d'un illustre volage,  
Dont le cœur, balançant sans pouvoir faire un choix,  
Adore, pour le moins, trois beautés à la fois.  
Il est droit, assez grand; et pourtant sur sa taille,  
Quoiqu'on soit éloquent, on ne dit rien qui vaille.  
Son teint est assez vif; et ses yeux enfoncés,  
Et rouges par les bords, nous font connoître assez  
Qu'il est accoutumé de répandre des larmes.  
Cette occupation leur ôte bien des charmes;  
Il leur en reste encore assez passablement:  
Ils sont fins, ils sont doux; voilà leur agrément.  
Sur tous les autres nez son nez a l'avantage,  
Et jamais un grand nez n'orna mieux un visage.  
Sa bouche, à ce qu'on dit, ne manque point d'appas;  
Elle a ce beau vermeil que tant d'autres n'ont pas;  
La lèvre de dessus est pourtant enfoncée;  
L'autre, par conséquent, est assez avancée:  
Elle est d'une grandeur fort agréable; et pour  
Ses dents, hélas! Iris, sont dessus le retour.  
Il dit que l'opiat, la guimauve, et le reste,  
Ont été pour ses dents un remède funeste.

Mais c'est trop demeurer sur ce chapitre-là ,  
 J'ai bien d'autres beautés à vanter que cela :  
 Des cheveux longs et fins , où le zéphyr se joue ,  
 Ne valent-ils pas bien la peine qu'on les loue ?  
 Ils sont d'un beau châtain ; et ces charmants cheveux  
 Sont , sans trop le flatter , l'objet de mille vœux :  
 Ils ternissent l'éclat des plus belles perruques ;  
 Ils sont toujours épais , et ne sont point caduques.  
 Au Louvre , au Cours , au bal , et dans mille autres lieux ,  
 Ils font des mécontents , ils font des envieux.  
 Il paroît ingénu , bon et sans artifice :  
 Mais son air est trompeur ; il a de la malice ;  
 Il aime la satire , et croit qu'il est permis  
 De railler fortement de ses meilleurs amis ,  
 D'aimer en divers lieux , de faire des promesses ,  
 De signer des contrats pour fourber ses maîtresses.  
 Il sait , en amitié , tromper de cent façons ;  
 Et , sur ce beau sujet , il feroit des leçons  
 A Thésée , à Pâris , au fugitif Énée ,  
 Et jamais son amour ne paroît obstinée.  
 Quoique brusque , il est doux ; et , dans un entretien ,  
 Il n'est pas de ces gens qui se piquent pour rien.  
 En de certains moments son esprit est suprême ;  
 Mais en d'autres il est différent de lui-même.  
 On le voit inquiet , chagrin , morne , rêveur ;  
 En deux heures vingt fois il changera d'humeur :  
 Mais qu'il soit enjoué , qu'il soit mélancolique ,  
 Il ne peut s'empêcher d'être toujours critique.  
 Pour l'esprit de Tircis , il est grand , il est beau ;  
 Sa vivacité plaît ; et si , dans ce tableau ,  
 Je dis qu'il sait beaucoup , qu'il a peu de constance ,  
 Qu'il est dissimulé , qu'il a de l'éloquence ,

Qu'il écrit bien en vers satiriques et doux,  
Qu'il se croit beau garçon, qu'il est fin et jaloux,  
Qu'il parle et qu'il écrit quatre sortes de langues,  
Qu'il est fort indiscret, qu'il fait mal des harangues;  
C'est que je sais bien l'art de peindre au naturel,  
Et que je ne suis pas madame de Mombel.  
Dans le portrait qu'a fait cette nouvelle Muse,  
Tircis est fort flatté : mais, hélas ! je l'excuse ;  
Le dieu qui fait aimer peut être son vainqueur ;  
Elle peint cet amant comme il est dans son cœur.  
Mais on ne doit jamais croire pour la peinture  
Cet enfant contre qui tant de monde murmure :  
Il est aveugle, Iris ; et, selon son désir,  
Ce dieu fait tous les jours des portraits à plaisir.  
Il ne m'a jamais fait dire une menterie,  
Et je ne gagne point de cœurs par flatterie ;  
Je dis naïvement et le bien et le mal.  
Tircis est fort galant, il est fort libéral ;  
Cette royale humeur en tous lieux l'accompagne,  
Elle a beaucoup paru dans toute la Bretagne.  
Il donnoit en ces lieux des cadeaux, des bijoux,  
Il déroboit des cœurs, il faisoit des époux ;  
Sa libéralité, son esprit et sa tête,  
Firent dans ce pays bien plus d'une conquête.  
Mille jeunes beautés quittèrent leur fierté,  
Et firent des desseins dessus sa liberté.  
On accabloit Tircis de faveurs et de plaintes ;  
On donnoit à son cœur de sensibles atteintes.  
Ces aimables Chloris approuvoient sa langueur ;  
Elles n'avoient pour lui ni mépris ni rigueur.  
Pour arrêter Tircis, qu'à partout on engage,  
Rien ne fut épargné, tout fut mis en usage ;

Et l'on le pressa tant, qu'avant un mois entier  
On força cet amant de demander quartier.  
Ce n'est pas seulement dans la ville de Rennes  
Que d'aimables Chloris ont soulagé ses peines.  
Trois ans sont écoulés depuis qu'à Luxembourg  
On vit pour lui la Mort triompher de l'Amour.  
Tout Paris a bien su cette tragique histoire,  
Et tout Paris a bien de la peine à la croire.  
On m'a dit qu'elle est vraie, et je ne la crois pas.  
Pour un volage amant se donner le trépas  
Au plus beau de ses ans, ô Dieu ! quelle innocence !  
Non, l'amour sur les cœurs n'a point tant de puissance.  
Mais, à propos de cœurs, je n'ai rien dit du sien ;  
Je lui ferois grand tort de le compter pour rien.  
Qu'en dirai-je ? On n'a pas le temps de le connoître ;  
Un objet ne l'a pas, qu'un autre en est le maître.  
Il forme cent desseins sans les pousser à bout,  
Et ce cœur inconstant commence et manque tout.  
Quoiqu'il s'aime beaucoup, son ame est généreuse ;  
A parler franchement, il ne l'a point peureuse.  
Quoique dans ses écrits il ait raillé de Mars,  
Comme un autre il iroit affronter les hasards ;  
Et bien qu'il passe ici pour un héros paisible,  
Je soutiens qu'à l'honneur il n'est point insensible :  
Il aime les vaillants, et toutes les vertus.  
Par des sentiers secrets, des chemins peu battus,  
Depuis assez long-temps Tircis cherche la gloire  
Il a lu les auteurs, il a bonne mémoire :  
Il les cite souvent assez mal à propos.  
Il est fort paresseux, il aime le repos :  
Il ne se peut passer d'avoir des amourettes ;  
Sans avoir de l'amour, il conte des fleurettes.

C'est pourquoi l'on le voit si souvent dans ses vers  
Blâmer mes cruautés, vouloir briser ses fers,  
Recourir au trépas pour terminer ses larmes,  
Et se plaindre partout du pouvoir de mes charmes.  
Voilà ce que Tircis me répète souvent ;  
Mais, belle Iris, autant en emporte le vent.  
A de si doux propos je suis accoutumée,  
Ma tendresse n'en est point du tout alarmée.  
Mon cœur ne connoît point ce dieu qu'on nomme Amour ;  
Et si, malgré mes soins, il le connoît un jour,  
Ce doit être en faveur d'un amant plus fidèle.  
En vain Tircis me dit que je suis jeune et belle,  
Que j'ai beaucoup d'esprit, qu'il meurt pour mes appas ;  
Tircis est inconstant, et je ne le crains pas.  
On le croit indévot ; mais, quoi que l'on en die,  
Je crois que dans le fond Tircis n'est pas impie :  
Quoiqu'il raille souvent des articles de foi,  
Je crois qu'il est autant catholique que moi.  
Pour suivre aveuglément les conseils d'Épicure,  
Et croire quelquefois un peu trop la nature,  
Pour vouloir se mêler de porter jugement  
Sur tout ce que contient le nouveau Testament,  
On s'égare aisément du chemin de la grace.  
Tircis y reviendra ; ce n'est que par grimace  
Qu'il dit qu'on ne peut pas aller contre le sort :  
Il changera d'humeur à l'heure de la mort.



## M A D R I G A L.

**J**e ne saurois passer un jour  
 Sans me ressouvenir du beau berger que j'aime :  
 Quand j'y pense, un plaisir extrême  
 Vient redoubler l'ardeur que j'ai pour son retour.  
 Triste devoir, dont je n'ose me plaindre,  
 A ce retour, hélas ! n'aurez-vous rien à craindre ?  
 Si, pour y penser seulement,  
 Des plus tendres transports je sens la violence,  
 Quand je reverrai mon amant,  
 Que ne fera point sa présence !

## SONNET EN BOUTS RIMÉS

S U R L' O R. 1667.

<b>C</b> e métal précieux, cette fatale	PLUIE
Qui vainquit Danaë, peut vaincre	L'UNIVERS.
Par lui les grands secrets sont souvent	DÉCOUVERTS,
Et l'on ne répand point de larmes qu'il	N'ESSUIE.
Il semble que sans lui tout le bonheur nous	FUIE ;
Les plus grandes cités deviennent des	DÉSERTS ;
Les lieux les plus charmants sont pour nous des	ENFERS ;
Enfin tout nous déplaît, nous choque et nous	ENNUIE.

Il faut, pour en avoir, ramper comme un	LÉZARD :
Pour les plus grands défauts c'est un excellent	FARD ;
Il peut, en un moment, illustrer la	CANAILLE.
Il donne de l'esprit au plus lourd	ANIMAL ;
Il peut forcer un mur, gagner une	BATAILLE :
Mais il ne fit jamais tant de bien que de	MAL.

## DÉCLARATION.

ON n'a qu'à me trouver quelque berger fidèle,  
 Soumis, délicat, amoureux,  
 Qui, de peur d'aimer moins, refuse d'être heureux ;  
 Et je ne serai plus cruelle.

## LETTRE DE GAS,

ÉPAGNEUL DE MADAME DESHOULIÈRES,

A M. LE COMTE DE L. T. 1671.

Pour vous marquer mon courroux,  
 J'ai mis la plume à la pate ;  
 Il est temps que contre vous  
 Toute ma colère éclate,  
 Vous m'avez rendu jaloux.

Entre nous autres toutous,  
 Nous sommes là-dessus d'humeur fort délicate.  
 Pour se bien mettre avec nous,  
 En vain le blondin nous flatte;  
 Nous n'en sommes pas plus doux;  
 Nous mordons jusqu'à l'époux.  
 Malgré ce naturel incommode et farouche,  
 Je vous écoutois sans dépit  
 Louer de ma maîtresse et les yeux et la bouche,  
 Ne croyant ces douceurs qu'un simple jeu d'esprit;  
 Sans m'opposer à rien, je dormois sur son lit.

Si ce souvenir vous touche,  
 Ne songez plus à m'ôter  
 La place que je possède.  
 Croyez-vous la mériter?  
 Croyez-vous que je la cède?  
 Sept fois l'aimable printemps  
 A fait reverdir les champs,  
 Sept fois la triste froidure  
 En a chassé la verdure,  
 Depuis le bienheureux jour  
 Que je suis chien d'Amarylle.  
 A ses pieds j'ai vu la cour,  
 A ses pieds j'ai vu la ville  
 Vainement brûler d'amour.  
 Seul j'ai su, par mon adresse;  
 Dans son insensible cœur  
 Faire naître la tendresse.  
 Ne troublez plus mon bonheur.  
 Quand, pour venger son honneur,  
 Le petit dieu suborneur  
 Qu'en tous lieux elle surmonte

Décideroit à ma honte  
 Sur les droits que je prétends ;  
 Sachez , notre illustre comte ,  
 Que j'ai de fort bonnes dents :

---

## CHANSON.

Pourquoi me reprocher, Sylvandre,  
 Que je vous promets tout pour ne vous rien tenir ?  
 Hélas ! c'est moins à moi qu'à vous qu'il s'en faut prendre :  
 Pour remplir vos désirs , j'attends un moment tendre ;  
 Que ne le faites-vous venir ?

---

## LETTRE DE GAS,

ÉPAGNEUL DE MADAME DESHOULIÈRES,

A COURTE-OREILLE,

Tournebroche de M. . . 1672.

---

J'APPRENDS de tous côtés que , malgré le destin  
 Qui vous a fait naître matin ,  
 Vous chassez pourtant à merveille.  
 Ce grand lièvre fut pris par le peux Courte-Oreille.

Disoit-on l'autre jour en ouvrant un pâté :

Du vin, du vin ; qu'à sa santé

Il soit vidé mainte bouteille.

Lors le verre à la main votre los fut chanté.

Un blondin, deux abbés, et plus d'une beauté,

S'en acquittèrent avec zèle.

Foi d'épagneul, j'en fais un rapport très fidèle ;

J'étois présent à tout, et voyois sans douleur

Toute l'estime et tout l'honneur

Dont votre chasse étoit suivie.

Auprès d'Amaryllis, content de mon bonheur,

Rien ne pouvant me faire envie,

Je me déterminai dans cet heureux moment

A vous dire, sans compliment,

Que vous avez bien fait de quitter la cuisine,

Où vous étiez souvent battu.

J'estime infiniment ceux qui, par leur vertu,

Démentent leur basse origine.

Jamais l'honneur d'autrui ne m'a rendu jaloux ;

Et, malgré tant de différence

Que le ciel a mis entre nous,

Je veux bien faire connoissance

Et lier commerce avec vous.

Devenons bons amis ; abandonnez la broche ;

Allez, comme épagneul, chien courant, ou limier,

Par tout pays prendre gibier ;

Ne craignez là-dessus ni plainte ni reproche :

Personne ne fait son métier.

## A I R.

VENEZ, petits oiseaux, c'est moi qui vous appelle ;  
Vous devez à mes soins vos plus tendres desirs :  
Sans amour, la saison nouvelle  
Seroit pour vous sans fleurs et sans plaisirs.

Secondez mon ardeur extrême ;  
Je veux charmer un jeune cœur.  
Chantez ; mais chantez le bonheur  
D'être aimé quand on aime.

## APOTHÉOSE DE GAS,

MON CHIEN.

A I R I S. 1672.

Plus d'un bel esprit murmure  
Contre mon illustre chien.  
Iris, ne savez-vous rien  
De son heureuse aventure ?  
Lorsque sur le double mont  
Je cherchois des fleurs nouvelles

DE MADAME DESHOULIÈRES. 15

Pour en couronner le front  
D'un roï cent fois plus grand que le vainqueur d'Arbelles.  
Mon téméraire chien, marchoit dessus mes pas.  
Il trouve, en me suivant, la source d'Hippocrène.

Il faisoit chaud, il étoit las ;  
Tout languissant de soif, il boit dans la fontaine.  
Aussitôt les autours dont les bords sont remplis  
Firent retentir de leurs cris

La montagne à double croupe.  
Par l'un d'eux mon chien est pris.  
On détache un de la troupe  
Pour avertir du fait le dieu des beaux esprits.

A peine eut-on conté cette bizarre histoire,  
Qu'Apollon s'écria, de son honneur jaloux :

Un chien a l'audace de boire  
En même fontaine que nous !  
Alors prenant son arc d'ivoire,  
Il alloit, pour venger sa gloire,  
Percer mon chien de mille coups,  
Si, d'un air agréable et doux,  
La badine Érato n'eût pris soin du coupable.

Puissant dieu, lui dit-elle, hélas !  
Pour ce pauvre toutou devenez plus traitable,  
Il vaut bien qu'on en fasse cas.  
C'est l'illustre chien d'Amarylle  
Dont j'ai tant chanté les appas.  
Ni le chien qui jappe la-bas,  
Ni le chien dont l'olympé brille,  
En bon sens ne l'égalent pas :  
Il démêle un sot de cent pas,  
Le poursuit, l'aboie et le pille.  
Ah ! pour le repos de nos jours,

Que n'avons-nous un tel secours  
Contre un tas de grimauds dont Parnasse fourmille !  
A ces mots, d'Apollon le courroux s'apaisa.  
Il demande mon chien, commande qu'il s'avance,  
Le trouva beau, le caressa ;  
Et, malgré l'humble remontrance  
De messieurs les auteurs, il l'immortalisa.  
Je t'affranchis des lois de la sourde déesse,  
Dit-il à ce chien précieux ;  
Demeure en ces aimables lieux  
Dans une éternelle jeunesse.  
Connoissant ta capacité,  
Jé commets à tes soins notre tranquillité.  
Au pied du mont sacré je t'assigne une place.  
Par le mérite faux garde d'être surpris ;  
Et, quelque terrible menace,  
Quelque prière qu'on te fasse,  
Ne permets d'y monter qu'à mes seuls favoris.  
Déchire à belles dents ceux dont la folle audace  
De mes doctes chansons croit emporter le prix,  
Et pour ces demi-beaux-esprits  
Sois le Cerbère du Parnasse.  
Ce discours prononcé, les neuf savantes sœurs  
De mon heureux chien s'approchèrent ;  
Et, pour lui décerner les suprêmes honneurs,  
Jusques aux bords du Styx dans leurs bras le portèrent ;  
Trois fois, en marmottant, dans ses eaux le plongèrent.  
Tout ce qu'il avoit de mortel  
Demeura dans l'onde fatale ;  
Et l'on vit, d'une ardeur égale,  
A ce chien nouveau dieu dresser plus d'un autel,  
Qu'encensaient vainement l'audace et la cabale.



Fidèle aux ordres d'Apollon,  
Nuit et jour du sacré vallon  
Il interdit l'entrée aux faiseurs d'acrostiches,  
D'équivoques, de vers obscurs,  
De vers rampants, et de vers durs;  
A ceux dont tous les hémistiches  
Sont pleins de médisance, ou pleins de mots impurs.  
Par ses soins on jouit du repos et de l'ombre  
Nécessaires pour bien penser.

Les bons auteurs sont en si petit nombre,  
Qu'ils ne peuvent embarrasser.  
En vain le vieux Lisis lui dit d'un ton superbe :  
Je suis des amis de Malherbe ;  
Vous devez me laisser passer.

En vain, dans l'ardeur qui l'emporte,  
Le pétulant Albin, d'une voix vive et forte,  
Allègue de vieux droits par le bon sens détruits;  
O ciel ingrat, dit-il, tant d'ouvrages conduits  
Comme l'eût pu faire Aristote,

.....  
Ne me donnent que des douleurs !  
Quelle étoile funeste à mon destin préside !  
Mais dois-je m'étonner de mes divers malheurs ?  
C'est une bête qui décide  
Des bons et des mauvais auteurs.  
Après lui, l'ignorant Timandre  
Vient tenter l'aventure, aidé du dieu Bacchus ;  
Et veut contre mon chien gager deux mille écus  
Qu'il arrivera quelque esclandre.

.....

## ÉPÎTRE

A. M. MASCARON.

Evêque de Tulle, et depuis d'Agen. 1672.

DES bords du fameux Lignon  
Le moyen de vous écrire ?  
L'air de ce pays inspire  
Je ne sais quoi de fripon  
Qui n'est pas propre à vous dire.  
Depuis que feu Céladon  
Pour la précieuse Astrée,  
L'ame de douleur outrée,  
Mit ses jours à l'abandon,  
Amour résolut, dit-on,  
Que l'air de cette contrée  
Rendrait le plus fier dragon  
Doux comme un petit mouton.  
Depuis que j'y suis entrée,  
J'ai déjà changé de ton.  
Je ne me meurs pas encore ;  
Mais, entre nous, j'ai bien peur  
D'une inquiète langueur  
Qui me force à voir l'aurore :  
J'ai partout l'esprit rêveur ;  
Un noir chagrin me dévore.  
Un tel changement d'humeur

Me fait trembler pour mon cœur.

S'il alloit devenir tendre,

S'il sentoit la moindre ardeur,

Il seroit bientôt en cendre.

Hélas ! loin de badiner,

Loin d'être fourbe et volage,

Comme veut le bel usage,

Il iroit s'abandonner,

En jeune cœur qui se pique

De sentiment héroïque,

A ces beaux engagements

Qu'on trouve dans les romans.

Oui, malgré ce qu'on pratique,

Il aimeroit à l'antique.

Ah ! que de fâcheuses nuits !

Que de soupçons ! que d'alarmes !

Que de chagrins ! que d'ennuis !

Que de soupirs ! que de larmes !

Il vaut mieux, si je le puis,

M'arracher à tous les charmes

Du beau séjour où je suis.

Sans consulter davantage,

Quittons ce fatal rivage ;

Mais quittons-le sans retour,

Ce rivage où chaque jour,

Sans avoir eu part au crime,

Chaque cœur sert de victime

Aux vengeances de l'Amour.

Ici tout ce qui respire

Se plaint, languit et soupire.

Dans les forêts les oiseaux,

Dans les plaines le zéphyre,

De ce fameux désert la beauté surprenante,  
Que la nature seule a pris soin de former,  
Amusoit autrefois mon ame indifférente.  
Combien de fois, hélas ! m'a-t-elle su charmer !  
Cet heureux temps n'est plus : languissante , attendrie ,  
Je regarde indifféremment  
Les plus brillantes eaux , la plus verte prairie ;  
Et du soin de ma bergerie  
Je ne fais même plus mon divertissement.  
Je passe tout le jour dans une rêverie  
Qu'on dit qui m'empoisonnera.  
A tout autre plaisir mon esprit se refuse ;  
Et si vous me forcez à parler de Vaucluse ,  
Mon cœur tout seul en parlera.  
Je laisserai conter de sa source inconnue  
Ce qu'elle a de prodigieux ,  
Sa fuite , son retour , et la vaste étendue  
Qu'arrose son cours furieux.  
Je suivrai le penchant de mon ame enflammée :  
Je ne vous ferai voir dans ces aimables lieux  
Que Laure tendrement aimée ,  
Et Pétrarque victorieux.

Aussi-bien de Vaucluse ils font encor la gloire :  
Le temps qui détruit tout respecte leurs plaisirs ;  
Les ruisseaux , les rochers , les oiseaux , les zéphirs ,  
Font tous les jours leur tendre histoire.  
Oui , cette vive source , en roulant sur ces bords ,  
Semble nous raconter les tourments , les transports  
Que Pétrarque sentoît pour la divine Laure.  
Il exprima si bien sa peine , son ardeur ,  
Que Laure , malgré sa rigueur ,

L'écouta, plaignit sa langueur,  
Et fit peut-être plus encore.

Dans cet antre profond, où, sans autres témoins  
Que la naïade et le zéphyre,  
Laure sut, par de tendres soins,  
De l'amoureux Pétrarque adoucir le martyre,  
Dans cet antre où l'amour tant de fois fut vainqueur,  
Quelque fierté dont on se pique  
On sent élever dans son cœur  
Ce trouble dangereux par qui l'amour s'explique  
Quand il alarme la pudeur.

Ce n'est pas seulement dans cet antre écarté  
Qu'il reste de leurs feux une marque mortelle:  
Ce fertile vallon, dont on a tant vanté  
La solitude et la beauté,  
Voit mille fois le jour, dans la saison nouvelle,  
Les rossignols, les serins, les pinsons,  
Répéter sous son vert ombrage  
Je ne sais quel doux badinage  
Cont ces heureux amants leur donnoient des leçons.

Leurs noms sur ces rochers peuvent encor se lire,  
L'un avec l'autre est confondu;  
Et l'ame à peine peut suffire  
Aux tendres mouvements que leur mélange inspire.  
Quel charme est ici répandu!

A nous faire imiter ces amants tout conspire.  
Par les soins de l'amour leurs súpurs conservés  
Enflamment l'air qu'on y respire:  
Et les cœurs qui se sont sauvés  
De son impitoyable empire  
A ces déserts sont réservés.

Tout ce qu'a de charmant leur beauté naturelle  
 Ne peut m'occuper un moment.  
 Les restes précieux d'une flamme si belle  
 Font de mon jeune cœur le seul amusement.  
 Ah ! qu'il m'entretient tendrement  
 Du bonheur de la belle Laure !  
 Et qu'à parler sincèrement  
 Il seroit doux d'aimer, si l'on trouvoit encore  
 Un cœur comme le cœur de son illustre amant !

---

## LES MOUTONS.

—  
 IDYLLE. 1674.

**H**ÉLAS ! petits moutons , que vous êtes heureux !  
 Vous paisez dans nos champs , sans souci , sans alarmes :  
 Aussitôt aimés qu'amoureux ,  
 On ne vous force point à répandre des larmes ;  
 Vous ne formez jamais d'inutiles désirs.  
 Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature :  
 Sans ressentir ses maux , vous avez ses plaisirs.  
 L'ambition , l'honneur , l'intérêt , l'imposture ,  
 Qui font tant de maux parmi nous ,  
 Ne se rencontrent point chez vous.  
 Cependant nous avons la raison pour partage ,  
 Et vous en ignorez l'usage.  
 Innocents animaux , n'en soyez point jaloux ;  
 Ce n'est pas un grand avantage.

Cette fière raison dont on fait tant de bruit  
 Contre les passions n'est pas un sûr remède :  
 Un peu de vin la trouble , un enfant la séduit ;  
 Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide  
     Est tout l'effet qu'elle produit.  
 Toujours impuissante et sévère ,  
 Elle s'oppose à tout , et ne surmonte rien.  
     Sous la garde de voire chien ,  
 Vous devez beaucoup moins redouter la colère  
     Des loups cruels et ravissants ,  
 Que , sous l'autorité d'une telle chimère ,  
     Nous ne devons craindre nos sens.  
 Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme vous faites  
     Dans une douce oisiveté ,  
 Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes  
     Dans une heureuse obscurité ,  
     Que d'avoir , sans tranquillité ,  
     Des richesses , de la naissance ,  
     De l'esprit et de la beauté ?  
 Ces prétendus trésors , dont on fait vanité ,  
     Valent moins que votre indolence :  
 Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels ;  
     Par eux plus d'un remords nous ronge ;  
     Nous voulons les rendre éternels ,  
 Sans songer qu'eux et nous passerons comme un songe.  
     Il n'est dans ce vaste univers  
     Rien d'as-suré , rien de solide :  
 Des choses d'ici-las la fortune décide  
     Selon ses caprices divers.  
     Tout l'effort de notre prudence  
 Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.  
 Paissez , moutons , paissez sans règle et sans science ;

Malgré la trompeuse apparence,  
 Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

## CHANSON.

Ah ! que je sens d'inquiétude !  
 Que j'ai de mouvements qui m'étoient inconnus !  
 Mes tranquilles plaisirs, qu'êtes-vous devenus ?  
 Je cherche en vain la solitude.  
 D'où viennent ces chagrins, ces mortelles langueurs ?  
 Qu'est-ce qui fait couler mes pleurs  
 Avec tant d'amertume et tant de violence ?  
 De tout ce que je fais mon cœur n'est point content.  
 Hélas ! cruel Amour que je méprise tant,  
 Ces maux ne sont-ils point l'effet de ta vengeance ?

## SONNET EN BOUTS RIMÉS

### POUR LE ROI.

P	OUR chanter un héros, quittons le	FLAGEOLET.
Louis	cède au seul roi qui fit le	DÉCALOGUE;
Par lui	l'aigle est réduit au vol du	ROITELET,
Et son nom	est trop grand pour la champêtre	ÉGLOGUE.



DE MADAME DESHÔULIÈRES. 27

La chicane mourante au fond du CHATELÈT,  
Lui seul aux autres rois servant de PÉDAGOGUE,  
Tous ses voisins forcés à garder le MULET,  
L'hérésie enchaînée à ses pieds comme un BOGUE,

De vices et d'erreurs son état ÉCURÉ,  
Le calme à l'univers par ses soins PROCURÉ,  
Tout enfin met sa vie au-dessus des plus BELLES.

Il vient d'humilier l'orgueil de L'HELLESPONT;  
A ses vastes projets la fortune RÉPOND,  
Et va lui préparer des victoires NOUVELLES.

---

IMITATION

DE LA PREMIÈRE ODE D'HORACE,

*Macenas, atavis. . . . .*

A M. COLBERT, ministre d'état, et contrôleur  
général des finances. 1675.

---

ILLUSTRE protecteur des filles de Mémoire,  
Ministre vigilant, dont les soins précieux  
De l'auguste Louis éternisent la gloire;  
Colbert, dont les travaux, des ans victorieux,  
De miracles divers enrichiront l'histoire;  
Vous, par qui l'on voit à la fois

Les beaux arts rétablis, le commerce, les lois ;  
Vous, dont la sage prévoyance,  
Au milieu de la guerre, entretient l'abondance  
Dans les vastes états du plus vaillant des rois ;  
Pour connoître des cœurs quelle est la différence,  
Quittez pour un moment vos pénibles emplois.

Couvert d'une noble poussière,  
On voit un jeune audacieux,  
Triomphant d'une cour entière,  
D'un superbe tournoi sortir victorieux.  
Par les louanges qu'on lui donne,  
Il se croit au-dessus des plus fameux guerriers ;  
Et le laurier qui le couronne  
Est à son gré le plus beau des lauriers.

L'espoir de parvenir aux dignités suprêmes  
Rend esclave de la faveur.  
Rien d'un ambitieux ne rebute le cœur ;  
Son repos, et ses amis mêmes,  
Sont des biens qu'il immole au soin de sa grandeur.

En cultivant les champs, le laboureur avare  
D'une riche moisson flatte tous ses désirs :  
Les autres passions, où la raison s'égare,  
N'excitent dans son cœur ni douleur ni plaisirs.

A peine échappé du naufrage,  
Le nocher hasardeux remonte sur la-mer.  
Durant les périls de l'orage,  
Effrayé de se voir en proie au flot amer,  
Il regrette l'heureux rivage :

**DE MADAME DESHOULIÈRES. 29**

Mais dès lors que de son trident  
Neptune a par trois fois frappé l'onde irritée ,  
On voit le pilote imprudent ,  
Sans aucun souvenir des écueils ni du vent ,  
Emporté par l'espoir dont son ame est flattée ,  
S'exposer comme auparavant.

Gouverne qui voudra cet immense univers ;  
Tout est indifférent dans la fureur bachique.  
A l'ombrage des pampres verts ,  
Le buveur , dégagé de mille soins divers ,  
Au culte de Bacchus sans réserve s'applique ;  
Et bravant du bon sens le pouvoir tyrannique ,  
Il met sa raison dans les fers.

Les affreux et sanglants combats  
Qui coûtent tant de pleurs aux amantes , aux mères ,  
Pour les guerriers ont des appas ;  
Et la gloire et l'honneur , ces fatales chimères ,  
Leur font avec plaisir affronter le trépas.

Pour les sombres forêts le diligent chasseur  
De Mars et de l'Amour néglige les conquêtes :  
Il met le suprême bonheur  
A forcer d'innocentes bêtes.  
Soit que l'astre des cieux , dans son rapide tour ,  
Répande aux mortels sa lumière ,  
Soit que l'inégale courrière  
Répare la perte du jour ,  
Jamais son ame forcenée  
D'un tranquille sommeil ne goûte les douceurs :  
La poursuite d'un cerf lui fait de l'hyménée  
Mépriser toutes les faveurs.

Colbert, il seroit impossible  
 De compter des humains les caprices divers.  
 Pour moi, de qui le cœur ne s'est trouvé sensible  
 Qu'à l'innocent plaisir de bien faire des vers,  
 Seule aux bords des ruisseaux je chante sur ma lyre  
 Ou le dieu des guerriers ou le dieu des amants,  
 Et ne changerois pas pour le plus vaste empire  
 Ces doux amusements.

Pleine du beau feu qui m'anime,  
 Avant qu'un autre hiver ramène les glaçons,  
 Je chanterai Louis, sage, actif, magnanime,  
 Et vainqueur malgré les saisons.  
 Colbert, si vous daignez m'entendre,  
 Si pour quelques moments mes chants peuvent suspendre  
 Les chagrins que traîne après soi  
 Cette profonde politique  
 Où le bien de l'état sans cesse vous applique,  
 Quel sort plus glorieux pour moi?

---

## MADRIGAL.

---

A GRÉABLE prairie où j'aime à m'arrêter,  
 Comme vos fleurs mes ennuis sont sans nombre.  
 Je voudrois vous les raconter;  
 Mais l'ardeur du soleil me force à vous quitter  
 Pour cette forêt sombre.

DE MADAME DESHOULIÈRES. 31

Hélas ! je redoute ses feux,  
Insensée, et je cherche un lieu qui m'en préserve,  
Tandis que j'en conserve  
Dans mon cœur de plus dangereux !

---

## BALLADE

A M. CHARPENTIER,

SUR SON LIVRE INTITULÉ :

Défense de la langue françoise pour l'inscription  
de l'arc de triomphe qui parut en 1676.

---

FAMEUX auteur, de tous auteurs le coq,  
Toi dont l'esprit agréable et fertile  
Des latineurs a soutenu le choc  
Par un écrit dont sublime est le style,  
Plus éloquent que ne fut feu Virgile,  
Tu leur fais voir qu'on doit les mettre au croc :  
Pour chaque trait tu leur en rends deux mille ;  
Quand tu combats, la victoire t'est hoc.

Dans leurs discours et ab hac et ab hoc  
Ils ont crié qu'à Paris la grand' ville,  
Où l'étranger est en proie à l'escroc,  
Inscription françoise est inutile.

Latinité moins seroit difficile,  
Disent-ils tous, pour la gent vide-broc:  
On prêche en vain un si faux évangile;  
Quand tu combats, la victoire t'est hoc.

Du grand Louis, qui de taille et d'estoc  
De l'univers fera son domicile,  
Et dont le cœur s'ébranle moins qu'un roc,  
Pourquoi les faits, par une erreur servile,  
Mettre en latin? Non, non, troupe indocile,  
D'inscriptions nous allons faire troc.  
Par toi, Damon, pédants vont faire gille:  
Quand tu combats, la victoire t'est hoc.

## E N V O I.

Grands savantas, nation incivile,  
Dont calepin est le seul ustensile,  
Plus on ne veut ici de votre affroc.  
François langage est or; vôtre est argile,  
Bon seulement pour gens qui portent froc.  
Poursuis, Damon, ils n'ont plus d'autre asile:  
Quand tu combats, la victoire t'est hoc.

SONNET BURLESQUE,  
SUR LA PHÈDRE DE RACINE,  
JANVIER 1677.

DANS un fauteuil doré, Phèdre, tremblante et blême,  
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien;  
Sa nourrice lui fait un sermon fort chrétien  
Contre l'affreux dessein d'attenter à soi-même.

Hippolyte la hait presque autant qu'elle l'aime ;  
Rien ne change son cœur ni son chaste maintien :  
La nourrice l'accuse, elle s'en punit bien :  
Thésée a pour son fils une rigueur extrême.

Une grosse Aricie <sup>1</sup>, au cuir rouge, aux crins blonds,  
N'est là que pour montrer deux énormes tétons,  
Que, malgré sa froideur, Hippolyte idolâtre.

Il meurt enfin, traîné par ses coursiers ingrats ;  
Et Phèdre, après avoir pris de la mort-aux-rats,  
Vient, en se confessant, mourir sur le théâtre.

## LE T T R E

A MONSIEUR DOUJAT.

J e vous avertis qu'Amour  
Se plaint de votre inconstance,  
Et qu'il prétend quelque jour  
Vous faire humble remontrance

<sup>1</sup> La des OEillets, bonne actrice, mais peu jolie.

Ceux qui ont avancé ce fait se sont trompés. Mademoiselle des OEillets étoit morte en 1660. Ainsi ce n'est point celle qui joua le rôle d'Aricie ; ce fut mademoiselle Dennehaute, très bonne actrice, grasse, et très jolie, qui le représenta. Voyez l'histoire du Théâtre françois, tome XII, page 4, note (a).

Sur la trop grande dépense  
Qu'il fait pour vous retenir.

Il jure par son arc qu'il n'y sauroit fournir ;  
Et ce n'est pas , Tircis , sans raison qu'il en gronde :  
Vous soupirez pour cent objets divers,  
Et vous usez plus de fers  
Que tout le reste du monde.

Ce n'est pas que je ne sache bien qu'il vous flatte,  
qu'il vous ménage , et qu'il ne vous fait porter que  
des fers dorés. Mais ce n'est pas ainsi qu'il faut en  
user avec vous ; et il devroit vous en donner de si  
pesants , que vous ne pussiez le quitter quand vous  
le voudriez.

Il se ruinera sans doute  
Par un si doux traitement ;  
Car, entre nous , Tircis , on sait ce qu'il en coûte  
A dorer les fers d'un amant.

---

## A U R O I.

---

### M A D R I G A L.

**H**ÉROS qui seul renferme en toi  
Ce qui fait un grand homme, un bon maître, un grand roi,  
Nos fronts sont couronnés tous deux des mêmes feuilles :  
Mais dans le champ de Mars on sait que tu les cueilles ,



Et moi dans le fameux vallon

Où des fastes sacrés qu'y conserve Apollon  
Je veux de tes hauts faits remplir toutes les feuilles.  
En dépit de l'envie au regard de travers,  
Tu verras sans chagrin ton grand nom dans mes vers.

Louis, l'air dont tu les accueilles  
Me flatte d'un bonheur si doux, si précieux.  
Il est plus d'un endroit, pourvu que tu le veuilles,  
Par où je le saurai bien mieux.

---

## LETTRE EN CHANSONS

A M. DESHOULIÈRES. 1677.

Air : Nous sommes ici demi-douzaine.

LETTRES en chansons sont à la mode ;  
Ce badinage m'accommode,  
Moi, dont l'esprit est paresseux.  
Trouvez donc bon qu'en chansonnettes,  
Qui ne seront que pour nous deux,  
Je vous écrive des sornettes.

Air de Landerirette.

Quels sont vos divertissements ?  
Passez-vous de fort doux moments ?

Landerirette.

Je ne sais quoi me dit qu'oui,  
Landeriri.

Air : Ha ! monsieur le capitaine.

Chez moi ce n'est pas de même,  
 J'ai toujours quelque bobo :  
 Vous pouvez faire carême,  
 Chez moi ce n'est pas de même :  
 Vous n'êtes chagrin ni blême,  
 Vous faites fort bien dodo :  
 Chez moi ce n'est pas de même,  
 J'ai toujours quelque bobo.

Air : Vit-on jamais nymphe plus gentille ?

S'il est vrai qu'un maréchal de France,  
 Que Louis estime tant,  
 Vous ait fait pour moi quelque tendre avance,  
 Lui que je croyois indifférent ;  
 Dussiez-vous être jaloux, je pense  
 Que je payerai comptant.

Air : Vive l'amour sur la fougère.

Il veut de moi des bagatelles ;  
 Il en aura  
 Tant qu'il voudra  
 Des plus nouvelles.  
 Je m'en vais quitter ma paresse,  
 Pour lui marquer mon respect, ma tendresse ;  
 Mais,  
 Si désormais  
 Vous devenez jaloux,  
 Il faut s'en prendre à vous.

Air : Nos fâcheux maris jaloux.

M'écrire de bonne foi  
 L'estime qu'il a pour moi,

**DE MADAME DESHOULIÈRES. 37**

Quelle imprudence est la vôtre !  
Mais n'allez pas vous venger ;  
Le danger ,  
A deux cents lieues l'un de l'autre ,  
Est fort léger.

Air : Nommer un ange.

Changeons de thèse ;  
De tels propos  
N'ont rien qui plaise.  
Un jeune héros  
Que dès votre jeune âge  
Vous servez si bien  
Sera pour vous , je gage ,  
Un plus doux entretien.

Air : A ta santé.

Depuis huit jours ,  
Tous les Amours  
Reviennent habiter le château de Versailles :  
Savez-vous bien pourquoi ?  
C'est qu'ils suivent le roi.

Air : Le beau bergèr Tircis.

Après avoir soumis  
Trois des plus fortes villes ,  
Rendu de nos ennemis  
Tous les projets inutiles ,  
Des plaisirs plus tranquilles  
Peuvent être permis.

Air : Quelqu'un a dit à ma belle.

Nous verrons toute la terre  
Assujettie à ses lois :  
Deshoulières. I.

Pour l'amour ou pour la guerre,  
 Dès qu'il daigne faire un choix,  
 Un dieu lui prête son tonnerre,  
 Un dieu lui prête son carquois.

Air . Des pèlerins.

On voit sur ses pas  
 Son illustre frère  
 Tout brillant d'appas,  
 Au milieu des combats,  
 Affronter le trépas.  
 Montcassel  
 Le rend immortel ;  
 Mais, semblable au dieu de Cythère,  
 Est-on propre à faire  
 Ces exploits inouis.  
 Qui vous ont réjouis ?  
 Rien n'est impossible pour plaire  
 Au fameux Louis.

Air : Des triolets.

L'hôtel s'apprête à nous donner  
 Les vieilles pièces de Corneille ;  
 Mais, ce qui va vous étonner,  
 L'hôtel s'apprête à nous donner  
 Le fils de LA FLEUR, pour jouer  
 Nicomède : ô rare merveille !  
 L'hôtel s'apprête à nous donner  
 Les vieilles pièces de Corneille.

Air : Depuis janvier jusqu'en avril.

Je ne saurois vous dire rien,  
 Ni du théâtre italien,

DE MADAME DESHOULIÈRES, 39

Ni de celui de la Molière ;  
Ils sont , selon moi ; but à but ;  
Et , pour gens à grand caractère ,  
Hors de l'hôtel point de salut.

Air : Sommes-nous pas bien heureux ?

Je m'amuse trop long-temps  
A vous parler du théâtre ;  
On voit bien que j idolâtre  
Tout ce qu'il a d'agrémens.  
Les bois , les prés , les fontaines ,  
Peuvent aussi me toucher ;  
Mais depuis quelques semaines  
Je ne saurois les chercher.

Air : Daye dandaye.

J'ai perdu messieurs mes chevaux :  
C'étoient de vilains animaux ;  
Il leur falloit toujours dire , Haye :  
Daye dandaye.

Air : La jeune Iris sans cesse me fait.

Être à pied n'est pas le seul chagrin  
Qui fait ma mélancolie ;  
Je dors à peu près comme un lutin ,  
Je m'alarme , je m'oublie ;  
Et , s'il faut vous l'avouer enfin ,  
J'aime jusqu'à la folie.

Air : La gaillarde.

Revenez de l'étonnement  
Où vous a dû mettre ce compliment :

J'aime, il est vrai ; mais, Dieu merci,  
Une chatte fait mon souci.

Air : Si l'Amour étoit ivrogne.

De mon aimable Grisette  
Le nom est déjà connu ;  
Elle me rend inquiète  
Plus que je n'aurois voulu :  
Croyez-en la chansonnette  
Qui par le monde a couru.

Air : Si le péril est agréable.

Deshoulière est toujours ingrate  
Pour ceux que ses beaux yeux ont pris ;  
Et son cœur, comme une souris,  
Est pris par une chatte.

Air : Des Feuillantines.

Voilà ce qu'un bel esprit,  
Par dépit  
Composa près de mon lit,  
En voyant ma chatte grise  
Se rouler sur ma chemise.

Air : Peste du Jérémie.

La friponne me baise,  
Et se met dans mes draps ;  
M'égratigne à son aise,  
Comme on voit à mes bras.  
Par ses joujoux je pense  
Adoucir une absence  
Dont je me plains tout bas.

DE MADAME DESHOULIÈRES. 41

Air : Vous avez, belle Brégy.

Si l'on osoit aux époux  
Écrire d'un style doux,  
Je pousserois des hélas ;  
Mais aux chères précieuses  
Le bon air ne le veut pas.

Air : Je ne veux pas vous connoître.

Quelque tendre qu'on puisse être,  
Dès lors que le sacrement  
A décidé du peut-être,  
Comme par enchantement  
On voit bientôt disparaître  
Et la maîtresse et l'amant.

Air : Buvez à nous quatre.

L'amour en ménage  
Trouve peu d'appas ;  
On ne le mitonne pas ;  
Et de l'esclavage  
Il est bientôt las.

Air : Lorsque Phyllis à mes vœux est contraire.

J'aurois encor quelque chose à vous dire  
Sur les chagrins d'un amour enchaîné ;  
Je pourrois bien aussi vous faire rire  
D'un pauvre auteur toujours infortuné ;  
De vos amis je devrois vous écrire :  
Mais j'aperçois qu'il est midi sonné,  
Et que je n'ai pas déjeuné.

Air : Mes yeux ont vu l'adorable Clymène.

Dans cet endroit je vous suis, sans le mettre,  
Tout ce qu'on est à la fin d'une lettre.

Air : Durant que nous sommes.

Fait à ma toilette  
Le septième juin,  
Partageant avec Grisette  
Et mon papier et mon soin.

## R O N D E A U.

1677.

**L** Le bel esprit, au siècle de Marot,  
Des dons du ciel passoit pour le gros lot;  
Des grands seigneurs il donnoit accointance,  
Menoit parfois à noble jouissance,  
Et, qui plus est, faisoit bouillir le pot.

Or est passé ce temps où, d'un bon mot,  
Stance ou dizain, on payoit son écot;  
Plus n'en voyons qui prennent pour finance  
Le bel esprit.

A prix d'argent, l'auteur comme le sot  
Boit sa chopine et mange son gigot;  
Heureux encor d'en avoir suffisance !  
Maints ont le chef plus rempli que la panse :  
Dame ignorance a fait enfin capot  
Le bel esprit.



## R O N D E A U.

1677.

---

C O N T R E l'amour voulez-vous vous défendre ?  
Empêchez-vous et de voir et d'entendre  
Gens dont le cœur s'explique avec esprit.  
Il en est peu de ce genre maudit,  
Mais trop encor pour mettre un cœur en cendre.  
  
Quand une fois il leur plaît de nous rendre  
D'amoureux soins, qu'ils prennent un air tendre,  
On lit en vain tout ce qu'Ovide écrit  
Contre l'amour.

De la raison il ne faut rien attendre :  
Trop de malheurs n'ont su que trop apprendre  
Qu'elle n'est rien dès que le cœur agit.  
La seule fuite, Iris, nous garantit ;  
C'est le parti le plus utile à prendre  
Contre l'amour.

---

## C H A N S O N.

---

J e croyois que la colère  
Avoit dégagé mon cœur ;  
Mais à la moindre douceur  
J'ai bien connu le contraire.

Hélas ! un fidèle amant  
Se propose vainement  
De n'aimer plus ce qu'il aime :  
S'il se mutine aisément,  
Il s'apaise tout de même.

---

## LES FLEURS.

IDYLLE. 1677.

---

QUE votre éclat est peu durable,  
Charmautes fleurs, honneur de nos jardins !  
Souvent un jour commence et finit vos destins ;  
Et le sort le plus favorable  
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins :  
Ah ! consolez-vous-en , jonquilles , tubéreuses ;  
Vous vivez peu de jours , mais vous vivez heureuses.  
Les médisants ni les jaloux  
Ne gênent point l'innocente tendresse  
Que le printemps fait naître entre Zéphyre et vous.  
Jamais trop de délicatesse  
Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs.  
Que pour d'autres que vous il pousse des soupirs ;  
Que loin de vous il folâtre sans cesse ;  
Vous ne ressentez point la mortelle tristesse  
Qui dévore les tendres cœurs  
Lorsque , pleins d'une ardeur extrême ,  
On voit l'ingrat objet qu'on aime  
Manquer d'empressement , ou s'engager ailleurs.

Pour plaire, vous n'avez seulement qu'à paroître.  
 Plus heureuses que nous, ce n'est que le trépas  
 Qui vous fait perdre vos appas.  
 Plus heureuses que nous, vous mourez pour renaître.  
 Tristes réflexions ! inutiles souhaits !  
 Quand une fois nous cessons d'être,  
 Aimables fleurs, c'est pour jamais.  
 Un redoutable instant nous détruit sans réserve ;  
 On ne voit au-delà qu'un obscur avenir :  
 A peine de nos noms un léger souvenir  
 Parmi les hommes se conserve.  
 Nous entrons pour toujours dans le profond repos  
 D'où nous a tirés la nature,  
 Dans cette affreuse nuit qui confond le héros  
 Avec le lâche et le parjure,  
 Et dont les fiers destins, par de cruelles lois,  
 Ne laissent sortir qu'une fois.  
 Mais, hélas ! pour vouloir revivre,  
 La vie est-elle un bien si doux ?  
 Quand nous l'aimons tant, songeons-nous  
 De combien de chagrins sa perte nous délivre ?  
 Elle n'est qu'un amas de craintes, de douleurs,  
 De travaux, de soucis, de peines ;  
 Pour qui connoît les misères humaines,  
 Mourir n'est pas le plus grand des malheurs.  
 Cependant, agréables fleurs,  
 Par des liens honteux attachés à la vie,  
 Elle fait seule tous nos soins ;  
 Et nous ne vous portons envie  
 Que par où nous devons vous envier le moins.

## LES OISEAUX.

IDYLLE. 1678.

L'AIR n'est plus obscurci par des brouillards épais ;  
Les prés font éclater les couleurs les plus vives ;  
Et dans leurs humides palais  
L'hiver ne retient plus les naïades captives.  
Les bergers , accordant leur musette à leur voix ,  
D'un pied léger foulent l'herbe naissante :  
Les troupeaux ne sont plus sous leurs rustiques toits.  
Mille et mille oiseaux à la fois ,  
Ranimant leur voix languissante ,  
Réveillent les échos endormis dans ces bois :  
Où brilloient les glaçons on voit naître les roses.  
Quel dieu chasse l'horreur qui régnoit dans ces lieux ?  
Quel dieu les embellit ? Le plus petit des dieux  
Fait seul tant de métamorphoses.  
Il fournit au printemps tout ce qu'il a d'appas.  
Si l'Amour ne s'en méloit pas ,  
On verroit périr toutes choses.  
Il est l'ame de l'univers.  
Comme il triomphe des hivers  
Qui désolent nos champs par une rude guerre ,  
D'un cœur indifférent il bannit les froideurs ,  
L'indifférence est pour les cœurs  
Ce que l'hiver est pour la terre.

## DE MADAME DESHOL. IEN

Que nous servent, hélas ! de si douces leçons ?  
Tous les ans la nature en vain les renouvelle ;  
Loin de la croire, à peine nous naissons ,  
Qu'on nous apprend à combattre contre elle.  
Nous aimons mieux, par un bizarre choix ,

Ingrats, esclaves que nous sommes ,  
Suivre ce qu'inventa le caprice des hommes ,  
Que d'obéir à nos premières lois.

Que votre sort est différent du nôtre ,

Petits oiseaux qui me charmez !

Voulez-vous aimer ? vous aimez.

Un lieu vous déplaît-il ? vous passez dans un autre.

On ne connoît chez vous ni vertus, ni défauts :

Vous paraissez toujours sous le même plumage ;

Et jamais dans les bois on n'a vu les corbeaux

Des rossignols emprunter le ramage.

Il n'est de sincère langage ,

Il n'est de liberté, que chez les animaux.

L'usage, le devoir, l'austère bienséance ,

Tout exige de nous des droits dont je me plains ;

Et tout enfin du cœur des perfides humains

Ne laisse voir que l'apparence.

Contre nos trahisons la nature en courroux

Ne nous donne plus rien sans peine.

Nous cultivons les vergers et la plaine ,

Tandis, petits oiseaux, qu'elle fait tout pour vous.

Les filets qu'on vous tend sont la seule infortune

Que vous avez à redouter.

Cette crainte nous est commune ;

Sur notre liberté chacun veut attenter :

Par des dehors trompeurs on tâche à nous surprendre.

Hélas ! pauvres petits oiseaux ,

Des ruses du chasseur songez à vous défendre :  
Vivre dans la contrainte est le plus grand des maux.

---

## O D E

A M. DE LA ROCHEFOUCAULD,  
auteur des Réflexions Morales. 1678.

---

QUEL spectacle offre à ma vue  
L'état où vous paraissez ?  
Ah ! que mon âme est émue !  
Et que vous m'attendrissez !  
Mais d'où vient ce dur silence ?  
Pourquoi porter la constance  
Jusqu'à ne point soupirer ?  
Victime d'un fol usage,  
Vous croyez que le vrai sage  
Doit souffrir sans murmurer.

On règne sur la nature  
Avec assez de succès,  
Quand on sait que le murmure  
Ne va point jusqu'à l'excès.  
Je ris de ce fier stoïque  
Qui, dans les tourments, se pique  
D'avoir un visage égal ;  
Qui, tandis qu'il en soupire,  
A l'audace de nous dire :  
La douleur n'est point un mal.

Je sens que de la machine  
 Les invisibles ressorts,  
 Bien que l'ame soit divine,  
 L'unissent avec le corps.  
 A-t-elle quelque amertume ?  
 Le corps s'abat, se consume,  
 Et partage son ennui.  
 Aux douleurs est-il en proie ?  
 L'ame ne sent plus de joie,  
 Et s'affoiblit avec lui.

Tels dans les transports qu'inspire  
 Cette agréable saison  
 Où le cœur à son empire  
 Assujettit la raison ;  
 Tels, dis-je, dans la jeunesse,  
 Pleins d'une vive tendresse  
 On voit deux parfaits amants  
 Que la sympathie assemble  
 Faire et partager ensemble  
 Leurs plaisirs et leurs tourments.

Damon, dans tout ce qu'on nomme  
 Vulgairement un malheur,  
 On s'abuse ; il n'est pour l'homme  
 De vrai mal que la douleur.  
 L'exil, l'obscur naissance,  
 La servile dépendance,  
 Le mépris, l'oppression,  
 La pauvreté qu'on déteste,  
 Le trépas, et tout le reste,  
 Sont des maux d'opinion.

Dans l'heureux siècle où sans guide  
On laissoit aller les mœurs,  
L'homme n'étoit point avide  
De richesses ni d'honneurs :  
Il vivoit de fruits sauvages,  
Dormoit sous les frais ombrages,  
Buvoit dans un clair ruisseau ;  
Sans bien, sans rang, sans envie,  
Comme il entroit à la vie  
Il entroit dans le tombeau.

Ce penchant pour les délices  
Qui nous suit jusqu'au cercueil  
Est, ainsi que tous les vices,  
L'ouvrage de notre orgueil.  
Dans une douce retraite  
Qu'avec plaisir il s'est faite  
Le sage est heureux sans bien :  
De quoi pourroit-il se plaindre,  
Lui qui ne voit rien à craindre,  
Et qui ne désire rien ?

Que sur lui la foudre gronde ;  
Que les fougueux aquilons.  
Sous sa nef ouvrent de l'onde  
Les gouffres les plus profonds ;  
Qu'un tranchant acier s'apprête  
A faire tomber sa tête :  
Rien ne le peut émouvoir ;  
Il est toujours impassible,  
Sous quelque forme terrible  
Que la mort se fasse voir.



**DE MADAME DESHOULIÈRES. 51**

Mais qu'intrépide il affrontè,  
Tant qu'il voudra, cet instant  
Qui n'est rien, et qu'à leur honte  
Tous les hommes craignent tant;  
Une douleur, qui ne cède  
Au temps non plus qu'au remède  
Triomphe de son repos :  
Il soupire en ce rencontre ;  
Et, malgré sa force, il montre  
L'homme à travers le héros.

Vous qui marchez sur ses traces,  
Vous que les cieux ennemis  
A de si longues disgraces  
Ont injustement soumis,  
Quittez ces dures contraintes ;  
Adoucissez par des plaintes  
De vos maux la cruauté ;  
Songez qu'insensible aux vôtres,  
On vous croira pour les autres  
Peu de sensibilité.

Pour le divorce qu'amènent  
Ces contrastes douloureux  
Où les éléments reprennent  
Tout ce qu'on a reçu d'eux  
Réservez ce front tranquille :  
C'est là qu'il est inutile  
De se plaindre de ses maux ;  
C'est là que l'orgueil succombe ;  
C'est là que le masque tombe  
Qui couvroit tous nos défauts.

Qui, soyez alors plus ferme  
Que ces vulgaires humains  
Qui, près de leur dernier terme,  
De vaines terreurs sont pleins.  
En sage que rien n'offense  
Livrez-vous sans résistance  
A d'inévitables traits ;  
Et d'une démarche égale  
Passez cette onde fatale  
Qu'on ne repasse jamais.

Tout ce qu'on a vu de sages  
Aux plus renommés climats  
Ont cherché dans tous les âges  
Ce que c'est que le trépas.  
En vain ces esprits sublimes  
Sondent de profonds abîmes  
Pour nous en entretenir :  
Pas un seul dans leur grand nombre  
N'a pu percer la nuit sombre  
Qui nous cache l'avenir.

Plein d'une austère sagesse,  
L'un fait de savants efforts  
Pour établir que sans cesse  
Les âmes changent de corps.  
L'autre, osant donner atteinte  
A la salutaire crainte  
Qu'on a du divin courroux,  
Nous assure que la vie  
De rien ne sera suivie,  
Et que tout meurt avec nous.

Le plus fort de ces grands maîtres  
 Se sert de tout son esprit  
 A soutenir que des êtres  
 La seule forme périt ;  
 Que le corps se décompose ;  
 Qu'il se fait de chaque chose  
 Des arrangements divers ;  
 Et que toujours la matière ,  
 Infinie , active , entière .  
 Circule dans l'univers.

D'autres croient qu'au Tartare  
 Et qu'aux Champs Élysiens  
 Un juste arrêt nous prépare  
 De grands maux ou de grands biens :  
 Mais quand notre ame éclairée  
 Ne seroit pas assurée  
 Que c'est là le bon parti ,  
 L'amour-propre feroit suivre  
 Une loi qui nous délivre  
 Du sort d'être anéanti.

D'autres . . . Mais à quoi m'engage  
 Le soin de vous consoler ?  
 Il est un certain langage  
 Que je ne dois point parler.  
 Par une aveugle manie  
 On borne notre génie  
 A suivre un triste devoir :  
 On veut qu'aux erreurs sujettes  
 La nature nous ait faites  
 Pour plaire et non pour savoir.

Finissons donc un ouvrage  
 Écrit pour vous seulement ;  
 Pour vous, Damos, de notre âge  
 La gloire et l'étonnement ;  
 Pour vous, sur qui l'éloquence  
 A répandu dès l'enfance  
 Ses trésors à pleines mains ;  
 Pour vous, de qui la sagesse  
 Passe celle dont la Grèce  
 Donna l'exemple aux Romains.

---

## C H A N S O N .

---

**R**EVENEZ, charmante verdure,  
 Faites régner l'ombrage et l'amour dans nos bois.  
 A quoi s'amuse la nature ?  
 Tout est encor glacé dans le plus beau des mois.  
 Si je viens vous presser de couvrir ce bocage,  
 Ce n'est que pour cacher aux regards des jaloux  
 Les pleurs que je répands pour un berger volage.  
 Ah ! je n'aurai jamais d'autre besoin de vous.

## ÉPÎTRE DE TATA,

chat de madame la marquise DE MONTGLAS,

A GRISETTE,

chatte de madame DESHOULIÈRES. Octobre 1678.

---

J'AI reçu votre compliment.

Vous vous exprimez noblement ;

Et je vois bien dans vos manières

Que vous méprisez les gouttières :

Que je vous trouve d'agrément !

Jamais chatte ne fut si belle ;

Jamais chatte ne me plut tant,

Pas même la chatte fidèle

Que j'aimois uniquement.

Quand vous m'offrez votre tendresse,

Me parlez-vous de bonne foi ?

Se peut-il que l'on s'intéresse

Pour un malheureux comme moi ?

• Hélas ! que n'êtes-vous sincère !

Que vous me verriez amoureux !...

Mais je me forme une chimère :

Puis-je être aimé ? puis-je être heureux ?

Vous dirai-je ma peine extrême ?

Je suis réduit à l'amitié,

Depuis qu'un jaloux sans pitié

M'a surpris aimant ce qu'il aime.

Épargnez-moi le récit douloureux  
 De ma honte et de sa vengeance.  
 Plaignez mon destin rigoureux :  
 Plaindre les maux d'un malheureux  
 Les soulage plus qu'on ne pense.  
 Ainsi je n'ai plus de plaisirs.  
 Indigne d'être à vous, belle et tendre Grisette,  
 Je sens plus que jamais la perte que j'ai faite  
 En perdant mes désirs ;  
 Perte d'autant plus déplorable,  
 Qu'elle est irréparable.

---

## RÉPONSE DE GRISETTE

A TATA.

---

COMMENT osez-vous me conter  
 Les pertes que vous avez faites ?  
 En amour c'est mal débiter ;  
 Et je ne sais que moi qui voulût écouter  
 Un pareil conteur de fleurettes.  
 Ha ! fi ( diroient nonchalamment  
 Un tas de chattes précieuses ),  
 Fi, mes chères, d'un tel amant ;  
 Car, si j'ose, Tata, vous parler librement,  
 Chattes aux airs penchés sont les plus amoureuses.  
 Malheur chez elles aux matous  
 Aussi disgraciés que vous.  
 Pour moi, qu'un heureux sort fit naître tendre et sage,

**Je vous quitte aisément des sordides plaisirs.**

**Faisons de notre amour un plus galant usage :**

Il est un charmant badinage

Qui ne tarit jamais la source des désirs.

**Je renonce pour vous à toutes les gouttières,**

**Où ( soit dit en passant ) je n'ai jamais été.**

Je suis de ces minettes fières

Qui donnent aux grands airs , aux galantes manières.

**Hélas ! ce fut par-là que mon cœur fut tenté,**

Quand j'appris ce qu'avoit conté

De vos appas , de votre adresse ,

Votre incomparable maîtresse.

Depuis ce dangereux moment ,

Pleine de vous autant qu'on le peut être ,

Je fis dessein de vous faire connoître ,

Par un doucereux compliment ,

**L'amour que dans mon cœur ce récit a fait naître.**

**Vous m'avez confirmé , par d'agréables vers ,**

**Tout ce qu'on m'avoit dit de vos talents divers.**

Malgré votre juste tristesse ,

**On y voit , cher Tata , briller un air galant.**

**Les miens répondront mal à leur délicatesse :**

Écrire bien n'est pas notre talent.

**Il est rare , dit-on , parmi les hommes même.**

Mais de quoi vais-je m'alarmer ?

**Vous y verrez que je vous aime :**

**C'est assez pour qui sait aimer.**

## BLONDIN,

chat des Jacobins de la rue Saint-Honoré,

A SA VOISINE GRISETTE,

SUR LES RIMES DE LA PIÈCE PRÉCÉDENTE.

---

**J**e ne veux point vous en conter.  
Dans tout le fracas que vous faites,  
Je n'ai pas de quoi débiter  
Assez bien pour vous plaire, et me faire écouter  
Des chattes comme vous; friandes de fleurettes.  
Vous jouez avec moi, mais c'est nonchalamment;  
Vos heures vous sont précieuses :  
Il vous faut bien un autre amant.  
Vous miaulez, dit-on, trop librement  
Après les faveurs amoureuses;  
Enfin, vos voisins les matous  
Sont un peu trop sobres pour vous.  
En vain vous affectez dans vos vers un air sage :  
Ce n'est pas en rimant qu'on renonce aux plaisirs;  
C'est en ne mettant plus ces plaisirs en usage;  
C'est en quittant le badinage,  
Sans en conserver les désirs.  
On se perd bien souvent sans courir les gouttières.  
Oui, dans ces lieux d'honneur vous n'avez point été;  
Vous suivez en ce point les prudes et les fières :



Mais de tant de matous de toutes les manières  
Qu'on vous cherche avec soin votre cœur est tenté.  
C'est là ce qui vous gâte, à ce qu'on m'a conté,  
Et que vous déguisez avec assez d'adresse,  
Imitez, imitez votre illustre maîtresse,

Qui n'aima jamais un moment.

A son cœur noble et grand, autant qu'un cœur peut l'être,  
L'amour n'ose espérer de se faire connoître.

Vous lui ferez pour moi ce compliment.  
Pour captiver les cœurs le ciel qui la fit naître  
Lui donna le talent de la prose et des vers.

Elle a mille charmes divers ;  
Une tendre langueur, une aimable tristesse,  
N'ôte rien dans ses yeux d'un air fin et galant :  
Rien ne peut échapper à sa délicatesse.

Le bel esprit n'est pas son seul talent :  
Elle est la complaisance, elle est la bonté même.

Mais il ne faut pas l'alarmer :  
La louange et l'éclat ne sont pas ce qu'elle aime.  
Bienheureux le matou qu'elle voudroit aimer !

## DOM GRIS,

chat de madame la duchesse DE BÉTHUNE,

A GRISETTE.

GRISETTE, savez-vous qui vous parle d'amour,  
Qui vous cherche depuis un jour ?

C'est un chat accompli, plus beau qu'un chat d'Espagne,  
Un chat qu'incessamment la fortune accompagne,  
Qui se fait admirer des chattes de la cour.  
Voilà ce qu'il vous faut; non pas ce chat sauvage,  
Ce Tata, qui languit au milieu des plaisirs,  
Qui ne sauroit, au plus, aller qu'au badinage,  
Qui ne pourroit jamais contenter vos désirs,  
Et qui mourroit de faim sur un tas de fromage.  
Ce n'est pas, après tout, qu'il ne puisse amuser,  
Qu'il ne soit propre à quelque chose;  
Comme de feu Bertaut on pourroit en user.  
Mais qu'en si beau chemin votre amour se repose,  
Quoi que vous en disiez, on ne vous croira pas.  
Pour vous croire une chatte à si maigres ébats,  
Sur quoi voulez-vous qu'on se fonde?  
Sur vos peu de besoins? Vous vous moquez du monde.  
A d'autres! C'est trop loin pousser le précieux.  
Ce n'est pas avec moi qu'il faut qu'on dissimule.  
Aussi-bien avez-vous des yeux  
A détromper le plus crédule.  
Gardez pour ces jeunes chatons  
Qui ne vont encor qu'à tâtons  
D'une fausse vertu le rusé préambule;  
Ne tournez point en ridicule  
Ces fi, ces airs nonchalants  
Qui cachent quelquefois des désirs violents.  
Loin de les condamner, je blâme les manières  
Des chattes qui d'abord nous disent miaou.  
Depuis que pour la cour j'ai quitté les gouttières,  
Je méprise beaucoup un procédé si fou.  
Tout matou que je suis, j'ai l'ame délicate,  
Je veux qu'en certain temps on donne de la pate;

DE MADAME DESHOULIÈRES: 62

Et je n'aimerois pas qu'on me sautât au cou :  
Mais de faire la chatte-mite ,  
D'affecter comme vous un minois sérieux ,  
Tandis que nous savons qu'amour vous sollicite ,  
Et qu'à de certains chats vous faites les doux yeux ;  
Je vous le dis tout net , Grisette , j'aime mieux  
Une folle qu'une hypocrite.  
Mettez-vous avec moi dessus un autre pié ,  
Si vous voulez long-temps garder votre conquête :  
Je suis un coureur de clapié :  
Chat qui prend des lapins ne passe pas pour bête.  
Adieu jusqu'au premier sabbat ;  
C'est là que j'attendrai réponse à cette lettre ,  
Et que vous connoîtrez , si je livre combat ,  
Que je sais plus tenir que je ne sais promettre.

---

MITTIN,

chat de mademoiselle BOCAUET,

A GRISETTE.

---

GRISETTE, vous faites du bruit,  
Non de ce bruit que font durant la nuit  
Les minettes trop amoureuses :  
C'est un bruit que la gloire suit,  
Et que font en tout temps les chattes précieuses :  
Ce bruit est venu jusqu'à moi ;  
Il a troublé ma solitude.

Je vivois libre, exempt de l'amoureuse loi,  
Et je sens de l'inquiétude.  
Il me revient de tous côtés  
Que vous avez cent rares qualités.  
On dit que vous avez le regard doux et tendre,  
Et que, pour en faire comprendre  
La charmante douceur et le brillant éclat,  
Vous n'avez pas des yeux de chat.  
On dit que la nature, adroite et bienfaisante,  
Vous a fait de sa main une robe luisante,  
D'un petit gris beaucoup plus fin  
Que le petit gris de lapin ;  
Que vous savez avec cent tours d'adresse  
Chasser les plus fâcheux ennuis,  
Faire des jours heureux et d'agréables nuits  
À votre savante maîtresse.  
On vous voit quelquefois, d'un manège léger,  
Sauter, bondir et voltiger ;  
Et quelquefois, en galante minette,  
Vous dresser sur vos pieds pour atteindre au miroir,  
Prendre plaisir à vous y voir,  
Y consulter vos traits en illustre coquette,  
En chatte d'importance, et non pas en grisette.  
Vous n'avez rien de brutal et de bas.  
On ne vous vit jamais souiller vos pates,  
Innocentes et délicates,  
Du sang des souris et des rats.  
En amour vous avez les plus belles manières ;  
Vous n'allez point, par des cris scandaleux,  
Promener sur les toits la honte de vos feux,  
Ni vous livrer aux matous des gouttières.  
Par un tendre miaulement

Vous expliquez votre tourment,  
 Et vous savez si bien, dans l'ardeur qui vous presse,  
 Toucher votre illustre maîtresse,  
 Qu'elle prend soin de vos plaisirs,  
 Et d'un digne galant régale vos désirs.  
 J'en pourrois dire davantage  
 Sur le bruit qu'on fait tous les jours  
 De vos charmants appas, de vos tendres amours.  
 On n'en dit que trop, dont j'enrage.  
 J'enrage de bon cœur, Grisette, quand je voi  
 Tant d'appas, tant d'amours, qui ne sont pas pour moi.  
 Je sens que le bruit que vous faites  
 Allume dans mon cœur des passions secrètes  
 Que, dans tout le pays des plus tendres matous,  
 Nulle autre n'allume que vous.  
 Mais il est temps enfin de mettre en évidence  
 Et mes talents et mes exploits.  
 Ma solitude et mon silence  
 M'ont ôté jusqu'ici l'honneur de votre choix.  
 Il faut vous faire ma peinture,  
 Vous dire que je suis un chat des mieux appris.  
 C'est trop languir dans une vie obscure;  
 Et comme enfin la nuit tous chats sont gris,  
 Il faut mettre au jour ma figure.  
 J'ai la mine assez haute, et l'air fort glorieux.  
 Tant d'éclat brille dans mes yeux,  
 Qu'on prend mes ardentes prunelles  
 Pour des astres ou des chandelles.  
 Je ne suis point sujet aux fâcheux accidents  
 Où tombent les chats imprudents:  
 Ma conduite n'est rien de brutal, de sauvage;  
 Et je ne fis jamais aucun mauvais usage

De mes griffes, ni de mes dents:  
Quoique mon sérieux marque trop de sagesse,  
Et me donne tout l'air d'un sévère docteur,  
Quand il faut plaire à ma maîtresse,  
Je suis badin, je suis flatteur;  
Je la baise, je la caresse;  
Et la plus enjouée et brillante jeunesse  
L'est bien moins que ma belle humeur.  
Savez-vous de quel air discret et raisonnable  
J'ai ma part dans un bon repas?  
J'appuie adroitement ma pate sur les bras  
De ceux qui sont assis à table.  
Si leur faim est inexorable,  
Ma faim ne se rebute pas;  
Et, d'un air toujours agréable,  
Je tire du moins charitable  
Les morceaux les plus délicats,  
Qu'à la fin il me tend d'une main libérale.<sup>1</sup>  
Enfin, quoique je sois un chat des mieux nourris,  
Je chasse d'une ardeur qui n'eut jamais d'égale.  
Nul matou mieux que moi ne chasse dans Paris;  
Et je prétends qu'un jour mon amour vous régale  
D'une hécatombe de souris.

---

<sup>1</sup> Ce vers et le suivant ont visiblement été estropiés dans les précédentes éditions. On a cru devoir les restituer au sens de madame Deshoulières, sans prétendre la corriger.

R E G N A U L T,

chat des A.....,

A G R I S E T T E.

---

**J**e ne tournerai point ma cervelle à l'envers  
Pour vous dépeindre, ici ma figure parfaite ;  
Mais c'est pour vous parler de mes exploits divers  
Qu'avec tant de matous je m'érige en poète.  
Un autre en doux jargon vanteroit sa défaite ;  
Mais moi, qui jour et nuit mets des chattes aux fers,  
N'en déplaise aux matous, je vous apprends, Grisette,  
Que je fais des chatons mieux qu'ils ne font des vers.

---

R É P O N S E D E T A T A

A G R I S E T T E.

---

**G**RISETTE, avec raison je suis charmé de vous ;  
Vous avez de l'esprit plus que tous les matous ;  
Jamais, à ce qu'on dit, chatte ne fut mieux faite ;  
Mais, ceci soit dit entre nous,  
N'êtes-vous point un peu coquette ?  
Vous pouvez l'avouer sans paroître indiscrete :

Le mal n'est pas grand, en effet;  
Et, s'il faut tout dire, Grisette,  
Moi-même, franchement, je suis un peu coquet,  
Malgré la perte que j'ai faite.  
On peut bien, sans amour, écrire galamment,  
Quand on a, comme vous, tant de belles lumières;  
Mais, croyez-moi, pour parler savamment,  
Surtout en certaines matières,  
Il faut avoir fréquenté les gouttières :  
On ne devient point habile autrement.

Après tout, c'est une faiblesse  
À nous de n'oser coqueter :  
Sur ce point pourquoi nous flatter ?  
Les matous coquettent sans cesse;  
C'est là leur vrai talent : à quoi bon le cacher ?  
Il n'est point de chatte Locrèce,  
Et l'on ne vit jamais de prude en notre espèce :  
Cela soit dit sans vous fâcher.

Coquetons, cherchons à nous plaire,  
Puisque le sort le veut ainsi.  
En un mot, aimons-nous, nous ne saurions mieux faire :  
Vous avez de l'esprit, j'en ai sans doute aussi;  
Je crois que je suis votre affaire.

Avec moi votre honneur ne court aucun danger.  
C'est un malheur dont quelquefois j'enrage;  
Et c'est pour vous, Grisette, un petit avantage :  
Car, s'il est vrai que vous soyez si sage,  
Je n'aurois pu vous engager.  
Ah ! vous m'entendez bien. Mais changeons de langage,  
Je pourrois vous désobliger.



Eh bien , ma chère Grisette,  
Établissons un commerce entre nous ;  
Foi de matou , vous serez satisfaite  
Des respects que j'aurai pour vous.

---

## RÉPONSE DE GRISETTE

A TATA.

---

Lorsque j'abandonne pour vous  
De charmants , de tendres matous,  
Quand je pense établir une amitié parfaite  
( Car c'est tout ce qu'on peut établir entre nous ),  
Pourquoi m'appellez-vous coquette ?  
La réprimande est indiscrete ;  
D'une bizarre humeur elle paroît l'effet.  
Est-ce sur le nom de Grisette  
Que vous me soupçonnez d'avoir le cœur coquet ?  
Mon nom ne convient pas à l'air dont je suis faite.

Quoi ! pour écrire galamment,  
Pour avoir dans l'esprit quelques vives lumières,  
Falloit-il assurer qu'on ne peut savamment  
Parler sur certaines matières  
Sans avoir couru les gouttières ?  
Chats connoisseurs en jugent autrement.

Mais , quand même on auroit quelque douce foiblesse,  
Est-ce avec vous , hélas ! qu'on voudroit coqueter ?

Vous aimez trop à vous flatter ;  
Il est temps que votre erreur cesse.  
Elle m'outrage enfin : pourquoi vous le cacher ?  
S'il n'est point de chatte Lucrèce ,  
Il n'est point de Tarquin , Tata , de votre espèce.  
Cela soit dit sans vous fâcher.

Quand un chat comme vous se propose de plaire ,  
Il devroit en user ainsi :  
Des jaloux soupçons se défaire ,  
Et de ses airs grondeurs aussi ;  
Sans cela , Tata , point d'affaire.

Je ne veux point du tout m'aller mettre en danger  
D'entendre tous les jours dire : Morbleu ! j'enrage !  
Il n'en faudroit pas davantage  
Pour me rebuter d'être sage ;  
Et souvent par dépit on se peut engager  
A quelque bagatelle au-delà du langage.  
Ceci soit dit encor sans vous désobliger.

Adieu , Tata : foi de Grisette ,  
Mais de Grisette comme nous ,  
Je ne suis pas plus satisfaite  
De votre lettre que de vous.

## GRISETTE,

A M. LE MARÉCHAL DUC DE VIVONNE,

Qui faisoit semblant de croire que madame Des-  
HOULIÈRES avoit fait un mauvais rondeau qui  
couroit le monde.

---

## ÉPIÎTRE.

**D**E ma maîtresse aujourd'hui  
J'ai reçu mille rudesses,  
Elle de qui mes caresses  
Soulageoient toujours l'ennui :  
Triste de ma destinée  
Seule en un coin j'ai rêvé  
Toute cette après-dinée  
A ce qui l'a chagrinée ;  
Et ce soir je l'ai trouvé.  
Sans qu'elle m'ait aperçue,  
J'ai sauté dessus son lit.  
Écoutez bien le récit  
De l'état où je l'ai vue.  
Tantôt elle pâlissoit,  
Tantôt elle rougissoit,  
Parloit sans être entendue  
Comme une femme éperdue,

Et souvent vous maudissoit.  
Ah ! disoit-elle en colère,  
Quel sort au mien est égal ?  
Eh quoi donc ! ce maréchal  
Dont l'estime m'est si chère  
Peut penser que j'écris mal !  
Mes vers ne lui plaisent guère.  
On doit se tenir pour dit  
Que les vers font sur l'esprit  
Une impression légère,  
Quand des ouvrages qu'on lit  
On s'abuse au caractère.  
Si je tenois l'animal  
Auteur du rondeau fatal  
Dont le maréchal m'accuse,  
Je lui ferois, foi de Muse. ....  
Dans ce bel endroit les pleurs  
Que de si justes douleurs  
A grands flots lui font répandre  
Interrompirent le cours  
De ce terrible discours.  
Et moi vite de descendre,  
A dessein de m'en aller,  
En chatte fidèle et tendre,  
Brusquement vous quereller.  
Ah ! que ne puis-je vous dire  
Tout ce que la rage inspire  
Contre de tels attentats !  
Mais, par malheur, bien écrire  
N'est pas le talent des chats.  
Finiſſons donc cette lettre ;  
Tâchons seulement d'y mettre

Que le zèle ardent et prompt  
Que je sens pour ma maîtresse  
A son chagrin m'intéresse  
Jusqu'à venger son affront,  
Soit, seigneur, que de ma pâte  
Je me serve comme chatté,  
Ou comme les hommes font.

N'allez pas, d'un air de mépris,  
Négliger de répondre à ma mauvaise lettre :  
Vous n'êtes pas, seigneur, le seul à qui j'écris,  
Et qui daigne avec moi quelquefois se commettre.  
Les bêtes comme moi valent les beaux esprits :

D'elles on peut tout se promettre.  
Vous le verrez, seigneur, si jamais vous allez  
Triompher sur les flots salés.

Alors, bien loin d'être contente  
De répandre en tous lieux votre gloire présente,  
Je saurai rappeler les périlleux endroits  
Où cent lauriers cueillis parèrent votre tête ;  
Et je vous forcerai d'avouer qu'une bête  
Qui d'Amarylle est le foible et le choix,  
Pour célébrer une conquête,  
Entre nous, vaut bien quelquefois  
Certains messieurs dont par prudence  
Je ne dis pas ce que je pense.

## ÉPÎTRE DE COCHON,

chien de M. le maréchal DE VIVONNE;

A GRISETTE.

EN quoi ! Grisetle , a-t-on pu croire  
Notre esprit assez de travers  
Pour penser que de méchants vers  
Soient sortis de votre écritoire ?  
Vous connoissez , ma foi , bien mal  
Mon gros crevé de maréchal.

Votre injuste soupçon avec raison nous pique.  
De votre Amaryllis nous savons les talents ,  
Et que la plus mordante et sévère critique  
Ne lui pourra jamais faire sentir ses dents :

Votre injuste soupçon nous tue :  
Mon maître en étoit offensé ;

Et son ame jamais n'en seroit revenue ,  
Si votre pate n'eût tracé  
L'épître qu'il a reçue.

Vos vers dissipent ses ennuis.

Depuis qu'il les a lus , il rit , il cause , il chante ;  
Pour me les réciter , il me cherche où je suis ;  
Il passe sur mon dos une main caressante :

Il m'a paru toujours depuis  
L'esprit libre et l'ame contente.

Je n'en suis point surpris ; et je suis enchanté  
D'avoir entendu les merveilles

## DE MADAME DESHOULIÈRES.

73

Que de Grisette il m'a conté.  
Il fit jadis sa cour à vos pareilles  
Avec assiduité;  
Et laissant là Chloris, Amarante et Sylvie,  
De grisette en grisette il a passé sa vie,  
Même aux dépens de sa santé.  
Ah ! qu'il me seroit doux,  
Ma chère Grisette, ma mie,  
D'établir promptement un commerce avec vous,  
Pour voir bientôt entre nous  
Notre vieille haine amortie !  
Que de matous  
Seront jaloux,  
Si nous forçons les lois de notre antipathie !  
Vivons heureux, aimons nous,  
Grisette ;  
Vivons heureux, aimons nous ;  
Dans quelque gouttière secrète  
J'irai miauler avec vous.  
Vivons heureux, aimons-nous,  
Grisette ;  
Vivons heureux, aimons-nous.

---

## RÉPONSE DE GRISETTE

A COCHON.

C'EST prendre assez bien ses mesures,  
De venir conter ses raisons  
Après avoir fait des injures.  
S'il étoit, pour les chiens, des Petites-Maisons,  
Deshoulières. 1°

Vous mériteriez bien d'en essuyer la honte  
Avec vos propos obligeants.  
Ce n'est donc rien , à votre compte ,  
Que de fâcher bêtes et gens ?  
Mais peut-être un espoir vous flatte.  
Fondé sur le dérèglement  
Qui dans les mœurs du siècle éclate ,  
Vous pensez par un compliment  
Pouvoir devenir mon amant.  
Quoique vous soyez chien , et quoique je sois chatte ,  
Vous vous abusez lourdement.  
Quand du chien dont l'olympé brille ,  
Quand du chien qui jappe là-bas  
Vous auriez en vous seul rassemblé les appas ,  
A la moindre peccadille  
Vous ne m'engageriez pas.  
Contre ce que je dois rien ne me persuade.  
Je sacrifie et votre lettre et vous  
Au plus amoureux des matous  
Que me vient d'envoyer le galant Benserade.  
Quittez donc le dessein que vous avez conçu  
De troubler le repos des miaulantes familles.  
Ne vous y trompez pas , vous y seriez reçu  
Comme un chien dans un jeu de quilles.  
Que votre illustre maréchal  
Est étonné de voir une Grisette  
Si peu sensible à la fleurette !  
Qu'il ne m'en veuille point de mal.  
S'il les avoit trouvés toutes aussi sévères ,  
Si , comme vous , on l'avoit rebuté ,  
Il n'auroit point connu de l'Amour irrité  
Les plus redoutables mystères.



Mais je m'émancipe un peu trop.  
 Pour une chatte et précieuse et prude.  
 Voilà ce que fait l'habitude  
 D'écrire toujours au galop.  
 Chez messieurs les humains cette excuse est d'usage.  
 Le bienheureux nom d'in-promptu,  
 Parmi les sots, a la vertu  
 De mettre à couvert de l'orage  
 Toutes les fautes d'un ouvrage.  
 Bon jour, le plus gras des toutous.  
 Si par hasard mon amitié vous tente,  
 Je vous l'offre tendre et constante :  
 C'est tout ce que je puis pour vous ;  
 Sinon, je suis votre servante.

---

## RÉPONSE DE COCHON

A GRISETTE.

---

EST-CE donc là l'impression  
 Que sur ton cœur fait ma flamme naissante ?  
 Vraiment je te trouve plaisante  
 De rebuter ma passion.  
 Maltraite-t-on ainsi, petite suffisante,  
 Un chien de ma condition ?  
 Grisette, tu n'es pas digne  
 Chercher à ton gré des favoris.  
 Je fus bien enragé quand à toi je m'offris,  
 Moi qui suis beau, blanc comme un cygne,

Et qui descends de père en fils  
 De la race cynique en droite ligne,  
 Et qui me puis aussi dire, sans vanité,  
 Le symbole vivant de la fidélité.

Mais j'aurois beau dire et beau faire,  
 C'est inutilement

Qu'un amant  
 Se veut faire valoir, s'il n'a pas l'art de plaire.  
 Je me le tiens pour dit : à quoi bon s'obstiner

Contre une amour-infortunée ?  
 Il vaut bien mieux t'abandonner  
 A ta maudite destinée.

Je ne troublerai point tes fertiles chaleurs :

Va sur les toits après tes miauleurs  
 Faire un sabbat de tous les diables ;  
 Qu'on entende partout les hurlantes clameurs  
 De tes noces épouvantables ;  
 Que tes désirs soient satisfaits ;  
 Vis heureuse et contente,  
 Et laisse en paix,

Désormais,

Libre dans ses ressorts la machine aboyante.  
 Écris-moi seulement quelque lettre galante ;  
 Car tes vers, à mon gré, brillent de si beaux traits,

Que tous mes esprits ils enlèvent :

Il paroît bien, quand Phébus les a faits ;

Que les trois Graces les achèvent.

Voilà te louer assez bien ;

Et ce ne sont pas là des louanges de chien.  
 Mon brillant maréchal, dans une paix profonde,  
 Éloigné de tout embarras,  
 Mène nonchalamment une vie assez ronde,

DE MADAME DESHOULIÈRES. 77

Lui dont l'héroïque bras,  
En tant de furieux combats,  
S'est signalé sur la terre et sur l'onde ;  
Et ce héros, qui suit Neptune pas à pas,  
En qui tant d'embonpoint et tant d'esprit abonde,  
A qui tu reproches tous bas,  
D'une pudeur qui n'a point de seconde,  
Le cuisant souvenir de ses tendres ébats,  
Est maintenant l'homme du monde  
Le moins surpris qu'on n'aime pas.

---

RÉPONSE DE GRISETTE

A COCHON.

---

O n auroit bien connu, sans que vous l'eussiez dit,  
Que vous êtes sorti de la race cynique ;  
L'air dont vous répondez à ce qu'on vous écrit  
En est une preuve authentique.  
Vous ne mordez pas mal. Pour vous rien n'est sacré ;  
Devant vous rien ne trouve grace ;  
Vous déchirez tout ; et, malgré  
De vingt siècles le long espace,  
Du beau talent de votre race  
Vous n'avez point dégénéré.  
Mais qu'il soit véritable ou qu'il soit apocryphe  
Que vous soyez des descendants  
De ces philosophes mordants,

Si vous avez de bonnes dents,  
Nous n'avons pas mauvaise griffe.  
Cependant, comme j'aime à n'en jamais user,  
Si vous vouliez bien vous défaire  
De certaine hauteur qui ne vous convient guère,  
Je pourrois quelquefois avec vous m'amuser.  
Vous me croyez peut-être une chatte vulgaire :  
Je m'en vais vous désabuser.  
Si pour aieux vous comptez Diogène,  
Cratès et tous les autres chiens ;  
Moi, que vous méprisez, je compte pour les miens  
Tous les dieux dont la fable est pleine.  
Quand les Titans audacieux  
Risquèrent follement d'escalader les cieux,  
Le dieu qui lance le tonnerre,  
Incertain du succès d'une insolente guerre,  
Voulut que déesses et dieux  
Quittassent le ciel pour la terre,  
Dont, soit dit en passant, ils furent tous joyeux.  
Entre tous les pays, l'Égypte fut choisie.  
Là, sous de différentes peaux,  
Sous de jolis, de laids muscaux,  
Se cachèrent, un temps, les buveurs d'ambrosie.  
L'un étoit bœuf, l'autre étoit ours ;  
L'autre d'un beau plumage emprunta la parure :  
Une chatte fut la figure  
Que prit la reine des amours.  
Et comme elle est bonne princesse,  
Pour éviter l'oisiveté  
Elle contenta la tendresse  
D'un jeune chat épris de sa beauté,  
Tant qu'enfin la belle déesse

Fit des chatons en quantité.

C'est de cette source divine

Que je tire mon origine.

Qui de nous deux, Cochen, dites la vérité,

Doit se piquer de qualité?

Ce discours vous déplaît peut-être.

Parlons de votre esprit. Vous en faites paroître

Dans tout ce que vous écrivez.

Mais est-il à vous seul cet esprit qui sait plaire?

Et ne devez-vous point à votre secrétaire

Tant de brillants endroits si finement trouvés?

Entre nous, Cochen, je soupçonne

Qu'un tel secrétaire vous donne

Plus d'esprit que vous n'en avez.

Je connois son tour, ses manières

Vives, charmantes, singulières:

Apollon ne fait pas de vers plus élevés.

Pour moi, je n'ai que mes seules lumières;

Je vous l'apprends, si vous ne le savez,

Et que je ne cours point les toits ni les gouttières:

Jamais cris aigus, scandaleux,

Ne sont sortis de ma modeste gueule.

Lorsque l'amour me fait sentir ses feux,

Ce n'est qu'à ma maîtresse seule

Que j'ose confier mes secrets amoureux.

Alors, sensible aux tourments que j'épale,

D'un chat digne de moi sa bonté me régale.

Cela s'appelle-t-il un destin malheureux?

Si ce maréchal qui vous aime

Vouloit pour vous faire de même;

Si ce véritable héros,

Qui seul a plus d'esprit et de valeur que trente,

Lorsque l'amour trouble votre repos,  
 Offroit à vos désir une chienne charmante,  
 On ne vous verroit point réduit  
 A la nécessité d'idolâtrer sans fruit  
 Une maîtresse égratignante.

## RÉPONSE DE COCHON

A GRISSETTE.

GRISSETTE, enfin je vois qu'en t'écrivant  
 Il faut, pour assembler des choses recherchées,  
 Feuilletter de l'esprit le calepin vivant,  
 Ou, comme un Girardeau savant,  
 Avoir l'art d'animer des peintures léchées.  
 Mon maître m'encourage au dessein que j'ai pris  
 Il est le dieu de l'harmonie.

Je sens déjà que son divin génie  
 Va de nouvelles fleurs émailler mes écrits.  
 Secouru du beau feu qui partout l'environne,  
 De son esprit brillant, de son savoir profond,  
 Je ne craindrois pas même Apollon en personne  
 Avec un tel second.

Je laisse loin de moi ces ames triviales  
 Sans art et sans vigueur,  
 Écrivains doucereux de sornettes morales  
 Qui nous font mal au cœur.

Je ne vois qu'une illustre chatte  
 Qui mérite l'encens des plus fameux esprits,

En qui tant de finesse éclate,  
 Qu'elle sera toujours l'ornement de Paris:  
 En un seul point elle se flatte,  
 Quand, par des chemins inconnus,  
 Dont on ne peut trouver ni vestige ni trace,  
 D'un long ordre de chats descendus de Vénus  
 Elle nous compose une race,  
 Et va puiser bizarrement  
 Sa belle généalogie  
 Dans la basse mythologie,  
 Sans savoir par où ni comment.  
 C'est en vain qu'elle nous étale  
 Tous ces aïeux vénériens,  
 Et fait sonner si haut sa déité de balle.  
 Hé! depuis quand les chats disputent-ils aux chiens  
 Leur noblesse, que rien n'égale?  
 Ne descendons-nous pas du dieu Cynocéphale  
 Adoré des Égyptiens?  
 Modère ton essor, ma petite déesse;  
 Ne songe plus aux Sylphes fabuleux:  
 Et sache que souvent un Peau-d'âne amoureux  
 Se rencontre de notre espèce,  
 Et qu'il est quelquefois chien et chat comme nous.  
 Qui ne sait que ces dieux dont ton orgueil se pique  
 Se sont changés en corbeaux, en hibous,  
 En chats-huants et loups-garoux,  
 Prenant un surtout fantastique,  
 Que les plus beaux objets en furent abusés?  
 Car dans le carnaval de ces dieux déguisés  
 Leur mascarade est toujours prolifique.  
 Mais où prends-tu qu'Ovide ait dit,  
 Dans la gigantesque aventure,

Que Vénus d'une chatte emprunta la figure ?  
 Tu n'inventes pas mal, pour te mettre en crédit,

Cette ingénieuse imposture.

Pour moi, je suis cloué réellement

A l'écharpe du firmament,

Placé près des cercles polaires,

Et règne souverainement

Dans mes terres caniculaires.

Ministre du grand Bélial,

Qui préside aux royaumes sombres,

Je suis au séjour infernal

Le terrible portier des ombres.

Et, pour te dire enfin mon nom,

D'une façon encor plus claire,

On me nomme au ciel Procyon,

Et dans les enfers Cerbère.

Tu vois comme sans fiction,

Et sans le faux secours de la métamorphose,

Je prouve ma condition

Par une vraie apothéose.

Jamais sur l'étoilé lambris

Du lumineux olympe,

Pour y guetter de célestes souris,

Nul chat ne grimpera, n'a grimpé, ni ne grimpe,

Quand il seroit descendu de Cypris.

Grisette enfin, ô reine des Grisettes,

De grâce, laissons là nos ancêtres pourris.

Crois-moi, sans eux tu vaux ton prix ;

Et, sans t'effaroucher à ce nom d'amourettes,

Souffre qu'un cœur de tes charmes épris

Te conte quelquefois de jappantes fleurettes.



## RÉPONSE DE GRISETTE

A COCHON.

JAMAIS chien n'eut tant de savoir,  
Jamais chien n'eut tant d'éloquence,  
Tant d'esprit, tant d'amour, que vous en faites voir :  
Veuillent les immortels, auteurs de ma naissance,  
Soutenir contre vous mon chancelant devoir !  
Ils exaucent mes vœux, et déjà je commence  
A sentir dans mon cœur l'effet de leur secours :  
Je vous vois des défauts qui vont rompre le cours  
D'un feu qui m'auroit pu coûter mon innocence ;  
Oui, je remarque en vous un défaut furieux.  
En est-il un plus grand que l'indigne foiblesse  
Qui vous fait renoncer à vos doctes aïeux ?  
Il vous seroit plus glorieux  
Qu'on crût qu'avec leur sang vous avez leur sagesse ,  
Que de puiser votre noblesse  
Dans la source du sang des dieux ,  
Semblable à ces humains dont la vaine folie  
Est de trainer d'illustres noms ,  
Et qu'à prix d'argent on allie  
Aux plus éclatantes maisons  
Dont l'antique histoire est remplie.  
Découvrent-ils des noms plus grands ?  
Un fourbe généalogiste .  
D'eux à ces noms trouve une piste :  
Comme ils changent d'habits, ils changent de parents.

Chez eux l'orgueil les donne, et non pas la nature.  
Je connois leurs défauts mieux qu'ils ne font les miens ;  
Mais je ne savois pas, Cochon, je vous le jure,  
Qu'il fût des d'Hosiers chez les chiens.  
A peu près voilà votre histoire.  
Hier cynique, aujourd'hui dieu ;  
Vous êtes dans les cieux, aux bords de l'onde noire,  
Et sur terre en troisième lieu.  
Cela n'est pas facile à croire.  
Quoi ! vous seriez tout à la fois  
Le grand chien dont l'ardeur nous brûle,  
Le laid chien à la triple voix,  
Le gros chien dont je fais scrupule  
D'écouter les tendres abois ?  
Vous parois-je assez bête, ou bien assez crédule,  
Pour croire qu'un chien en soit trois ?  
Lorsque je vous contai la galante aventure  
Qu'eut Vénus sur les bords du Nil,  
Je n'eus point, comme vous, recours à l'imposture.  
Je ne prouve pas bien, dites-vous, qu'en droit fil  
Je sors de la mère des Graces.  
Quelle preuve vous en faut-il ?  
Passons-nous des contrats qui des premières races  
Jusqu'à nous conservent les traces ?  
Je ne puis donc avoir pour moi  
Que la seule mythologie.  
Quel livre est plus digne de foi,  
Qu'un livre qui contient en soi  
La première théologie ?  
Si, parmi les célestes feux  
Qui règlent le sort de chaque être,  
On voit votre espèce paroître,

N'en soyez pas plus orgueilleux.  
 L'âne de l'ivrogne Silène,  
 Le bouc sale et puant, le scorpion hideux,  
 Et mille autres monstres affreux,  
 Font, comme elle, briller la lumineuse plaine.  
 Mais, Cochon, montrez-moi quelqu'un de parmi vous  
 Dont on ait cru la cervelle assez saine  
 Pour lui donner la forme humaine,  
 Comme les dieux ont fait pour nous.  
 Jadis un jeune fou possédoit une chatte  
 Pour qui l'histoire dit qu'il prit beaucoup d'amour;  
 Il ne se passoit pas un jour  
 Qu'il ne baisât cent fois et sa gueule et sa pate.  
 De cet étrange amour c'étoit là tout le fruit :  
 Et comme il faut quelque autre chose,  
 Ce pauvre amant se vit réduit  
 A demander aux dieux une métamorphose.  
 Il n'épargna ni soins, ni pleurs, ni revenus,  
 Pour se rendre Vénus propice;  
 Le célèbre temple d'Éryce  
 Fuma de plus d'un sacrifice.  
 Il fit tant enfin que Vénus,  
 Par excès de pitié pour sa bizarre flamme,  
 De sa chatte fit une femme.  
 N'allez pas, en chien ignorant,  
 Croire encor que j'impose à la belle déesse.  
 De l'honneur fait à mon espèce  
 Je donne Ésope pour garant.  
 Mais oublions tous deux notre race immortelle.  
 Finissons, Cochon, j'y consens,  
 Une si fameuse querelle :  
 Soyez pour moi tendre et fidèle ;  
 Deshoulières. I.

Malgré les dieux, je cède au trouble que je sens.  
 Que les galants propos, que les jeux innocents  
     Naissent chez nous d'une tendresse  
 Que ne soutiendra point le commerce des sens.  
     Allons ensemble, allons sans cesse,  
     Cueillir aux rives du Permesse  
     De ces fleurs qui durent toujours.  
 Couronnons-en ce maître incomparable  
 Dont le divin génie embellit nos discours,  
 Et laissons dans le monde un souvenir durable  
     De nos singulières amours.

---

## RONDEAU

A M. LE DUC DE VIVONNE,

Sur ce qu'il soutenoit, en plaisantant; qu'elle étoit  
 auteur du mauvais rondeau dont il a été parlé  
 dans l'épître de Grisette. 1678.

---

PAR Apollon, savant joueur de poche,  
 Moi, dont le cœur est de la vieille roche,  
 Je fais serment qu'avez jugé de biais  
 Quand avez cru qu'ouvrage aussi mauvais  
 Qu'un tel rondeau sortoit de ma caboche.

On n'y voit rien qui de mon style approche;  
 On n'y rencontre aucun vers qui ne cloche:  
 Quant est des miens, on dit qu'ils semblent faits  
     Par Apollon.

DE MADAME DESHOULIÈRES. 89

Mais je vois bien, et soit dit sans reproche,  
Qu'avez voulu me chercher anicroche ;  
Bien mieux feriez de demeurer en paix :  
Archer n'eut onc plus redoutables traits  
Que l'est, seigneur, le trait qui se décoche  
Par Apollon.

---

MADRIGAL.

---

DANS ces lieux fortunés qu'est-ce qui vous rappelle,  
Tendre et galant berger, l'honneur de nos hameaux ?  
De votre Iris, l'absence a fait une infidèle ;  
Et tout, jusqu'à son chien, dans son ardeur nouvelle,  
Écoute avec plaisir le son des chalumeaux  
Du berger qui triomphe d'elle.

---

AU ROI.

1678.

---

QU'ENTENDS-JE ? quel bruit ! qui m'appelle ?  
D'un vol plus prompt que les éclairs  
La nymphe aux cent voix fend les airs.  
Fille d'Olympe, me dit-elle,  
Tandis que sans repos je parcours l'univers  
Pour annoncer les miracles divers

Dont Louis chaque jour embellit son histoire ;  
 Tandis que ce héros , suivi de la Victoire ,  
 Force enfin la Discorde à rentrer dans les fers ;  
 Pour chanter son bonheur, son triomphe , sa gloire ,  
     Mêle ta voix aux doux concerts  
     Des doctes filles de Mémoire.

La Paix si chère à ses désirs ,  
 Et pour qui sa valeur ose tout entreprendre ,  
 Sur un char entouré des beaux arts , des plaisirs ,  
     Du haut des cieux n'attend plus pour descendre  
 Que l'instant où Louis ait achevé de rendre  
 A l'aigle le repos , les précieux loisirs  
     Qu'elle pent de lui seul attendre ;  
 Le destin de Louis s'est déjà fait entendre ,  
 La Paix devancera le retour des zéphyrs.

La déesse , à ces mots , s'élève dans les nues ;  
     Et , par des routes inconnues ,  
     Porte encore en divers climats  
 La gloire de ton nom , celle de tes états.

---

## AUX MUSES,

SUR LA PAIX DE NIMÈGUE. 1679.

---

DES sacrés bords que le Permesse arrose ,  
 Muses , transportez-moi dans ces lieux enchantés  
 Où Louis , au milieu de cent divinités ,  
     A l'ombre des lauriers repose.

Secondez mes vœux, venez, savantes sœurs,  
Venez, d'un air riant et tendre,  
Enrichir mon esprit d'une moisson de fleurs;  
Venez, hâtez-vous de répandre  
Sur mes foibles chansons vos divines faveurs.

Sans vous, oserois-je prétendre  
A l'honneur de chanter la paix  
Que Louis, dans le cours de ses sages projets,  
A l'univers a voulu rendre,  
Et que ses glorieux travaux  
Du céleste séjour ont forcée à descendre,  
Malgré les vains efforts de ses fameux rivaux?

Jaloux d'un héros dont l'histoire  
A déjà consacré la rapide valeur,  
Ils avoient conspiré d'abaisser sa grandeur;  
Ils avoient séduit la Victoire,  
Qui tant et tant de fois couronna ce vainqueur.

Pour remplir des destins l'arrêt irrévocable,  
Elle revient à lui, vole, et lance ses traits  
Sur cette ligne formidable  
Qui de l'Europe entière avoit banni la paix.

Accoutumée à marcher devant elle  
Sous les ordres de ce héros,  
Elle reprend sa place; et la fière immortelle,  
Jalouse de ses droits, annonce le repos  
Que Louis triomphant rappelle.

De nos malheurs les sources vont tarir;  
De mille biens la paix sera suivie;  
Les plaisirs, les beaux arts vont revivre et fleurir;

De nouveaux dons la terre est prête à se couvrir :  
 Mais, pour nous satisfaire au gré de notre envie,  
 Sous les yeux de mon roi, puisse croître et mûrir  
 L'auguste rejeton d'une si belle tige !  
 Dans l'ardeur que pour lui notre tendresse exige,  
 Puissent les immortels accorder à nos vœux  
 De longs jours à Louis, et de longs jours heureux !

---

## A I R I S.

---

### S T A N C E S.

**I**ais, quelle erreur est la vôtre !  
 Quoi ! toujours votre cœur se consume en soupirs,  
 Dans le temps que l'ingrat qui bernoit vos désirs,  
 A vos yeux, dans les bras d'autre autre,  
 Se livre sans remords à de nouveaux plaisirs !

Vengez-vous, et vengez vos charmes  
 Par un mépris digne de vous ;  
 Il est honteux de répandre des larmes,  
 Quand ce que nous perdons est indigne de nous.

Ce n'est qu'à des ames communes  
 Qu'il appartient de languir dans les fers ;  
 Mais vous, pour qui des dieux les trésors sont ouverts,  
 Ne voulez-vous que par vos infortunes  
 Rendre votre beau nom célèbre à l'univers ?



Assez d'illustres malheureuses,  
 Chez l'immortelle antiquité,  
 Par leurs plaintes infructueuses  
 Ont fait passer leurs noms à la postérité.

Croyez-vous, plus heureuse qu'elles,  
 Rallumer le beau feu qu'un ingrat a trahi ?  
 Qui passe sans raison à des amours nouvelles  
 Foule aux pieds les devoirs des cœurs tendres, fidèles,  
 Et ne rougit jamais de s'en être affranchi.

Profitez du destin de ces infortunées ;  
 Rendez à votre cœur son innocente paix ;  
 Pour exemple les dieux ne vous les ont données  
 Que pour couronner leurs bienfaits.

Gardez-vous, en suivant cet avis salutaire,  
 D'être pour l'avenir un exemple nouveau.  
 Condamnez, belle Iris, l'amour-propre à se taire ;  
 Et, consolée enfin d'avoir cessé de plaire,  
 Jouissez en secret d'un triomphe si beau.

---

## STANCES.

---

Hé ! que te sert, Amour, de me lancer des traits ?  
 N'ai-je pas reconnu ta fatale puissance ?  
 Ne te souvient-il plus des maux que tu m'as faits ?  
 Laisse-moi dans l'indifférence,  
 A l'ombre des ormeaux, vivre et mourir en paix.

Vient manger votre potage !  
Jeunes gens de ce temps-ci  
N'en feroient pas davantage.  
Rien pourtant d'affreux présage  
N'éclate en vous , dont voici  
Un portrait en raccourci.  
Un pur et charmant langage ,  
Brillant , sans être farci  
De ces grands mots dont l'usage  
N'a jamais bien réussi ;  
Un génie heureux et sage  
Qui par rien n'est rétréci ;  
Un renom qui n'est noirci  
Par nul vilain tripotage ;  
Un cœur jamais endurci  
Pour ceux que le sort outrage ;  
Un antique et haut lignage  
Bien nettement éclairci ;  
Une conduite , un courage  
Que connoit plus d'une plage ,  
Qui du peuple circonci  
A le croissant obacarci ,  
Qui , sur ce fameux rivage  
Où d'Etna le voisinage  
Répand un goût de roussi ,  
Fit ployer l'orgueil du Tage ,  
Qui vous fit passer à nage  
Le profond Rhin tout ainsî  
Que le moindre marécage ,  
Terrible et fameux passage  
Qui fit froncer le sourci  
Aux braves à triple étage ;

Enfin tout ce qu'en partage  
Eut le plus grand personnage,  
Vous l'avez eu, Dieu merci.  
Bon soir, héros de notre âge;  
Le sommeil dans un nuage  
Vient de passer par ici.

---

## BALLADE

à l'une de ses filles, qui fut depuis religieuse.

---

**O**RES est temps de vous donner conseil  
Sur les périls où beauté vous expose.  
Fille ressemble à ce bouton vermeil  
Qu'en peu de jours on voit devenir rose.  
Tant qu'est bouton, on voudroit en jouir;  
Nul ne le voit sans désir de rapine.  
Dès que soleil l'a fait épanouir,  
On n'en tient compte; un matin le ruine :  
De rose alors ne reste que l'épine.

Lorsqu'un amant (l'exemple est tout pareil)  
Fait voir désir à quoi pudeur s'oppose,  
Si l'on ne fuit, l'amour est un soleil,  
Point n'en doutez, par qui fleur est éclosé.  
Alors en bref on voit s'évanouir  
Transports et soins, par qui fille peu fine  
Présume d'elle et se laisse éblouir.

Mépris succède à l'amour qui décline :  
De rose alors ne reste que l'épine.

Plus de commerce avecque le sommeil ;  
Ou si parfois un moment on repose,  
Songe cruel donne fâcheux réveil ;  
Cent et cent fois on en maudit la cause.  
Voir on voudroit dans la terre enfouir  
Tendre secret duquel on s'imagine  
Qu'un traître ira le monde réjouir.  
Parle-t-on bas ? on croit qu'on le devine ;  
De rose alors ne reste que l'épine.

#### ENVOI.

Galants fieffés, donneurs de gabatine,  
J'ai beau prêcher qu'on risque à vous ouïr,  
A coqueter toute fille est encline :  
Plutôt que faire approuver ma doctrine,  
On fileroit chanvre sans le rouir.  
Mais quand tout bas faut appeler Lucine,  
De rose alors ne reste que l'épine.

### CHANSON.

LIVRONS nos cœurs aux tendres mouvements ;  
N'écoutons point la chagrine vieillesse ;  
Si l'amour est une foiblesse,  
On la doit permettre au printemps.  
Employons bien cet heureux temps,  
Il n'en reste que trop pour la triste sagesse.

## ÉPIÎTRE

A M. LUCAS DE BELLESBAT.

U n illustre et galant berger  
Me conseille de m'engager.  
Il n'est rien de plus sot, dit-il, qu'un cœur tranquille :  
Il vaudroit assurément mieux  
Qu'il fût en désirs trop fertile.  
Iris, ce bijou précieux  
N'est pas fait pour être inutile.  
Timandre, un tel conseil n'est-il point dangereux ?  
De bonne foi peut-on le suivre ?  
Décidez de mon sort en ami généreux ;  
Voyez à quels maux se livre  
Un cœur qui s'abandonne aux transports amoureux ;  
Consultez votre expérience  
Sur les dépits jaloux, sur l'ennuyeuse absence,  
Sur la douleur qu'on souffre alors qu'on voit changer  
Une ame qu'on pensoit qui seroit toujours tendre ;  
Et puis, sage et prudent Timandre,  
Dites-moi si j'en dois courir tout le danger.

## RONDEAU

## A MONSIEUR....

QUAND on dit d'or, n'êût-on, j'ose le dire,  
Nul des talents que possédez, beau sire,  
Point il ne faut trop se déconforter  
En grands périls, moins encor redouter  
D'encombrier en amoureux martyr.

Que contre écueils brise notre navire,  
Un *ex voto* de ce danger nous tire :  
Le ciel l'entend. On se fait écouter,  
Quand on dit d'or.

Or mon époux doit chandelle de cire  
Au benoît saint qui vous a fait m'écrire  
Que maints louis sont prêts à lui compter,  
Et non à moi ; car, comme j'oy conter,  
Vertu femelle à peine peut suffire,  
Quand on dit d'or.

## L'ORANGER.

A MADAME....

LA jeune Iris, en me donnant à vous,  
 M'a dit de vous conter pour elle  
 Tous les matins une douceur nouvelle:  
 Je lui promis; mais, entre nous,  
 A d'aussi beaux yeux que les vôtres  
 S'amuse-t-on, Climène, à parler pour les autres?  
 A-t-on besoin, près d'eux, du sentiment d'autrui?  
 Ne fournissent-ils pas, à quiconque en approche,  
 Des troubles, des transports qui causent de l'ennui,  
 Grace à certain morceau de roche  
 Dont la nature, par malheur,  
 Forma votre insensible cœur?  
 Ces yeux doux et brillants font naître dans une âme,  
 A ce que chacun dit, le désordre et la flamme.  
 Hé! comment ne feroient-ils pas  
 Chez messieurs les humains un dangereux fracas,  
 Puisqu'au travers de mon écorce  
 Je sens le pouvoir et la force  
 De leurs adorables appas?  
 Ils font dans un moment ce que n'avoit pu faire  
 L'ardeur du soleil en cinq mois:  
 Mille fleurs sur mon chef fleurissent à la fois  
 Par le seul désir de vous plaire.

On dit que ce n'est pas une petite affaire,  
 Et qu'on a vu plus d'un berger  
 Jeune, bien fait, galant et tendre,  
 Inutilement y songer.  
 Malgré cela j'ose prétendre  
 A l'honneur de vous engager :  
 Fussiez-vous cent fois plus sévère,  
 Climène, on ne refuse guère  
 Les fleurettes d'un oranger.

---

## MADRIGAL.

---

PNÈS d'un amant heureux c'est en vain qu'on espère  
 Renfermer de son cœur le trouble dangereux ;  
 A travers l'air le plus sévère,  
 Brille je ne sais quoi d'animé, d'amoureux,  
 Dont, quelque effort qu'on puisse faire,  
 Rien n'échappe aux regards de l'amant malheureux.

---

## IMITATION DE LUCRÈCE,

EN GALIMATIAS FAIT EXPRÈS.

---

DÉESSE en volupté féconde,  
 Toi dont le nom est révééré,



DE MADAME DESHOULIÈRES. 101

Toi dont l'abîme est désiré  
De tous les habitants de l'un et l'autre monde,  
Je t'invoque, fille de l'onde :  
Vénus, sers de port assuré  
A ce qu'une étude profonde  
M'a, sur d'immenses faits, pour toi seule inspiré.

Conduis ma voix, belle déesse ;  
Pour chanter sur ma lyre en termes simples, clairs,  
L'impression que fait ta secourable adresse,  
J'ai passé quelques nuits à composer ces vers.  
Quand de la machine des airs  
L'esprit a pénétré la mobile sagesse,  
Et que de ce suc dont la Grèce  
A long-temps nourri l'univers  
On s'est fait un objet semblable à chaque espèce,  
On peut de tes regards soutenir les éclairs.

L'ordre d'une cause excentrique  
Fait, par d'invisibles ressorts,  
Entrer en forme dans les corps  
Tout le pathos académique.  
Les sens, par une route oblique,  
Ouverte seulement alors,  
Roulent une vertu première et spécifique,  
Dont rien, grâce à toi, ne rompra les accords.

Aussitôt des esprits fixes et végétales  
Les mouvements fuligineux  
Rendent les désirs transpirables ;  
Et ces sources intarissables,  
Où la nature puise et sa force et ses feux,

En d'autres sources transmuables,  
Rendent à jamais inflammables  
Tous les principes limoneux.  
Ces atomes conjoints avecque la lumière,  
Par leur extrême fluidité,  
Sont toujours en société  
Avec l'essence régulière ;  
Et, dans un tourbillon de subtile matière  
Répandant à grands flots leur inégalité,  
De tout le genre humain sont l'heureuse minière  
Dont monte à l'infini la multiplicité.

Plus on regarde, plus on fouille  
Dans le chaos du vrai, d'où circule en tous sens,  
Les individus innocents,  
Et plus de la raison l'organe se débrouille.  
Les faits l'un de l'autre naissants  
Font que dans ce système aisément on débrouille  
Tous les êtres obéissants,  
Et que d'une enveloppe enfin on les dépouille.

Charmante mère des Amours,  
Vénus, après l'excès où je porte ta gloire,  
Est-il quelqu'un qui puisse croire  
Que rien se fasse ici sans ton divin secours ?  
De cette physique victoire  
Rien ne puisse arrêter le cours !  
Et puisse dans ces vers en durer la mémoire  
Jusqu'au renversement de la sphère des jours !

## LETTRE

A M. LE PELLETIER DE SOUZY,

INTENDANT DE FLANDRE.

---

IL ne vous plaît donc plus de mettre  
Pour moi quelque chose de doux  
Dans les lettres de mon époux !  
D'un pareil procédé que puis-je me promettre ?  
Ah ! si je n'en montrois de vifs ressentiments ,  
Votre paresse , avec le temps ,  
Pourroit encor plus se permettre.  
Quoi ! du plus éclairé de tous les intendants  
Tous les huit jours voir une lettre ,  
Sans rencontrer mon nom dedans !  
Non , je ne saurois m'en remettre ,  
Et je ne suis point faite à de tels accidents.  
Peut-être avez-vous cru que c'étoit assez faire  
Que d'avoir fait les premiers pas ,  
Et que je ne méritois pas  
Qu'un peu plus loin on poussât une affaire.  
Je ne veux point ici vous vanter mes appas ;  
Mais , soit dit entre nous , quand il s'agit de plaire ,  
Vous êtes un peu trop tôt las.  
Pour s'établir dans les cœurs délicats ,  
L'empressement est nécessaire ;

C'est toi qui d'un cœur généreux  
M'as procuré le secours dangereux.  
Si j'avois été plus heureux,  
J'aurois eu bien moins de fortune.

Et toi, mon foible esprit, qu'un faux éclat surprend,  
Pourquoi te fais-tu tant de fête ?  
Tu vois l'argent que l'on me prête,  
Sans voir le cœur que l'on me prend.  
Vois, malheureux, à quoi m'engagent  
Ces mortelles bontés, ce secours inhumain ;  
Vois que ses yeux la dédommagent  
Des profusions de sa main.

Je puis facilement lui rendre  
De quelque argent prêté le secourable prix ;  
Mais ce que ses charmes m'ont pris,  
Le puis-je, hélas ! ou le veux-je reprendre ?  
Acquittons-nous pourtant de ce prêt obligeant ;  
Rendons vite argent pour argent ;  
Et, mettant à ses yeux, par une heureuse adresse,  
La reconnoissance en son jour,  
Forçons-la, s'il se peut, de nous rendre à son tour  
Tendresse pour tendresse.

---

## RÉPONSE A M. DE SENECE.

---

SONGEZ-VOUS à ce que vous faites,  
Lorsque d'un air aussi doux qu'obligeant,

En me renvoyant mon argent,  
Vous comptez votre cœur pour une de vos dettes ?

Bornez votre reconnaissance ;  
Tout ce que j'ai fait me paroît  
D'une si petite importance,  
Que je ne vois point d'apparence  
Qu'un cœur, pour un tel soin, à se donner soit prêt :  
D'ailleurs, je ferois conscience  
De mettre mon argent à si gros intérêt.

Un si foible service à rien ne vous engage ;  
Le rendre est seulement ce que j'ai prétendu.  
N'allez pas vous piquer de grandeur de courage,  
La générosité n'est plus du bel usage ;  
Ce que je vous prêtais, vous me l'avez rendu.  
En ce siècle en doit-on demander davantage ?

Ah ! l'on est plus heureux que sage,  
Lorsque l'argent prêté n'est pas argent perdu.

Grace à la probité qui vous est naturelle,  
On ne court point ce danger avec vous :  
Mais, malgré ce que j'ai vu d'elle,  
Malgré l'estime mutuelle  
Que la bassette a fait naître entre nous,  
Comme il est des filous de différente espèce,  
Et qu'en amour presque tout est permis,  
En vain vous vous êtes promis  
D'avoir de moi tendresse pour tendresse.  
Au seul nom d'amour je frémis ;  
Et pour fuir les chagrins qui le suivent sans cesse,  
Demeurons quitte et bons amis.

---

MADRIGAL.

---

ALCIDON contre sa bergère  
Gagea trois baisers que son chien  
Trouveroit plus tôt que le sien  
Un flageolet caché sous la fougère.  
La bergère perdit ; et pour ne point payer  
Elle voulut tout employer.  
Mais contre un tendre amant c'est en vain qu'on s'obstine.  
Si des baisers gagnés par Alcidon  
Le premier fut pure rapine,  
Les deux autres furent un don.

---

## ÉLÉGIE.

1679.

---

GÉNÉREUX Licidas, ami sage et fidèle,  
Dont l'esprit est si fort, de qui l'ame est si belle,  
Vous de qui la raison ne fait plus de faux pas,  
Ah ! qu'il vous est aisé de dire : N'aimez pas.  
Quand on connoît l'amour, ses caprices, ses peines,  
Quand on sait, comme vous, ce que pèsent ses chaînes,  
Sage par ses malheurs, on méprise aisément  
Les douceurs dont il flatte un trop crédule amant.

Mais quand on n'a pas fait la triste expérience.  
 Des jalouses fureurs, des défits, de l'absence,  
 Que pour faire sentir ses redoutables feux  
 Il ne paroît suivi que des ris et des jeux,  
 Qu'un cœur résiste mal à son pouvoir suprême !  
 Que de soins, que d'efforts pour empêcher qu'il n'aime !  
 Je sais ce qu'il en coûte ; et peut-être jamais  
 L'Amour n'a contre un cœur émoussé tant de traits.  
 Insensible au plaisir, insensible à la gloire  
 Que promet le succès d'une illustre victoire,  
 Je ne suis point encor tombée en ces erreurs  
 Qui donnent de vrais maux pour de fausses douceurs :  
 Mes sens sur ma raison n'ont jamais eu d'empire,  
 Et mon tranquille cœur ne sait comme on soupire.  
 Il l'ignore, berger ; mais ne présumez pas  
 Qu'un tendre engagement fût pour lui sans appas.  
 Ce cœur que le ciel fit délicat et sincère  
 N'aimeroit que trop bien si je le laissois faire :  
 Mais, grace aux immortels, une heureuse fierté  
 Sur un si doux penchant l'a toujours emporté.  
 Sans cesse je me dis qu'une forte tendresse  
 Est, malgré tous nos soins, l'écueil de la sagesse.  
 Je fuis tout ce qui plaît, et je sais m'alarmer  
 Dès que quelqu'un paroît, propre à se faire aimer.  
 Comme un subtil poison je regarde l'estime ;  
 Et je crains l'amitié, bien qu'elle soit sans crime.  
 Pour sauver ma vertu de tant d'égarements,  
 Je ne veux point d'amis qui puissent être amants.  
 Quand par mon peu d'appas leur raison est séduite,  
 Je cherche leurs défauts, j'impose à leur mérite ;  
 Rien pour les ménager ne me paroît permis ;  
 Et dans tous mes amants je vois mes ennemis.

A l'abri d'une longue et sûre indifférence,  
Je jouis d'une paix plus douce qu'on ne pense;  
L'esprit libre de soins, et l'ame sans amour,  
Dans le sacré vallon je passe tout le jour ;  
J'y cueille avec plaisir cent et cent fleurs nouvelles  
Qui braveront du temps les atteintes cruelles ;  
Et, pour suivre un penchant que j'ai reçu des cieux,  
Je consacre ces fleurs au plus jeune des dieux.  
Par un juste retour on dit qu'il sait répandre  
Sur tout ce que j'écris un air galant et tendre.  
Il n'ose aller plus loin ; et, sur la foi d'autrui,  
Tantôt je chante pour et tantôt contre lui.  
Heureuse, si les maux dont je feins d'être atteinte  
Pour mon timide cœur sont toujours une feinte !

---

## CH A N S O N .

---

**L**A fierté m'est un foible appui  
Contre ce que l'amour inspire.  
Songeons toujours que tout ce qui respire  
Est fait pour lui.  
Quand ce n'est pas d'amour qu'un cœur soupire,  
Il soupire d'ennui.



CH A N S O N.

---

O N connoît peu l'amour, lorsqu'on ose assurer  
Qu'avec la jalousie il ne sauroit durer.  
Loin de le ralentir, tout ce qu'elle conseille  
Ne sert qu'à le rendre plus fort :  
Un peu de jalousie éveille  
Un amour heureux qui s'endort.

---

C É L I M È N E.

---

É G L O G U E. 1680.

A S S I S E au bord de la Seine,  
Sur le penchant d'un côteau,  
La bergère Célimène  
Laisse paître son troupeau.

Il descend dans la prairie,  
Sans qu'elle daigne songer  
Que le loup pourra manger  
Sa brebis la plus chérie.

Le souvenir d'un berger  
Que la fortune cruelle

Force à vivre éloigné d'elle  
Dans un climat étranger  
Cause la douleur mortelle  
Qui lui fait tout négliger.

Tantôt, cédant à la force  
De ses amoureux transports,  
Elle grave sur l'écorce  
Des arbrisseaux de ces bords :  
Puisse durer, puisse croître  
L'ardeur de mon jeune amant,  
Comme feront sur ce hêtre  
Ces marques de mon tourment !

Tantôt, mêlant sur le sable  
Le nom d'Acanthe et le sien,  
Elle trouve insupportable  
Qu'un Zéphyr impitoyable  
En passant n'en laisse rien.

Quelle cruelle aventure,  
Dit-elle avec un soupir,  
Si ce que fait le Zéphyr  
M'est un véritable augure  
Que de si tendres amours  
Ne dureront pas toujours !

Je briserois la musette  
Que me laissa l'imposteur ;  
Et du fer de ma houlette  
Je me percerois le cœur.

A ces mots elle repasse  
Dans son esprit alarmé

L'air, les traits, l'esprit, la grace  
De ce berger trop aimé.

Les oiseaux de ce bocage  
Se taisent pour écouter  
Ce qu'ils entendent chanter  
Du beau berger qui l'engage :  
Ils voudroient le répéter ;  
Mais leur plus tendre ramage  
Ne le sauroit imiter.

Jamais cette triste amante  
Ne voit sur l'herbe naissante  
Folâtrer d'heureux amants ,  
Qu'elle ne se représente  
Combien l'absence d'Acanthe  
Lui vole de doux moments.

Jamais des bergers ne viennent  
De ces bords délicieux  
Où les destins le retiennent,  
Que son amour curieux  
Ne s'informe si ces lieux  
Ont des nymphes assez belles  
Pour faire des infidèles.

Enfin, mille fois le jour ,  
Elle veut, elle appréhende,  
Tout ce que craint et demande  
Le plus violent amour.

Qu'on doit plaindre une bergère  
Si facile à s'alarmer !

Pourquoi du plaisir d'aimer  
Faut-il se faire une affaire ?  
Quels bergers en font autant  
Dans l'ingrat siècle où nous sommes ?  
'Acanthe, qu'elle aime tant,  
Est peut-être un inconstant  
Comme tous les autres hommes.

---

## CHANSON.

---

Du charmant berger que j'adore  
Un sort cruel menace les beaux jours.  
Ruisseaux, vous le savez, et vous coulez toujours !  
Rossignols, vous chantez encore !  
Vous, les seuls confidents de nos tendres amours,  
Taisez-vous, arrêtez votre cours.  
Du charmant berger que j'adore  
Un sort cruel menace les beaux jours.

---

## STANCES.

---

DIEUX ! qu'est-ce que je sens d'inquiet et de tendre ?  
Me serois-je laissé charmer ?  
Hélas ! je n'en sais rien, je voudrois bien l'apprendre,  
Et je n'ose m'en informer.

D'un charmant souvenir je suis tout occupée :

Ah ! mon destin n'est plus douteux.

Mon cœur, vous soupirez, ou je suis fort trompée,

Comme fait un cœur amoureux.

Vous cédez à Tircis sans faire résistance,

Vous qu'on a vu plus d'une fois

Traiter impunément avec indifférence

Tout ce qu'on a vu sous mes lois.

Pourquoi m'en étonner ? Tircis est plus aimable

Que tout ce qu'on voit ici-bas ;

Et je ne sens que trop qu'il est plus redoutable

Pour qui craint un tendre embarras.

Dissimulons du moins ces cruelles alarmes.

Mais, quand ce berger plein d'ardeur

Poussera des soupirs, ou répandra des larmes,

Mes yeux, vous trahirez mon cœur.

Vous irez découvrir le tourment qui me presse,

Et, par un regard languissant,

Vous direz à Tircis combien je m'intéresse

Pour toutes les peines qu'il sent.

Oui, de tout mon repos vous avôrez la perte.

Mais, dussent croître mes soucis,

Mes yeux, pour vous punir de l'avoir découverte,

Vous ne verrez jamais Tircis.

## A I R.

A I M A B L E S habitants de ce naissant feuillage  
Qui semble fait exprès pour cacher vos amours,  
    Rossignols, dont le doux ramage  
Aux douceurs du sommeil m'arrache tous les jours,  
    Que votre chant est tendre !  
Est-il quelques ennuis qu'il ne puisse charmer ?  
Mais, hélas ! n'est-il point dangereux de l'entendre  
    Quand on ne veut plus rien aimer ?

## ÉPÎTRE CHAGRINE

A MADemoiselle \*\*\*\*

Q U E L espoir vous séduit ? quelle gloire vous tente ?  
    Quel caprice ! à quoi pensez-vous ?  
    Vous voulez devenir savante !  
Hélas ! du bel esprit savez-vous les dégoûts ?  
Ce nom jadis si beau, si révééré de tous,  
    N'a plus rien, aimable Amaranthe,  
    Ni d'honorable ni de doux.

Sitôt que par la voix commune  
De ce titre odieux on se trouve chargé,

De toutes les vertus n'en manquât-il pas une,  
Suffit qu'en bel esprit on vous ait érigé,  
Pour ne pouvoir prétendre à la moindre fortune.

Je sais bien que le ciel a su vous départir  
Ce qui soutient l'éclat d'une illustre naissance;  
Que, sans espoir de récompense,  
Vous ne travaillerez que pour vous divertir.  
C'est un malheur de moins; mais il en est tant d'autres  
Dont on ne se peut garantir,  
Que je vous verrai repentir  
D'avoir moins écouté mes raisons que les vôtres.

Pourrez-vous toujours voir votre cabinet plein  
Et de pédants et de poètes,  
Qui vous fatigueront, avec un front serein,  
Des sottises qu'ils auront faites?

Pourrez-vous supporter qu'un fat de qualité,  
Qui sait à peine lire, et qu'un caprice guide,  
De tous vos ouvrages décide?  
Un esprit de malignité  
Dans le monde a su se répandre :  
On achète un bon livre afin de s'en moquer.  
C'est des plus longs travaux le fruit qu'il faut attendre.  
Personne ne lit pour apprendre;  
On ne lit que pour critiquer.

Vous riez : vous croyez ma frayeur chimérique.  
L'amour-propre vous dit tout bas  
Que je vous fais grand tort, que vous ne devez pas  
Du plus rude censeur redouter la critique.  
Hé bien, considérez que, dans chaque maison  
Où vous aura conduite un importun usage,

Dès qu'un laquais aura prononcé votre nom :

C'est un bel esprit, dira-t-on,

Changeons de voix et de langage.

Alors, sur un précieux ton,

Des plus grands mots faisant un assemblage,

On ne vous parlera que d'ouvrages nouveaux ;

On vous demandera ce qu'il faut qu'on en pense ;

En face, on vous dira que les vôtres sont beaux,

Et l'on poussera l'imprudence

Jusques à vous presser d'en dire des morceaux.

Si tout votre discours n'est obscur, emphatique,

On se dira tout bas : C'est là ce bel esprit !

Tout comme un autre elle s'explique ;

On entend tout ce qu'elle dit.

Irez-vous voir jouer une pièce nouvelle ?

Il faudra pour l'auteur être pleine d'égarde.

Il expliquera tout, mines, gestes, regards :

Et, si sa pièce n'est point belle,

Il vous imputera tout ce qu'on dira d'elle ;

Et de sa colère immortelle

Il vous faudra courir tous les hasards.

Mais, me répondrez-vous, sortez d'inquiétude ;

Ne prenez point pour moi d'inutiles frayeurs :

Je me déroberai sans peine à ces malheurs.

En évitant la folle multitude.

Il est vrai : mais comment pourrez-vous éviter

Les chagrins qu'à la cour le bel esprit attire ?

Vous ne voulez point la quitter.

Cependant l'air qu'on y respire

Est mortel pour les gens qui se mêlent d'écrire.



A rêver dans un coin on se trouve réduit.

Ce n'est point un conte pour rire.

Dès que la renommée aura semé le bruit

Que vous savez toucher la lyre,

Hommes, femmes, tout vous craindra ;

Hommes, femmes, tout vous fuira,

Parcequ'ils ne sauront en mille ans que vous dire.

Ils ont là-dessus des travers

Qui ne peuvent souffrir d'excuses :

Ils pensent, quand on a commerce avec les muses,

Qu'on ne sait faire que des vers.

Ce que prête la fable à la haute éloquence,

Ce que l'histoire a consacré,

Ne vaut jamais rien à leur gré :

Ce qu'on sait plus qu'eux les offense.

On diroit, à les voir, de l'air présomptueux

Dont ils s'empressent pour entendre

Des vers qu'on ne lit point pour eux,

Qu'à décider de tout ils ont droit de prétendre.

Sur ce dehors trompeur on ne doit point compter :

Bien souvent sans les écouter,

Plus souvent sans y rien comprendre,

On les voit les blâmer, on les voit les défendre.

Quelques faux brillants bien placés,

Toute la pièce est admirable :

Un mot leur déplaît ; c'est assez ;

Toute la pièce est détestable.

Dans la débauche et dans le jeu nourris,

On les voit avec même audace

Parler et d'Homère et d'Horace,  
Comparer leurs divins écrits ;  
Confondre leurs beautés, leurs tours, leurs caractères,  
Si connus et si différents ;  
Traiter des ouvrages si grands  
De badinages, de chimères ;  
Et, cruels ennemis des langues étrangères,  
Être orgueilleux d'être ignorants.

Quelques seigneurs restés d'une cour plus galante,  
Et moins dure aux auteurs que celle d'aujourd'hui,  
Sont encore, il est vrai, le généreux appui  
De la science étonnée et mourante.

Mais pour combien de temps aurez-vous leur secours ?

Hélas ! j'en pâlis, j'en frissonne :

Les trois fatales sœurs qui n'épargnent personne  
Sont prêtes à couper la trame de leurs jours.

Que ferez-vous alors ? vous rougirez, sans doute,

De tout l'esprit que vous aurez.

Amarante, vous chanterez

Sans que personne vous écoute.

Plus d'un exemple vous répond

Des malheurs dont ici je vous ai menacée :

Le savoir nuit à tout, la mode en est passée ;

On croit qu'un bel esprit ne sauroit être bon.

De tant de vérités conservez la mémoire ;

Qu'elles servent à vaincre un aveugle désir.

Ne cherchez plus une frivole gloire

Qui cause tant de peine et si peu de plaisir.

Je la connois, et vous pouvez m'en croire :

Jamais dans Hippocrène on ne m'auroit vu boire,

Si le ciel m'eût laissée en pouvoir de choisir.  
 Mais, hélas ! de son sort personne n'est le maître :  
 Le penchant de nos cœurs est toujours violent.  
 J'ai su faire des vers avant que de connoître  
 Les chagrins attachés à ce maudit talent.

Vous que le ciel n'a point fait naître  
 Avec ce talent que je hais,  
 Croyez-en mes conseils, ne l'acquérez jamais

## É G L O G U E.

IRIS. 1680.

LA terre fatiguée, impuissante, inutile,  
 Préparoit à l'hiver un triomphe facile ;  
 Le soleil sans éclat précipitant son cours  
 Rendoit déjà les nuits plus longues que les jours ;  
 Quand la bergère Iris, de mille appas ornée,  
 Et, malgré tant d'appas, amante infortunée,  
 Regardant les buissons à demi dépouillés :  
 Vous que mes pleurs, dit-elle, ont tant de fois mouillés,  
 De l'automne en courroux ressentez les outrages ;  
 Tombez, feuilles, tombez, vous dont les noirs ombrages  
 Des plaisirs de Tircis faisoient la sûreté,  
 Et payez le chagrin que vous m'avez coûté.

Lieux toujours opposés au bonheur de ma vie,  
 C'est ici qu'à l'amour je me suis asservie ;  
 Ici j'ai vu l'ingrat qui me tient sous ses lois ;  
 Ici j'ai soupiré pour la première fois :

Mais, tandis que pour lui je craignois mes foiblesses,  
Il appelloit son chien, l'accabloit de caresses ;  
Du désordre où j'étois loin de se prévaloir,  
Le cruel ne vit rien, ou ne voulut rien voir.  
Il loua mes moutons, mon habit, ma houlette ;  
Il m'offrit de chanter un air sur ma musette ;  
Il voulut m'enseigner quelle herbe va paissant,  
Pour reprendre sa force, un troupeau languissant,  
Ce que fait le soleil des brouillards qu'il attire :  
N'avoit-il rien, hélas ! de plus doux à me dire ?

Depuis ce jour fatal, que n'ai-je point souffert !  
L'absence, la raison, l'orgueil, rien ne me sert.  
J'ai de nos vieux pasteurs consulté le plus sage,  
J'ai mis tous ses conseils vainement en usage ;  
De victimes, d'encens, j'ai fatigué les dieux ;  
J'ai sur d'autres bergers souvent tourné les yeux :  
Mais, ni le jeune Atys, ni le tendre Philène,  
Les délices, l'honneur des rives de la Sefne,  
Dont le front fut cent fois de myrtes couronné,  
Savants en l'art de vaincre un courage obstiné,  
Eux que j'aidois moi-même à me rendre inconstante,  
N'ont pu rompre un moment le charme qui m'enchanté.  
Encor serois-je heureuse en ce honteux lien,  
Si, ne pouvant m'aimer, mon berger n'aimoit rien.  
Mais il aime à mes yeux une beauté commune ;  
A posséder son cœur il borne sa fortune :  
C'est pour elle qu'il perd le soin de ses troupeaux ;  
Pour elle seulement résonnent ses pipeaux ;  
Et, loin de se lasser des faveurs qu'il a d'elle,  
Sa tendresse en reprend une force nouvelle.

Bocages , de leurs feux uniques confidents ,  
 Bocages que je hais , vous savez si je mens .  
 Depuis que les beaux jours , à moi seule funestes ,  
 D'un long et triste hiver eurent chassé les restes ,  
 Jusqu'à l'heureux débris de vos frêles beautés ,  
 Quels jours ont-ils passés dans ces lieux écartés !  
 Que n'y reprochiez-vous à l'ingrat que j'adore  
 Que , malgré ses froideurs , hélas ! je l'aime encore ?  
 Que ne lui peigniez-vous ces mouvements confus ,  
 Ces tourments , ces transports que vous avez tant vus ?  
 Que ne lui disiez-vous , pour tenter sa tendresse ,  
 Que je sais mieux aimer que lui , que sa maîtresse ?  
 Mais ma raison s'égare : ah ! quels soins , quels secours  
 Dois-je attendre de vous , qui servez leurs amours ?  
 Les dieux à mes malheurs seront plus secourables .  
 L'hiver aura pour moi des rigueurs favorables .  
 Il approche , et déjà les fougueux aquilons  
 Par leur souffle glacé désolent nos vallons .  
 La neige , qui bientôt couvrira la prairie ,  
 Retiendra les troupeaux dans chaque bergerie ;  
 Et l'on ne verra plus sous votre ombrage assis  
 Ni l'heureuse Daphné ni l'amoureux Tircis .

Mais , hélas ! quel espoir me flatte et me console ?  
 Avec rapidité le temps fuit et s'envole ;  
 Et bientôt le printemps , à mon ame odieux ,  
 Ramènera Tircis et Daphné dans ces lieux .  
 Feuilles , vous reviendrez , vous rendrez ces bois sombres ;  
 Ils s'aimeront encor sous vos perfides ombres ;  
 Et mes vives douleurs , et mes transports jaloux ,  
 Pour mon ingrat amant renaîtront avec vous .

---

## CHANSON.

---

**S**oyons toujours inexorable :  
Un amant bien traité se rend insupportable ;  
Il néglige l'objet dont son cœur est charmé ;  
De tous les petits soins il devient incapable :  
Un amant sûr d'être aimé  
Cesse toujours d'être aimable.

Si l'amour est inévitable,  
S'il faut pour un berger brûler d'un feu semblable  
A celui dont son cœur nous paroît consumé,  
Par de feintes rigueurs rendons-le misérable :  
Un amant sûr d'être aimé  
Cesse toujours d'être aimable.

---

## ODE A CLIMÈNE.

---

**N**e pourra-t-on vous contraindre  
A quitter de tristes lieux ?  
Faudra-t-il toujours se plaindre  
De ne point voir vos beaux yeux ?

Encor quand les fleurs nouvelles  
Naissent partout sous les pas,

Quand toutes les nuits sont belles,  
La campagne a des appas.

Mais quand l'hiver la désole,  
Qu'on ne peut se promener,  
Climène, il faut être folle  
Pour ne pas l'abandonner.

De ce qui vous y peut plaire  
Daignez nous entretenir :  
Je ne vois qu'une chimère  
Qui vous y peut retenir.

Oui, j'ai deviné sans doute  
D'où vient un si long séjour :  
Votre jeune cœur redoute  
Un mal qu'on appelle amour.

Vous croyez qu'on ne le gagne  
Qu'au milieu des jeux, des ris :  
Il se prend à la campagne,  
Comme il se prend à Paris.

On fait bien quand on évite  
Une tendre passion ;  
Mais, hélas ! en est-on quitte  
En fuyant l'occasion ?

Non, c'est en vain qu'on s'assure  
Contre ce qu'on peut prévoir :  
Une bizarre aventure  
Met un cœur sous son pouvoir.

Cette solitude affreuse  
Où vous passez vos beaux jours

Est souvent plus dangereuse  
Que les plus superbes cours.

Votre désert est sauvage :  
Dans un plus sauvage encor  
Angélique fière et sage  
Rencontra le beau Médor.

Quittez donc des champs stériles,  
Pour vous garder impuissants :  
Venez de feux inutiles  
Faire brûler mille amants.

Ne redoutez point le piège  
Qu'ils tendront à votre cœur :  
De tous les forts qu'on assiège  
On n'est pas toujours vainqueur.

La sagesse la plus frêle  
Avec le plus beau berger,  
Si le destin ne s'en mêle,  
Ne court pas un grand danger.

Vous ne voudrez pas en croire  
Tout ce qu'on vous en dira ;  
Mais écoutez une histoire  
Qui vous persuadera.

J'allois cacher ma tristesse  
Dans ces aimables déserts  
Où pour sa tendre maîtresse  
Desportes faisoit des vers.

Je m'étois assise à peine  
Dans le plus sombre du bois,



Quand j'ouis du beau Philène  
Et les soupirs et la voix.

Seul aux pieds d'une bergère  
Qui rioit de son souci,  
Cet amant tendre et sincère  
Tout en pleurs parloit ainsi :

« Avec quelle indifférence  
Passez-vous vos plus beaux jours !  
Iris, dans cette indolence  
Demeurerez-vous toujours ?

Non, vous deviendrez sensible :  
Ce cœur, ce superbe cœur,  
A l'amour inaccessible,  
Sentira sa vive ardeur.

Quelqu'un est né pour vous plaire ;  
Rien ne vous en sauvera :  
Ce que je ne pourrai faire ,  
Un plus heureux le fera.

Tout aime dans la nature :  
Dans le barbare séjour  
Où règne l'âpre froidure  
On sent les feux de l'amour.

Le temps, d'une aile légère,  
Emportera loin de vous  
Cette beauté passagère  
Dont les charmes sont si doux.

Lors, d'une vaine sagesse  
Reconnoissant les abus,

Vous prendrez de la tendresse,  
Et vous n'en donnerez plus.

En tout temps l'amour nous domte ;  
On règle en vain ses désirs :  
Vous aurez , à votre honte ,  
Ses peines sans ses plaisirs.

Craignez sa juste colère ,  
Et , par un doux repentir ,  
Épargnez-vous , mia bergère ,  
Les maux qu'il me fait sentir.

Aimez un amant fidèle ,  
Quoi qu'en dise la raison :  
Jeune Iris , tant qu'on est belle ,  
Elle n'est pas de saison.

Contre un amant qui sait plaire  
Elle perd toujours son temps :  
Croyez-moi , faites-la taire  
Encore quinze ou vingt ans.

Mettez votre cœur en proie  
Aux amoureuses langueurs :  
Il n'est de solide joie  
Que dans l'union des cœurs. »

Ainsi , d'un air agréable ,  
Philène , ce beau berger ,  
Aux belles si redoutable ,  
La pressoit de s'engager.

Les oiseaux , le doux zéphyre ,  
Et les échos d'alentour ,

DE MADAME DESHOULIÈRES. 129

Comme lui sembloient lui dire :  
Rien n'est si doux que l'amour.

Mais le cœur de l'inhumaine  
Se taisoit obstinément.  
Quand le cœur se tait, Climène,  
Tout parle inutilement.

---

M A D R I G A L.

---

Q U E la fin d'une tendre ardeur  
Laisse de vide dans la vie !  
Rien remplace-t-il le bonheur  
Dont la douce union des amants est suivie ?  
Non, il n'appartient qu'à l'amour  
De mettre les mortels au comble de la joie :  
A ses brûlants transports lorsqu'on n'est plus en proie,  
Qu'un cœur vers la raison fait un triste retour !

---

B A L L A D E.

---

D A N S ce hameau je vois de toutes parts  
De beaux atours mainte fillette ornée :  
Je gagerois que quelque jeune gars  
Avec Catin unit sa destinée.

Elle a l'œil doux, elle a les traits mignards,  
 L'air gracieux, l'humeur point obstinée.  
 Mais grand défaut gâte tous ses attraits ;  
 Point n'a d'écus : pour belle qu'on soit née,  
 L'Amour languit sans Bacchus et Cérès.

De doux propos et d'amoureux regards  
 On ne sauroit vivre toute l'année.  
 Jeunes maris deviennent tôt vieillards,  
 Quand leur convient jeûner chaque journée ;  
 Soucis pressants chassent pensers gaillards.  
 Tendresse alors est en bref terminée ;  
 S'il en paroît, ce n'est qu'AD HONORES.  
 Par maints grands clercs l'affaire examinée,  
 L'Amour languit sans Bacchus et Cérès.

L'âtre entouré d'un tas d'enfants criards,  
 De créanciers la porte environnée,  
 D'un triste hymen tous les autres hasards,  
 Font endurer peine d'ame damnée,  
 Et donnent joie aux voisins babillards.  
 Myrtes dont fut la tête couronnée  
 Voir on voudroit transformer en cyprés.  
 D'un tel désir point ne suis étonnée ;  
 L'Amour languit sans Bacchus et Cérès.

## E N V O I.

Vous qui d'Amour suivez les étendards,  
 Point ne croyez cauteleux papelards  
 Disant : Beauté suffit pour l'hyménée.  
 Si vous voulez en tout faire FLORES,  
 Qu'avec beauté grosse dot soit donnée :  
 L'Amour languit sans Bacchus et Cérès.

## BALLADE A IRIS.

---

**I**L est saison de causer près du feu.  
 Le blond Phébus, chère Iris, se retire ;  
 L'Aquilon souffle ; et, d'un commun aveu,  
 Point n'est ma chambre exposée à son ire :  
 Viens y souper ; j'ai du muscat charmant.  
 Quand je te vois, ma tendresse s'éveille,  
 Désirerois être homme en ce moment  
 Ou quand ta voix se mêle follement  
 Au doux glouglou que fait une bouteille.

En dévorant carpe de Seine au bleu,  
 De sottes gens à l'aise pourrons rire ;  
 Trop bien savons qu'il n'en est pas pour peu :  
 Plaisante et longue en sera la satire.  
 Nous chercherons un nouvel enjoûment,  
 Un nouveau feu dans le jus de la treille :  
 C'est un secours contre plus d'un tourment.  
 Il n'en est point qui ne cède aisément  
 Au doux glouglou que fait une bouteille.

Le verre en main je prétends faire un vœu .  
 Dont nul mortel ne me fera dédire :  
 C'est de braver, ceci n'est point un jeu ,  
 Ce traître Amour qu'on ne peut trop maudire.  
 Les repentirs suivent l'engagement.  
 N'écoutons point ce que le cœur conseille ;  
 Ne préférons, pour vivre heureusement,

Ni les soupirs, ni les soins d'un amant,  
 Au doux glouglou que fait une bouteille.

### ENVOI.

CRUEL Amour, j'en fais ici serment,  
 Si tu me mets un jour puce à l'oreille,  
 Je veux jamais ne trouver d'agrément  
 Qu'au doux glouglou que fait une bouteille.

## RONDEAU

A MONSIEUR L'ABBÉ \*\*\*,

qui lui avoit écrit qu'il n'y avoit rien de si triste  
 qu'une extrême sagesse.

**F**LEUR de vingt ans tient lieu de toute chose :  
 Si sort vouloit, lui qui de tout dispose,  
 Pour vos péchés un peu me rajeunir,  
 Prélat futur, je saurois vous panir  
 De tous les maux où votre avis m'expose.

Point ne craignez telle métamorphose ;  
 Trop bien savez que, quoi qu'on se propose,  
 On tâche en vain à faire revenir  
 Fleur de vingt ans.

Quel sérieux ! diroit-on pas qu'on n'ose  
 Rire avec vous ? En vain votre air impose ;

Nous savons bien à quoi nous en tenir.  
Tout en disant, Dieu vœuille vous bénir,  
Vous cueillerez, beau sire, à porte close  
Fleur de vingt ans.

---

## L'HIVER.

---

### IDYLLE

A M. LUCAS DE BELLESBAT.

**L'**HIVER, suivi des vents, des frimas, des orages,  
De ces aimables lieux trouble l'hétreuse paix.  
Il a déjà ravi, par de cruels outrages,  
Ce que la terre avoit d'attraits.  
Quelles douloureuses images  
Le désordre qu'il fait imprime dans l'esprit !  
Hélas ! ces prés sans fleurs, ces arbres sans feuillages,  
Ces ruisseaux glacés, tout nous dit :  
Le temps fera chez vous de semblables ravages.  
Comme la terre, nous gardons  
Jusques au milieu de l'automne  
Quelques uns des appas que le printemps nous donne :  
L'hiver vient-il, nous les perdons ;  
Pouvoirs, trésors, grandeurs, n'en exemptent personne.  
On se déguise en vain ces tristes vérités ;  
Les terreurs, les infirmités,  
De la froide vieillesse ordinaires compagnes,

Font sur nous ce que font les autans irrités

Et la neige sur les campagnes.

Encor, si, comme les hivers

Dépouillent les forêts de leurs feuillages verts,

L'âge nous dépouilloit des passions cruelles,

Plus fortes à dompter que ne le sont les flots,

Nous goûterions un doux repos

Qu'on ne peut trouver avec elles.

Mais, nous avons beau voir détruire par le temps

La plus forte santé, les plus vifs agréments,

Nous conservons toujours nos premières foiblesses.

L'ambitieux, courbé sous le fardeau des ans,

De la fortune encore écoute les promesses;

L'avare, en expirant, regrette moins le jour

Que ses inutiles richesses;

Et qui jeune a donné tout son temps à l'amour

Un pied dans le tombeau veut encor des maîtresses.

Il reste dans l'esprit un goût pour les plaisirs,

Presque aussi dangereux que leur plus doux usage.

Pour être heureux, pour être sage,

Il faut savoir donner un frein à ses désirs.

Mieux qu'un autre, sage Timandre,

De cet illustre effort vous connoissez le prix;

Vous, en qui la nature a joint une ame tendre

Avec un des plus beaux esprits;

Vous, qui, dans la saison des graces et des ris,

Loin d'éviter l'amour, faisiez gloire d'en prendre,

Et qui, par effort de raison,

Fuyez de ses plaisirs la folle inquiétude,

Avant que l'arrière-saison

Vous ait fait ressentir tout ce qu'elle a de rude.



A I R.

---

**I**ris sur la fougère,  
Dans un pressant danger,  
A son téméraire berger  
Disoit tout en colère :  
Qu'est devenu, Tircis, cet air respectueux  
Qui d'un parfait amant est le vrai caractère?  
Entre deux cœurs, dit-il, brûlés des mêmes feux,  
Il est certains moments heureux,  
Où, ma bergère,  
Il ne faut qu'être amoureux.

---

A MADAME \*\*\*.

---

SONG E.

**L**es ombres blanchissoient, et la naissante aurore  
Annonçoit dans ces lieux le retour du soleil,  
Lorsque dans les bras du sommeil,  
Malgré des soins cuisants, je languissois encore  
A la merci de ces vaines erreurs  
Dont il sait ébranler le plus ferme courage,  
Dont il sait enchanter les plus vives douleurs.  
De toute ma raison ayant perdu l'usage,  
Je croyois être, Iris, dans un sombre bocage,  
Où les rossignols, tour à tour,

Sembloient me dire , en leur langage :  
Vous résistez en vain au pouvoir de l'Amour ;  
Tôt ou tard ce dieu nous engage.  
Ah ! dépêchez-vous de choisir.  
J'écoutois ce tendre ramage  
Avec un assez grand plaisir,  
Quand un certain oiseau , plus beau que tous les autres ,  
Sur des myrtes fleuris commença de chanter.  
Doux rossignols , sa voix l'emporta sur les vôtres ;  
Je vous quittai pour l'écouter.  
Dieux ! qu'elle me parut belle !  
Qu'elle s'exprimoit tendrement !  
Sa manière étoit nouvelle ,  
Et l'on rencontroit en elle  
Je ne sais quel agrément  
Qui plaisoit infiniment.  
Pour avoir plus long-temps le plaisir de l'entendre ,  
Voyant que , sans s'effaroucher ,  
Cet agréable oiseau se laissoit approcher ,  
J'avancai la main pour le prendre.  
Je le tenois déjà , quand je ne sais quel bruit  
Nous effraya tous deux : l'aimable oiseau s'enfuit.  
Dans les bois après lui je courus transportée ;  
Et , par une route écartée ,  
Je suivais son vol avec soin.  
Soit hasard , soit adresse ,  
Malgré ma délicatesse ,  
Dieux ! qu'il me fit aller loin !  
Enfin , n'en pouvant plus , il se rend , je l'attrape ,  
Comme j'en avois eu dessein ;  
Et , folle que je suis , j'ai si peur qu'il n'échappe ,  
Que je l'enferme dans mon sein.

O déplorable aventure !  
 Ce malicieux oiseau,  
 Qui m'avoit paru si beau,  
 Change aussitôt de figure,  
 Devient un affreux serpent ;  
 Et du venin qu'il répand  
 Mon cœur fait sa nourriture.

Ainsi, loin de goûter les plaisirs innocents  
 Dont sa trompeuse voix avoit flatté mes sens ,

Je souffrois de cruels supplices :  
 Le traître n'avoit plus sa première douceur ;  
 Et, selon ses divers caprices,  
 Il troublait ma raison, et déchiroit mon cœur.

Par des commencements si rudes,  
 Voyant que les plaisirs que je devois avoir  
 Se changeoient en inquiétudes,  
 Renonçant tout d'un coup au chimérique espoir  
 Dont il vouloit me faire une nouvelle amorce,  
 D'un dépit plein de fureur  
 J'empruntai toute la force,  
 Et j'etouffai l'imposteur.

---

## CHANSON

SUR M. L'ABBÉ TESTU.

---

L'AVENTURE est trop ridicule  
 Pour ne la pas faire savoir.  
 Il offroit à dame incrédule  
 Sa chandelle, et la faisoit voir.

Sans s'émouvoir, sans s'émouvoir,  
La follette tira sa mule,  
Et la fit servir d'éteignoir.

Au lieu de venger cette injure,  
Les Amours, à malice enclins,  
Rioient entr'eux de l'aventure  
Du doyen des abbés blondins.  
Ces dieux badins, ces dieux badins,  
Se disoient : Vois-tu la coiffure  
Qu'on a mise au dieu des jardins ?

---

## CHANSON.

---

Ah ! pourquoi me disiez-vous  
De ne craindre que les loups ?  
Ce n'est pas faire assez d'éviter leur colère.  
Un jeune berger tendre et beau  
Fait plus de tort à mon troupeau  
Que tous les loups n'en pourroient faire.

## IDYLLE

sur la naissance de LOUIS, duc de Bourgogne,  
petit-fils de LOUIS XIV. 1682.

---

L'AMOUR, pressé d'une douleur amère,  
Éteint son flambeau, rompt ses traits,  
Et par le Styx jure à sa mère  
Qu'il ne s'apaisera jamais.  
Tout se ressent de sa colère :  
Déjà les biseaux dans les bois  
Ne font plus entendre leurs voix,  
Et déjà le berger néglige sa bergère.  
Ce matin, les Jeux et les Ris,  
De l'Amour les seuls favoris,  
M'ont découvert ce qui le désespère :  
Voici ce qu'ils m'en ont appris.

Un divin enfant vient de naître,  
M'ont-ils dit, à qui les mortels  
Avec empressement élèvent des autels,  
Et pour qui sans regret nous quittons notre maître.  
Si l'Amour est jaloux des honneurs qu'on lui rend,  
Il l'est encor plus de ses charmes.  
En vain, pour essuyer ses larmes,  
Vénus sur ses genoux le prend,  
Lui fait honte de ses foiblesses ;  
Et quand, par de tendres caresses,

Elle croit l'avoir adouci,  
D'un ton plus ferme elle lui parle ainsi :  
Vous avez fourni de matière  
Au malheur dont vous vous plaignez ;  
L'aimable enfant que vous craignez  
Sans vous n'eût point vu la lumière.  
Mais consolez-vous-en ; lui qui vous rend jaloux,  
Un jour, soumis à votre empire,  
Quoi que la gloire en puisse dire,  
Fera de vos plaisirs son bonheur le plus doux.  
Reprenez donc votre arc. Quoi ! mon fils , seriez-vous  
Aux ordres des destins rebelle ?  
Songez que vous devez vos soins à l'univers ;  
Que par vous tout se renouvelle ;  
Que dans le vaste sein des mers ,  
Que sur la terre et dans les airs ,  
La nature à son aide en tout temps vous appelle.  
Ah ! s'écria l'Amour, je veux me venger d'elle ;  
Contre elle avec raison je me sens animé.  
Avec de trop grands soins cette ingrate a formé  
Cet enfant, ce rival de ma gloire immortelle.  
Concevez-vous quelle est ma douleur, mon effroi ?  
Il est déjà beau comme moi.  
Mais, jusqu'où les mortels portent-ils l'insolence !  
Sans respecter mon pouvoir ni mon rang ,  
On ose comparer son sang avec mon sang.  
On fait plus ; sur le mien il a la préférence.  
On ne craint point pour lui la céleste vengeance ;  
Il a dans son aïeul un trop puissant appui.  
Quel dieu pour la valeur , quel dieu pour la prudence  
Pourroit avec Louis disputer aujourd'hui ?  
Depuis qu'il fut donné pour le bien de la France ,

DE MADAME DÉSHOULIÈRES. 141

On n'a plus adoré que lui.

De l'univers il règle la fortune ;

Par un prodige, il est tout à la fois

Mars, Apollon, Jupiter et Neptune :

Ses bontés, ses soins, ses exploits,

Font la félicité commune.

Au-delà de lui-même il porte son bonheur,

A son auguste fils lui-même sert de guide ;

On voit ce fils brûler d'une héroïque ardeur,

Et, de gloire en tout temps avide,

Dans le sein même de la paix,

Aux frivoles plaisirs ne s'arrêter jamais.

Il se plaît à la chasse, image de la guerre ;

Il se plaît à domter d'indomtables chevaux,

En attendant le jour qu'armé de son tonnerre

Louis, en triomphant du reste de la terre,

Fournisse à sa valeur de plus nobles travaux.

Bien que de la beauté vous soyez la déesse,

Vous ne lui causeriez ni transports ni désirs.

Heureux et digne époux d'une jeune princesse

Qui mérite tous ses soupirs,

Il ne daigne tourner ses regards sur les autres.

A ses charmes aussi quels charmes sont égaux ?

Elle a les yeux aussi doux que les vôtres,

Et n'a pas un de vos défauts.

Vénus alors rougit de honte,

Et lançant sur son fils des regards enflammés,

Quoi donc ! dit-elle, à votre compte

Une mortelle me surmonte !

Eh bien, l'illustre enfant dont vous vous alarmez

Près de moi tiendra votre place.

Je veux (et le destin ne m'en dédira pas)

Que, quoi qu'il dise ou quoi qu'il fasse,  
On y trouve toujours une nouvelle grace :  
Toutes vont par mon ordre accompagner ses pas.

L'Amour tremble à cette menace :

Il veut flatter Vénus ; mais Vénus à ces mots  
Se jette dans son char, et vole vers Paphos.  
Dans son cœur la colère à la honte s'assemble.  
Le chagrin de l'Amour s'accroît par ce courroux ;

Et, comme le chagrin et nous

Ne pouvons demeurer ensemble,

Nous avons résolu d'abandonner l'Amour

Pour venir faire notre cour

Au beau prince qui lui ressemble.

Voilà ce que les Ris et les Jeux m'ont conté.

Ce prince est si charmant qu'on les en peut bien croire.

L'Amour est aujourd'hui jaloux de sa beauté ;

Un jour viendra que Mars le sera de sa gloire.

Puisse-t-il, toujours grand, être toujours heureux !

Puisse le juste ciel accorder à nos vœux

Pour lui de nombreuses années !

Qu'il passe des héros les exploits inouis !

Et qu'un jour, s'il se peut, ses grandes destinées

Égalent celles de Louis !

## MADRIGAL.

**T**YRAN dont tout se plaint, tyran que tout adore,  
Amour, impitoyable Amour,  
Donne quelque relâche au mal qui me dévore  
Et la nuit et le jour.



Fais, pour me soulager, que mon aimable Alcandre

Devienne un peu plus tendre.

Va porter dans son sein cette bouillante ardeur,

Ces violents transports, cette langueur extrême

Dont tu remplis mon triste cœur

Depuis l'heureux moment qu'il aime.

Ne crains pas que tes soins soient mal récompensés :

Mon Alcandre connoît ta puissance suprême ;

Il aime ; mais, hélas ! il n'aime pas assez.

## BALLADE

A M. DE POINTY,

commandant une gallote nommée LA CRUELLE,  
au bombardement d'Alger. 1683.

PREUX chevalier, sage et de bon aloi,  
Déjà savions par dame Renommée,  
A qui tes faits donnent assez d'emploi,  
Que, dans ta nef loin d'être clos et coi,  
Quand sur Alger tomboit bombe enflammée,  
Le fin premier affrontant le danger,  
Sur la Cruelle as bien fait telle rage,  
Que pêle-mêle Africain, étranger,  
Mosquée et tours, gisent sur le rivage.  
Dans ton récit, gaie et fière je voi  
Notre jeunesse, à vaincre accoutumée,

Aller au feu. Pourtant, comme je croi,  
A telle fête on n'est pas sans effroi.  
Belle elle étoit, et tu l'as bien chômée.  
Du Quesne, habile en l'art de naviger,  
Sage en conseils, fameux par son courage,  
Dit que par toi, chez le More léger,  
Mosquée et tours gisent sur le rivage.

De cette gent sans honneur et sans foi  
Par cet exploit l'audace est réprimée.  
Pour la réduire à suivre notre loi,  
Besoin sera d'apôtres comme toi :  
Telle œuvre veut qu'on prêche à main armée.  
On te verra sans doute ravager,  
Dans autre année, autre infidèle plage,  
Dont on dira, comme on le dit d'Alger :  
Mosquée et tours gisent sur le rivage.

## E N V O I.

Peuple d'Alger, franchement dites-moi,  
De Charles-Quint que mit en désarroi  
Votre valeur aussi-bien que l'orage,  
Ou de Louis qui sait vous corriger,  
Quel est plus grand, plus vaillant et plus sage ?  
Bien mieux que nous vous en pouvez juger :  
Mosquée et tours gisent sur le rivage.

## ÉPIÎTRE

AU ROI,

sur son voyage de Flandre pour le siège de  
Luxembourg. 22 avril 1684.

---

Pourquoi chercher une nouvelle gloire ?  
Sous vos lauriers goûtez un doux repos :  
Assez d'exploits d'immortelle mémoire  
Vous font passer les antiques héros.  
Pour vous, grand roi, pour le bien de la France,  
Que reste-t-il encore à souhaiter ?  
Vos soins chez elle ont remis l'abondance :  
Votre valeur, qui pourroit tout domter,  
La rend terrible aux nations étrangères ;  
Et quelque loin qu'on porte les louanges,  
Il n'en est point qui vous puisse flatter.

A vous chanter nos voix sont toujours prêtes :  
Mais quand nos vers à la postérité  
Pourroient vous peindre aussi grand que vous êtes ;  
Quand de vos lois ils diroient l'équité,  
De votre bras les rapides conquêtes,  
De votre esprit la noble activité,  
De votre abord le charme inévitable,  
Quelle en seroit pour vous l'utilité ?

Lorsque le vrai paroît peu vraisemblable,  
Il n'a sur nous que peu d'autorité.

Ces conquérants qu'eurent Rome et la Grèce,  
Ces demi-dieux sur cent lyres chantés,  
Ont eu le sort que trop de gloire laisse :  
On les a crus servilement flattés.  
Tant de vertus qu'en eux l'histoire assemble  
Sont, disoit-on, le prix de leurs bienfaits ;  
Et si vous seul, sous qui l'univers tremble,  
N'eussiez plus fait qu'ils n'ont tous fait ensemble,  
On douteroit encor de leurs hauts faits.

De leur valeur la vôtre nous assure ;  
Vous la rendez croyable en l'effaçant.  
Un tel secours chez la race future  
Sera pour vous un secours impuissant :  
Quelques efforts que la nature fasse  
Pour les héros que sa main formera ,  
Loin d'en trouver quelqu'un qui vous efface,  
Jamais aucun ne vous égalera.

N'allez donc plus exposer une vie  
D'où le bonheur de l'univers dépend.  
Voyez la paix, de tous les biens suivie,  
Qui dans les bras des plaisirs vous attend.  
Épargnez-nous de mortelles alarmes.  
Où courez-vous par la gloire animé ?  
Si la victoire a pour vous tant de charmes,  
Vous pouvez vaincre ici sans être armé.  
N'appellez point une indigne foiblesse  
Quelques moments donnés à la tendresse :  
Les plus grands cœurs n'ont pas le moins aimé.

Mais aux travaux de la fière Bellone  
 J'oppose en vain le repos le plus doux :  
 Les faux plaisirs que l'oisiveté donne  
 Ne sont pas faits pour un roi comme vous.  
 Instruit de tout, appliqué sans relâche,  
 Et toujours grand dans les moindres projets,  
 Lorsque la paix aux périls vous arrache,  
 Une autre gloire à son tour vous attache  
 Et vous immole au bien de vos sujets.

Ainsi l'on voit le maître du tonnerre  
 Diversement occupé dans les cieux ;  
 Tantôt vainqueur dans l'insolente guerre  
 Qui fit périr les Titans furieux ;  
 Tantôt, veillant au bonheur de la terre,  
 Porter partout un regard curieux,  
 Y rétablir le calme, l'innocence,  
 Être de tous la crainte, l'espérance,  
 Et le plus grand et le meilleur des dieux.

Craint, adoré..... Mais j'entends la Victoire  
 Qui vous appelle à des exploits nouveaux.  
 Que de hauts faits vont grossir votre histoire !  
 Partez, courez à des destins si beaux.  
 Je vois l'Espagne, aux traités infidèle,  
 De ses pays payer ses attentats ;  
 Je vois vos coups détruire les états  
 Du fier voisin qui soutient sa querelle ;  
 Et je vous vois, vainqueur en cent combats,  
 Donner la paix, et la rendre éternelle.

## BOUTS RIMÉS

A M. LE DUC DE SAINT-AIGNAN,

sur des rimes qui couroient alors. 1684.

<b>F</b> AVORI des neuf sœurs, tu sais plaire	OMNIBUS.
Doux à qui t'est soumis, fatal à qui te	FACHE,
Tu sers Louis-le-Grand, sans espoir, sans	RELACHE;
Et, de quatre, tu sais donner la mort	TRIBUS.

Tu pourrois inspirer la valeur au plus	LACHE;
Grand due, on voit revivre en toi Gaston	PHŒBUS:
Tu sais l'art d'employer noblement ton	QUIBUS;
A tes propres dépens plus d'un bel esprit	MACHE.

Le sort pour toi constant t'aime, te rit,	ITEM
Te destine un trésor, c'est là le	TU-AUTEM,
Qu'un favori cacha durant une grande	IRE.

Tu peux encore aimer, et faire dire	AMO.
Que ton histoire un jour fera plaisir à	LIRE,
Si jamais on l'écrit FIDELI	CALAMO!

S T A N C E S.

---

**A**GRÉABLES transports qu'un tendre amour inspire,  
Désirs impatients, qu'êtes vous devenus ?  
Dans le cœur du berger pour qui le mien soupire  
Je vous cherche, je vous désire,  
Et je ne vous retrouve plus.

Son rival est absent, et la nuit qui s'avance  
Pour la troisième fois a triomphé du jour,  
Sans qu'il ait profité de cette heureuse absence.  
Avec si peu d'impatience,  
Hélas ! on n'a guère d'amour.

Il ne sent plus pour moi ce qu'on sent quand on aime ;  
L'infidèle a passé sous de nouvelles lois.  
Il me dit bien encor que son mal est extrême ;  
Mais il ne le dit plus de même  
Qu'il me le disoit autrefois.

Revenez dans mon cœur, paisible indifférence,  
Que l'amour a changée en de cuisants soucis.  
Je ne reconnois plus sa fatale puissance ;  
Et, grace à tant de négligence,  
Je ne veux plus aimer Tircis.

Je ne veux plus l'aimer ! ah ! discours téméraire !  
Voudrois-je éteindre un feu qui fait tout mon bonheur ?  
Amour, redonnez-lui le dessein de me plaire :  
Mais, quoi que l'ingrat puisse faire,  
Ne sortez jamais de mon cœur.

## LE RUISSEAU.

## IDYLLE. 1684.

**R**UISSEAU, nous paroissions avoir un même sort ;  
D'un cours précipité nous allons l'un et l'autre,  
    Vous à la mer, nous à la mort.  
Mais, hélas ! que d'ailleurs je vois peu de rapport  
    Entre votre course et la nôtre !  
Vous vous abandonnez, sans remords, sans terreur,  
    A votre pente naturelle ;  
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.  
La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur.  
    Près de la fin de votre course ,  
    Vous êtes plus fort et plus beau  
    Que vous n'êtes à votre source :  
Vous retrouvez toujours quelque agrément nouveau.  
    Si de ces paisibles bocages  
La fraîcheur de vos eaux augmente les appas ,  
    Votre bienfait ne se perd pas ;  
    Par de délicieux ombrages  
    Ils embellissent vos rivages.  
Sur un sable brillant, entre des prés fleuris ,  
    Coule votre onde toujours pure :  
Mille et mille poissons dans votre sein nourris  
Ne vous attirent point de chagrins, de mépris.  
Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure ?  
    Hélas ! votre sort est si doux !



DE MADAME DESHOULIÈRES. 151

Taisez-vous , ruisseau , c'est à nous  
A nous plaindre de la nature.  
De tant de passions que nourrit notre cœur,  
Apprenez qu'il n'en est pas une  
Qui ne traîne après soi le trouble, la douleur;  
Le repentir ou l'infortune :  
Elles déchirent nuit et jour  
Les cœurs dont elles sont maîtresses.  
Mais de ces fatales faiblesses  
La plus à craindre , c'est l'amour.  
Ses douceurs mêmes sont cruelles ;  
Elles font cependant l'objet de tous les vœux ;  
Tous les autres plaisirs ne touchent point sans elles.  
Mais des plus forts liens le temps use les nœuds ;  
Et le cœur le plus amoureux  
Devient tranquille , ou passe à des amours nouvelles.  
Ruisseau , que vous êtes heureux !  
Il n'est point parmi vous de ruisseaux infidèles.  
Lorsque les ordres absolus  
De l'être indépendant qui gouverne le monde  
Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde ,  
Quand vous êtes unis , vous ne vous quittez plus.  
A ce que vous voulez jamais il ne s'oppose ;  
Dans votre sein il cherche à s'abimer :  
Vous et lui , jusques à la mer ,  
Vous n'êtes qu'une même chose.  
De toutes sortes d'unions  
Que notre vie est éloignée !  
De trahisons , d'horreurs et de dissensions ,  
Elle est toujours accompagnée.  
Qu'avez-vous mérité , ruisseau tranquille et doux ,  
Pour être mieux traité que nous ?

Qu'on ne me vante point ces biens imaginaires,  
Ces prérogatives, ces droits  
Qu'inventa notre orgueil pour masquer nos misères.  
C'est lui seul qui nous dit que, par un juste choix,  
Le ciel mit, en formant les hommes,  
Les autres êtres sous leurs lois.  
A ne nous point flatter, nous sommes  
Leurs tyrans plutôt que leurs rois.  
Pourquoi vous mettre à la torture ?  
Pourquoi vous renfermer dans cent canaux divers ?  
Et pourquoi renverser l'ordre de la nature  
En vous forçant de jaillir dans les airs ?  
Si tout doit obéir à nos ordres suprêmes,  
Si tout est fait pour nous, s'il ne faut que vouloir,  
Que n'employons-nous mieux ce souverain pouvoir ?  
Que ne régions-nous sur nous-mêmes ?  
Mais, hélas ! de ses sens esclave malheureux,  
L'homme ose se dire le maître  
Des animaux, qui sont peut-être  
Plus libres qu'il ne l'est, plus doux, plus généreux,  
Et dont la faiblesse a fait naître  
Cet empire insolent qu'il usurpe sur eux !  
Mais que fais-je ? où va me conduire  
La pitié des rigueurs dont contre eux nous usons ?  
Ai-je quelque espoir de détruire  
Des erreurs où nous nous plaisons ?  
Non ; pour l'orgueil et pour les injustices  
Le cœur humain semble être fait.  
Tandis qu'on se pardonne aisément tous les vices,  
On n'en peut souffrir le portrait.  
Hélas ! on n'a plus rien à craindre :  
Les vices n'ont plus de censeurs ;

Le monde n'est rempli que de lâches flatteurs :

Savoir vivre, c'est savoir feindre.

Ruisseau, ce n'est plus que chez vous

Qu'on trouve encor de la franchise :

On y voit la laideur ou la beauté qu'en nous

La bizarre nature a mise.

Aucun défaut ne s'y déguise ;

Aux rois comme aux bergers vous les reprochez tous :

Aussi ne consulte-t-on guère

De vos tranquilles eaux le fidèle cristal ;

On évite de même un ami trop sincère ;

Ce déplorable goût est le goût général.

Les leçons font rougir, personne ne les souffre :

Le fourbe veut paroître homme de probité.

Enfin, dans cet horrible gouffre

De misère et de vanité,

Je me perds ; et plus j'envisage

La foiblesse de l'homme et sa malignité,

Et moins de la divinité

En lui je reconnois l'image.

Courez, ruisseau, courez, fuyez-nous ; reportez

Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez ;

Tandis que, pour remplir la dure destinée

Où nous sommes assujettis,

Nous irons reporter la vie infortunée

Que le hasard nous a donnée

Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.

---

## CHANSON.

---

A la cour  
Aimer est un badinage,  
Et l'amour  
N'est dangereux qu'au village.  
Un berger,  
Si sa bergère n'est tendre,  
Sait se pendre ;  
Mais il ne sauroit changer.  
Et parmi nous, quand les belles  
Sont légères ou cruelles,  
Loin d'en mourir de dépit,  
On en rit,  
Et l'on change aussitôt qu'elles.

---

## ÉPIÎTRE

A M. LE DUC DE MONTAUSIER.

en lui envoyant la ballade qui suit. 1684.

---

MONTAUSIER, dont le cœur, ferme, grand et sincère,  
Seul dans un siècle corrompu  
Possède, connoît et revère  
Le vrai mérite et l'antique vertu,

Souffrez qu'en vos mains je dépose  
 Les innocents chagrins de mon cœur irrité.  
 Hé quoi ! peut-on souffrir avec tranquillité  
 Qu'au mépris de ces lois que la tendresse impose  
     L'intérêt ou la vanité  
 Soit en amour le but qu'on se propose ?  
     Mon cœur, de leur pouvoir jaloux,  
 Ne peut, sans murmurer, voir qu'on leur sacrifie  
     Ce que la vie a de plus doux,  
     Et même quelquefois la vie.  
 De là vient son chagrin, de là vient son courroux.  
 A qui pourrois-je mieux les confier qu'à vous ?  
 Quel autre, comme vous, de cette erreur commune  
     A sauvé son cœur aujourd'hui ?  
 Quel autre, comme vous, a dédaigné l'appui  
 De ces fiers favoris que la seule fortune  
     Élève au faite des grandeurs,  
 Et que suit lâchement une foule importune  
     D'esclaves et d'adorateurs ?  
 Qui, comme vous, enfin, des lois de la constance  
     S'est fait d'inviolables lois ?  
     Loin de voir en vous l'indolence  
     Qui suit de près la jouissance,  
 L'hymen n'a rien fait perdre à l'amour de ses droits.  
 Occupé par ces grands et pénibles emplois  
 Au bonheur de l'état si chers, si nécessaires,  
 Ne vous a-t-on pas vu tendrement alarmé ?  
 Au milieu des combats n'avez-vous pas aimé ?  
 Et votre ame, au-dessus des ames ordinaires,  
     Ne garde-t-elle pas toujours  
 Le triste souvenir de vos tendres amours ?  
 Oui, la mort de l'illustre et divine Julie

En vous triomphe tous les jours  
Des superbes plaisirs dont la cour est remplie.  
Vous seul, épris d'un feu durable autant que beau,  
Avez porté l'amour au-delà du tombeau ;  
Seul aussi vous pouvez comprendre  
Et plaindre les ennuis profonds  
Que souffre un cœur fidèle et tendre  
Dans un siècle où l'amour n'est que dans les chansons.

---

## BALLADE.

---

A CAUTION tous aimants sont sujets :  
Cette maxime en ma tête est écrite.  
Point n'ai de foi pour leurs tourments secrets ;  
Point auprès d'eux n'ai besoin d'eau bénite.  
Dans cœur humain probité plus n'habite.  
Trop bien encore a-t-on les mêmes dits  
Qu'avant qu'astuce au monde fût venue ;  
Mais pour d'effets, la mode en est perdue :  
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Riches atours, table, nombreux valets,  
Font aujourd'hui les trois quarts du mérite.  
Si des amants soumis, constants, discrets,  
Il est encor, la troupe en est petite :  
Amour d'un mois est amour décrépite.  
Amants brutaux sont les plus applaudis.  
Soupirs et pleurs feroient passer pour grue :

Faveur est dite aussitôt qu'obtenue.

On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Jeunes beautés en vain tendent filets ;

Les jouvenceaux, cette engeance maudite,

Font bande à part ; près des plus doux objets,

D'être indolent chacun se félicite.

Nul en amour ne daigne être hypocrite ;

Où si parfois un de ces étourdis

A quelques soins s'abaisse et s'habitue,

Don de merci seul il n'a pas en vue.

On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Tous jeunes cœurs se trouvent ainsi faits.

Telle denrée aux folles se débite.

Cœurs de barbons sont un peu moins coquets :

Quand il fut vieux, le diable fut ermite.

Mais rien chez eux à tendresse n'invite ;

Par maints hivers désirs sont refroidis ;

Par maux fréquents humeur devient bourrue.

Quand une fois on a tête chenue,

On n'aime plus comme on aimoit jadis.

#### ENVOI.

FILS de Vénus, songe à tes intérêts ;

Je vois changer l'encens en camoufflets :

Tout est perdu, si ce train continue.

Ramène-nous le siècle d'Amadis.

Il est honteux qu'en cour d'attraits pourvue,

Où politesse au comble est parvenue,

On n'aime plus comme on aimoit jadis.

## R É P O N S E

DE M. LE DUC DE SAINT-AIGNAN.

## B A L L A D E.

A CAUTION tous ne sont pas sujets ;  
Autre maxime en ma tête est écrite :  
Et, pour parler de mes tourments secrets,  
Onques de cour ne connus l'eau bénite.  
Si dans maints cœurs probité plus n'habite,  
Au mien les faits suivent toujours les dits.  
Par moi l'astuce au monde n'est venue.  
D'amants loyaux si la mode est perdue,  
Moi j'aime encor comme on aimoit jadis.

Nul riche atour, nul nombre de valets,  
Ne contribue à mon peu de mérite ;  
Toujours me tiens au rang des plus discrets.  
Tant mieux pour moi si la troupe est petite.  
Amour chez moi n'est jamais décrépité ;  
Et quand les sots sont les plus applaudis,  
Dussé-je en tout passer pour une grue,  
Faveur se cache aussitôt qu'obtenue,  
Tant j'aime encor comme on aimoit jadis.

Jeunes beautés qui tendez vos filets,  
Chassez bien loin cette engeance maudite



DE MADAME DESHOULIÈRES. 159

De jouvenceaux : quand près des beaux objets  
D'être indolent chacun se félicite ;  
Je sers l'amour sans faire l'hypocrite,  
Et le sers mieux qu'un de ces étourdis.  
Mais si pour vous aux soins je m'habitue,  
Don de merci j'aurai toujours en vue ;  
Car j'aime encor comme on aimoit jadis.

Quand jeunes cœurs se trouvent ainsi faits,  
Présent meilleur à dame on ne débite.  
Cœurs de barbons peuvent être coquets :  
Le diable eut tort quand il se fit ermite.  
Si ma personne à tendresse n'invite,  
Mes sens au moins point ne sont refroidis.  
Par aucuns maux mon humeur n'est bourrue,  
Et peu m'en chaut si j'ai tête chenue ;  
Car j'aime encor comme on aimoit jadis.

ENVOI.

FILS de Vénus, songe à tes intérêts ;  
Reprends l'encens, et rends les camouflets.  
Accorde à tous que ce train continue,  
Nous reverrons le siècle d'Amadis ;  
Et si jamais dame d'attraits pourvue  
A m'enflammer se trouve parvenue,  
Je l'aimerai comme on aimoit jadis.

## R É P O N S E

A M. LE DUC DE SAINT-AIGNAN<sup>1</sup>

## B A L L A D E.

**D**uc plus vaillant que les fiers paladins  
Qui de géants conquêtoient les armures,  
Duc plus vaillant que n'étoient Grenadins,  
Point contre vous ne sont mes écritures :  
Grand tort aurois de blasonner vos feux.  
Hé ! qui ne sait, beau sire, je vous prie,  
Qu'en fait d'amour et de chevalerie  
Onques ne fut plus véritable preux ?

Vous pourfendez vous seul quatre assassins ;<sup>1</sup>  
Vous réparez les torts et les injures ;  
Feriez encor plus d'amoureux larcins  
Que jouvenceaux à blondes chevelures.  
Ce que jadis fit le beau Ténébreux  
Près de vos faits n'est que badinerie :  
D'encombriers vous sortez sans féerie.  
Onques ne fut plus véritable preux.

---

<sup>1</sup> En 1655, il fut attaqué par quatre assassins : il en tua deux, blessa mortellement le troisième, et mit le quatrième en fuite. Le marquis de Montplaisir, lieutenant-de-roi d'Arras, ayant appris cet événement, lui envoya un mousqueton qui tiroit sept coups, avec une ballade sur cette aventure.

Jamais l'Aurore aux doigts incarnadins  
En jours brillants ne change nuits obscures,  
Que cault Amour et Mars aux airs mutins  
Vous n'invoquiez pour avoir aventures  
Vous bravez tout ; malgré des ans nombreux  
Qui volontiers empêchent qu'on ne rié,  
Avez d'un fils augmenté votre hoirie.  
Onques ne fut plus véritable preux.

ENVOI.

Que puissiez-vous, chevalier valeureux,  
En tout combat, en butin amoureux,  
Ne vous douloir jamais de tromperie !  
Et qu'à l'envi chez nos derniers neveux,  
Lisant vos faits, hautement on s'écrie :  
Onques ne fut plus véritable preux !

---

R É P O N S E

DE M. LE DUC DE SAINT-AIGNAN.

---

BALLADE.

O L'HEUREUX temps où les fiers paladins  
En toutes parts cherchoient les aventures,  
Où, sans dormir non plus que font lutins,  
Jà n'étoient las de porter leurs armures !  
Princes et rois par vins et confitures  
Les régaloient au sortir des festins.  
Dame à bon droit des beaux esprits chérie,  
Qui faites cas des guerriers valeureux,

Est-il rien tel qu'art de chevalerie ?  
Fut-il jamais un métier plus heureux ?

Ces damoisels s'ébattoient ès jardins,  
Bien atournés de pompeuses vêtues.  
Là, plus vermeils qu'on ne peint chérubins,  
Chapeaux de fleurs mis sur leurs chevelures,  
Se déduisoient en superbes parures,  
Riches plumarts, toiles d'or, et satins.  
De les voir tels toute ame étoit ravie,  
Tant avoient l'air de gens victorieux.  
Dame sans pair, dites-nous, je vous prie,  
Fut-il jamais un métier plus heureux ?

S'il avenoit que félons assassins  
En dur estour leur fissent des blessures,  
Jà nul besoin n'avoient de médecins.  
Filles de rois, moult belles créatures,  
Qu'on renommoit pour leurs savantes cures,  
Sur lits mollets et sur riches coussins,  
Chacun à part, soigneuses de leur vie,  
Les consolant par devis amoureux,  
Rendoient bientôt leur personne guérie.  
Fut-il jamais un métier plus heureux ?

Moi qui, toujours surpassant maints blaudins  
En vrais effets ainsi qu'en écritures,  
Ai depuis peu mis au jour deux bambins<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Le duc de Saint-Aignan avoit épousé en secondes nocces  
Françoise Gleré de Lucé, dont il eut deux fils ; l'aîné a été  
évêque de Beauvais, et le second est devenu duc de Saint-Aignan  
le duc de Beauvilliers fils du premier lit.

Dont on feroit d'agréables peintures,  
 Dans la vigueur qu'on voit en mes allures,  
 Je yeux aussi, par de nobles desseins,  
 Des ennemis voir la face blêmie,  
 Et leur livrer un assaut vigoureux,  
 Puis tôt après retourner vers ma mie.  
 Fut-il jamais un métier plus heureux ?

## E N V O I

QUE puissiez-vous, dame au cœur généreux,  
 Voir en honneur toujours votre mesnie !  
 Et qu'un germain <sup>1</sup> moult digne de nos vœux  
 Se trouve un peu revêtu d'abbaye  
 De bon rapport, commode et bien nombreux,  
 Si que mitré, content et glorieux,  
 En tel déduit quelquefois il s'écrie :  
 Fut-il jamais un métier plus heureux ?

## C H A N S O N.

**L**E cœur tout déchiré par un secret martyre,  
 Je ne demande point, Amour,  
 Que sous ton tyrannique empire  
 L'insensible Tircis s'engage quelque jour.  
 Pour punir son ame orgueilleuse  
 De l'immortel affront qu'il fait à mes attraits,

---

<sup>1</sup> L'abbé de la Garde.

N'arme point contre lui ta main victorieuse :  
Sa tendresse pour moi seroit plus dangereuse  
Que tous les maux que tu me fais.

---

## R É P O N S E

A M. LE DUC DE SAINT-AIGNAN.

## B A L L A D E.

**L**os immortel que par fait héroïque  
Chevalerie en tous lieux acquéroit  
Vous fait aimer ce temps hyperbolique.  
Quant est de moi, ce qui plus m'en plairait,  
Ce n'est combat, vêtue magnifique,  
Tournoi fameux, mais bien l'amour antique  
Dont triste mort seule voyait le bout.  
Bon chevalier que tout craint et révere,  
Ainsi le monde en sentiment diffère :  
Opinion chez les hommes fait tout.

L'un rit de tout ; l'autre, mélancolique ,  
D'Arlequin même en mille ans ne riroit :  
L'un , pour jouer , fait devenir étique  
Son train et lui ; l'autre ne troqueroit  
Pour mine d'or sa verve poétique :  
L'un de tout œuvre entreprend la critique,  
Et fait souvent conte à dormir debout ;  
L'autre , à son gré réglant le ministère,  
De se régler ne s'embarrasse guère :  
Opinion chez les hommes fait tout.

Espoir de gain fait faire aux flots la nique ;  
 Désir de gloire en périlleux endroit  
 Conduit guerriers ; nature pacifique  
 Aux magistrats met en tête le droit ;  
 Ambition fait que le coffre on pique ;  
 Vanité fait que philosophe explique  
 Comment tout vient , en quoi tout se résout ;  
 Chaque mortel , coiffé de sa chimère ,  
 Croit à part soi que mieux on ne peut faire :  
 Opinion chez les hommes fait tout.

Non moins diverse en chaque république  
 Est la coutume : ici punir on voit  
 Sœur avec qui son frère prévarique ,  
 Et la Persane en son lit le reçoit :  
 Germains font cas de la liqueur bachique ,  
 Le musulman en défend la pratique ;  
 Subtil larcin Lacédémone absout ;  
 Où le soleil monte sur l'hémisphère ,  
 Par piété le fils meurtrit son père :  
 Opinion chez les hommes fait tout.

## E N V O I.

Duc dont le los vole du sein Persique  
 Jusqu'où Phébus finit son tour oblique ,  
 De mon germain point ne savez le goût.  
 Grosse abbaye à la mitre il préfère ;  
 Trop lourd , dit-il , est sacré caractère :  
 Opinion chez les hommes fait tout.

## R É P O N S E

DU DUC DE SAINT-AIGNAN.

1684.

OUI, je l'ai dit sans hyperbole,  
Vous écrivez d'un air qui partout est vainqueur.  
Je veux bien confesser qu'il me reste du cœur ;  
Mais je demeure sans parole.

## R É P O N S E

AU MADRIGAL

DU DUC DE SAINT-AIGNAN.

QUAND vous me cédez la victoire,  
Vous vous couvrez d'une nouvelle gloire,  
De votre madrigal tout le monde est charmé.  
Est-ce ainsi d'un combat qu'on cède l'avantage,  
Qu'on se dit vaincu, désarmé ?  
On connoît bien qu'à ce langage  
Vous n'êtes pas accoutumé.



## R É P O N S E

DE M. DE LOSME DE MONTCHENAY

à la ballade, A CAUTION, etc.

---

**O**UI, j'en conviens, charmante Deshoulières :  
Mais si chaque beauté possédoit vos lumières,  
On reverroit bientôt le siècle d'Amadis.  
Le bon goût, la délicatesse,  
Le savoir et la politesse,  
Règnent partout dans vos écrits :  
Si, comme vous, toutes nos dames  
Avoient l'art de toucher les âmes,  
On aimerait bientôt comme on aimait jadis.

---

## RONDEAU REDOUBLÉ

A M. LE DUC DE SAINT-AIGNAN,

sur la guérison de sa fièvre quarte.

---

**S**ANS dégainer et sans monter Moreau,  
Mettez à fin périlleuse aventure :  
Onc chevalier ne fit exploit plus beau ;  
Contre vous-même en ferois la gageure.

Quoi ! de félonne et laide créature ,  
Fièvre qui sait ouvrir l'huis du tombeau ,  
Savez en bref faire déconfiture ,  
Sans dégainer et sans monter Moreau !

Vaincre pour vous n'est pas un fait nouveau ;  
Ne gît , beau sire , en ce point l'enclouure :  
Dès votre avril , comme Hercule au berceau ,  
Mettez à fin périlleuse aventure.

Mais qu'en combat où rien ne sert armure ,  
Où rien ne sert qu'on ait fée la peau ,  
Ayez domté qui domte la nature ,  
Onc chevalier ne fit exploit si beau.

Ci vous verrons encor faire rondeau ,  
Fendre géants du chef à la ceinture ,  
Faire de vous plus d'un vivant tableau :  
Contre vous-même en ferois la gageure.

Or , de mes vœux si le destin a cure ,  
Point n'entrerez dans le fatal bateau  
Qu'un siècle n'ait accompli sa mesure ;  
Point ne serez sans amours , sans pipeau ,  
Sans dégainer.

---

## A I R.

---

**D**oux transports , trouble dangereux ,  
Que dans mon jeune cœur un tendre amour fait naître ,

Vous n'oseriez paroître.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'un devoir rigoureux  
Fasse perdre à l'Amour tant de moments heureux ?

---

## BALLADE

DE M. DU PERRIER

sur la ballade, A CAUTION. 1684.

---

**V**ous remettrez la ballade en honneur  
Par vers dorés d'inimitable style ;  
Jà grand besoin avoit de ce bonheur  
Le vieil Phébus à la barbe stérile,  
Qu'esprit accort, fin, poli, gracieux,  
Refaçonât ses beautés surannées.  
Refaire ainsi fleurir roses fanées !  
A mon avis, on ne peut faire mieux.

Vous écrivez à certain vieux seigneur  
D'un air si gent, si noble et si facile,  
Qu'atournement de science graigneur  
Ne sait avoir la muse plus habile.  
Votre parler est le parler des dieux ;  
En tous propos libres et point gênées,  
Dans vos devis les Graces semblent nées.  
A mon avis, on ne peut faire mieux.

Du los d'Amour vous savez la teneur,  
Le parangon, l'agréable et l'utile :

Après de vous n'est si beau raisonneur  
 Qui ne se crût la verve peu subtile.  
 Frisques, galants, enjoués, sérieux,  
 Pour naviger aux îles fortunées,  
 Font de vos dits leurs leçons raffinées :  
 A mon avis, on ne peut faire mieux.

## ENVOI.

Des sens charmés le doux empoisonneur,  
 De la raison l'aimable suborneur,  
 Tiendra de vous l'heur de ses destinées.  
 Aux dévoyés, à toute heure, en tous lieux,  
 Prêchez toujours ses lois bien ordonnées :  
 A mon avis, on ne peut faire mieux.

## AUTRE BALLADE

DE M. DU PERRIER,

sur le même sujet. 1684.

QUELLE musette, ou quel tendre pipeau  
 Peut égaler les accents de Climène ?  
 Bien elle fait et ballade et rondeau,  
 Chants qui soudain me feroient perdre haleine :  
 Ce qui me met dans une étrange peine ;  
 Car elle veut qu'aujourd'hui je l'érenne  
 D'une ballade, air plaisant, quoique vieux.  
 Mais, peu savant en pareille harmonie,

Je lui réponds : Noble dame aux doux yeux,  
Point on ne doit contraindre son génie.

Tel que , pressé d'un pénible fardeau ,  
Le grand Jupin fit , pour la gent humaine ,  
Par rudes coups , sortir de son cerveau  
Docte déesse et des arts mère et reine ;  
Pourrois-je bien , pour l'aimable sirène  
Qui m'a charmé , produire de ma veine  
Chants aussi doux que ses chants gracieux ?  
Non : de l'oser seroit pure manie.  
Le jeune Icare ainsi tomba des cieux.  
Point on ne doit contraindre son génie.

Sur Hélicon , où maint savant troupeau  
Sous verts lauriers à pas lents se promène ,  
Et vient puiser feu divin dans cette eau  
Que d'un cheval fit ruade soudaine  
Jaillir d'un roc , et nommer Hippocrène ,  
Phébus départ de son docte domaine  
Trompettes , luths , pipeaux délicieux ;  
Il donne à l'un ce qu'à l'autre il dénie ,  
Et dit à tous ce vers sentencieux :  
Point on ne doit contraindre son génie.

Bien qu'en faveur de mon doux chalumeau  
De beaux esprits fameuse quarantaine  
Ait décidé d'un prix rare et nouveau  
Quand de Louis , qu'Alger , Tunis et Gène  
Virent punir entreprise trop vaine ,  
J'eus publié puissance souveraine ,  
Maintien , témoin qu'il est du sang des dieux ,  
Valeur , clémence , et sagesse infinie ;

Lyre et clairon me duisent encor mieux :  
Point on ne doit contraindre son génie.

## E N V O I.

VOILA pourtant ballade ronde et pleine ;  
Reçois-la bien , dame qui sur la Seine  
Fais ouïr chant enjoué , sérieux ,  
Tendre , héroïque ; et digne d'Uranie.  
Quant est de moi , je publie en tous lieux :  
Point on ne doit contraindre son génie.

## A I R

ALEXANDRE , ce héros charmant ,  
Ne paroît plus sensible à mon amour fidèle ;  
Il court , sans l'écouter , où la gloire l'appelle ;  
Il préfère au plaisir d'être aimé tendrement  
Les plaisirs où conduit cette gloire cruelle.  
Ah ! que de pleurs coûte un amant  
Qu'il faut partager avec elle !

## R É P O N S E

DE M. PAVILLON

à la ballade , A CAUTION , etc.

DANS les siècles passés , quand l'amoureuse flamme  
Avec quelque vivacité

Pressoit une jeune beauté,  
 L'amant qui lui plaisoit en faisoit une femme :  
 C'est ainsi qu'on aimoit dans le temps d'Amadis.  
 D'une manière si commode  
 Nous n'avons pas perdu la mode.  
 On aime encor comme on aimoit jadis.

Le beau sexe autrefois pour la galanterie  
 Prenoit la fine fleur de la chevalerie ;  
 Il lui falloit des paladins.  
 Aujourd'hui ce n'est pas de même ;  
 Il met tout en usage , et jusqu'aux baladins.  
 On n'a jamais tant aimé que l'on aime.

Nos pères, qui vivoient dans un siècle peu fin ,  
 Ne vouloient qu'amour et simplesse ,  
 Et, sur le fait de la tendresse ,  
 Alloient toujours leur grand chemin.  
 Ils cherchoient à se satisfaire ,  
 Et, sans toucher au bien d'autrui ,  
 Se contentoient de l'ordinaire.  
 On n'aimoit point comme on aime aujourd'hui.

Jadis, du moment qu'une belle  
 Avoit subi le joug de quelque bon Gaulois ,  
 Dût-elle enrager de son choix ,  
 Il falloit qu'elle fût fidèle.  
 A présent on fait grace à leurs divins attraits.  
 Les femmes, sur cette matière ,  
 Ayant indulgence plénière ,  
 En usent toutes de manière  
 Qu'on aime plus que l'on n'aima jamais.

Au bon vieux temps, dieux ! quels supplices !  
L'Amour ne trouvoit que rigueur ;  
On payoit la moindre faveur  
D'une éternité de services.  
Aujourd'hui, nul en vain ne paroît enflammé ;  
On n'attend point la récompense  
D'une triste persévérance ;  
On est payé comptant, et souvent par avance.  
On aime mieux qu'on n'a jamais aimé.

Sous l'antique et triste esclavage  
D'un honneur sottement placé,  
Un pauvre cœur au temps passé  
Étoit, à la fleur de son âge,  
Impitoyablement forcé  
De s'en tenir au mariage.  
Nous sommes aujourd'hui sous de plus douces lois :  
Nous suivons nos désirs ; et, sans pudeur aucune,  
Chacun, comme il lui plaît, vit avec sa chacune.  
On aime plus qu'on n'aimoit autrefois.

On aime à droite, on aime à gauche ;  
Partout en liberté l'on conte ses raisons ;  
Rien chez nous aujourd'hui ne s'appelle débauche,  
Et l'amour est enfin de toutes les saisons :  
Chacun en prend sans se contraindre ;  
Et je ne vois que les maris  
Qui puissent justement se plaindre  
Qu'on aime plus que l'on n'aimoit jadis.

Vivez heureux, sujets de l'amoureux empire ;  
Dans ces jours fortunés où tout vous est permis,



Suivez les mouvements que le temps vous inspire,  
 Et soyez à l'Amour, sans réserve, soumis.  
 Et vous, jeunes beautés, il est de votre gloire  
 De faire ici mentir vos plus grands ennemis :  
 Commencez chaque jour quelque galante histoire ;  
 Et, par le nombre enfin de vos tendres amis,  
 Confondez les rêveurs qui veulent faire croire  
 Qu'on n'aime plus comme on aimoit jadis.

---

## ODE AU ROI,

sur la venue du Doge de Gènes. 1685.

---

LE croiras-tu, Louis ? à ta gloire attentive,  
 Pour t'immortaliser j'ai voulu mille fois  
 Te chanter couronné de laurier et d'olive,  
 Et mille fois ma lyre a languï sous mes doigts.  
 Un héros au-dessus des héros de la fable  
 Est un écueil pour moi terrible, redoutable,  
 Contre qui cent nochers à mes yeux ont brisé.  
 Oui, depuis que tu cours de victoire en victoire,  
 Le dieu qui des grands noms fait durer la mémoire  
 Se seroit lui-même épuisé.

Rejette donc, grand roi, sur une juste crainte  
 Ma lenteur à parler de tes faits inouis.  
 Imposons-nous ; disois-je, une sage contrainte ;  
 N'immolons point ma gloire à celle de Louis.

Que dirois-je, en chantant sa valeur triomphante,  
Dont aux siècles futurs plus d'une main savante  
Avant moi n'ait tracé de fidèles tableaux ?  
Mais à quoi mon esprit se laisse-t-il surprendre ?  
Quelle erreur ! ah ! de toi ne doit-on pas attendre  
Toujours des miracles nouveaux ?

Du formidable Rhin le merveilleux passage,  
En dix jours la Comté prise au fort des hivers,  
L'Algérien forcé de rompre l'esclavage  
Des chrétiens gémissant sous le poids de ses fers,  
Luxembourg asservi sous cette loi commune,  
Sembloient avoir pour toi fatigué la fortune :  
On ne concevoit rien de plus beau, de plus doux.  
Cependant, dans les murs de ton fameux Versailles,  
Tu vois, plus grand encor qu'au milieu des batailles,  
Des souverains à tes genoux.

Ah ! que d'étonnement, de désespoir, d'envie,  
Ce grand évènement jettera dans les cœurs  
De tant de rois jaloux de l'éclat de ta vie !  
De combien voudroient-ils payer de tels honneurs !  
Mais leurs souhaits sont vains ; ces éclatantes marques  
N'illustreront jamais le nom de ces monarques,  
Grands par le titre seul dont ils sont revêtus.  
Toi qui pour un héros as tout ce qu'on demande,  
Toi qui les passes tous, il faut que le ciel rende  
Ta gloire égale à tes vertus.

Tel dans un siècle heureux on vit régner Auguste :  
Son nom fut adoré de cent peuples divers ;  
Il étoit, comme toi, sage, intrépide, juste ;  
Et tu fais, comme lui, trembler tout l'univers.

DE MADAME DESHOULIÈRES. 177

Comme toi, triomphant sur la terre et sur l'onde,  
Lui-même se vainquit, donna la paix au monde,  
Cultiva les beaux arts, fit revivre les lois.  
Maître de tous les cœurs dans sa superbe ville,  
Au milieu d'une cour magnifique et tranquille,  
A ses genoux il vit des rois.

Abondante en amis, plus abondante encore  
En honneurs, en trésors, en vaisseaux, en guerriers,  
Gènes, jusqu'au rivage où se lève l'aurore,  
Fit redouter son nom et cueillit des lauriers.  
Ce fertile pays, source de tant de haines,  
Où régna le beau sang qui coule dans tes veines,  
Naples a vu ses champs par son or envahis;  
Et de la sage ville épouse de Neptune  
Ses efforts auroient pu renverser la fortune,  
Si le sort ne les eût trahis.

Fière encore aujourd'hui de plus d'un juste éloge  
Que des siècles passés sa gloire a mérité,  
Son sénat refusoit de t'envoyer son doge  
Implorer le pardon de sa témérité.  
Mais l'affreux souvenir de l'état déplorable  
Où naguère la mit ton courroux redoutable  
A forcé son orgueil à ne plus contester;  
Certaine que tu peux ce qu'on te voit résoudre,  
Elle craint que ta main ne reprenne la foudre  
A qui rien ne peut résister.

Quelle gloire pour toi, quel plaisir pour la France  
De venger aujourd'hui sur ces ambitieux  
Les divers attentats qu'avec tant d'insolence  
Leurs pères ont formés contre tes grands aïeux !

Accoutumés à voir leur audace impunie,  
Ces peuples n'employoient leurs trésors, leur génie,  
Qu'à te faire partout de nouveaux ennemis :  
Ils pensoient t'accabler sous le faix des intrigues,  
Et n'ont fait que remplir par d'impuissantes brigues  
Ce que les destins t'ont promis.

Ainsi, quand des hivers les terribles orages  
Contraignent un grand fleuve à sortir de ses bords,  
De ce fleuve irrité, fameux par ses ravages,  
On croit par une digue arrêter les efforts :  
Mais, bien loin que son onde à ce frein s'accoutume,  
Sa colère s'accroît, il mugit, il écume,  
Il renverse demain ce qu'il laisse aujourd'hui ;  
Et plus fort que la digue à son cours opposée,  
Elle n'est sur la rive où l'on l'avoit posée  
Qu'un nouveau triomphe pour lui.

Non content de venger tes aïeux et ta gloire,  
Tu domtes l'hérésie, elle expire à tes yeux ;  
Tu fais de son débris ta plus chère victoire,  
Ardent à soutenir la querelle des cieux.  
Tu le dois : leurs faveurs, diverses, continues,  
Jamais sur les mortels ne furent répandues  
Si libéralement qu'elles le sont sur toi.  
Quoi que le diadème ait de grand, d'agréable,  
Des présents dont aux cieux on te voit redevable  
Le moindre est de t'avoir fait roi.

Mais le doge paroît. Que Gènes la superbe  
Est un charmant spectacle attachée à ton char !  
Confuse d'avoir vu ses tours plus bas que l'herbe,  
Elle n'ose sur toi porter un seul regard.

Ton grand cœur est touché des soupirs qu'elle pousse;  
 Tu rendras, je le vois, sa fortune plus douce :  
 Mille fois tes bontés ont borné tes exploits.  
 Tu verrois l'univers soumis à ta puissance,  
 Si, depuis vingt moissons, de ta seule clémence  
 Tu n'avois écouté la voix.

## S O N G E D' I R I S.

QUE tu reviens diligemment !  
 Ne cesseras-tu point, impatiente Aurore,  
 De courir après un amant ?  
 Non, je te parle vainement ;  
 Demain tu reviendras encore :  
 Lasse de ton vieillard, tu cherches tous les jours  
 Ce chasseur qui fait moins de compte  
 De la folle ardeur qui te domte,  
 Que de la dépouille d'un ours.  
 Tu n'es pas la seule déesse  
 Que l'Amour a forcée à recevoir sa loi ;  
 Diane et Vénus, comme toi,  
 Pour de simples mortels ont eu de la tendresse.  
 Mais enfin, si leurs cœurs se sont laissé charmer ;  
 Leurs amants ont brûlé pour elles :  
 Toi seule, entre les immortelles,  
 N'as jamais pu te faire aimer.  
 Pour sauver l'honneur de tes charmes,  
 Les muses, ces savantes sœurs,

Nous ont imposé sur les larmes  
Qu'au sortir de ton lit tu répands sur les fleurs.  
Ce n'est point ton fils mort qui cause tes douleurs,  
Un trait plus cuisant t'a blessée :  
Le mépris que Céphale a fait de tes faveurs,  
Toujours présent à ta pensée,  
Est ce qui fait couler tes pleurs.

Elle fait plus encor, cette troupe qui t'aime :  
Elle dit que l'éclat vermeil  
Dont on voit l'orient se peindre à ton réveil  
Vient des roses que ta main sème  
Dans la carrière du soleil.

Quel conte ! Si le ciel prend la couleur des roses  
Lorsque tu viens ouvrir la barrière du jour,  
C'est que le ciel, qui voit la honte où tu t'exposes,  
Rougit pour toi de ton amour.

Dans quelque autre mortel plus galant que Céphale  
Que n'as-tu trouvé des appas ?  
Il eût moins façonné sur la foi conjugale :  
Ordinairement ici-bas  
La plus belle épouse n'est pas  
Une dangereuse rivale.

Contente entre ses bras de ton heureux destin,  
Tu n'aurois pas des mers où le soleil se plonge  
Fait sortir ton char si matin,  
Et j'aurois achevé mon songe.

Tu l'as interrompu par ton cruel retour  
Dans l'endroit le plus agréable.

Je croyois être, hélas ! dans un charmant séjour,  
Où, sur un vert gazon, de cent larcins coupable,  
Je voyois à mes pieds l'amant le plus aimable,

Le plus plein de respect, et le plus plein d'amour.  
Le sommeil me rendoit, ce me semble, moins fière;  
Et, quand ton vif éclat a frappé ma paupière,  
Il juroit de m'aimer jusqu'à son dernier jour.

Pour la perte d'une chimère,  
Ne me reproche point que je fais trop de bruit;  
Je sais que la raison conduit

A ne regretter point, ou ne regretter guère,  
Un faux bien qui dans l'air s'envole avec la nuit.

Mais, réflexion importune!

Où trouve-t-on des biens certains  
Que rien n'arrache de nos mains?

Et ceux de la nature, et ceux de la fortune,

Que sont-ils que des songes vains?

Tout le temps qu'un beau songe dure,

Si nous sommes aussi contents

Des biens que nous devons à sa douce imposture

Que s'ils étoient vrais et constants,

Peut-on les perdre sans murmure?

Hélas! n'est-ce donc point une heureuse aventure,

Pour qui laisse au devoir conduire tous ses pas,

De pouvoir, sans blesser la vertu la plus pure,

Écouter sur un lit de fleurs et de verdure

Un amant qui ne déplaît pas?

A ces mots, son dépit cessant d'être le maître,

La jeune Iris se tut, poussa de longs soupirs,

Rougit, et se livra peut-être

A de dangereux souvenirs.

---

A M. TURGOT DE SAINT-CLAIR.

MADRIGAL.

**M**INISTRE de Thémis, dont la rare prudence  
Du dédale des lois démêle les détours,  
Et chez qui la foible innocence  
Rencontre un prompt et sûr secours,  
Qu'il est doux à mon cœur que le vôtre s'explique  
Contre les peu tendres amours  
Dont, à la honte de nos jours,  
Presque tout le monde se pique !  
Par-là d'une orgueilleuse et mordante critique  
Je ne sentirai point le dangereux pouvoir.  
Oui, puisque vous loncez l'horreur que je fais voir  
Des vices où le siècle abonde,  
On n'osera blâmer mon juste emportement.  
Illustre Saint-Clair, dans le monde,  
Qui ne sait de quel poids est votre sentiment ?

---

AU ROI,

sur la révocation de l'édit de Nantes.

1685.

**L'**ERREUR, féconde en attentats,  
Qui traînoit la discorde et l'orgueil à sa suite,



Ne répand plus enfin dans tes vastes états  
Le poison dont l'arma l'enfer qui l'a produite ;  
Ta piété, grand roi, pour jamais l'a détruite.

Quelle hydre viens-tu d'étouffer !

En vain tes grands aïeux osèrent la combattre ;

Ces héros ne purent abattre

Le monstre dont sans peine on te voit triompher.

Par combien de forfaits, de batailles, de sièges,

Son orgueil s'est-il signalé !

Que d'autels ont senti ses fureurs sacrilèges !

Le trône où l'on te voit en fut même ébranlé.

Tu le sais, et tes soins, toujours prompts, toujours sages,

Préservent nos neveux d'un désastre pareil ;

Tu finis les discords qui formoient ces orages.

Ainsi voyons-nous le soleil,

Pour faire de beaux jours, dissiper les nuages.

Le plus rude sentier sous tes pas s'aplanit.

Prince heureux, les destins sont pour toi sans caprices.

Contre une hydre indomtée un seul ordre suffit.

A ta voix sont tombés les nombreux édifices

Où se nourrissoient ses fureurs :

A ta voix elle rentre en ce gouffre d'horreurs

Destiné pour punir les vices.

A de si grands succès tout le ciel applaudit ;

De longs gémisséments l'abîme retentit ;

Que d'âmes ton secours dérobe à ses supplices !

Ah ! pour sauver ton peuple, et pour venger la foi,

Ce que tu viens de faire est au-dessous de l'homme.

De quelques grands noms qu'on te nomme,

On t'abaisse : il n'est plus d'assez grands noms pour toi.

Mais dans les bras de la victoire

Plains-toi de ton bonheur, crains l'excès de ta gloire ;

Vois le sort qu'à ton peuple elle va préparer.

Ta main puissante et secourable

Tiré ce peuple aimé d'une erreur déplorable,

Et par une autre erreur tu le vas égarer.

Instruit par cent et cent exemples

Qu'à de moindres mortels on a bâti des temples,

Contre ta modestie on ose murmurer.

Oui, si ta piété n'y mettoit des obstacles,

Tes jours fertiles en miracles

Nous forceroient à t'adorer.

## ÉPÎTRE CHAGRINE

A MADEMOISELLE DE LA CHARGE.

1685.

**E**N BIEN, quel noir chagrin vous occupe aujourd'hui ?

M'est venu demander, avec un fier sourire,

Un jeune seigneur qu'on peut dire

Aussi beau que l'Amour, aussi traître que lui.

Vous gardez un profond silence !

A-t-il repris, jurant à demi bas :

Est-ce que vous ne daignez pas

De ce que vous pensez me faire confidence ?

Je n'en suis pas peut-être assez digne. A ces mots,

Pour joindre un autre fat, il m'a tourné le dos.

Quel discours pouvois-je lui faire,

Moi qui dans ce même moment

Repasseis dans ma tête avec étonnement  
De la nouvelle cour la conduite ordinaire ?

M'auroit-il jamais pardonné

La peinture vive et sincère

De cent vices auxquels il s'est abandonné ?

Non : contre moi le dépit , la colère ,

Le chagrin , tout auroit agi.

Mais , quoique mes discours eussent pu lui déplaire ,

Son front n'en auroit pas rougi.

Je sais de ses pareils jusqu'où l'audace monte.

A tout ce qui leur plaît osent-ils s'emporter ;

Loin d'en avoir la moindre honte ,

Eux-mêmes vont en plaisanter.

De leurs dérèglements historiens fidèles ,

Avec un front d'airain ils feront mille fois

Un odieux détail des plus affreux endroits.

On diroit , à les voir traiter de bagatelles

Les horreurs les plus criminelles ,

Que ce n'est point pour eux que sont faites les lois ,

Tant ils ont de mépris pour elles !

Avec gens sans mérite , et du rang le plus bas ,

Ils font volontiers connoissance ;

Mais aussi , quels égards et quelle déférence

Voit-on qu'on ait pour eux ? Hélas !

Ils font oublier leur naissance ,

Quand ils ne s'en souviennent pas.

Daignent-ils nous rendre visite ;

Le plus ombrageux des époux

N'en sauroit devenir jaloux.

Ce n'est point pour notre mérite ;

Leurs yeux n'en trouvent point en nous :  
 Ce n'est que pour parler de leur gain , de leur perte ;  
 Se dire que d'un vin qui les charmera tous  
 On a fait une heureuse et sûre découverte ;  
     Se montrer quelques billets doux ;  
     Se dandiner dans une chaise ;  
     Faire tous leurs trocs à leur aise ,  
     Et se donner des rendez-vous.

Si , par un pur hasard , quelqu'un d'entre eux s'avise  
 D'avoir des sentiments tendres , respectueux ,  
     Tout le reste s'en formalise.  
 Il n'est , pour l'arracher à ce penchant heureux ,  
 Affront qu'on ne lui fasse , horreurs qu'on ne lui dise ;  
 Et l'on fait tant , qu'enfin il n'ose être amoureux.

Causer une heure avec des femmes ,  
 Leur présenter la main , parler de leurs attraits ,  
 Entre les jeunes gens sont des crimes infâmes  
     Qu'ils ne se pardonnent jamais.  
 Où sont ces cœurs galants , où sont ces âmes fières ,  
     Les Nemours , les Montmorencis ,  
     Les Bellegardes , les Bussis ,  
     Les Guises et les Bassompierres ?  
     S'il reste encor quelques soucis ,  
 Lorsque de l'Achéron on a traversé l'onde ,  
 Quelle indignation leur donnent les récits  
     De ce qui se passe en ce monde !  
     Que n'y peuvent-ils revenir !  
     Par leurs bons exemples , peut-être ,  
 On verroit la tendresse et le respect renaître ,  
     Que la débauche a su bannir ,

DE MADAME DESHOULIÈRES. 187

Mais des destins impitoyables  
Les arrêts sont irrévocables :  
Qui passe l'Achéron ne le repasse plus ;  
Rien ne ramènera l'usage  
D'être galant, fidèle, sage :  
Les jeunes gens pour jamais sont perdus.

A bien considérer les choses ,  
On a tort de se plaindre d'eux ;  
De leurs dérèglements honteux  
Nous sommes les uniques causes.

Pourquoi leur permettre d'avoir  
Ces impertinents caractères ?  
Que ne les tenons-nous , comme faisoient nos mères ,  
Dans le respect , dans le devoir ?  
Avoient-elles plus de pouvoir ,  
Plus de beauté que nous , plus d'esprit , plus d'adresse ?  
Ah ! pouvons-nous penser au temps de leur jeunesse  
Et sans honte et sans désespoir ?  
Dans plus d'un réduit agréable ,  
On voyoit venir tour à tour  
Tout ce qu'une superbe cour  
Avoit de galant et d'aimable :  
L'esprit , le respect et l'amour  
Y répandoient sur tout un charme inexplicable.  
Les innocents plaisirs , par qui le plus long jour  
Plus vite qu'un moment s'écoule ,  
Tous les soirs s'y trouvoient en foule ;  
Et les transports et les désirs ,  
Sans le secours de l'espérance ,  
A ce qu'on dit , prenoient naissance  
Au milieu de tous ces plaisirs.

Cet heureux temps n'est plus ; un autre a pris sa place.

Les jeunes gens portent l'audace

Jusques à la brutalité :

Quand ils ne nous font pas une incivilité ,

Il semble qu'ils nous fassent grace.

Mais , me répondra-t-on , que voulez-vous qu'on fasse ?

Si ce désordre n'est souffert ,

Regardez quel sort nous menace ;

Nos maisons seront un désert.

Il est vrai ; mais sachez que lorsqu'on les en chasse

Ce n'est que du bruit que l'on perd.

Est-ce un si grand malheur de voir sa chambre vide

De médisans , de jeunes fous ,

D'insipides railleurs qui n'ont rien de solide

Que le mépris qu'ils ont pour nous ?

Oui , par nos indignes manières

Ils ont droit de nous mépriser.

Si nous étions plus sages et plus fières ,

On les verroit en mieux user.

Mais inutilement on traite ces matières ;

On y perd sa peine et son temps :

Aux dépens de sa gloire on cherche des amants.

Qu'importe que leurs cœurs soient sans délicatesse ,

Sans ardeur , sans sincérité ?

On les quitte de soins et de fidélité ,

De respect et de politesse ;

On ne leur donne pas le temps de souhaiter

Ce qu'au moins par des pleurs , des soins , des complaisances ,

On devroit leur faire acheter.

On les gâte , on leur fait de honteuses avances ,

Qui ne font que les dégoûter.

DE MADAME DESHOULIÈRES. 189

Vous, aimable Daphné, que l'aveugle fortune  
Condamne à vivre dans des lieux  
Où l'on ne connoît point cette foule importune  
Qui suit ici nos demi-dieux,  
Ne vous plaignez jamais de votre destinée.  
Il vaut mieux mille et mille fois  
Avec vos rochers et vos bois  
S'entretenir toute l'année,  
Que de passer une heure ou deux  
Avec un tas d'étourdis, de coquettes.  
Des ours et des serpents de vos sombres retraites  
Le commerce est moins dangereux.

---

A MADAME \*\*\*.

EN LUI ENVOYANT DES FICHES.

---

MADRIGAL.

Ces marques, adorable brune,  
Sont faites pour compter  
La perte ou le profit qu'envoie la fortune  
A ceux qui par le jeu se laissent enchanter.  
Si selon mes souhaits elle veut vous traiter,  
Si vous gagnez, avec ces fiches,  
Autant de louis aux joueurs  
Que vos beaux yeux gagnent de cœurs,  
Nos plus fameux monopoleurs  
Près de vous ne seront pas riches.

## LOUIS.

## ÉGLOGUE. 1685.

**D**ANS les vastes jardins de ce charmant palais  
Que le Zéphyr, les Naiades et Flore  
Ont résolu de ne quitter jamais,  
Iris et Célimène, au lever de l'aurore,  
Chantoient ainsi Louis sous un ombrage épais.

CÉLIMÈNE.

Admirez cet amas superbe  
D'eaux, de marbres et d'or qui brillent à nos yeux,  
Et de l'antiquité ces restes précieux.  
Cette terre où naguère à peine croissoit l'herbe,  
Qu'humectoit seulement l'eau qui tombe des cieux,  
Par le pouvoir d'un prince en tout semblable aux dieux  
Renferme dans son sein mille et mille Naiades,  
Se pare des plus belles fleurs,  
Et pour elle Pomone et les Hamadryades  
Sont prodigues de leurs faveurs.  
Louis, plus grand qu'on ne figure  
Le dieu qui préside aux combats,  
De cent peuples vaincus augmente ses états;  
Mais il est dans ces lieux vainqueur de la nature

IRIS.

Par ses rares vertus vos yeux sont éblouis :  
Il faut en parler pour vous plaire.  
On vous voit, quoi qu'on puisse faire,  
Revenir toujours à Louis.



CÉLIMÈNE.

D'un si juste penchant bien loin de me défendre,  
Je fais gloire de l'avouer ;  
Iris, il est plus fort qu'on ne le peut comprendre.  
Mon plus doux plaisir est d'entendre  
Louer ce conquérant par qui sait bien louer.  
Malgré moi, ne pouvant le suivre  
Dans ses prompts et fameux exploits,  
Je ne puis me résoudre à vivre  
Inutile au plus grand des rois.  
D'une noble audace animée,  
A sa gloire en secret je consacrai mes jours ;  
Et, pour faire en tous lieux voler sa renommée,  
Des neuf savantes sœurs j'implorai le secours.  
Iris, pour ces soins héroïques  
Je négligeai les autres soins ;  
Mes infortunes domestiques  
En sont de fidèles témoins.

IRIS.

Le beau zèle qui vous anime  
Vous empêche de voir quels périls vous courez :  
Vos veilles, vos transports vous rendent la victime  
De ce roi que vous adorez.

CÉLIMÈNE.

Eh ! que fais-je pour lui que l'univers ne fasse ?  
Depuis les climats où la glace  
Enchaîne la fureur des mers,  
Jusque dans les climats où l'ardeur est extrême,  
Est-il un peuple qui ne l'aime,  
Et qui n'ait pas sur lui toujours les yeux ouverts ?

IRIS.

Je le sais ; cependant , si vous vouliez m'en croire :.....

CÉLIMÈNE.

Ah ! changez de discours ; vos soins sont superflus :  
Avec moi célébrez sa gloire ,  
Ou je ne vous écoute plus.

IRIS.

Eh bien , de ses hauts faits rappelons la mémoire.  
Qu'ils sont beaux ! qu'ils sont éclatants !  
Il a plus d'une fois foudroyé les Titans.  
Sa piété remporte une pleine victoire  
Sur un monstre orgueilleux que respectoit le temps.  
Il n'est pour lui rien d'impossible.  
Mais il est plus charmant encor qu'il n'est terrible ,  
Et jamais son abord n'a fait de mécontents.

CÉLIMÈNE.

Il se laisse attendre : que sans crainte on se plaigne ;  
Tous les malheureux sont ouïs.  
Quel bonheur d'être né sous son auguste règne !  
Que je sais bien goûter ce bien dont je jouis !  
Quels que soient mes malheurs , je n'envie à personne  
Le faste et les amis que la fortune donne :  
Chanter Louis-le-Grand borne tous mes désirs ;  
Ce plaisir , où je m'abandonne ,  
Me tient lieu de tous les plaisirs.

IRIS.

Un roi de ces lointains rivages  
Que dore le soleil de ses premiers rayons  
Par de magnifiques hommages  
Confirme de Louis ce que nous en croyons.

CÉLIMÈNE.

En vain des diverses provinces  
Qui voudroient se soumettre aux lois de ce héros  
Les jaloux et superbes princes  
S'unissent pour troubler son glorieux repos ;  
Si , par des efforts téméraires ,  
Ils violent la paix dont Louis est l'appui ,  
Quel dieu peut les sauver de ces vastes misères  
Que le sort des vaincus traîne en foule après lui ?

IRIS.

Quand le ciel menaçoit une tête si chère....

CÉLIMÈNE.

Ah ! cruelle Iris , taisez-vous ;  
Ne renouvez point une douleur amère.  
De tous ces maux passés je perce le mystère :  
Il étoit regardé comme un dieu parmi nous ;  
Et , de ses sacrés droits jaloux ,  
Le ciel nous a fait voir une si belle vie  
Aux infirmités asservie.  
Mais enfin que gagna son injuste courroux ?  
Louis ne ploya point sous ces terribles coups.  
A quelques projets qu'il s'attache ,  
Quel que soit le péril qui menace ses jours ,  
On ne sait où l'homme se cache ;  
Mais le héros paroît toujours.

Pan , suivi de plus d'un satyre ,  
A ces mots parut à leurs yeux ,  
Et leur donna l'effroi qu'à la pudeur inspire  
Le redoutable aspect de ces folâtres dieux.

Souffrez que sous d'heureux présages ,  
Nymphes , leur dit ce dieu des bois ,

Je mêle, dans ces verts bocages,  
 Mes doux concerts à vos charmantes voix.  
 Chantons le plus aimable et le plus grand des rois.  
 Des dieux mêmes Louis mérite les hommages.  
 Rassurez vos esprits, ne craignez point d'outrages;  
 Je ne suis pas ici ce que je suis ailleurs,  
 Il faut s'y faire violence;  
 De Louis l'auguste présence  
 Est un terrible frein pour les mauvaises mœurs.  
 Venez donc avec confiance  
 Chanter encore un roi qui règne sur les cœurs.  
 Ah ! sans la frayeur qui me glace,  
 Lui dit lors Célimène avec un fier souris,  
 J'oserois bien du chant vous disputer le prix :  
 Ne condamnez point mon audace.  
 Vos chalumeaux ont d'agréables sons ;  
 Mais quand Louis-le-Grand anime mes chansons,  
 Je le disputerois même au dieu du Parnasse.  
 Alors, plus vite que le faon  
 Ne fuit l'ardent chasseur qui des yeux le dévore,  
 D'Iris suivie elle abandonna Pan,  
 Et fut rêver ailleurs au héros qu'elle adore.

---

## CHANSON

Sur l'air de Jean de Vert.

---

Ah ! que chez le colonel Stoup  
 La débauche est charmante !

DE MADAME DESHOULIÈRES. 195

On y mange, on y boit beaucoup,

On y rit, on y chante :

Puisse-t-il, sain, riche et content,

Vivre cinq ou six fois autant

Que Jean de Vert !

Mon médecin, quand il me voit,

M'ordonne d'être sage :

Selon moi, qui plus mange et boit

Doit l'être davantage.

Il n'est pas trop de cet avis ;

Mais j'ai pour moi tout le pays

De Jean de Vert.

Quand je suis avec mes amis,

Je ne suis plus malade ;

C'est là que je me suis permis

Le vin et la grillade :

N'en déplaît à M. Thevart,

Je n'en irai qu'un peu plus tard

Voir Jean de Vert.

Fi de ces esprits délicats

Qui, prenant tout à gauche,

Voudroient bannir de nos repas

Certain air de débauche !

Je ne l'ai qu'avec les buveurs,

Et je suis aussi froide ailleurs

Que Jean de Vert.

Je trouve la rime d'abord

Lorsque Bacchus m'inspire,

Un verre rempli jusqu'au bord

Me tient lieu d'une lyre.

Ne pouvoir plus boire de vin  
Est par où je plains le destin  
De Jean de Vert.

Célébrons de ce doux poison  
La puissance suprême ;  
Il nous fait perdre la raison ,  
C'est par-là que je l'aime :  
Elle nous tourmente toujours ,  
Et n'est pas d'un plus grand secours  
Que Jean de Vert.

Le Pays, ne vous jouez pas  
A la jeune Thérèse ;  
Qui voit de trop près ses appas  
En dort moins à son aise :  
Ses yeux si doux et si brillants  
Ont déjà tué plus de gens  
Que Jean de Vert.

---

## IDYLLE

sur le retour de la santé du roi. 1686.

---

PEUPLES qui gémissiez au pied de nos autels,  
Qui, par des vœux ardents, des soupirs et des larmes,  
Demandez la santé du plus grand des mortels,  
En plaisirs changez vos alarmes,  
Couronnez vos têtes de fleurs ;

Louis n'est plus en proie à de vives douleurs ;  
 D'une santé parfaite il goûte tous les charmes.  
 Dès ses plus jeunes ans à vaincre accoutumé,  
 Il a domté les maux qui lui faisoient la guerre ;  
 Ils n'ont servi qu'à montrer à la terre  
 Combien Louis est grand , combien il est aimé.

Tandis que, dévorés par des craintes mortelles,  
 Nous cherchions, en tremblant, d'agréables nouvelles ;  
 Tandis qu'il nous coûtoit tant de pleurs, tant de cris ;  
 Lui, dont rien ne sauroit ébranler le courage,  
 Regardoit ses douleurs avec un fier mépris ;  
 Elles ne paroissoient que sur notre visage.

Au milieu des plaisirs qu'enfante un doux repos,  
 Eut-il jamais l'esprit plus libre ?  
 Vous le savez, Tamise, Elbe, Rhin, Tage, Tibre ;  
 Vous le savez aussi, mers dont il joint les flots.

Ces soins qu'on voit toujours renaître,  
 Et dont, hors le héros que nous avons pour maître,  
 Nul roi n'a porté seul le pénible fardeau,  
 Les a-t-on vu cesser dans ces douleurs cruelles,  
 Quoiqu'en des mains sages, fidèles,  
 Il eût pu confier le timon du vaisseau ?

Mais pourquoi dans les jours destinés à la joie  
 Rappeler des jours douloureux ?  
 Jouissons du bonheur que le ciel nous envoie :  
 Louis ne souffre plus, nous sommes trop heureux.  
 Que dans nos murs le travail cesse,  
 Que le vin coule, qu'on s'empresse  
 D'allumer d'innombrables feux ;  
 Qu'on lance dans les airs de si vives étoiles,

Que leur éclat fasse pâlir  
Celles de qui, pour s'embellir,  
La nuit sème ses sombres voiles.

Et vous qui par un sage choix  
Préférez vos rustiques toits  
A ces lambris dorés sous qui la tempérance,  
La tranquillité, l'innocence,  
Logent rarement avec nous ;  
Bergers, pour qui la vie a si peu de dégoûts,  
Bergers, plus heureux qu'on ne pense,  
Quittez les soins de vos troupeaux ;  
De guirlandes parez vos têtes ;  
Foulez l'herbe naissante au son des chalumeaux.  
Que des jeux innocents, que d'agréables fêtes  
Ramènent les plaisirs que vous aviez bannis :  
Louis ne souffre plus, nos malheurs sont finis.

Les bergères jeunes et belles  
Qui font régner l'Amour, et qui règnent par lui,  
Sont seules à plaindre aujourd'hui.  
Je frémis des malheurs que je prévois pour elles ;  
Ils sont plus grands cent et cent fois  
Que si dans le plus sombre bois  
Sans chiens les moutons alloient paître.  
Que sur leurs foibles cœurs elles veillent toujours :  
S'il est vrai que la joie est mère des Amours,  
La santé de Louis en va plus faire naître  
Que le doux retour des beaux jours.



## RÉFLEXIONS DIVERSES.

1686.

---

### I.

Qux l'homme connoît peu la mort qu'il appréhende,  
Quand il dit qu'elle le surprend !  
Elle naît avec lui , sans cesse lui demande  
Un tribut dont en vain son orgueil se défend.  
Il commence à mourir long-temps avant qu'il meure ;  
Il périt en détail imperceptiblement.  
Le nom de mort qu'on donne à notre dernière heure  
N'en est que l'accomplissement.

### II.

Êtres inanimés, rebut de la nature ,  
Ah ! que vous faites d'envieux !  
Le temps , loin de vous faire injure ,  
Ne vous rend que plus précieux.  
On cherche avec ardeur une médaille antique ;  
D'un buste , d'un tableau , le temps hausse le prix ,  
Le voyageur s'arrête à voir l'affreux débris  
D'un cirque , d'un tombeau , d'un temple magnifique ;  
Et pour notre vieillesse on n'a que du mépris.

### III.

De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique ,  
Homme , quel usage fais-tu ?  
Des plantes , des métaux tu connois la vertu ;  
Des différents pays les mœurs , la politique ;

La cause des frimas, de la foudre, du vent ;  
 Des astres le pouvoir suprême :  
 Et, sur tant de choses savant,  
 Tu ne te connois pas toi-même !

## I V.

La pauvreté fait peur ; mais elle a ses plaisirs.  
 Je sais bien qu'elle éloigne, aussitôt qu'elle arrive,  
 La volupté, l'éclat, et cette foule oisive  
 Dont les jeux, les festins, remplissent les désirs :  
 Cependant, quoi qu'elle ait de honteux et de rude  
 Pour ceux qu'à des revers la fortune a soumis,  
 Au moins, dans leurs malheurs, ont-ils la certitude  
 De n'avoir que de vrais amis.

## V.

Pourquoi s'applaudir d'être belle ?  
 Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien ?  
 A l'examiner, il n'est rien  
 Qui cause tant de chagrin qu'elle.  
 Je sais que sur les cœurs ses droits sont absolus ;  
 Que tant qu'on est belle on fait naître  
 Des désirs, des transports, et des soins assidus :  
 Mais on a peu de temps à l'être,  
 Et long-temps à ne l'être plus.

## V I.

Misérable jouet de l'aveugle fortune,  
 Victime des maux et des lois,  
 Homme, toi qui, par mille endroits,  
 Dois trouver la vie importune,  
 D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir ?  
 Fâche, regarde-la sans changer de visage ;

DE MADAME DESHOULIÈRES. 201

Songe que , si c'est un outrage ,  
C'est le dernier à recevoir.

V. I I.

Que chacun parle bien de la reconnoissance !  
Et que peu de gens en font voir !  
D'un service attendu la flatteuse espérance  
Fait porter dans l'excès les soins , la complaisance :  
A peine est-il rendu , qu'on cesse d'en avoir.  
De qui nous a servis la vue est importune :  
On trouve honteux de devoir  
Les secours que dans l'infortune  
On n'avoit point trouvé honteux de recevoir.

V I I I.

Quel poison potir l'esprit sont les fausses louanges !  
Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours !  
Penser trop bien de soi fait tomber tous les jours  
En des égarements étranges.  
L'amour-propre est , hélas ! le plus sot des amours ;  
Cependant des erreurs il est la plus commune.  
Quelque puissant qu'on soit en richesse , en crédit ,  
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit ,  
Nul n'est content de sa fortune ,  
Ni mécontent de son esprit.

I X.

On croit être devenu sage ,  
Quand , après avoir vu plus de cinquante fois  
Tomber le renaissant feuillage ,  
On quitte des plaisirs le dangereux usage.  
On s'abuse. D'un libre choix  
Un tel retour n'est point l'ouvrage ;

Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,  
 On commence par être dupe,  
 On finit par être fripon.

## X V.

Souvent c'est moins bon goût que pure vanité  
 Qui fait qu'on ne veut voir que des gens de mérite :  
 On croiroit faire tort à sa capacité,  
 Si du monde vulgaire on recevoit visite.  
 Cependant un esprit solide, éclairé, droit,  
 Du commerce des sots sait faire un bon usage ;  
 Il les examine, il les voit,  
 Comme on fait un mauvais ouvrage.  
 Des défauts qu'il y trouve il cherche à profiter :  
 Il n'est guère moins nécessaire  
 De voir ce qu'il faut éviter,  
 Que de savoir ce qu'il faut faire.

## X V I.

Qui dans son cabinet a passé ses beaux jours  
 A pâlir sur Pindare, Homère, Horace, Plaute,  
 Devroit y demeurer toujours.  
 S'il entre dans le monde avec un tel secours,  
 Il y fera faute sur faute ;  
 Il portera partout l'ennui.  
 Un ignorant, qui n'a pour lui  
 Qu'un certain savoir-vivre, un esprit agréable,  
 A la honte du grec et du latin, fait voir  
 Combien doit être préférable  
 L'usage du monde au savoir.

## X V I I.

Que l'esprit de l'homme est borné !  
 Quelque temps qu'il donne à l'étude,

Quelque pénétrant qu'il soit né,  
 Il ne sait rien à fond, rien avec certitude:  
 De ténèbres pour lui tout est environné.  
 La lumière qui vient du savoir le plus rare  
 N'est qu'un fatal éclair, qu'une ardeur qui l'égare;  
 Bien plus que l'ignorance elle est à redouter.  
 Longues erreurs qu'elle fait naître,  
 Tous ne prouvez que trop que chercher à connoître  
 N'est souvent qu'apprendre à douter.

---

O D E.

1686.

---

**H**ÉLAS! Seigneur, quel est l'effet  
 Des remèdes cruels où je me suis livrée!  
 Ont-ils de mes tourments accourci la durée?  
 Non, ton juste courroux n'étoit pas satisfait.  
 Tant que tu voudras prendre une pleine vengeance  
 De mon ingratitude et de mon indolence,  
 A quoi me servira tout le secours humain?  
 Ah! Seigneur, fais-moi grace; et que d'heureuses larmes  
 Puissent faire tomber les armes  
 Que mes égarements t'avoient mis à la main.

Seigneur, ne m'abandonne pas;  
 Daigne te souvenir que je suis ton ouvrage,  
 Et que, pour me sauver d'un assuré naufrage,  
 Tu t'es livré toi-même au plus honteux trépas.

Quand tu me mets en proie aux douleurs violentes,  
Soutiens dans ces instants mes forces chancelantes ;  
Fais que, souffrant pour toi, mes maux me semblent doux.  
Depuis que, sous leur faix languissantes, abattue,  
Je n'attends qu'un coup qui me tue,  
Quatre fois le soleil s'est éloigné de nous.

Dans ces longs et cruels travaux,  
Je n'ai point fait entendre un insolent murmure ;  
Avec soumission, Seigneur, je les endure.  
Eh ! n'as-tu pas pour moi souffert de plus grands maux ?  
Peut-être, si ma vie eût été plus heureuse,  
Elle eût pour mon salut été plus dangereuse ;  
On ne te connoît point au milieu des plaisirs.  
Dans ce gouffre où se perd et ta crainte et ta grace,  
En vain ta voix crie et menace ;  
Le cœur sourd à ta voix n'entend que ses désirs.

Par mille et mille vœux ardents  
Ma famille tremblante en tous lieux t'importune ;  
Elle a, contre une triste et cruelle fortune,  
Besoin de mon secours encor pour quelque temps.  
Dans la crainte où me met l'état où je la laisse,  
Je te demande à vivre ; exauce ma tendresse.  
Si je ne puis par moi mériter ta bonté,  
A tes lois ma famille est soumise et fidèle.  
Ah ! Seigneur, par pitié pour elle,  
A ce coupable corps redonne la santé.

Mais, en remplissant mes souhaits,  
Donne-moi tant d'amour, tant de foi, tant de force,  
Que le monde pour moi n'ait qu'une vaine amorce,  
Et que de ma santé je n'abuse jamais.

Ote-moi, pour me rendre et plus forte et plus pure,  
Ces dons empoisonnés que m'a faits la nature ;  
L'innocence avec eux se trouve rarement :  
Ote-moi cet esprit dont ma foi se défie.

Oui, Seigneur, je te sacrifie  
Tout ce qui peut de toi m'éloigner un moment.

Je ne t'ai jamais bien connu :  
Hé ! quel cœur sait le prix de ces douceurs charmantes  
Que tu fais ici bas goûter à tes amantes,  
S'il ne s'est avec toi souvent entretenu ?  
T'aimer semble un parti triste et bizarre à prendre,  
Tant qu'à quelques plaisirs on peut encor prétendre.  
On croit né te devoir que la fin de ses jours ;  
Encore est-ce à regret qu'en ces instants funestes  
On te donne les affreux restes  
D'une vie employée à t'offenser toujours.

S' imagine-t-on t'éblouir ?  
L'homme te conçoit-il comme un être qu'on trompe ?  
On renonce aux plaisirs, on renonce à la pompe  
Dont, quand on le voudroit, on ne peut plus jouir.  
Loin de suivre un chemin qu'on me montre sans cesse,  
Je n'attends pas, Seigneur, qu'une froide vieillesse  
Ne me laisse à t'offrir que ses chagrins divers.  
Encor dans ces beaux jours où l'automne commence,  
Graces à ta juste vengeance,  
Seigneur, sur mon néant mes yeux se sont ouverts.

Humble dans mes tristes accents,  
Je ne viens point à toi sur de fausses maximes  
Excuser mes erreurs, ni rejeter mes crimes  
Sur la foiblesse humaine et le pouvoir des sens.

Mon cœur est pénétré d'un remords véritable ;  
Je m'avoue à tes yeux infiniment coupable.  
C'est l'unique secours que je veux contre toi,  
Au pardon, tu le sais, ce repentir t'engage :  
J'en ai ta parole pour gage.  
Puisse ce repentir durer autant que moi !

---

## RÉFLEXIONS DIVERSES.

---

### I.

**H**OMME, contre la mort quoi que l'art te promette,  
Il ne sauroit te secourir.  
Prépare-s-y ton cœur ; dis-toi : C'est une dette  
Qu'en recevant le jour j'ai faite :  
Nous ne naissons que pour mourir.

### II.

Esclaves que rien ne rebute,  
Vous qui, pour arriver au comble des honneurs,  
Aux caprices des grands êtes toujours en butte ;  
Vous, de tous leurs défauts lâches adorateurs,  
Savez-vous le succès de tant de sacrifices ?  
Quand par les grands emplois on aura satisfait  
A vos soins, à vos longs services,  
Hélas ! pour vous qu'aura-t-on fait  
Que vous ouvrir des précipices ?

### III.

Est-ce vivre ? et peut-on, sans que l'esprit murmure,  
Se donner tout entière au soin de sa parure ?



Se peut-il qu'on arrive à cet instant fatal  
 Qui termine les jours que le destin nous prête,  
 Sans avoir jamais eu d'autres soucis en tête  
 Que de ce qui sied bien ou mal ?  
 Faire de sa beauté sa principale affaire  
 Est le plus indigne des soins.  
 Le dessein général de plaire  
 Fait que nous plaisons beaucoup moins.

IV.

Lorsque la mort moissonne, à la fleur de son âge,  
 L'homme pleinement convaincu  
 Que la foiblesse est son partage,  
 Et qui contre ses sens a mille fois vaincu,  
 On ne doit point gémir du coup qui le délivre.  
 Quelque jeune qu'on soit, quand on a su bien vivre  
 On a toujours assez vécu.

V.

Que les ridicules efforts  
 Qu'on fait pour cacher la vieillesse  
 Sous l'éclat d'un jeune dehors  
 Marquent dans un esprit d'erreur et de foiblesse !  
 Pourquoi faut-il rougir d'avoir vécu long-temps ?  
 Si nos discours, si nos ajustements,  
 Si nos plaisirs conviennent à notre âge,  
 Nous ne blesserons point les yeux.  
 Les mesures qu'on prend pour paroître moins vieux  
 Font qu'on le paroît davantage.

VI.

Non, de quelques côtés qu'on porte ses desirs,  
 On ne sauroit goûter de plaisirs véritables ;

Mais, tout faux que sont les plaisirs,  
 Encore, s'ils étoient durables,  
 On plaindrait un peu moins ces cœurs infortunés  
 Qui, par leur penchant entraînés,  
 Sont en quelque sorte excusables.  
 Quel bonheur quand du ciel les aspects favorables  
 Font qu'il n'en coûte rien pour être vertueux !  
 Et qu'il faut de raison, de force,  
 Quand on est né voluptueux,  
 Pour faire avec les sens un éternel divorce !

## VII.

De quel aveuglement sont frappés les humains !  
 Contre les malheurs incertains,  
 Tels que la perte d'une femme,  
 D'un enfant, d'un ami, des trésors, des grandeurs,  
 On croit faire beaucoup de préparer son ame ;  
 Et l'on n'aura peut-être aucun de ces malheurs.  
 Mais sans doute on mourra ; cent et cent précipices  
 Sont ouverts sous nos pas pour nous faire périr :  
 Cependant au milieu des vices  
 Nous mourons, sans songer que nous devons mourir.

## IDYLLE.

**T**OMBEAU, dont la vue empoisonne  
 Les plus agréables plaisirs,  
 Confond l'orgueil humain, et toutefois ne donne  
 Ni frein aux passions, ni bornes aux désirs,

Le cœur débarrassé de ces vives alarmes

Que cause le plus tendre amant,

Je venois dans ce bois rêver tranquillement.

De son ombrage, hélas ! que tu gâtes les charmes !

Près de toi, quelque loin qu'on porte l'enjoûment,

Rêve-t-on agréablement ?

Quelle réflexion accablante, importune,

Fait-on, lorsque sur toi l'on porte ses regards !

La mort, par une route au vulgaire commune,

A conduit dans ton sein un homme tel que Mars,

Et tel que le dieu des beaux arts,

Qui jamais n'éleva d'autels à la fortune,

Et qui pour le mérite eut toujours des égards.

Ailleurs tu caches aux cœurs tendres

Les restes précieux, les adorables cendres

D'un objet que les soins, ni les ardens souhaits,

Ni les appas, ni la jeunesse,

Ne purent garantir des traits

Que lance la sourde déesse.

Dans cette affreuse nuit dont on ne sort jamais,

Combien renfermes-tu de dépouilles mortelles

De héros, de savants, de monarques, de belles !

Abîme où tout se perdit, si ce n'est que pour toi

Que nous fait voir le jour la nature inhumaine,

Que d'inutiles soins ! que d'abus ! Et pourquoi,

Pour orner un tombeau, se donner tant de peine ?

Pourquoi, pour arriver aux brillantes grandeurs,

Être dévot par mode, et flatteur par bassesse ?

Par une criminelle adresse

Pourquoi des mécontents faut-il sonder les cœurs,

Et suivre un heureux fat qu'un ministre caresse ?

Vous coûtez trop, tristes honneurs,

Et vous disparaissez avec trop de vitesse,

Pour avoir des adorateurs.

Insatiable et dur avare,

Qui, par la faim, la soif, fais souffrir à ton corps

Tout ce que l'enfer te prépare,

Que te sert de te rendre à toi-même barbare ?

Emporteras-tu tes trésors ?

Et vous, jeunes amants dont la tendresse extrême

Semble vous faire un sort heureux,

Ah ! pourquoi cédez-vous à ce pouvoir cupéto,

Beaucoup moins doux que dangereux ?

Hélas ! il faut quitter trop tôt ce que l'on aime ;

Le moins d'attachement est toujours le meilleur.

Lorsque l'heure fatale sonne,

On souffre moins par la douleur

Que par ce qu'il faut que le cœur

Dans ce triste état abandonne.

## R I M E S

en AILLES, en FILLES, en ILLE, et en OUIELE,

que M. le maréchal DE VIVONNE lui donna, pour les remplir à la louange du roi; les rimes masculines à son choix. 1687.

**T**oi qui, depuis que du chaos  
On tira la terre et les flots,  
Es Apollon quand tu rimailles,  
Et le soleil quand chaque jour  
Dans un long et pénible tour  
A nous éclairer tu travailles,  
Si tu ne viens m'aider, je perds  
L'honneur de bien faire des vers.  
Il faut, sur des rimes en AILLES,  
Rimes qui font pâlir d'effroi,  
Célébrer Louis, ce grand roi  
Qui ressemble au dieu des batailles;  
Qui prend ce qu'il s'est proposé,  
Sans que nul ait encore osé  
User sur lui de représailles;  
Qui voit naître de son dauphin,  
Dont la gloire sera sans fin,  
Quantité d'augustes marmailles;  
Qui, chez le perfide Génois,  
Brisa temples, palais, murailles;  
Qui, toujours heureux dans ses choix,

En ministres fit des trouvailles ;  
Qui du bruit de ses grands exploits  
Remplit celle à qui , dans sept mois ,  
Il faut confier les semailles ,  
Celle que pare le printemps  
De fleurs et de vertes broussailles ,  
Celle dont fouillent les entrailles  
Chercheurs d'or et de diamants ,  
Et cette autre sur qui les vents  
Ont tant causé de funérailles ,  
Et dont les muets habitants  
Ont le corps revêtu d'écailles ;  
Qui , victorieux des erreurs ,  
Fait dans le bercail des pasteurs  
Rentrer des millions d'ouailles ;  
Qui de son peuple est si chéri ,  
Qu'aussitôt qu'on le sut guéri ,  
Magistrats , financiers , canailles ,  
Tout fit chanter en divers lieux  
Des TE DEUM mélodieux ,  
Tout mangea chapons , perdrix , cailles ,  
Et mit sur le cul ses futailles ;  
( Veuillent nous préserver les cieux  
De plus voir de telles gogailles ! )  
Qui des fils de ses petits-fils ,  
Si nos souhaits sont accomplis ,  
Verra toutes les épousailles ;  
Qui de ses héroïques faits ,  
Soit dans la guerre ou dans la paix ,  
A fait frapper force médailles  
Plus belles que les antiquailles ;  
Qui domte Alger et Tripoli ;

DE MADAME DESHOULIÈRES. 215

Qui dans l'agréable Marly  
Fait souvent de grosses ripailles ;  
Et qui fera trembler de peur  
Le roi d'Espagne et l'empereur,  
Dès qu'il sortira de Versailles.

RIMES EN EILLES.

Si ma voix avoit les doux sons  
Des Malherbes ou des Corneilles,  
Louis seroit toujours l'objet de mes chansons,  
Quel plus beau sujet pour mes veilles,  
Qu'un grand roi de qui tous les jours  
Ne sont qu'un tissu de merveilles,  
Et de qui l'air et les discours  
Font entrer dans les cœurs un million d'amours  
Par les yeux et par les oreilles ?  
Raison, toi que les rois consultent rarement,  
Tu sais que ce héros charmant  
Ne suit que ce que tu conseilles.  
Nymphes qui jamais ne sommeilles,  
Tu sais qu'avecque tes cent voix  
Tu n'en as pas assez pour conter ses exploits,  
Et ce nombre infini de vertus sans pareilles  
Qui le font le plus grand des rois.  
Les champs ont moins d'épis, les ruches moins d'abeilles,  
Qu'il n'a reçu du ciel de charmes séducteurs.  
Ah ! courons au Parnasse, et des plus belles fleurs  
Pour couronner son front remplissons des corbeilles.  
Puissent aller mes vers, à l'aide de son nom,  
Des bords où le matin la mère de Memnon  
Peint le ciel de couleurs vermeilles,

Jusques à ces tristes climats  
 Où ne peuvent croître les treilles,  
 Et dont les habitants ne laissent pourtant pas  
 D'aimer à vider les bouteilles !

## RIMES EN ILLE.

FEMME d'un dieu qui n'est pas beau,  
 Et qui ne va point sans béquille,  
 Déesse de qui le berceau  
 Fut une superbe coquille,  
 Ne me refuse pas aujourd'hui ton secours :  
 Ordonne que des Jeux, des Ris et des Amours  
 La tendre et galante quadrille  
 Répande ses attraits sur mon foible discours.  
 Vénus, j'en ai besoin : on veut que je babille  
 De ce héros qui sent à tous les agréments  
 Des deux plus chers de tes amants.  
 Dans ses yeux certain feu petille,  
 Qui souvent a causé de grands embrasements :  
 Tel étoit ton chasseur, dans ces heureux moments  
 Où, couché sur l'oreillet, la rose et la jonquille,  
 Tu daignois l'honorer de tes embrasements.  
 Non moins semblable au divin drille  
 Qui vint, au sortir des combats,  
 Se délasser entre tes bras,  
 Louis humilia l'orgueil de la Castille,  
 Domta l'ingrat Batave, et vainquit le Germain ;  
 Fit tomber sous l'effort de cent bouches d'airain  
 Comme tombé en été l'épi sous la faucille ;  
 Le parjure Génois et le dur Africain.



Ce n'est pas seulement le tonnerre à la main  
 Que ce monarque est grand, que son courage brille :  
 Ne l'avons-nous pas vu montrer un front serein  
 Dans de vives douleurs, dans un péril certain,  
 Et ne branler non plus que la Bastille ?  
 Quel sage, quel héros, fût-il Grec ou Romain,  
 Peut du pied de Louis atteindre la cheville ?  
 Aussi, du bout de l'univers,  
 Les peuples que le soleil grille  
 Traversent pour le voir l'immense sein des mers.  
 Que pour nous rendre heureux il prend de soins divers !  
 Dans ses vastes états, chaque place fourmille  
 De cent et cent jeunes guerriers  
 Qu'il y met pour apprendre à cueillir des lauriers.  
 Dans un superbe enclos, plus d'une illustre fille  
 Trouve dès son enfance un secours sûr et doux ;  
 Dans un âge plus mûr on lui donne un époux,  
 Ou l'on met sa pudeur à l'abri d'une grille.  
 Père de ses sujets, il nourrit, il habille  
 Ces malheureux enfants qui ne sont héritiers  
 Que des titres que leur famille  
 A depuis des siècles entiers,  
 Titres qu'on prise moins que l'or des maltôtiers,  
 Bien que plus d'un d'entr'eux ait porté la mandille.  
 Fille des flots amers, agréable Vénus,  
 A qui les doux transports ne sont pas inconnus,  
 Crois-tu que, de fil en aiguille,  
 Quand on voit trop souvent ce roi charmant à voir,  
 On ne fasse jamais, en dépit du devoir,  
 Quelque légère peccadille ?

## RIMES EN OUILLE.

AMOUREUX rossignols de qui la voix chatouille  
L'oreille et le cœur à-la-fois,  
Zéphyr qui murmurez dans le fond de ce bois,  
Ruisseau de qui l'onde gazouille,  
Taisez-vous, laissez-moi dans un profond repos  
Rêver quelques moments au plus grand des héros.  
Jamais d'une campagne il n'est sorti bredouille.  
Dès que ses ennemis ont osé l'irriter,  
Sur eux on l'a vu remporter  
Plus d'une glorieuse et superbe dépouille.  
Rien ne résiste à sa valeur :  
Tout rit à ses désirs. Malheur, trois fois malheur  
A quiconque avec lui se brouille !  
Bien qu'un calme profond règne dans ses états,  
Ses guerriers toutefois ne se reposent pas.  
De peur que dans la paix leur valeur ne se rouille,  
Tantôt le fier soldat, par sa vue animé,  
S'exerce dans la plaine d'Ouille ;  
Et tantôt, dans un camp pour six mois renfermé,  
Il fait sentinelle et patrouille.  
L'état ne souffre point par ces grands mouvements :  
En pleine sûreté, près de ces nombreux camps,  
Mûrit le doux raisin, et grossit la citrouille ;  
La vache y pâit l'herbage, et la cane y farfouille ;  
L'avare laboureur y moissonne ses champs ;  
Sa fille, sans danger, y file sa quenouille ;  
Et jamais il ne voit, sans de prompts paiements,  
Emporter le lard et l'andouille,  
De son chétif foyer uniques ornements.

DE MADAME DESHOULIÈRES. 219

En vain dans les vieux temps je fouille  
Pour pouvoir comparer ses faits à d'autres faits :  
Les antiques héros ont toujours quelque MAIS  
Ou quelque SI qui les barbouille ;  
Et chez Louis-le-Grand on n'en trouve jamais.  
Dans les travaux de Mars, dans le sein de la paix,  
Par nul dérèglement sa gloire ne se souille.  
Puisse-t-il triompher toujours !  
Puisse-t-il ne passer que d'agréables jours !  
Que jamais de pleurs on ne mouille  
Les autels pour un roi si grand, si fortuné !  
Devant eux qu'on ne s'agenouille  
Que pour bénir le ciel de nous l'avoir donné !

---

R É P O N S E

DE M. LE DUC DE NEVERS. 1687.

---

IMITANT de vos vers les accords ravissants,  
Mon papier enfin se barbouille,  
Et je vais sur la rime d'ouille  
D'une même harmonie épuiser les accents.  
Tourne sur moi, Phébus, tes regards caressants ;  
Verse des sources d'or l'eau qui jamais ne mouille,  
Ces élixirs sympathisants,  
Dont la vertu réjouit et chatouille

Tous les esprits engourdis et pesants.

Conduis ma foible main , soutiens-moi dans un temps

Où , loin de se nourrir de perdrix , de faisans ,

De levrauts , de canards , de cailles , d'ortolans ,

De langues , de jambons , de boudin et d'andouille ,

On ne voit que des mets tristement nourrissants ,

Le hareng , le saumon , l'escargot , la grenouille ,

Force maniveaux d'éperlans ,

Des pois , des choux , l'ognon , la rave , la citrouille ,

L'écrevisse de mer , et les oursins piquants ,

La sauterelle et la favonille.

Quand le carême rend les esprits languissants ,

Le moyen que le sang dedans nos veines bouille ?

C'est de toi seul , Apollon , que j'attends

Que par tes riches dissolvants

Mon organe enfin se dérouille

De la noire crasse des sens.

Maintenant que l'hiver a fait place au printemps ,

Que le rossignol chante , et le ruisseau gazouille ,

Je veux chanter Louis , ce roi des conquérants ,

Encor qu'il ait épuisé nos encens.

S'il n'eût borné ses exploits éclatants ,

De l'univers entier il eût eu la dépouille ;

Mais puisqu'il ne veut plus voir ses lauriers sanglants ,

Admiron dans la paix ses faits resplendissants.

Il détruit l'hérésie , et sur ses partisans

Fait tonner ses arrêts sans que personne grouille ;

Il chasse la discorde aux regards frémissants ;

Cette vieille Aleçon qui toujours les yeux rouille ,

Qui , par ses noirs poisons et ses traits séduisants ,

Du temple de Janus les portes déverrouille ,

Ce nouveau Jupiter sait punir les Titans.

On est sûr de sa perte aussitôt qu'on s'y brouille.  
 Son bras lance la foudre aux bords mahométans,  
 Et la terre d'Alger flambe comme la houille :  
 Mais il sait pardonner aux Génois arrogants,  
 Quand au pied de son trône un doge s'agenouille.  
 Aux sanglants jeux de Mars, en ces belliqueux champs,

L'Espagnol, ce coquefredouille,  
 Va toujours à l'école, et perd toujours bredouille.  
 Des aigles mutinés, des lions rugissant;

Il a rendu les efforts impuissants.  
 Toujours en sa faveur, par ses bras triomphants,  
 Des combats incertains le chaos se débrouille.  
 On compteroit plutôt les épis ondoyants  
 De la blonde Cérès dans les champs de la Pouille,  
 Le doux fruit de Langets et de la plaine d'Ouille,  
 Que le nombre infini de ses faits étonnants.  
 De sa haute vertu quels traits éblouissants !

Dans les périls les plus pressants,  
 Quand l'homme intérieur dans son néant se fouille,  
 Il supporte en Caton les maux les plus cuisants.

Veuillent les dieux tout-puissants

Oùir nos vœux reconnoissants !

Que Lachésis du fuseau de nos ans  
 Dévide tout le fil pour grossir sa quenouille !

## AUTRE RÉPONSE

DE M. L'ABBÉ GENEST. 1687.

JE trouvé dans tes vers un son qui me chatouille ;  
Personne n'écrit comme toi :

Tout ce que tu dépeins , je le sens , je le voi.  
Parles-tu d'un ruisseau ? je l'entends qui gazouille ;  
Plaines-tu le triste état des amants malheureux ?  
Leur disgrâce me touche , et je pleure avec eux.

Il n'est point de sujet qui te mette en bredouille :

Ta muse , en quittant ses moutons ,  
Quitte son air champêtre , et sur de nouveaux tons  
Chante un guerrier chargé d'une illustre dépouille.  
Non , je ne vois que toi qui puisse également  
Animer un héros , et former un amant.

On a beau te gêner par des rimes en ouille ,  
Pour louer ce grand roi qui sur le bord du Rhin

Fut plus tranquille et plus serein  
Qu'il ne l'est à la plaine d'Ouille ,  
Tes vers coulant toujours avec rapidité ,  
Tu le conduis sans peine à l'immortalité.

Son auguste portrait , qu'un tas d'auteurs barbouille ,  
Pour pouvoir s'achever a besoin de ta main ,

Qui , passant tout esprit humain ,  
Ne craint ni les vers ni la rouille.

C'est à toi de chanter tant de faits inouis ,  
Et le ciel te devoit au siècle de Louis.

AU R. P. BOUHOURS,

SUR SON LIVRE DE L'ART DE BIEN PENSER SUR LES  
OUVRAGES D'ESPRIT. 1687.

---

DANS une liste triomphante  
De célèbres auteurs que votre livre chante  
Je ne vois point mon nom placé.  
A moi, n'est-il pas vrai ? vous n'avez point pensé.  
Mais aussi dans le même rôle  
Vous avez oublié Pascal,  
Qui pourtant ne pensoit pas mal.  
Un tel compagnon me console.

---

SUR LE MÊME OUVRAGE. 1687.

---

On voit, par le recueil qu'il vient de mettre au jour,  
Qu'il lit et prose et vers de folie et d'amour ;  
Cela vaut beaucoup mieux que de prendre la peine  
De débrouiller saint Augustin,  
Le dur Tertullien et l'obscur Origène.  
Il vaut mieux commenter Ovide et La Fontaine,  
Et les plus beaux endroits de Bussi-Rabutin.

## CHANSON

DE M. DE SAINT-GILLES<sup>1</sup>,

MOUSQUETAIRE,

sur le bruit qui attribuoit à madame DESHOULIÈRES  
la parodie de l'opéra d'ACHILLE qu'il avoit faite.

---

Air : Réveillez-vous, belle endormie. 1687.

**P**OURQUOI, savante Deshoulières,  
M'enlevez-vous dix-huit couplets ?  
Quoi ! n'êtes-vous pas assez fière  
Des beaux vers que vous avez faits ?

Restituez donc à Saint-Gilles  
Le foible honneur de ses chansons :  
Contentez-vous de vos idylles,  
Et retournez à vos moutons.

---

<sup>1</sup> Le public a vu avec plaisir quelques poésies de ce Saint-Gilles, qui se confina dans un cloître, ayant mal fait son devoir à la bataille de Ramillies.



## R É P O N S E

DE MADAME DESHOULIÈRES

A M. DE SAINT-GILLES.

---

sur le même air.

**S**i le public, à l'aventure,  
A répandu sous notre nom  
L'agréable et vive peinture  
De l'opéra de Campistron ;

Il ne vous a pas fait d'outrage,  
N'en soyez pas mal satisfait ;  
Ce n'est pas tant pis pour l'ouvrage,  
Quand on dit que nous l'avons fait.

---

## É P Î T R E

A MADAME DE MAINTENON. 1688.

---

**T**oi dont la piété, la vertu, la sagesse,  
Sont les fruits d'un esprit et d'un cœur sans faiblesse,  
Que sans étonnement on ne peut regarder,  
Toi que le ciel conduit et traite en favorite ;

Maintenon, pour qui vient de se raccommoder

La fortune avec le mérite ;

Daigne par tes divins regards

Rassurer mon ame éperdue.

La carrière où je cours ne présente à ma vue

Que des périls de toutes parts.

Combien de beaux esprits entendons-nous se plaindre

De n'avoir encor pu, malgré tout leur savoir,

Arriver à ce but où je voudrois atteindre !

Mais cependant qu'aurois-je à craindre,

Si tu soutenois mon espoir ?

N'es-tu pas en ces lieux l'arbitre souveraine

De la gloire où nous aspirons ?

Hélas ! sans ton aveu follement nous courons

Après cette chimère vaine.

Ainsi Rome vit autrefois

Un de ses citoyens, sorti du sang des rois,

Sous un prince moins grand, moins aimé, moins habile.

Que le héros dont nous suivons les lois,

Décider des chansons d'Horace et de Virgile.

Mais tandis que Mécène étoit leur ferme appui,

Son esprit vaste et fort, à tout pouvant suffire,

N'en soutenoit pas moins le fardeau de l'empire :

Il partageoit d'Auguste et la joie et l'ennui.

Encor que le ciel t'ait fait naître

D'un sexe moins parfait peut-être,

Il t'a fait un destin plus beau, plus grand qu'à lui.

La plus entière confiance,

Louis ne l'a-t-il pas en toi ?

Par ce qu'il commet à ta foi,

N'a-t-il pas raccourci l'effroyable distance

Que met la suprême puissance

Entre une sujette et son roi ?

Mais par le vif éclat des vertus les plus pures  
Tu brilles plus encor que par tant de grandeurs ;

Et tu n'as point ces fiertés dures  
Qui font aux malheureux sentir tous leurs malheurs.  
Tes soins ont prévenu les tristes aventures  
Où l'extrême besoin jette les jeunes cœurs.  
Ah ! que ces soins pieux, chez les races futures,  
T'attireront d'adorateurs !

Contre la cruauté des fières destinées

Ils donnent, ces soins généreux,  
Un asile sacré, vaste, durable, heureux,  
A d'illustres infortunées.

Quelle gloire pour toi, modeste Maintenon,  
Dans un si beau dessein d'avoir servi de guide  
A ce grand roi qui vient d'éterniser son nom  
Par une piété solide !

Souvent cette vertu n'est pas avec ses sœurs :  
Elle fuit de la cour la pompe et les douceurs ;  
Mais son fameux exemple aujourd'hui l'y rappelle ;  
La naissance, l'esprit et la valeur, sans elle,  
Ne conduisent plus aux honneurs.

Maintenon, dans ces vers c'est mon cœur qui s'explique ;  
A tes grands destins j'applaudis.

Loin de savoir flatter, apprends que je me pique  
De cette candeur héroïque

Qu'au nombre des vertus on recevoit jadis.  
Triste jouet du sort, mais desintéressée,  
Par un sordide espoir je ne suis point poussée ;  
Et je t'admire enfin, puisque je te le dis.  
Non, depuis que des dieux je parle le langage,  
Je n'ai point, on le sait, prodigué mon encens.

Je n'avois avant toi jamais rendu d'hommage  
Qu'à Louis seul, pour qui je sens  
Toute la tendresse où s'engage  
Un cœur respectueux et sage  
Qui s'est mis au-dessus du commerce des sens.  
Goûte donc un plaisir que ne connoît personne,  
Hors le héros que je chéris.  
Les louanges sont d'un grand prix,  
Lorsque c'est le cœur qui les donne.

---

## CAPRICE.

---

VERS les bords d'un ruisseau dont l'onde vive et pure  
Des arbres d'alentour entretient la verdure,  
Iris dont les chansons, Iris dont les appas  
Ont fait voler le nom de contrée en contrée,  
D'un profond ennui pénétrée,  
Conduisoit lentement ses pas.  
Ni le naissant émail d'une jeune prairie,  
Ni le doux murmure des eaux,  
Ni le tendre chant des oiseaux,  
Ne dissipoit sa rêverie.  
Enfin, s'écria-t-elle, Amour,  
Tu ne fais plus couler mes larmes !  
Je ne soupire plus, je ne sens plus d'alarmes !  
Tranquillité, vous êtes de retour !  
Mais que dans ce bonheur je trouve peu de charmes !  
En perdant mes transports, mes craintes, mes désirs,  
Hélas ! que j'ai perdu de biens et de plaisirs !

Ah ! le repos n'est pas aussi doux qu'on le pense ;  
Rien , dans ce triste état , n'occupe ni ne plaît ;

On fait tout avec nonchalance :

L'amour vaut cent fois mieux , tout dangereux qu'il est.  
A d'agréables maux son caprice nous livre ;  
On n'a point avec lui d'inutiles moments ;

Tout est plaisir pour les amants.

A sa tendresse , hélas ! pourquoi faut-il survivre ?  
Peut-on s'accoutumer à ne sentir plus rien ?  
Et pour les cœurs enfin le calme est-il un bien ?  
Non , non , reviens , Amour ; chasse par ta présence  
Cet ennuyeux loisir qui suit l'indifférence :  
Rassemble tous tes feux pour rallumer le mien.  
Hélas ! tu ne viens point ! vainement je t'appelle !

Que mon aventure est cruelle !

Malgré moi tu sus m'enflammer ;

Et quand je veux que mon feu renouvelle ,

Tu ne veux pas le rallumer.

Que t'auroit-il coûté de me soumettre encore ?

Pourquoi refuses-tu mes vœux ?

Tes plaisirs ne sont point le secours que j'implore ,

Je ne demande pas de ces destins heureux

Que l'on désire tant , que tu fais quand tu veux .

A toutes tes rigneurs je suis accoutumée.

La haine de l'ingrat qui m'avoit su charmer

Me défend de prétendre au plaisir d'être aimée ;

Je ne veux que celui d'aimer.

Qu'à s'alarmer , hélas ! mon esprit est facile !

Qu'est-ce qui me fait voir que mes fers sont rompus ?

Qui m'a dit que je suis tranquille ?

Souhaiter de l'amour , est-ce n'en avoir plus ?

Que de confus transports ! et quelle incertitude !

Mais mon destin n'est plus douteux.  
Je vois ce beau berger, ce berger orgueilleux  
Pour qui seul j'ai senti tout ce qu'a de plus rude  
Un amour tendre et malheureux.

Ah ! je sens renaître à sa vue  
Ces tourments qui faisoient mes plus ardents souhaits.  
Le trouble se répand dans mon ame éperdue ;  
Je te rends grace, Amour, j'aime plus que jamais.

---

## BILLET

A M. DOUJAT.

---

Vous dites que l'Amour vous range sous sa loi,  
Et que ce dieu se sert de moi  
Pour établir chez vous son tyrannique empire,  
Et pour faire changer votre volage humeur.  
Tircis, si sans railler vous avez pu le dire,  
Vous ne connoissez pas ce que sent votre cœur.

Vous ne cherchez point à me voir,  
Et l'on ne vous voit point avoir,  
Quand vous me rencontrez, certaine impatience  
De me conter quelque chose de doux.  
Vous avez des rivaux sans en être jaloux ;  
Et vous supportez mon absence  
Sans peine, sans pleurs, sans ennui.  
Tircis, l'Amour n'est point de votre connoissance ;  
Vous prenez sa sœur pour lui.

## É P Î T R E

A M. LE DUC DE MONTAUSIER,

sur la prise de Philisbourg. 1688.

---

LE dieu couronné de pavots  
A peine ce matin m'avoit abandonnée,  
Qu'Apollon à mes yeux encore à demi clos  
S'est fait voir de lauriers la tête environnée,  
Lui que j'avois prié, depuis près d'une année,  
De ne plus troubler mon repos.

Viens chanter, m'a-t-il dit, viens ; il faut te résoudre  
A célébrer encor de glorieux exploits.  
Louis à son dauphin vient de prêter sa foudre ;  
Et ce jeune héros , dont tout suivra les lois ,  
A, pour son coup d'essai , mis Philisbourg en poudre.  
Quel plus noble emploi pour ta voix ?

Apollon , à ces mots , m'a présenté sa lyre ,  
Dont j'ai déjà tiré tant d'agréables sons :  
Je l'ai prise ; et , malgré les maux dont je soupire ,  
Pleine du beau feu qu'il m'inspire ,  
Je vais recommencer d'héroïques chansons.

Illustre Montausier, daigne les faire entendre :

Au vainqueur à qui je les doi.

Sur elles tu sauras répandre

Un charme à qui son cœur se laissera surprendre.

Sers mon zèle , et dis-lui pour moi :

La saison, la nature, et l'art, unis ensemble,  
Ont fait pour Philisbourg des efforts inouis :  
Tu les a surmontés ; par toi l'empire tremble ;  
Tu ressembleras à Louis,  
Grand prince, s'il se peut que quelqu'un lui ressemble.

Je m'étois attendue à tout ce que tu fais.  
Le dieu des vers dans ses oracles,  
Quoi qu'on ait dit, ne ment jamais.  
Lorsqu'un fils vint remplir tes plus tendres souhaits,  
Apollon, par ma bouche, annonça les miracles  
Que tu ferois, lorsque la paix  
A ta fière valeur ne mettroit plus d'obstacles.

Tu n'as que trop tenu ce qu'il avoit promis.  
Exposé nuit et jour au feu des ennemis,  
On t'a vu mépriser en jeune téméraire  
Mille et mille volantes morts ;  
Et l'on diroit, à te voir faire,  
Que tu crois qu'en naissant on ait plongé ton corps,  
Comme celui d'Achille, au fond des eaux fatales  
Qui voyent sur leurs sombres bords  
Des rois et des bergers les fortunes égales.

Qu'on vient de découvrir de vertus dans ton cœur !  
Et que tu fais du temps un glorieux partage !  
Que ce partage cause et de joie et de peur !  
Peut-on regarder, sans frayeur,  
Les différents périls où ta valeur t'engage ?  
Peut-on, sans t'adorer, te voir donner tes soins,  
Tantôt à pourvoir aux besoins  
Des guerriers que la gloire a couverts de blessures,



Et tantôt à tracer de fidèles peintures  
Des grandes actions dont tes yeux sont témoins ?

Le Soleil, infortuné père  
D'un fils indocile, imprudent,  
Depuis que Philisbourg a senti ta colère,  
Moins lumineux et moins ardent,  
D'un cours précipité passe à l'autre hémisphère,  
Il remplit à regret son glorieux emploi ;  
Tu renouvelles sa tristesse,  
Lorsqu'il te voit conduire avec tant de sagesse  
Les desseins dont Louis s'est reposé sur toi.

De quel œil penses-tu que l'Europe regarde  
Ce que tu viens d'exécuter ?  
Tant d'états, qu'en deux mois ton bras vient d'ajouter  
Aux états que le ciel te garde,  
Lui font voir tout ce qu'on hasarde,  
Et tout ce qu'on s'apprête encore de regrets,  
Quand on irrite un roi de qui rien ne retarde  
Ni les desseins ni les progrès.

Quelque loin que ta gloire aujourd'hui soit allée,  
Elle fait le plaisir du plus sage des rois,  
Quand il voit ta prudence à ta valeur mêlée  
Assurer le bonheur de l'empire françois.  
Plus sûr de son dessein que ne fut autrefois  
Le tonnant rival de Pélée,  
Il ne craint point qu'un fils efface ses exploits.

Arrête une course si belle ;  
Aux douceurs du repos la saison te rappelle :  
Mars fuit les aquilons, et cherche les zéphyr.  
Viens sécher les beaux yeux d'une auguste princesse,

Viens remplir ses plus doux désirs :  
 Ton ardeur pour la gloire alarme sa tendresse ;  
 L'inquiétude et la tristesse  
 En ton absence ont pris la place des plaisirs.

Tu jouis, Montausier, du doux fruit de tes peines ;  
 Ton jeune Achille est triomphant  
 De l'orgueil des aigles romaines :  
 Vainement contre lui l'empire se défend.  
 Philisbourg, Franckendal, Manheim, Trèves, Mayence,  
 Que leurs dieux n'ont pu garantir,  
 Font bien voir de quel sang le ciel l'a fait sortir,  
 Et quelle habile main cultiva dès l'enfance  
 La valeur du héros qui vient d'assujettir  
 Et du Neckre et du Rhin l'orgueilleuse puissance.

Sur nos sacrés autels on voit fumer l'encens  
 Pour une si grande victoire :  
 Tout retentit ici du doux bruit de sa gloire ;  
 Mais rien n'est comparable aux transports que je sens.  
 Oui, l'amitié, l'estime, et la reconnaissance,  
 Que depuis long-temps je te doi,  
 Me font bien mieux sentir qu'au reste de la France  
 Un succès dont l'éclat rejaillit jusqu'à toi.

---

## BALLADE.

VOTRE bonne foi m'épouvante ;  
 Vous croyez trop légèrement.  
 Si l'on aimoit fidèlement,

Serois-je encore indifférente ?  
 Être la dupe des douceurs  
 D'une troupe vaine et galante  
 Est le destin des jeunes cœurs.  
 De cette conduite imprudente  
 Il n'est cœur qui ne se repente :  
 Tous les hommes sont des trompeurs.

Jeune, belle, douce, brillante,  
 Le cœur tendre, l'esprit charmant,  
 Des malheurs de l'engagement  
 Ne prétendez pas être exempté.  
 Affectons-nous quelques rigueurs ;  
 On se rebute dans l'attente  
 Des plus précieuses faveurs.  
 La tendresse est-elle contente ;  
 On entend dire à chaque amante :  
 Tous les hommes sont des trompeurs.

Vous croyez que la crainte invente  
 Les dangers qu'on court en aimant ;  
 S'il plaît à l'Amour, quelque amant  
 Un jour vous rendra plus savante.  
 Vers les dangereuses langueurs  
 Vous avez une douce pente ;  
 Vous soupirez pour des malheurs  
 Dont vous paraissez ignorante.  
 Vous mériterez qu'on vous chante :  
 Tous les hommes sont des trompeurs.

## E N V O I.

Si, pour vous épargner des pleurs,  
 Ma raison n'est pas suffisante,

Regardez ce que représente  
Le serpent caché sous les fleurs.  
Il nous dit : Tremblez, Amarante ;  
Tous les hommes sont des trompeurs.

---

## A I R.

---

L'AIMABLE printemps fait naître  
Autant d'amours que de fleurs ;  
Tremblez, tremblez, jeunes cœurs.  
Dès qu'il commence à paroître,  
Il fait cesser les froideurs ;  
Mais ce qu'il a de douceurs  
Vous coûtera cher peut-être.  
Tremblez, tremblez, jeunes cœurs ;  
L'aimable printemps fait naître  
Autant d'amours que de fleurs.

---

## É P Î T R E

A M. LE MARÉCHAL DUC DE VIVONNE,

VICE-AMIRAL DE FRANCE.

---

Vous que Neptune a vu cent fois  
Vainqueur des ennemis du plus grand roi du monde,

Vous qui n'avez pas fait moins de fameux exploits  
En terre ferme que sur l'onde ;  
Généreux maréchal, conservez tous mes droits.  
Un puissant ennemi contre moi se déclare,  
Contre qui je sens bien que je ne puis tenir ;  
Pour m'ôter l'honneur, il prépare  
Tout ce que l'esprit peut fournir.  
La fortune, pour moi toujours impitoyable,  
Ne pouvoit, dans tout l'univers,  
Me faire un ennemi plus fort, plus redoutable,  
Que l'illustre duc de Nevers.  
Ah ! seigneur, à ce nom vous changez de visage.  
Hélas ! je devois bien prévoir  
Que l'amitié qui vous engage  
L'emporteroit sur le devoir,  
Et que, sans vous en émouvoir,  
Vous verriez mon honneur faire un triste naufrage.  
Cependant vous savez combien l'honneur est cher ;  
Vous savez que Louis ordonne  
Que vous fassiez punir, sans excepter personne,  
Ceux qui veulent nous l'arracher.  
Je le perdrai pourtant, si votre ordre n'empêche  
Qu'on ne l'attaque fortement.  
Ce n'est pas véritablement  
Ce certain honneur qu'on nous prêche  
Qu'il faut garder soigneusement :  
C'est l'honneur de chanter mieux que tous nos Orphées  
L'invincible et sage Louis.  
J'ai sur eux remporté de glorieux trophées ;  
Et Nevers, favori des neuf savantes fées,  
Veut m'ôter, par ses chants, l'honneur dont je jouis.

## STANCES.

DANS un charmant désert où les tendres Zéphyr  
Folâtaient tous les jours avec la jeune Flore,  
Je forme d'innocents desirs,  
En songeant au berger que j'aime et qui m'adore;  
Et je rêve à tous les plaisirs  
Que, s'il étoit ici, je goûterois encore.

Hélas ! cent fois la nuit, hélas ! cent fois le jour,  
Je m'imagine voir, dans ce bois solitaire,  
Daphnis, près d'expirer d'amour,  
Me dire en soupirant : L'astre qui nous éclaire  
Ne voit rien, quand il fait son tour,  
Qu'on doive comparer au bonheur de vous plaire.

Lorsqu'auprès d'un ruisseau par mes larmes troublé  
Je m'amuse à chanter par quelle violence  
Mon esprit se trouve accablé  
Des cruelles douleurs d'une si longue absence,  
Toujours un soupir redoublé  
De ma triste chanson vient rompre la cadence.

Pour flatter ma douleur je ne sais que choisir;  
Le chant des rossignols, le bruit d'une fontaine,  
Rien ne charme mon déplaisir;  
J'en parle si souvent aux nymphes de la Seine,  
Que je ne donne pas loisir  
Aux échos d'alentour de prendre un peu d'haleine.

Vous que j'ai tant gravé sur les bords d'alentour,  
 Beau nom de ce berger si cher à ma mémoire,  
     Croisiez comme fait notre amour,  
 Comme fait ma douleur, et comme fait sa gloire,  
     Afin de témoigner un jour  
 Une fidélité qu'on aura peine à croire.

Et toi, tyran des cœurs, enfant délicieux,  
 Dont l'empire s'étend sur toute la nature,  
     Amour, ramène dans ces lieux  
 L'aimable et cher auteur des peines que j'endure;  
     Ou la mort, en fermant mes yeux,  
 A ton divin pouvoir s'en va faire une injure.

## A I R.

**N**e pourrois-je donc point connoître  
 Quel est ce redoutable Amour  
 Qui de mon jeune cœur un jour,  
 A ce qu'on dit, sera le maître?  
 Ce berger si charmant, si beau,  
 Qui sous nos chênes verts tous les soirs vient m'attendre,  
 Et qui connoît quelle herbe est propre à mon troupeau,  
 Ne pourroit-il pas me l'apprendre?

## A. M. GARNIER.

UNE bourse dans ce temps-ci,  
Où, même chez les gens du plus haut caractère,  
A travers la dorure éclate la misère,  
Est, il faut l'avouer ici,  
Un meuble assez peu nécessaire,  
A peu près tout autant qu'un vieux amant transi  
L'est à jeune et coquette fille.  
Cependant, comme à l'homme, ayant souvent codille,  
Et quatre matadors aussi,  
On pourroit aisément trouver quelque ressource;  
Recevez mon présent, et qu'auprès d'un bon feu  
Le démon qui préside au jeu  
De lous tous les jours remplisse cette bourse.  
Damon, d'un semblable secours  
Vous avez, selon moi, plus besoin que personne;  
Vous que votre penchant porte à donner toujours,  
Sans vouloir jamais qu'on vous donne,  
Et dont l'esprit, plus fort que les autres esprits,  
Et plus plein de délicatesse,  
Fait voir pour la fortune un généreux mépris.  
Si cette inconstante déesse,  
A qui par vanité nous sacrifions tous,  
Avoit moins d'injustice et de scélératesse,  
On n'auroit lieu de faire aucun souhait pour vous.



A I R.

---

TANDIS que vous êtes belles,  
Des cœurs soumis-et fidèles  
Écoutez les doux soupirs;  
Riez, charmante jeunesse,  
Des leçons que fait sans cesse  
Contré les tendres désirs  
La raison aux airs sévères.  
Eh ! sont-ce là ses affaires ?  
Se connoît-elle en plaisirs ?

---

A I R.

---

I L est temps de nous alarmer.  
De l'amoureux Daphnis fuyons le tendre hommage ;  
La rigueur est souvent d'un difficile usage.  
Ah ! de quelque fierté qu'un cœur puisse s'armer,  
Lorsqu'un amant qui plaît parle un certain langage ,  
Il en coûte moins pour aimer,  
Qu'il n'en coûte pour être sage.

## ÉPÎTRE

A M. LE DUC DE MONTAUSIER.

20 décembre 1689.

**S**UR vos lettres, sur vos discours,  
( On ne peut pas de meilleurs gages )  
Je crois, seigneur, que mes ouvrages  
Vous ont plu, vous plairont toujours.

Dans cette juste confiance  
Qui fait mon plaisir le plus doux,  
Je vous en offre un qui, je pense,  
N'a jamais été vu de vous.

Si de l'examiner vous vous donnez la peine,  
Son tour ne vous déplaira pas ;  
Et vous n'y trouverez, sans faire trop la vaine,  
Rien de guindé ni rien de bas.

Comme de son travail d'ordinaire on s'entête,  
Ce que je dis du mien fait sur vous peu d'effet.  
Il n'est sans doute point parfait ;  
Mais mon excuse est toute prête :  
J'étois jeune quand je l'ai fait.

Belle excuse à donner ! me direz-vous peut-être  
D'un air brusque, d'un ton fâché.  
Falloit-il le faire paroître  
Que vous ne l'eussiez retouché ?

DE MADAME DESHOULIÈRES. 243

Ah ! seigneur , depuis quatre lustres ,  
Pour faire qu'il soit sans défauts ,  
Une troupe d'amis illustres  
A joint ses soins à mes travaux .

Mais , soins infortunés , et travaux inutiles !  
Les enfants que l'hymen fournit  
A corriger sont moins faciles  
Que tous les enfants de l'esprit .

Tel est celui pour qui j'espère  
Ce généreux secours éprouvé tant de fois ;  
Apollon n'en est pas le père ,  
C'est à l'hymen que je le dois .

Je voudrois fort qu'il plût . Mais , seigneur , il me semble  
Qu'il faut , pour prévenir le monde en sa faveur ,  
Qu'il puisse aller par vous au héros qui rassemble ,  
Avec la qualité d'équitable vainqueur ,  
La piété sincère et la fière valeur ,  
Vertus qu'on ne voit guère ensemble .

---

A U M Ê M E .

---

A MI ferme et fidèle , unique et sûr asile  
Pour le mérite malheureux ,  
Prodige de la cour , ennemi généreux  
De la complaisance servile ;

Illustre Montausier, l'honneur de ces climats,  
Pour qui les portes du trépas  
Ont semblé si long-temps ouvertes,  
Qui pourroit vous connoître, et ne pas regarder  
Comme la plus grande des pertes  
Une mort que le ciel ne peut trop retarder ?

Tandis que d'une ame héroïque  
Vous souteniez des maux si longs, si douloureux ;  
Tandis que gémissoit pour vous la voix publique  
(Éloge qui n'est point douteux),  
Nos cœurs ne furent pas les seuls qui s'affligèrent :  
Ces dieux à qui la crainte éleva des autels,  
A ce qu'on m'a dit, partagèrent  
L'inquiétude des mortels.

Dans le doux loisir que vous donne  
L'heureux retour d'une santé  
Qui doit vous faire voir encor plus d'une automne,  
Écoutez-moi, voici ce qu'on m'en a conté.

Un dieu de votre connoissance,  
Capricieux, cruel, et qu'on appelle Amour,  
A la nymphe aux cent voix demandoit l'autre jour :  
Que fait-on maintenant en France ?  
Car vous n'ignorez pas, je pense,  
Que je ne n'habite plus dans ce charmant séjour.

Ce qu'on y fait ? répondit-elle.  
Louis, dont autrefois vous étiez satisfait,  
S'y prépare à punir l'audace criminelle  
Des nombreux ennemis que sa gloire lui fait  
Le goût pour ces sortes d'ouvrages  
Qu'inspirent les savantes sœurs

S'y perd faute de protecteurs.

On y fait peu de cas de vos doux badinages :

Le vin, le jeu, la chasse, y paroissent meilleurs ;

Et le petit nombre des cœurs

Pour qui le mérite a des charmes

Y sent pour Montausier les plus vives alarmes ;

Il a de mortelles langueurs.

Quoi ! Montausier perdre la vie !

S'écria cet enfant qui vous a fait aimer

De l'incomparable Julie

Que le ciel avoit pris tant de soin de former.

Cruelle Renommée ! ah ! que viens-je d'entendre ?

En achevant ces mots, il pâlit, il trembla ;

Il ne voulut plus rien apprendre ,

Et vers Jupiter il vola.

Est-ce ainsi, maître du tonnerre ,

Lui dit-il brusquement devant les autres dieux ,

Que vous veillez sans cesse au bonheur de la terre ?

De la troupe des maux le plus pernicieux

Déclare à Montausier une cruelle guerre.

Est-il des jours plus précieux ?

Eh ! d'où vient qu'Apollon, qui dans ce coin rumine

Quelques inutiles chansons ,

Et qui, divinité de deux ou trois façons ,

Se mêle de la médecine ,

Ne cherche point quelque racine

Qui guérisse l'appui de ses chers nourrissons ?

Quoi ! je verrai périr comme un homme ordinaire

Un ami dont le cœur me respecta toujours ,

Et qui m'a garanti de tous les mauvais tours

Que de tout temps l'Hymen est en droit de me faire !  
Non, non, pour Montausier j'obtiendrai du secours ;  
Vous avez intérêt de ne me pas déplaire.

Mais ne diroit-on pas qu'être de ses amis,  
S'écria le dieu de la Thrace ,

Exempte de souffrir la fatale disgrâce

Où tous les hommes sont soumis ?

Amour, vous portez loin l'audace :

Vous devriez être content

Que ce mortel, cet homme illustre ,

Pour qui vous vous empressez tant ,

Ait fini le seizième lustre.

Dans le plus terrible danger ,

Je l'ai vu tant de fois si peu se ménager ,

Tant de fois de larges blessures

Mes yeux ont vu le fer et le feu le couvrir ,

Qu'il ne devoit plus être en état de mourir.

A cette belle remontrance ,

L'Amour, depuis long-temps irrité contre Mars ,

Gardoit un dangereux silence ,

Et promenoit sur lui d'étincelants regards.

Entre ces dieux cruels le désordre alloit naître ,

Si le grand Jupiter, toujours bon, toujours doux ,

N'eût appelé l'Amour, pour lui faire connoître

Que du fatal instant il n'étoit pas le maître.

Au fier Destin adressez-vous ,

Lui dit-il ; je le vois paroître.

Alors le petit dieu mutin ,

Oubliant tout d'un coup Mars et sa réprimande ,

Les yeux baignés de pleurs , harangua le Destin :

O vous à qui rien ne commande ,

○ vous.... Ne me fais point de discours superflus,  
Interrompt l'être inflexible :

Je sais ce que tu crains ; mais ne t'afflige plus.  
De tout temps j'ai marqué dans ce livre terrible  
Qui de tous les mortels règle les actions  
Que Montausier verra cette ligue orgueilleuse ,  
Malgré les vains efforts de tant de légions ,  
Apprendre aux autres nations !  
Des exploits de Louis la suite merveilleuse.

Je ne vous dirai point quels furent les transports  
Du dieu dont tout connoit la puissance suprême ;  
Pour les représenter l'éloquence elle-même  
Feroit d'inutiles efforts.

Il me semble qu'il dut , dans l'excès de sa joie ,  
Sentir tout ce que j'ai senti  
Quand j'appris que des maux où vous étiez en proie  
Le ciel vous avoit garanti.

Ne traitez point , seigneur , ceci de bagatelle ;  
Ce que je vous écris , je le tiens de bon lieu.  
Est-il rare qu'une mortelle  
En commerce avec plus d'un dieu  
Sache du ciel quelque nouvelle ?

---

A M. LE MARQUIS

DE MARCILLY,

pour le jour de la Saint-Louis. 1690.

---

Pour imiter votre patron,  
Non pas en tout, mais en partie,  
Car de la sainteté vous n'avez nulle envie,  
Vous voulez, marquis, ce dit-on,  
Aller crever en Hybernie.  
Ne vous récriez point sur la comparaison  
De la gent irlandoise à la gent sarrasine ;  
C'est tout ufi : et s'il faut que l'humeur paladine  
Vous fasse guerroyer en ce maudit canton,  
Je gage Marmuse et Mignon<sup>1</sup>  
Que vous regretterez ma mauvaise cuisine.

---

A M. LE BARON

DE BRETEUIL,

introduceur des ambassadeurs.

---

Quand de mes intérêts vous voulez vous charger,  
Songez-vous à ce que vous faites ?

---

<sup>1</sup> Chat et écureuil.



Contre qui le voudra j'offre ici de gager  
 Deux ou trois tendres chansonnettes  
 Que mon étoile à corriger  
 Vous coûteroit plus qu'à changer  
 Toutes les prudes en coquettes.

Ne me renvoyez point à certains cheveux gris  
 Sur lesquels ; au retour de la célèbre ville  
 Qui fut le berceau de Virgile,  
 Se récrièrent tant Versailles et Paris,  
 Et qu'en homme rempli d'adresse  
 Vous donnez tous les jours aux mères, aux maris,  
 Pour garants de votre sagesse.

A quoi vous serviroit de prendre ce détour ?  
 J'ai l'honneur de vous bien connoître.  
 Daphnis, affectez de paroître,  
 Autant qu'il vous plaira, dégoûté de l'amour :  
 Formé pour le sentir et pour le faire naître,  
 Vous m'avez bien la mine d'être  
 En commerce galant jusques au dernier jour.

Quand je dévoile ces mystères,  
 Je crois vous voir me dire avec un air grondeur :  
 Si pour aimer toujours le ciel a fait mon cœur,  
 De quoi vous mêlez-vous ? sont-ce là vos affaires ?

Non vraiment, ce ne les sont pas ;

Je ne suis point à me le dire.

Mais bien vous en a pris que je ne fais que rire  
 De l'affront que reçoit mon sexe en pareil cas.  
 Vous auriez fait d'Iphis le vilain personnage :  
 Oui, sans doute, ma perte eût été d'âge en âge  
 Célèbre par votre trépas,

Si j'avois pris, selon l'usage,  
La querelle de mes appas.

Plus je repasse dans ma tête  
Ce temps où, par malheur pour messieurs les époux,  
Vous alliez tous les jours de conquête en conquête,  
Et plus je trouve malhonnête  
Que vous n'ayez daigné rendre le mien jaloux.

Ceci n'est point plaisanterie.  
Pour vous, comme pour moi, c'est un vilain endroit.  
Tous deux vingt ans de moins, tous deux sous même toit  
Sans la moindre galanterie !  
O siècle ! ô mœurs ! qui le croiroit ?  
Est-ce ma faute ? est-ce la vôtre ?  
Parlez. Mais que vais-je éplucher ?  
Si les nœuds de l'Amour n'ont pu nous attacher,  
Tous deux vingt ans de plus, tous deux loin l'un de l'autre,  
Il est bien temps de s'en fâcher !

Mais, quand de nos tiédeurs j'aurois trouvé la cause,  
Il n'en seroit ni plus ni moins.

Remplissons notre esprit de plus solides soins ;

Daphnis, autre temps, autre chose.

Je vous quitte aujourd'hui d'hommages, de desirs ;

Exemple dans mon sexe assez grand, assez rare :

Après avoir passé la saison des plaisirs,

Au hasard des affronts que l'amour nous prépare,

Souvent nous pousseons des soupîrs.

Mais quelle vanité barbare

Fait que j'ose insulter à de pareils malheurs ?

Je mériterois bien de faire les honneurs

De quelque aventure bizarre,

Et d'être le jouet de nos jeunes seigneurs.

Éloignons cette idée ; elle est trop effroyable ,  
 Pour la conserver plus long-temps.  
 Tout ce qu'a l'amitié de tendres mouvements  
 M'en offre une plus agréable.  
 C'est à vous à tenir ce qu'elle me promet ;  
 Vous qui voulez, Daphnis, que ses nœuds nous unissent,  
 Et que de quelques soins vos soins me garantissent ;  
 C'est à vous d'empêcher que tout ce que permet  
 Une conduite négligente ,  
 Faute qu'ami d'humeur galante ,  
 A-peu-près comme vous , assez souvent commet ,  
 Fasse qu'un jour je me repente  
 Du doux engagement où l'amitié nous met.  
 Pour moi qui suis égale, et qui ne suis qu'amie ,  
 Vous ne devez pas avoir peur  
 De trouver au fond de mon cœur  
 Un seul moment du jour ma tendresse endormie.

---

## STANCES IRRÉGULIÈRES

sur les victoires remportées pendant la campagne  
 de 1690.

---

FILLE du ciel, aimable Paix,  
 Vous qui de tous les biens êtes toujours suivie,  
 Vous que l'aveugle erreur et la jalouse envie  
 Ont voulu d'ici-bas exiler pour jamais ;  
 Louis est triomphant sur la terre et sur l'onde ,

Ses nombreux ennemis sont confus, sont défaits ;  
Il va vous redonner au monde.

Si les secrets du ciel peuvent se pénétrer,  
Les glorieux succès qu'il accorde à ses armes  
Forceront la discorde et l'envie à rentrer  
Dans ces lieux destinés à d'éternelles larmes.

Où, je prévois qu'avant le temps  
Où les rossignols par leurs chants  
Font retentir les bois de plaintes amoureuses,  
Vous descendrez ici du céleste séjour.  
Plus ses armes seront heureuses,  
Plus tôt vous serez de retour.

Entre les bras de la Victoire  
On a vu ce héros déjà plus d'une fois,  
Pour n'écouter que votre voix,  
Imposer silence à sa gloire.  
Son ame, au-dessus des faveurs  
Que fait l'inconstante déesse,  
N'a point ce lâche orgueil ni ces dures rigueurs  
Qui mettent le comble aux malheurs  
D'un ennemi forcé d'avouer sa faiblesse ;  
Vice des vulgaires vainqueurs.  
Ici la même main qui terrasse relève ;  
Et toujours de Louis le triomphe s'achève  
Par le retour de vos douceurs.

Plus à ses peuples qu'à lui-même,  
Il ne voit qu'à regret ce qu'ils font aujourd'hui ;  
Et ses peuples, instruits à quel point il les aime,  
Goûteroient un plaisir extrême  
À donner tous leurs biens et tout leur sang pour lui.

Il voudroit qu'au milieu de ces brillantes fêtes  
 Qu'enfante un doux loisir dans les lieux où vous êtes  
 Tous ses sujets pussent vieillir.  
 Ce glorieux souci sans cesse l'accompagne ;  
 Des conquêtes qu'il fait, des batailles qu'il gagne,  
 Vous êtes le seul fruit qu'il prétend recueillir.

De rage et de douleur je les vois qui frémissent  
 Au bruit de ses fameux exploits,  
 Ces fiers princes qui vous haïssent,  
 Et qui, foulant aux pieds toutes sortes de lois,  
 Pour un usurpateur trahissent  
 Leur gloire et l'intérêt des rois.

La terre a bu le sang de leurs meilleures troupes ;  
 La mer, malgré les vents qui combattoient pour eux,  
 Péle-mêle a reçu vaisseaux, canons, chaloupes,  
 Soldats et matelots, dans ses gouffres affreux.  
 Goûtez, charmante Paix, une douce vengeance  
 Du mépris qu'ils ont fait de vos plus sacrés nœuds ;  
 Vous serez la ressource et l'unique espérance  
 De leur monstrueuse alliance  
 Qu'a cimentée un crime heureux.

## LA SOLITUDE.

### IDYLLE.

CHARMANTE et paisible retraite,  
 Que de votre douceur je connois bien le prix !

Et que je conçois de mépris  
Pour les vains embarras dont je me suis défaite !  
Que sous ces chênes verts je passe d'heureux jours !  
Dans ces lieux écartés que la nature est belle !  
Rien ne la défigure ; elle y garde toujours  
La même autorité qu'avant qu'on eût contre elle  
Imaginé des lois l'inutile secours.  
Ici le cerf, l'agneau, le paon, la tourterelle,  
Pour la possession d'un champ ou d'un verger,  
N'ont point ensemble de querelle ;  
Nul bien ne leur est étranger ;  
Nul n'exerce sur l'autre un pouvoir tyrannique ;  
Ils ne se doivent point de respects ni de soins ;  
Ce n'est que par les nœuds de l'amour qu'ils sont joints ;  
Et d'aïeux éclatants pas un d'eux ne se pique.  
Hélas ! pourquoi faut-il qu'en ces sauvages lieux  
Soient réservés des biens si doux, si précieux ?  
Pourquoi n'y voit-on point d'avare, de parjure ?  
N'est-ce point qu'entre vous, tranquilles animaux,  
Tous les biens sont communs, tous les rangs sont égaux,  
Et que vous ne suivez que la seule nature ?  
Elle est sage chez vous, qui n'êtes point contrainsts  
Par une loi bizarre et dure.  
Quelle erreur a pu faire appeler les humains  
Le chef-d'œuvre accompli de ses savantes mains ?  
Que pour se détromper de ces fausses chimères,  
Qui nous rendent si fiers, si vains,  
On vienne méditer dans ces lieux solitaires.  
Avec étonnement j'y voi  
Que le plus petit des reptiles,  
Cent fois plus habile que moi,  
Trouve pour tous ses maux des remèdes utiles.

Qui de nous, dans le temps de la prospérité,

A l'active fourmi ressemble ?

A voir sa prévoyance, il semble

Qu'elle ait de l'avenir percé l'obscurité ;

Et qu'étant au-dessus de la foiblesse humaine

Elle ne fasse point de cas

De tout ce qu'étale d'appas

La volupté qui nous entraîne.

Quels états sont mieux policés

Que l'est une ruche d'abeilles ?

C'est là que les abus ne se sont point glissés,

Et que les volontés en tout temps sont pareilles.

De leur roi, qui les aime, elles sont le soutien ;

On sent leur aiguillon dès qu'on cherche à lui nuire ;

Pour les châtier il n'a rien ;

Il n'est roi que pour les conduire,

Et que pour leur faire du bien.

En vain notre orgueil nous engage

A ravaler l'instinct qui dans chaque saison,

A la honte de la raison,

Pour tous les animaux est un guide si sage.

Ah ! n'avons-nous pas dû nous dire mille fois,

En les voyant être heureux sans richesse,

Habiles sans étude, équitables sans lois,

Qu'ils possèdent seuls la sagesse ?

Il n'en est presque point dont l'homme n'ait reçu

Dès leçons qui l'ont fait rougir de sa foiblesse ;

Et, quoiqu'il s'applaudisse, il doit à leur adresse

Plus d'un art que sans eux il n'auroit jamais su.

Innocents animaux, quelle reconnaissance

Avons-nous de tant de bienfaits ?

Des présents de la terre, hélas ! peu satisfaits,

Nous vous sacrifions à notre intempérance.

Quelle inhumanité ! quelle lâche fureur !

Il n'est point d'animal dont l'homme n'adoucisce

La brutale et farouche humeur,

Et de l'homme il n'est point d'animal qui fléchisse

Le cruel et superbe cœur.

De quel droit, de quel front est-ce que l'on compare

Ceux à qui la nature a fait un cœur barbare

Aux ours, aux sangliers, aux loups ?

Ils sont moins barbares que nous.

Font-ils éprouver leur colère

Que lorsque d'un chasseur avide et téméraire

Le fer ennemi les atteint,

Ou que lorsque la faim les presse et les contraint

De chercher à la satisfaire ?

Vaste et sombre forêt, leur séjour ordinaire,

N'est-ce, en vous traversant, que leur rage qu'on craint ?

Hélas ! combien de fois cette nuit infidèle

Que vous offrez contre l'ardeur

Dont au milieu du jour le soleil étincelle,

A-t-elle été fatale à la jeune pudeur !

Hélas ! combien de fois, complice

Et de meurtres et de larcins,

A-t-elle dérobé de brigands, d'assassins,

Et d'autres scélérats, aux yeux de la justice !

Combien avez-vous vu de fois

Le frère armé contre le frère

Faire taire du sang la forte et tendre voix,

Et dans l'héritage d'un père

Par le crime acquérir de légitimes droits !

Parlez, forêts : jadis une de vos semblables

Daigna plus d'une fois répondre à des mortels :



Quelles fureurs aussi coupables  
 Pouvons-nous reprocher à vos hôtes cruels ?  
 Si quelquefois entr'eux une rage soudaine  
 Les porte à s'arracher le jour,  
 Ce n'est point l'intérêt, l'ambition, la haine  
 Qui les anime ; c'est l'amour.  
 Lui seul leur fait troubler votre sacré silence ;  
 Amoureux, rivaux et jaloux,  
 Leur cœur ne peut souffrir la moindre préférence ;  
 La mort leur semble un sort plus doux.  
 D'une si belle excuse, au dur siècle où nous sommes,  
 On ne peut déguiser les maux que nous faisons ;  
 Non, des meurtres sanglants, des noires trahisons  
 L'amour ne fournit plus aux hommes  
 Les violents conseils ni les tendres raisons.

---

## A I R.

---

**T**RIOMPHEZ, aimable printemps,  
 Du long et triste hiver qui désole nos champs ;  
 Et redonnez à nos bocages,  
 En faveur des heureux amants,  
 De verts gazons, d'épais feuillages.  
 Qu'une agréable nuit règne au milieu du jour,  
 Et cachez les tendres mystères.  
 Revenez, hâtez-vous. Hélas ! votre retour  
 Est peut-être attendu par cent jeunes bergères.

---

## SUR LA MORT

### DE M. LE DUC DE MONTAUSIER.

---

IDYLLE. 1690.

**S**UR le bord d'un ruisseau paisible  
Olympe se livroit à de vives douleurs,  
Et, malgré ses autres malheurs,  
Au sort de Montausier attentive et sensible,  
Disoit, en répandant des pleurs :  
Qu'allez-vous devenir, belles infortunées,  
Muses qu'il protégea dès ses jeunes années ?  
Qu'allez-vous devenir, héroïques vertus,  
Vous qui, tremblantes, éplorées,  
Après vos temples abattus,  
Chez lui vous étiez retirées ?  
Les titres précieux dont furent revêtus  
Ces Grecs et ces Romains ornements de l'histoire  
Sont dus à ce héros d'immortelle mémoire,  
Qui, par des sentiers peu battus,  
Marcha d'un pas égal vers la solide gloire.  
Muses, vertus, hélas ! qui sera votre appui ?  
Et qui regardera comme d'affreux spectacles  
Votre misère et votre ennui ?  
Qui vous écoutera ? qui voudra, comme lui,  
Vous conduire, à travers d'innombrables obstacles,  
Au grand roi qui règne aujourd'hui ?

Ah ! qu'une telle perte ouvre de précipices !  
Qu'elle va vous livrer à d'injustes caprices !

Que de dédains et de dégoûts !

Muses, vertus, hélas ! l'ignorance et les vices  
Peut-être par sa mort triompheront de vous.

Injustice de la nature !

Les arbres dont l'ombrage embellit ces côteaux  
Ne craignent point des ans l'irréparable injure ;  
Leur vieillesse ne sert qu'à les rendre plus beaux :  
Après avoir d'un siècle achevé la mesure ,  
Ils passent bien avant dans les siècles nouveaux.

Où voit-on quelque homme qui dure  
Autant que les sapins, les chênes, les ormeaux ?

Mais pourquoi m'amuser, dans ma douleur mortelle ,  
A faire à la nature une vaine querelle ?

Arbres qui vivez plus que nous ,

Jouissez d'un destin si doux ;

J'ai bien d'autres sujets de murmurer contre elle.

Puis-je voir, sans blâmer des ordres si cruels ,

Qu'un de ces indignes mortels

Que dans sa paresse elle forme

De ce qu'elle a de plus mauvais

Plus tard que Montausier s'endorme

De ce fatal sommeil qui ne finit jamais ?

Un excès de douleur et de délicatesse

Porte ma colère plus loin.

Tout homme, quel qu'il soit, dont elle a pris le soin

De conduire la vie à l'extrême vieillesse ,

Quand il s'offre à mes yeux, les blesse.

Non, je ne saurois plus souffrir

Que de la fin d'un siècle ici quelqu'un approche,  
Sans lui faire un secret reproche  
Du long temps qu'il est à mourir.

Vous qu'avec une ardeur sincère  
J'invoquois pour sauver une tête si chère,  
Dieux, quelquefois ingrats et sourds,  
Seize lustres entiers ne firent pas le cours  
D'une vie également belle,  
Et qui devoit durer toujours,  
Si le mérite étoit un assuré secours  
Contre une loi dure et cruelle.  
Vous ne vouliez pas que son cœur  
Eût le plaisir de voir ce prince dont l'enfance  
Fut confiée à sa prudence  
Une seconde fois vainqueur  
Des fières nations que l'envie et l'erreur  
Osent armer contre la France.  
Vous êtes satisfaits. Les barbares efforts  
De la déesse qui délie  
Les invisibles nœuds qui joignent l'ame au corps  
Ont fait que sur les sombres bords  
Montausier a rejoint sa divine Julie <sup>1</sup>.  
Tous deux, malgré cette eau qui fait que tout s'oublie,  
Sentent encor de doux transports;  
Et tous deux sont suivis de ces illustres morts  
Qui, dans une saison aux muses plus propice,

---

<sup>1</sup> Julie-Lucine d'Angenne, duchesse de Montausier, connue auparavant sous le nom de mademoiselle de Rambouillet, surtout par les œuvres de Voiture.

Firent de leurs charmants accords  
Retentir si long-temps le palais d'Artenice,  
Tandis que des grands noms du héros que je plains  
Aux siècles à venir on transmet la mémoire,  
Et que les plus savantes mains  
Élèvent à l'envi des temples à sa gloire.

---

A I R.

---

Q'U'EST devenu cet heureux temps  
Où le chant des oiseaux, les fleurs d'une prairie,  
Et le soin de ma bergerie,  
Me donnoient de si doux moments ?  
Cet heureux temps n'est plus, et je ne sais quel trouble  
Fait que tous les plaisirs sont pour moi sans douceur.  
J'ignore ce qui met ce trouble dans mon cœur ;  
Mais auprès d'Iris il redouble.

---

A I R.

---

SUIVIR des rossignols, des zéphyr, des amours,  
Et couronné de fleurs nouvelles,  
Le printemps ramène toujours  
Les plaisirs avec les beaux jours :  
Mais, hélas ! ce n'est plus pour les amants fidèles.

## LETTRE A MADAME \*\*\*.

**J**E croyois ce matin ne vous aimer plus, madame; et le trouble secret avec lequel j'ouvre vos lettres ne me désabusoit point : je prenois cette émotion trompeuse pour l'effet d'un dépit que j'imaginois devoir être à l'épreuve de tous vos charmes. Mais à quoi sert, madame, de vous disputer quelque chose?

On se mutine aisément,  
On s'apaise tout de même,  
Et le raccommodement  
Redouble l'engagement.

Encore un dépit ou deux, et je vous aimerai jusqu'à la folie. Si j'étois sûre qu'il produisit un aussi bon effet chez vous, les menaces que vous me faites ne me donneroient guère d'inquiétude. Loin d'apaiser votre colère, que je prendrois de plaisir à l'irriter ! Mais, madame, vous m'avez trop bien instruite du pouvoir que vous conservez sur vous-même, pour prétendre à l'honneur de la détruire. Vous allez voir que, suivant vos ordres, je me souviens du jardin du Palais-royal.

Ce jardin où je vous ai vue,  
Tout désagréable qu'il est,

DE MADAME DESHOULIÈRES. 263.

A je ne sais quoi qui me plaît.  
Je n'y saurois entrer sans avoir l'ame émue ;  
J'y passe des jours sans ennui ,  
Moi qui traîne en tous lieux la douleur qui me tue.  
D'où vient..... Hélas ! Iris , je m'en suis aperçue :  
Ce charme ne vient pas de lui.

Que vous auriez de joie , madame , si je laissois  
à votre malice le loisir de réfléchir là-dessus ! et  
qu'elle auroit bientôt trouvé une raison au plaisir  
que me donne quelquefois une promenade où je  
vous laissai voir tout mon cœur ! Trouvez bon que  
je manque aujourd'hui de complaisance pour elle ;  
et que je vous explique ce qui enchante mes chagrins  
dans un lieu où quelque chose plus fort que ma  
raison me fait croire que je suis encore.

Ce n'est qu'à ma seule mémoire  
Que je dois des moments si doux.  
Ici tout me parle de vous ;  
Ici de votre cœur tout fait la tendre histoire.

Sur le bord de ces claires eaux ,  
N'ai-je pas vu vos yeux plus brillants et plus beaux ,  
Quoiqu'en tout temps , Iris , leur beauté soit extrême ?  
Ici je vous ai vu flatter mon jeune chien ,  
Là vous m'avez dit , Je vous aime.

.....  
Sous ces ombrages verts , où , sans autres témoins  
Que les rossignols et Zéphyre ,  
Vous avez , par vos tendres soins ,  
Adouci le tourment que je n'osois vous dire.

Dans ces bois où mon cœur poussa tant de soupirs,  
Où ce doux souvenir me rappelle sans cesse,  
Hélas ! Iris, que ma tendresse  
Me donne de tristes plaisirs !

Cette occupation ne durera pas encore long-temps. madame ; et je prétends bientôt aller goûter auprès de vous des plaisirs qui ne seront mêlés d'aucune amertume.

J'ai bien de la joie de la justice que madame rend à votre mérite. En échange, ayez-en un peu de celle que j'ai aujourd'hui ; elle n'est pas sans raison. Je suis folle de vous en dire tant. Adieu, madame, etc.

---

## ÉPIÎTRE

A M. DE PONTCHARTRAIN.

Pour l'état votre temps est un bien précieux  
Dont il ne faut pas qu'on abuse ;  
Ainsi, sans les détours d'un art ingénieux  
Où souvent mon esprit s'amuse,  
Je viens au fait, et je vous dis  
Que moi, que le public, qui peut-être s'abuse,  
Appelle-la dixième Muse,  
Du matin au soir je maudis  
Le barbare destin que de mes maux j'accuse.



Vous à qui le destin donne tant de beaux jours,  
 Sans mélange de mauvais tours,  
 Si, par reconnoissance pure,  
 Votre favorable secours

Me vouloit empêcher de lui dire toujours  
 Quelque atroce et nouvelle injure;  
 Et vouloit mettre enfin à couvert son honneur  
 Des reproches honteux dont la race future  
 L'accablera sur mon malheur;  
 L'occasion est belle, sûre;  
 Et vous êtes propre, seigneur,  
 A mettre à fin telle aventure.

En attendant qu'avec loisir  
 Vous raisonniez sur cette affaire,  
 Du moins sauvez ma gloire, et que le déplaisir  
 D'être par vous traitée en personne vulgaire  
 Ne redouble point ma colère.

Lorsqu'Auguste dans Rome accabloit de bienfaits  
 Les mortels qui pour lui cueilloient sur le Parnasse  
 De ces fleurs dont l'éclat est encor vif et frais,  
 Est-ce qu'en bonne foi Virgile, Ovide, Horace,  
 Étoient les derniers satisfaits?

Seigneur, à l'avenir, épargnez-moi la honte  
 Dont me couvre un si dur affront:  
 Que tantôt à Brunet, que tantôt à Frémont,  
 Lorsque l'astre du jour sur l'horizon remonte,  
 Vienne de votre part un ordre un peu plus prompt,  
 Qui marque que Louis me distingue, et tient compte  
 Des lauriers dont cent fois j'ai couronné son front.  
 Que d'orgueil, direz-vous, se fait ici connoître!  
 Ah! n'allez pas si vite; il ne faut pas toujours

Juger de ce qu'on sent par ce qu'on fait paroître.  
 Sous le faste et l'orgueil dont est plein ce discours  
 Je cache autre chose peut-être.

Peut-être moins sensible au grand nom.... Mais, holà :  
 Soit que je sois trop vaine, ou trop infortunée,  
 N'approfondissons point cela.  
 Je me suis plainte à vous, j'ai soulagé par-là  
 Un dépit de près d'une année :  
 C'est assez ; et, de plus, voilà,  
 Sans vous avoir loué ma lettre terminée.  
 Par cette circonstance elle vous plaira fort,  
 Je le sais. Mais combien de vérités j'immole  
 A la modeste humeur que vous donna le sort !  
 Sachez-m'en gré, seigneur ; pour vous tenir parole  
 Je me fais un cruel effort.

## A I R.

DANS un bois sombre et solitaire ;  
 Iris, seule avec son berger,  
 Sentit que, s'il osoit devenir téméraire,  
 Elle courroit un grand danger.  
 La charmante couleur qu'un peu de honte attire  
 Sur son beau teint se répandit ;  
 Et le berger entendit  
 Ce que sa rougeur vouloit dire.

A M. CAZE,

pour le jour de sa fête. 1690.

---

On dit que je ne suis pas bête :  
Cependant, n'en déplaie aux donneurs de renom,  
Quand il faut chanter votre fête,  
Je ne saurois tirer un seul vers de ma tête.  
Jean ! Que dire sur Jean ? C'est un terrible nom,  
Que jamais n'accompagne une épithète honnête.  
Jean des Vignes. Jean Logne... Où vais-je ? Trouvez bon  
Qu'en si beau chemin je m'arrête,  
Et que, pour comparer vous et votre patron,  
Je prenne sur un autre ton  
Ce que la légende me prête.  
M'y voilà. Commençons par le saint qu'aujourd'hui  
Notre mère la sainte église  
Ordonne que l'on solennise ;  
Et voyons quel rapport vous avez avec lui.  
Ou je m'y connois mal, ou vous n'en avez guère ;  
Point du tout même, à parler franc.  
L'évangéliste et vous, plus je vous considère,  
Et plus je vais du noir au blanc.  
Avoir pu de Satan éviter tous les pièges ;  
Avoir été d'un dieu le disciple chéri ;  
Jusqu'à la fin des temps voir les glaçons, les neiges,  
Faire place au printemps fleuri,  
Privilege qui seul vaut tous les privilèges ;

C'est demeurer seule plus qu'il ne faut

Entre deux draps.

Quand à rêver ainsi l'on s'abandonne,

Le traître Amour rarement le pardonne ;

A soupirer on s'exerce bientôt :

Et la vertu soutient un grand assaut,

Quand une fille avec son cœur raisonne

Entre deux draps.

## ÉPIÎTRE

A MONSIEUR LE DUC DE BOURGOGNE,

SUR LA PRISE DE MONS,

qui fut lue à l'académie françoise le 25 août 1690.

**T**OI chez qui la raison devance les années,

Toi qui fais déjà voir ces guerrières ardeurs

Dont ont brûlé tous les grands cœurs ;

Prince, à qui je promis de belles destinées,

Quand, l'esprit agité de divines fureurs,

Je couvris ton berceau de fleurs,

Souffre qu'à ta gloire sensible

J'entre dans les raisons qui doivent t'irriter.

Pour un héros naissant quel chagrin plus terrible

Que lorsqu'il voit exécuter

Ce qu'on sait qu'il est impossible

A tous les héros d'imiter ?

Pour flatter ta douleur, je sais qu'on pourra dire  
 Que les événements divers  
 Qui font le destin d'un empire  
 Circulent avec l'univers ;  
 Qu'en son sein la nature enfin ne tient enclosés  
 Qu'un nombre limité de choses  
 Que nous voyons passer et revenir toujours ;  
 Et qu'ainsi ta valeur, unie à ta prudence,  
 Pourra bien donner à la France  
 Des jours aussi beaux que nos jours.

Mais pourquoi t'abuser ? Quand les guerres futures  
 Ramèneraient pour toi ces grandes aventures  
 Qui de l'oubli sauvent les noms,  
 On ne reverra plus ensemble  
 Les circonstances que rassemble,  
 En faveur de Louis, la conquête de Mons.  
 Cherche à suivre pourtant l'exemple qu'il te donne.  
 Si l'immortel laurier dont son front se couronne  
 N'est réservé que pour lui seul,  
 Tu dois te consoler dans l'agréable attente  
 D'une gloire assez éclatante :  
 Tu peux, sans être égal à ton auguste aïeul,  
 Passer tous les héros que l'antiquité vante.

Tu t'offenses, prince charmant !  
 Mais écoute un peu moins ta fierté naturelle :  
 Et, pour voir sur ce rare et grand événement  
 Si je parle plus juste qu'elle,  
 Quitte les jeux, les ris où ton âge t'appelle ;  
 Entre avec moi pour un moment  
 Dans tout ce que renferme une action si belle.

Vois cet amas prodigieux  
De bombes, de canons, images de la foudre  
Qui jadis réduisit en poudre  
Les Titans trop ambitieux.  
Dans le même temps, considère  
Ce camp où l'abondance accompagne les pas  
D'un monde de vaillants soldats,  
Peu semblable à ces camps qu'une affreuse misère  
Dépeuple autant que les combats.  
Avec tant de secret, d'activité, d'adresse,  
Un si grand dessein s'est conduit,  
Que la nymphe qui vole et qui parle sans cesse  
N'en a pu répandre le bruit.  
Unle et glorieux ouvrage  
De ce ministre habile, infatigable et sage,  
Que le plus grand des rois de sa main a formé;  
Que ni difficulté ni travail ne rebute;  
Et qui, soit qu'il conseille, ou soit qu'il exécute,  
De l'esprit de Louis est toujours animé.

Sur ces préludes de victoire  
C'est assez arrêter tes yeux;  
Regarde naître en d'autres lieux  
D'autres occasions de gloire.  
Vois l'orgueilleux Nassau, ce fameux criminel,  
A la paix obstacle éternel,  
Quitter ces sables blancs que la mer enveloppe :  
Vois cet usurpateur à travers les hasards  
Toucher à d'autres bords, et de toute l'Europe  
Attirer sur lui les regards.  
Dans ces vastes marais où jadis ses ancêtres  
Ouvrirent la porte aux erreurs,

Quand d'un peuple infidèle armé contre ses maîtres  
 Ils animèrent les fureurs,  
 Il se voit une cour nombreuse, magnifique,  
 De guerriers et de souverains,  
 Victimes de sa politique.  
 Il voit ces fiers républicains  
 Mettre leur sort entre ses mains,  
 Souffrir qu'il leur impose un joug pesant et rude,  
 Et d'un peuple ennemi de toute servitude  
 N'être plus aujourd'hui que les fantômes vains.

Tandis qu'à longs traits il s'enivre  
 De l'encens qu'il reçoit, des honneurs qu'on lui rend,  
 Louis, que la Victoire est engagée à suivre,  
 Marche, attaque Mons, et le prend.  
 Il semble que Nassau de diverses provinces  
 N'ait pris soin d'assembler ce grand nombre de princes  
 Qu'il avoit flattés, éblouis  
 Par l'agréable espoir d'une vengeance prompté,  
 Que pour voir de plus près sa honte,  
 Et le triomphe de Louis.

Qu'il est beau ce triomphe ! et quelle vigilance,  
 Quelle valeur, quelle puissance,  
 D'un coup-d'œil fait-il découvrir !  
 Mais combien coûte-t-il d'alarmes !  
 Hélas ! est-ce aux rois à s'offrir  
 Au capricieux sort des armes ?  
 Et quand Louis trouvoit des charmes  
 Aux dangers où sans cesse on le voyoit courir,  
 Songeoit-il qu'on payoit par des torrents de larmes  
 La gloire qu'en soldat il venoit d'acquérir ?

Songeoit-il que déjà ce dangereux exemple  
A séduit ce héros à qui tu dois le jour ?

Par quels périls à Philisbourg  
Grava-t-il son nom dans le temple  
Où la Gloire fait son séjour !  
Mais à quoi sert-il de s'en plaindre ?

Toi-même, pour te faire un nom aussi fameux,  
Quelque jour pour toi feras craindre  
Ce qu'on craint aujourd'hui pour eux.

La valeur chez les rois devrait toujours se taire.

Former de glorieux projets  
Est ce qu'ils doivent savoir faire :

L'honneur d'exécuter appartient aux sujets.

Ce n'est point une loi trop dure  
De s'offrir pour son prince aux plus terribles coups.  
Non, dans quelque intérêt que mette la nature,  
D'un sort si brillant et si doux

Jamais un grand cœur ne murmure.

Hélas ! qui peut le savoir mieux ?

Le sang d'un fils l'objet de toute ma tendresse,  
Et qu'à ce roi vengeur des querelles des cieux  
Mon zèle a consacré dès sa tendre jeunesse,  
Ne vient-il pas pour lui de couler à ses yeux ?

Jeune prince, l'espoir de ce puissant empire,  
De Nice asservie à nos lois,

Et de tant d'autres grands exploits,  
Que j'aurois de choses à dire !

Mais la voix me manque, et mes doigts  
Ne sauroient plus tirer aucuns sons de la lyre  
Qu'Apollon, favorable au zèle qui m'inspire,  
Pour célébrer Louis me prêta tant de fois.



## ÉPÎTRE

A M. LE PELLETIER DE SOUZY.

1691.

---

**J**E ne saurois m'en empêcher ;  
Il faut , seigneur , que je vous gtonde.  
Je vous cherche avec soin ; mais j'ai beau vous chercher ,  
Je ne saurois vous approcher ,  
Que lorsque votre porte , ouverte à tout le monde ,  
Me mêle avec les gens qu'on aime à dépêcher.  
Quelque réflexion profonde  
Que fasse là-dessus mon esprit alarmé ,  
Je ne devine point sur quoi cela se fonde ,  
Et je n'ai pas accoutumé  
Que dans la foule on me confonde.  
Si vous pouviez savoir les affligeants discours  
Que me tient en secret le plus insurmontable ,  
Le plus dangereux des amours ,  
Vous seriez moins impraticable.  
Vous êtes étonné , seigneur ;  
Mais que votre esprit se rassure.  
Je n'aspire point à l'honneur  
D'aucune galante aventure.  
L'amour dont je vous parle à lui-même est borné ;  
Il fait d'un peu d'encens toute sa nourriture :  
La raison , la sagesse , en vain l'ont condamné ;  
Avec nous cet amour est né ,

Autant que nous cet amour dure.  
C'est un foible, il est vrai; mais, tout examiné,  
C'est un foible que la nature  
Aux plus grands hommes a donné.

Personne n'est assez sincère  
Pour avouer, comme je fais,  
Tout ce que fait souffrir l'amour-propre en colère.  
L'un dit, je n'en ai point; l'autre, je n'en ai guère.  
Si de tels discours étoient vrais,  
Les dames craindroient moins qu'on les vit négligées,  
De n'avoir pas dormi seroient moins affligées,  
Et n'emprunteroient pas d'attraits;  
Les amants, les guerriers ne romproient point la tête  
De leur bonne fortune, et de tous leurs hauts faits;  
Messieurs les beaux esprits se feroient moins de fête,  
Et quand ce qu'ils font est mauvais,  
Ils souffriroient du moins en paix  
Qu'on fit de leur ouvrage une critique honnête.  
Mais que fais-je ? et pourquoi dans ma lettre entasser  
Bagatelle sur bagatelle ?  
Seigneur, en la lisant, vous pouvez les passer.  
Revenons à notre querelle.  
Comme votre bonté, jointe à votre pouvoir,  
A beaucoup d'importuns tous les jours vous expose,  
Peut-être croyez-vous que je ne veux vous voir  
Que pour demander quelque chose.  
En ce cas, c'est bien fait d'avoir sa porte close :  
Dans un temps de besoins et d'embarras tissu,  
Demandeur, quel qu'il soit, doit être mal reçu.  
Mais, seigneur, un portier doit-il être barbare,  
Quand on vient pour remercier ?

Et d'un compliment aussi rare  
Doit-on si peu se soucier ?

Ne diroit-on pas , à m'entendre ,  
Que le malheur du temps fixe votre bonté ,  
Que pour les maux d'autrui vous devenez moins tendre ,  
Et qu'un remerciement doit , par sa rareté ,  
Agréablement vous surprendre ?

Ah ! si , comme chacun a de différents goûts ,  
Les raretés pouvoient vous plaire ,  
Il faudroit , pour vous satisfaire ,  
Vous faire voir des gens qui se plaignent de vous :

Mais où les rencontrer , quand chacun vous honore ,  
Quand de tous côtés on n'entend

Que des gens que l'excès de vos bontés surprend ,  
Qui se disent : Personne en vain ne les implore ;  
Partout il fait des cœurs une riche moisson ;  
Et quoiqu'il serve bien , on ne voit point encore  
De malheureux de sa façon ?

Que cet éloge est grand ! Seigneur , toute la gloire  
Qu'au milieu des sanglants combats  
Donne une célèbre victoire ,  
A beaucoup près , ne le vaut pas.

D'un si précieux caractère  
On a vu la nature avare en tous les temps ;  
Et même dans le cours des emplois éclatants  
Un si beau naturel ne se conserve guère.

Cependant , moi , qu'on ne verra  
Ni juger brusquement d'une chose future ,  
Ni mettre volontiers mon bien à l'aventure ,  
Je gagerois ce qu'on voudra  
Que , lorsque de Louis l'équité toute pure

Vous placera, seigneur, au gré de mes souhaits,  
L'abondance de ses bienfaits,  
Dont le parfait mérite est toujours la mesure,  
En vous ne corrompra jamais  
Ce qu'a mis de bon la nature ;  
Et je gagnerai ma gageure.

En attendant cet heureux jour,  
Où, par une conduite habile, juste et sage,  
Vous ramènerez le bel âge,  
Où le monde naissant du bien et de l'amour  
Faisoit un innocent usage,  
Donnez ordre, seigneur, qu'on ne me dise plus  
Ce qu'on s'accoutume à me dire.  
Souffrez que j'aie enfin, dans vos moments perdus,  
Délasser votre esprit de tout l'ennui qu'attire  
Un pénible travail et des soins assidus.  
Je ne m'en firai point à moi seule ; et je pense  
Qu'avec moi je vous mènerai  
Des gens de votre connoissance,  
Horace, Virgile, Térence ;  
Et peut-être avec eux je vous amuserai.

---

## A I R.

---

LA campagne a perdu les fleurs qui l'embellissent,  
Les oiseaux ne font plus d'agréables concerts,  
Les bois sont dépouillés de leurs feuillages verts :  
N'est-il point encor temps que mes craintes finissent ?

Qui peut empêcher le retour  
De ce jeune héros si cher à ma mémoire ?  
Hélas ! n'a-t-il donc point assez fait pour la gloire ?  
Et ne doit-il rien à l'amour ?

---

## ÉPÎTRE A LA GOUTTE.

1691.

---

FILLE des plaisirs, triste Goutte,  
Qu'on dit que la richesse accompagne toujours ;  
Vous que jamais on ne redoute  
Quand sous un toit rustique on voit couler ses jours ;  
Je ne viens pas ici, pleine d'impatience ,  
Essayer par des vœux d'ordinaire impuissants  
D'adôucir votre violence.  
Goutte, le croirez-vous ? c'est par reconnoissance  
Que je vous offre de l'encens.  
De cette nouveauté vous paroissez charmée.  
Faites pour n'inspirer que de durs sentiments ,  
A de tendres remerciements  
Vous n'êtes point accoutumée.  
Commencez à goûter ce qu'ils ont de douceurs ;  
Qu'on vous rende partout de suprêmes honneurs ;  
Qu'en bronze , qu'en marbre on vous voie ,  
Triomphante de la santé ,  
Rétablir dans nos cœurs le repos et la joie.  
A combien de périls Louis seroit en proie ,  
Si vous n'aviez pas mis ses jours en sûreté !

Tout ce qu'affrontoit son courage  
 En surçant de Namur les orgueilleux remparts  
 Peignoit l'effroi sur le visage  
 Des généreux guerriers dont ce héros partage  
 Les pénibles travaux, les glorieux hasards.  
 Dans la crainte de lui déplaire,  
 On n'osoit condamner son ardeur téméraire,  
 Bien qu'elle pût nous mettre au comble du malheur :  
 A force de respect on devenoit coupable.  
 Vous seule, Goutte secourable,  
 Avez osé donner un frein à sa valeur.

Hélas ! qui l'auroit dit, à voir couler nos larmes,  
 Dans ce temps que la paix consacroit au repos,  
 Où de vives douleurs attaquoient ce héros,  
 Que ses maux quelque jour auroient pour nous des charmes ?  
 Mais quel bruit, quelle voix se répand dans les airs ?

Quoi donc ! messagère invisible  
 De tout ce qui se fait dans ce vaste univers,  
 Auprès du grand roi que tu sers<sup>1</sup>  
 On voit couler le sang ! Événement terrible,  
 Quelle idée offrez-vous à mon cœur agité ?  
 Sur l'excès de valeur et d'intrépidité,  
 Ce héros sera-t-il toujours incorrigible ?

Vous n'avez pas assez duré,  
 Goutte dont j'étois si contente ;  
 Vous trompez ma plus douce attente,  
 Vous en qui j'espérois, et que j'avois juré  
 De célébrer un jour par quelque grande fête,  
 Si, pour nous conserver une si chère tête,

---

<sup>1</sup> Plusieurs personnes blessées auprès du roi au siège de Namur.

DE MADAME DESHOULIÈRES. 281

Dans le camp de Namur vous aviez mesuré  
Votre durée à sa conquête.

Ah ! que ne laisse-t-il à son auguste fils  
Domter de mortels ennemis,  
Fameux par leur rang, par leur nombre,  
Mais qu'à suivre son char le ciel a condamnés ?  
Qu'il ne nous quitte plus, qu'il se repose à l'ombre  
Des lauriers qu'il a moissonnés.  
N'est-il point las de vaincre ? et ne doit-il pas croire  
Que son nom, pour durer toujours,  
N'a plus à faire du secours  
De quelque nouvelle victoire ?

Ces Grecs et ces Romains si vantés dans l'histoire  
Ont sauvé leurs noms du trépas  
Par des faits moins brillants, moins dignes de mémoire.  
Affreuse avidité de gloire !

La sienne efface tout, et ne lui suffit pas !

De tant de nations la chère et vaine idole,  
Nassau, par plus d'un titre en monarque érigé,  
Dès qu'il sait Namur assiégé,  
Frémit, rassemble tout, et vers la Sambre vole.  
A voir si près de nous flotter ses étendards,  
A quelque noble effort qui n'auroit dû s'attendre ?  
Mais, tout savant qu'il est dans le métier de Mars,  
Il semble n'être enfin venu que pour apprendre  
Le grand art de forcer une place à se rendre :  
Et, pour ses alliés toujours rempli d'égards,  
Lancer sur notre camp de menaçants regards  
Est tout ce qu'il ose entreprendre.

Tout ce qui justifie et nourrit les terreurs,  
L'art, la nature, cent mille hommes,

Et ce que l'hiver a d'horreurs,  
 Malgré la saison où nous sommes,  
 Auront vainement entrepris  
 De rendre Namur imprenable ;  
 Quand Louis l'attaque, il est pris.  
 Et cet amas de rois que sa puissance accable  
 Est la montagne de la fable,  
 Qui de l'attention fait passer au mépris.

Non, je ne me suis point trompée :  
 Je vois courir le peuple, et je lis dans ses yeux  
 Que Louis est victorieux.

Ma crainte pour sa vie est enfin dissipée ;  
 Et je n'aspire plus qu'à revoir dans ces lieux  
 Ce héros dont mon ame est toujours occupée.

Goutte, qu'on vit trop tôt finir,  
 Et dont je viens d'avoir l'audace de me plaindre,  
 Puisque pour ce vainqueur on n'a plus rien à craindre,  
 Gardez-vous bien de revenir.

Ne le dérobez point à notre impatience.

Lorsqu'il est éloigné de nous,  
 Tout est enseveli dans un morne silence ;  
 Et le foible plaisir que donne l'espérance  
 Est le seul plaisir qui soit doux.

Mais, Goutte, s'il est vrai ce qu'on nous dit sans cesse,  
 Que jusqu'à l'extrême vieillesse

Vous conduisez les jours, lorsque vous ne venez  
 Qu'après qu'on a passé huit lustres ;

Pour des jours précieux et toujours fortunés,  
 Jours qui sont tous marqués par quelques faits illustres,  
 Quelle espérance vous donnez !



# TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME.

	Pages
ÉLOGE HISTORIQUE de madame et de mademoiselle Deshoulières,	v
Préface de madame Deshoulières. 1687,	xxxiv
Préface de mademoiselle Deshoulières. 1695,	xxxvii
Portrait de mademoiselle de Vienne. 1658,	1
Portrait de M. de Linieres. 1658,	4
Madrigal,	9
Sonnet en bouts rimés sur l'or. 1667,	ibid.
Déclaration,	10
Lettre de Gas, épaveul de madame Deshoulières, à M. le comte de L. T. 1671,	ibid.
Chanson,	12
Lettre de Gas, à Courte-Oreille, tourne-broche de M.... 1672,	ibid.
Air,	14
Apothéose de Gas, mon chien. A Iris. 1672,	ibid.
Épître à M. Mascaron, évêque de Tulle. 1692,	18
Rondeau,	20
A mademoiselle de la Charce, pour la fontaine de Vaucluse. 1673,	21
Les Moutons. Idylle. 1674,	24
Chanson,	26
Sonnet en bouts rimés pour le roi,	ibid.
Imitation de la première ode d'Horace, à M. Colbert, ministre d'état. 1675,	27
Madrigal,	30
Ballade à M. Charpentier, sur son livre intitulé: Défense de la langue françoise, etc. 1676,	31
Sonnet burlesque sur la Phèdre de Racine. 1677,	32

	Pages
Lettre à M. Doujat,	33
Au Roi. Madrigal,	34
Lettre en chansons à M. Deshoulières. 1677,	35
Rondeau. 1677,	42
Rondeau. 1677,	43
Chanson,	ibid.
Les Fleurs. Idylle. 1677,	44
Les Oiseaux. Idylle. 1678,	46
Ode à M. de la Rochefoucauld, auteur des Réflexions morales, 1678,	48
Chanson,	54
Épître de Tata, chat de madame la marquise de Montglas, à Grisette, chatte de mad. Deshou- lières. 1678,	55
Réponse de Grisette à Tata,	56
Blondin, chat des Jacobins de la rue Saint-Honoré, à sa voisine Grisette,	58
Dom Gris, chat de madame la duchesse de Béthune, à Grisette,	59
Mittin, chat de mademoiselle Bocquet, à Grisette,	61
Regnault, chat des A....., à Grisette,	65
Réponse de Tata à Grisette,	ibid.
Réponse de Grisette à Tata,	67
Grisette à M. le maréchal duc de Vivonne. Épître,	69
Épître de Cochon, chien de M. le maréchal de Vivonne, à Grisette,	72
Réponse de Grisette à Cochon,	73
— de Cochon à Grisette,	75
— de Grisette à Cochon,	77
— de Cochon à Grisette,	80
— de Grisette à Cochon,	83
Rondeau à M. le duc de Vivonne. 1678,	86

## TABLE.

285

	Pages
Madrigal,	87
Au roi. 1678,	ibid.
Aux muses, sur la paix de Nimègue. 1679,	88
A Iris. Stances,	90
Stances,	91
Épître à M. le maréchal duc de Vivonne. 1679,	92
Ballade à l'une de ses filles, qui fut depuis religieuse,	95
Chanson,	96
Épître à M. Lucas de Bellesbat,	97
Rondeau à monsieur.....,	98
L'Oranger. A madame.....,	99
Madrigal,	100
Imitation de Lucrèce, en galimatias fait exprès,	ibid.
Lettre à M. le Pelletier de Souzy, intendant de Flandre,	103
Lettre de M. de Senecé à madame Deshoulières, en lui envoyant de l'argent qu'elle lui avoit prêté à la bassette,	105
Réponse à M. de Senecé,	106
Madrigal,	108
Élégie. 1679,	ibid.
Chanson,	110
Chanson,	111
Célimène. Églogue. 1680,	ibid.
Chanson,	114
Stances,	ibid.
Air,	116
Épître chagrine à mademoiselle ****,	ibid.
Églogue. Iris. 1680,	121
Chanson,	124
Ode à Climène,	ibid.
Madrigal,	129

	Pages
Ballade,	129
Ballade à Iris,	131
Rondeau à M. l'abbé ***, qui lui avoit écrit qu'il n'y avoit rien de si triste qu'une extrême sagesse,	132
L'Hiver. Idylle à M. Lucas de Bellesbat,	133
Air,	135
A madame ***. Songe,	ibid.
Chanson sur M. l'abbé Testu,	137
Chanson,	138
Idylle sur la naissance de Louis, duc de Bourgogne,	139
Madrigal,	142
Ballade à M. de Pointy, commandant une galiote au bombardement d'Alger. 1683,	143
Bouts rimés à M. le duc de Saint-Aignan. 1684,	148
Stances,	149
Le Ruisseau. Idylle. 1684,	150
Chanson,	154
Épître à M. le duc de Montausier. 1684,	ibid.
Ballade,	156
Réponse de M. le duc de Saint-Aignan. Ballade,	158
—— à M. le duc de Saint-Aignan. Ballade,	160
—— de M. le duc de Saint-Aignan. Ballade,	161
Chanson,	163
Réponse à M. le duc de Saint-Aignan. Ballade,	164
—— du duc de Saint-Aignan. 1684,	166
—— au madrigal du duc de Saint-Aignan,	ibid.
—— de M. de Losme de Montchenay à la ballade A caution,	167
Rondeau redoublé à M. le duc de Saint-Aignan, sur la guérison de sa fièvre quarte,	ibid.
Air,	168
Ballade de M. du Perrier, sur la ballade A caution. 1684,	169

## TABLE.

287

Pages

Autre ballade de M. du Perrier sur le même sujet.	
1684,	170
Air,	172
Réponse de M. Pavillon à la ballade A caution,	ibid.
Ode au roi, sur la venue du doge de Gènes. 1685,	175
Songe d'Iris,	179
A M. Turgot de Saint-Clair. Madrigal,	182
Au roi, sur la révocation de l'édit de Nantes. 1685,	ibid.
Épître chagrine à mademoiselle de la Charce. 1685,	184
A madame ***, en lui envoyant des fiches. Madrigal,	189
Louis. Églogue. 1685,	190
Chanson,	194
Idylle sur le retour de la santé du roi. 1686,	196
Réflexions diverses. 1686,	199
Ode. 1686,	205
Réflexions diverses.	208
Idylle,	210
Rimes en AILLES, en EILLES, en ILLE, et en OUILLE.	
1687,	213
Réponse de M. le duc de Nevers. 1687,	219
Autre réponse de M. l'abbé Genest. 1687,	222
Au R. P. Bouhours, sur son livre de l'Art de bien penser. 1687,	223
Sur le même ouvrage. 1687,	ibid.
Chanson de M. de Saint-Gilles, mousquetaire,	224
Réponse de madame Deshoulières à M. de Saint- Gilles,	225
Épître à madame de Maintenon. 1688,	ibid.
Caprice,	228
Billet à M. Doujat,	230
Épître à M. le duc de Montausier, sur la prise de Philisbourg. 1688,	231

	Pages
Ballade,	234
Air,	236
Épître à M. le-maréchal duc de Vivonne, vice-amiral de France,	ibid.
Stances,	238
Air,	239
A M. Garnier,	240
Air,	241
Épître à M. le duc de Montausier. 1689,	242
Au même,	243
A M. le marquis de Marilly, pour le jour de la Saint-Louis. 1690,	248
Stances irrégulières sur les victoires remportées pendant la campagne de 1690,	251
La Solitude. Idylle,	253
Air,	259
Sur la mort de M. le duc de Montausier. Idylle,	258
Air,	261
Lettre à madame ***,	262
Épître à M. de Pontchartrain,	264
Air,	266
A M. Caze, pour le jour de sa fête,	267
Rondeau,	269
Épître à M. le duc d'le Bourgogne, sur la prise de Mons. 1690,	270
Épître à M. le Pelletier de Souzy. 1691,	275
Air,	278
Épître à la Goutte. 1691,	279

**OE U V R E S**

**DE MADAME ET DE MADEMOISELLE**

**DESHOULIÈRES.**

**TOME SECOND.**

---

Cette édition, d'après le procédé d'HERMAN, se trouve à Paris, à la Librairie Stéréotype de H. NICOLLE et Compagnie, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n.º 9;

Et chez A. AUG. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n.º 42.

---



OE U V R E S

DE MADAME ET DE MADEMOISELLE

D E S H O U L I È R E S .

---

TOME SECOND.



PARIS,

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

x1. = 1803.  
c. m. v

21717100

UNIVERSITY OF TORONTO

LIBRARY

UNIVERSITY OF TORONTO



1819

UNIVERSITY OF TORONTO

LIBRARY



OEUVRES  
DE MADAME  
DESHOULIÈRES.

---

ÉPÎTRE CHAGRINE

AU P. DE LA CHAISE,

CONFESSEUR DU ROI. Mars 1662.

Sous le débris de vos attraits  
Voulez-vous demeurer toujours ensévelie ?  
M'a dit quelqu'un d'un nom que par raison je tais,  
Qui s'est imaginé que ma mélancolie  
Vient moins d'une santé dès long-temps affoiblie,  
Que du reproche amer qu'en secret je me fais  
De n'être plus assez jolie  
Pour faire naître encor quelque tendre folie ;  
Frivole honneur sur quoi je ne comptai jamais.

Apprenez, me disoit ce quelqu'un anonyme,  
 Que, lorsque ce qu'on a de beau  
 Est du temps ou des maux devenu la victime,  
 Il faut, pour acquérir une nouvelle estime,  
 Se faire un mérite nouveau;  
 Que c'est ne vivre plus que de vivre inutile;  
 Qu'il faut, dans quelque rang qu'on soit,  
 Que jusqu'au dernier jour une personne habile  
 Tienne au monde par quelque endroit.  
 Vous ne répondez point ! d'où vient votre silence ?  
 Il vient, lui dis-je alors exprès pour découvrir.  
 Où tendoit cette belle et sage remontrance,  
 De ce qu'en moi-même je pense  
 Quel mérite nouveau je pourrais acquérir.  
 Je n'en vois point, tant je suis sotte.  
 Abus ! s'écria-t-il ; eh ! devenez dévote.  
 Ne le devient-on pas à la ville, à la cour ?  
 Moi, dévote ! qui ? moi ! m'écriai-je à mon tour,  
 L'esprit blessé d'un terme employé d'ordinaire  
 Lorsque d'un hypocrite on parle avec détour.  
 Oui, me répliqua-t-il, vous ne sauriez mieux faire.  
 De la dévotion ayez moins de frayeur :  
 Elle est rude pour le vulgaire ;  
 Mais pour nous il ne faut qu'un peu d'extérieur.  
 Allez, pour soutenir le dévot caractère,  
 Il n'en coûtera pas beaucoup à votre cœur.

Tout ce que la fortune a pour vous d'injustices  
 Par-là pourroit se réparer.  
 Regardez vos parents vieillir sans bénéfices :  
 Songez qu'à votre époux cinquante ans de services  
 N'ont encor pu rien procurer ;

Qu'un tas de créanciers à votre porte grande ;  
 Et que , chez les dévots , biens , honneurs , tout abonde ;  
 Que la mode est pour eux , et peut long-temps durer ;  
 Et qu'outre ces raisons , sur qui chacun se fonde ,  
     Vous aurez droit de censurer  
     Les actions de tout le monde.

Allons doucement , s'il vous plaît ,  
 Lui dis-je : et , supposé qu'à vos leçons fidèle  
 Je prenne aux yeux du monde une forme nouvelle

Par une raison d'intérêt ,  
 Louis , éclairé comme il est ,  
 Quoi que vous osiez me promettre ,  
 Connôtra ma fourbe ; il pénètre  
 Au-delà de ce qui paroît.

A quoi m'aura servi ma dévote grimace ,  
 Qu'à m'en faire moins estimer ?  
 Malheur dont la simple menace  
 Plus que la mort peut m'alarmer.

Quand , me répliqua-t-il , on est à votre place ,  
 Il ne faut pas avoir tant de précaution.  
 Mais , dût pour vous le sort ne changer point de face ,  
     Certain air de dévotion ,  
 Lorsque l'on n'est plus jeune , a toujours bonne grace.  
     Redoublez votre attention.

Voyez quel privilège au nôtre peut atteindre ;  
 Avec des mots choisis , aussi doux que le miel ,  
     Sur les gens d'un mérite à craindre  
     On répand à grands flots le fiel.

On peut impunément , pour l'intérêt du ciel ,  
 Être dur , se venger , faire des injustices ;  
 Tout n'est pour les dévots que péché véniel.

Nous savons en vertu transformer tous les vices :  
De la dévotion c'est là l'essentiel.

Taisez-vous , scélérat , m'écriai-je irritée ;  
Tout commerce est fini pour jamais entre nous.

J'en aurois avec un athée

Mille fois plutôt qu'avec vous.

Mais tandis qu'en discours ma colère s'exhale ,

Ce faux , ce dangereux ami

Sort de mon cabinet , traverse chambre et salle

D'un air brusque et confus , d'un pas mal affermi ,

Et me laisse une horreur qu'aucune horreur n'égale.

Ah ! c'est un dévot de cabale ,

Mais qui ne sait encor son métier qu'à demi.

Il faut de l'art au choix des raisons qu'on étale :

Aussi les habiles dévots

Selon les gens ont leur morale ,

Et ne se livrent pas ainsi mal à propos.

Qu'ils sont à redouter ! Sur une bagatelle

Leur donne-t-on le moindre ennui ,

Leur vengeance est toujours cruelle :

On n'a point avec eux de légère querelle.

Fâche-t-on un dévot , c'est Dieu qu'on fâche en lui.

Ces apôtres du temps , qui des premiers apôtres

Ne nous font point ressouvenir ,

Pardonnent bien moins que nous autres.

Contre eux veut-on se maintenir ,

Empêcher qu'à leurs biens ils ne joignent les nôtres ,

C'est une impiété qu'on ne peut trop punir.

De la religion c'est ainsi qu'ils se jouent.

Ils ont un air pieux répandu sur le front ,

Que leurs actions désavouent.

Ils sont faux en tout ce qu'ils font:

Le métier de dévot, ou plutôt d'hypocrite,  
Devient presque toujours la ressource des gens  
Qu'une longue débauche a rendus indigents ;

Des femmes que la beauté quitte,  
Ou qui d'un mauvais bruit n'ont pu se préserver ;  
Et de ceux qui, pour s'élever,  
N'ont qu'un médiocre mérite.

Dès que du cagotisme on fait profession,  
De tout ce qu'on a fait la mémoire s'efface :

C'est sur la réputation,

Un excellent vernis qu'on passe.

Si je pouvois trouver d'assez noires couleurs,  
Que j'aimerois à faire une fidèle image

Du fond de leurs perfides cœurs,

Moi qui hais le fard dans les mœurs

Encor plus que sur le visage,

Et qui sais tous les tours que mettent en usage

Nos plus célèbres imposteurs !

Quel plaisir pour moi, quelle joie

De démasquer ces scélérats,

A qui le vrai mérite est tous les jours en proie,

Et qui, pour l'accabler par une sûre voie,

De l'intérêt du ciel couvrent leurs attentats !

Mais, me pourra dire un critique,

Votre esprit s'égare : arrêtez.

Quand pour les faux dévots votre haine s'explique,

Songez bien contre vous quelles gens vous mettez.

Pour affaiblir les coups que sur eux vous portez,

Ils vous peindront au roi comme une libertine.

Je frémis des ennuis que vous vous apprêtez.  
Croyez-moi, contre vous que rien ne les chagrine.

Non, non, dirois-je à ce censeur,  
Je suis leur ennemie, et fais gloire de l'être ;  
Et s'ils osoient sur moi répandre leur noirceur,  
Quelque ouvrage pourroit paroître  
Où je les traiterois avec moins de douceur,  
Et par leurs noms enfin je les ferois connoître.

Eh quoi donc ! parceque le roi  
De toutes les vertus donne de grands exemples ;  
Que, pieux, charitable, assidu dans nos temples,  
Il aime le Seigneur, le sert de bonne foi ;  
Que pour ses intérêts il soutient seul la guerre,  
Qu'il a planté la croix aux deux bouts de la terre,  
Et que des libertins il fut toujours l'effroi ;  
On n'osera parler contre les hypocrites !  
Eh ! qu'ont-ils de commun avec un tel héros ?

Censeur, sur ce que vous me dites  
J'ai l'esprit dans un plein repos.

O vous qui, de Louis heureux et sacré guide,  
Lui dispensez du ciel les celestes trésors ;  
Vous, dont la piété solide,  
Loin d'étaler aux yeux de fastueux dehors,  
Et d'avoir d'indiscrets transports,  
Est pour juger d'autrui toujours lente et timide ;  
Vous enfin, dont la probité  
Du sang dont vous sortez égale la noblesse ;  
Daignez auprès du prince aider la vérité,  
Si quelque hypocrite irrité  
En lui parlant de moi la blesse.



DE MADAME DESHOULIÈRES.

7

De ma foi, de mes mœurs vous êtes satisfait.

Vous ne l'êtes pas tant, peut-être,  
De ma soumission pour le souverain Être  
Dans les maux que souvent la fortune me fait :  
Mais si je ne suis pas dans un état parfait,  
Je sens que j'y voudrois bien être.

Oui, je voudrois pouvoir, comme vous le voulez,  
Sanctifier les maux qui me livrent la guerre.

Ah ! que mon cœur n'est-il de ces cœurs isolés  
Qui par aucun endroit ne tiennent à la terre,  
Qui sont à leurs devoirs sans réserve immolés,  
A qui la grace assure une pleine victoire,  
Et qui, d'un divin feu brûlés,  
A la possession de l'éternelle gloire  
Ne sont pas en vain appelés !

---

LETTRE

A MADAME DUSSÉ,

FILLE DE M. DE VAUBAN <sup>1</sup>. Janvier 1692.

---

QUELQU'UN qui n'est pas votre époux,  
Et pour qui cependant, soit dit sans vous déplaire,  
Vous sentez quelque-chose et de vif et de doux,  
Me disoit l'autre jour de prendre un ton sévère

---

<sup>1</sup> C'est elle que Rousseau a célébrés.

Pour.... Mais dans vos beaux yeux je vois de la colère !  
Loin de gronder, apaisez-vous ;  
Ce quelqu'un n'est, Iris, que votre illustre père.

Elle papillonne toujours,  
Me disoit ce grand homme, et rien ne la corrige ;  
En attendant qu'un jour la raison la dirige,  
Elle auroit grand besoin de quelque autre secours.  
Employez tous les traits que fournit la satire  
Contre une activité qui du matin au soir  
La fait courir, sauter et rire.  
Assez imprudemment je lui promis d'écrire :  
Car quelle raison peut valoir  
Contre un léger défaut que la jeunesse donne,  
Et que je ne connois personne  
Qui ne voulût encore avoir ?

Avecque quatorze ans écrits sur le visage,  
Il vous feroit beau voir prendre un air sérieux !  
Ne renversez point l'ordre établi par l'usage.  
Eh ! que peut-on faire de mieux  
Que de folâtrer à votre âge ?  
Vous avez devant vous dix ans de badinage ;  
Qu'il ne s'y mêle point de moments ennuyeux.  
Qu'entre les jeux, les ris, s'écoule et se partage  
Un temps si beau, si précieux.  
Vous n'en aurez que trop, hélas ! pour être sage.

Tout bien considéré, qu'est-ce que gâte en vous  
L'activité qu'on vous reproche ?  
Votre esprit n'en est pas moins doux :  
Vos yeux n'en blessent pas de moins dangereux coups  
L'insensible qui vous approche.

DE MADAME DESHOULIÈRES. 9

Vous mène-t-elle à gauche, ou plus loin qu'il ne faut ?

Non, Iris : et plus je raisonne,

Moins je trouve qu'un tel défaut

Ote les agréments que la nature donne.

Par exemple, voici des faits

Assez connus pour qu'on s'y fonde :

Les zéphyrs, les ruisseaux ne s'arrêtent jamais ;

Par leur activité perdent-ils leurs attraits ?

Contre elle est-il quelqu'un qui gronde ?

Et voit-on qu'on trouve mauvais

Que ce dieu que déjà vous fournissez de traits

Aille sans cesse par le monde

Troubler des cœurs l'heureuse paix ?

Mais, sans chercher si loin, et sans tant de mystère,

Quels exemples d'activité

Ne rencontrez-vous point dans votre illustre père !

Il lui sied bien, en vérité,

De me proposer de vous faire

Des leçons de tranquillité,

Lui qui, soit en paix, soit en guerre,

Goûte moins le repos que ne font les lutins ;

Lui qui, presque semblable à ces fiers paladins

Qui parcouraient toute la terre,

Enlève à des géants envieux et mutins,

Non de libertines infantes,

Mais, en chemin faisant, des places importantes,

Qui de l'heureuse France assurent les destins !

Que sur ces procédés, Iris, il réfléchisse,

Et qu'il nous dise un peu s'il croit qu'il soit permis

De considérer comme un vice

Ce courage agissant qu'en lui le ciel a mis.

Si quelqu'un peut s'en plaindre avec quelque justice,  
Ce ne sont que nos ennemis.  
Comme la bonne foi dans mes discours éclate,  
Je ne vous dissimule pas  
Qu'en suivant mes conseils on peut faire un faux pas,  
Et que l'affaire est délicate.  
Ils sont beaux cependant ; mais, jeune et belle Iris,  
Il ne faut point que je me flatte,  
Le temps diminuera leur prix.  
Ainsi, quand vous voudrez suivre ce que j'écris,  
Regardez-en toujours la date.  
De Paris, la veille des Rois,  
L'an mil six cent quatre-vingt douze,  
Temps où, par de sévères lois,  
L'Eglise défend qu'on épouse.

---

## R O N D E A U.

COIFFÉ d'un vilain bonnet gras,  
Martin est gité dans des draps  
A peu près blancs comme l'ébène,  
Où puces et poux à centaine  
Viennent faire de bons repas.  
Un vieux pot de terre est en bas,  
Où ce polisson fait son cas :  
Que n'en est-il, par la mordienne,  
Coiffé !

Sur le plancher est un gros tas  
De livres rongés par les rats :

DE MADAME DESHOULIÈRES.

D'onguents suspects la table est pleine.

Cependant Martin croit sans peine

Plus d'un cœur de ses doux appas

Coiffé.

---

A M. L'ABBÉ DE LAVAU,

de l'académie françoise. 25 août 1692.

---

IL est aujourd'hui votre fête ;

Et de ces agréables fleurs

Dont le temps ne sauroit effacer les couleurs

Ma main devroit, abbé, couronner votre tête.

Mais, hélas ! depuis quelques jours

Je cherche en vain sur le Parnasse

Ces vives fleurs que rien n'efface,

Et que vous y cueillez toujours.

Que vous donner donc en leur place ?

Un simple bon-jour ? c'est trop peu :

Mon cœur ? c'est un peu trop, quoique sa saison passe.

Il ne faut même pas, de votre propre aveu,

Que jamais de son cœur mon sexe se défasse ;

Et d'ailleurs, dans le train où vous a mis la grace,

Train qui chez vous n'est point un jeu,

Le présent d'un cœur embarrasse.

Je sais que depuis quelque temps

On donne pour bouquet des bijoux importants.

Mais, quand vous verrez la Fortune,  
Demandez-lui si dans ces lieux  
Où les muses chantent le mieux  
Elle daigne en mettre quelqu'une  
En pouvoir de donner des bijoux précieux.

Pas une des neuf sœurs par elle n'est aidée.  
Abbé, le nom de bel esprit  
Ici ne donne point d'idée  
De gloire, d'aise, de crédit,  
Comme de certains noms qui, d'abord qu'on les dit,  
Tout pauvres qu'ils sont par eux-mêmes,  
Remplissent l'esprit de trésors,  
De voluptés, d'honneurs suprêmes,  
Partout excellents passe-ports  
Des vices de l'ame et du corps.

Je m'égare, et je moralise  
Peut-être un peu hors de saison.  
Qu'y faire? Malgré la raison,  
Dans tout ce qu'on écrit on se caractérise:  
Cependant revenons à vous,  
Tâchons par des souhaits à nous tirer d'affaire.  
Je sais que c'est ne donner guère :  
Mais ceux que la nature a formés, comme nous,  
D'un limon moins grossier que le limon vulgaire,  
Trouvent des charmes aussi doux  
Dans les souhaits d'un cœur sincère,  
Que dans les plus riches bijoux.

Ce n'est ni du savoir, ni de l'esprit solide,  
Ni de la piété, qu'il faut vous souhaiter :

DE MADAME DESHOULIÈRES. 13

Vous en avez assez , abbé , pour en prêter.

Est-ce une conduite rigide ?

Est-ce une probité sur quoi pouvoir compter ?

Encor moins. Votre cœur jamais ne vous expose

Aux dérèglements , aux noirceurs

Que la foiblesse humaine cause :

Et , sur le mérite et les mœurs ,

On pourroit défier les plus fins connoisseurs

De vous souhaiter quelque chose.

Tout ce qu'une femme résout

Arrive , bien ou mal , comme il est dans sa tête.

Je veux par des souhaits célébrer votre fête ;

Et j'en trouve un à faire enfin selon mon goût.

Je ne sais s'il sera du vôtre ,

Abbé ; le voici sans façon.

Saint Louis est votre patron ;

Louis-le-Grand en est un autre ,

Au gré de bien des gens , pour le moins aussi bon.

Que , pour vous faire un sort qui soit digne d'envie ,

Leurs soins à votre égard se partagent ainsi :

Que l'un , lorsqu'à cent ans vous sortirez d'ici ,

Vous procure les biens de l'éternelle vie ;

Et que l'autre vous rende heureux en celle-ci !

## VERS ALLÉGORIQUES

A SES ENFANTS. Janvier 1693.

DANS ces prés fleuris  
Qu'arrose la Seine,  
Cherchez qui vous mène,  
Mes chères brebis.  
J'ai fait, pour vous rendre  
Le destin plus doux,  
Ce qu'on peut attendre  
D'une amitié tendre :  
Mais son long courroux  
Détruit, empoisonne  
Tous mes soins pour vous,  
Et vous abandonne  
Aux fureurs des loups.  
Seriez-vous leur proie,  
Aimable troupeau,  
Vous de ce hameau  
L'honneur et la joie ;  
Vous qui, gras et beau,  
Me donniez sans cesse  
Sur l'herbette épaisse  
Un plaisir nouveau ?  
Que je vous regrette !  
Mais il faut céder :  
Sans chien, sans houlette,  
Puis-je vous garder ?



L'injuste fortune  
Me les a ravis.  
En vain j'importune  
Le ciel par mes cris ;  
Il rit de mes craintes ,  
Et, sourd à mes plaintes ,  
Houlette ni chien ,  
Il ne me rend rien.  
Puissiez-vous , contentes  
Et sans mon secours ,  
Passer d'heureux jours ,  
Brebis innocentes ,  
Brebis mes amours !  
Que Pan vous défende :  
Hélas ! il le sait ,  
Je ne lui demande  
Que ce seul bienfait .  
Oui , brebis chéries ,  
Qu'avec tant de soin  
J'ai toujours nourries ,  
Je prends à témoin  
Ces bois , ces prairies ,  
Que si les faveurs  
Du dieu des pasteurs  
Vous gardent d'outrages ,  
Et vous font avoir  
Du matin au soir  
De gras pâturages ,  
J'en conserverai ,  
Tant que je vivrai ,  
La douce mémoire ,  
Et que mes chansons

En mille façons  
 Porteront sa gloire,  
 Du rivage heureux  
 Où vif et pompeux  
 L'astre qui mesure  
 Les nuits et les jours  
 Commencant son cours  
 Rend à la nature  
 Toute sa parure,  
 Jusqu'en ces climats  
 Où, sans doute las  
 D'éclairer le monde,  
 Il va chez Téthys  
 Rallumer dans l'onde  
 Ses feux amortis.

---

## ÉPIÎTRE

A MONSIEUR,

sur son départ pour l'Allemagne. 1693.

---

**P**ARTÉZ, jeune héros, partez ;  
 A de nouveaux exploits la gloire vous appelle.  
 Peut-être de beaux yeux, si vous les écoutez,  
 Vous diront que la gloire est injuste et cruelle :  
 Mais des lauriers offerts par elle,  
 Bien que chèrement achetés,

DE MADAME DESHOULIÈRES. 17

La couronne est cent fois plus durable et plus belle  
Que les fuytes fleuris qui vous sont présentés.

Allez encor domter et punir l'Allemagne ,  
Ce fantôme orgueilleux de l'empire romain ,  
Q'te rien de sa splendeur aujourd'hui n'accompagne.

Que par votre vaillante main,  
Sur les bords de l'Oder, du Danube et du Mein,  
Plus d'une bataille se gagne.  
A ces fleuves fameux donnez le même frein  
Qu'on vous a vu donner au Rhin  
Dès votre première campagne.

De leurs fiers souverains, devenus des sujets ,  
La valeur se consume en superbes projets ;  
Toujours sûrs , à ce qu'il leur semble ,  
Toujours dans leur conseil quelque place se prend :  
Mais contre Louis seul qu'ont-ils fait tous ensemble ?  
Quel de leurs forts enfin contre vous se défend ?  
Allez les dépouiller des honneurs qu'on leur rend :  
Au-delà du Rhin l'aigle tremble ,  
Et la victoire vous attend.

Comme le vainqueur de l'Asie  
Coupa ce nœud fatal qu'il ne put dénouer ,  
Vous romprez une ligue , appui de l'hérésie ,  
Dont pour ses intérêts Nassau sait se jouer.  
Oui, prince , on vous verra dissiper et confondre  
Cette ligue fertile en crimes inouis.

Votre bras doit lancer la foudre de Louis :  
C'est assez pour nous en répondre.

Que par vos travaux glorieux  
La paix, cette belle exilée

Que les hardis complots d'un prince ambitieux  
Ont fait remonter dans les cieux,  
Sur la terre soit rappelée;  
Et que, malgré l'espoir des esprits factieux,  
Avant la saison triste et dure  
Où des froids aquilons le souffle furieux  
Dépouille nos champs de verdure,  
La paix soit de retour avec vous dans ces lieux.  
Déjà plus d'une fois le monarque invincible  
Dont vous avez reçu le jour,  
Aux larmes des peuples sensible,  
Immola la victoire à cet heureux retour.  
Le cœur encor touché d'une douleur si belle,  
Il renonceroit sans ennui  
A tout ce que la guerre a de flatteur pour lui,  
Si l'on établissoit une paix éternelle.  
Louis ne combat aujourd'hui  
Et ne triomphe que pour elle.  
Ces ambitieux conquérants,  
Pour qui la terre entière eût été trop petite,  
N'étoient pas des héros véritablement grands :  
Une valeur féroce étoit tout leur mérite.  
S'ils n'avoient pris le seul soin  
De porter au bout de la terre,  
Sans droit et sans pitié, le flambeau de la guerre,  
Leurs noms si respectés n'auroient pas volé loin.  
Athènes dans ses murs, Persépolis et Rome,  
Ont vu, par la grandeur des vices, des forfaits,  
Que dans l'oisiveté d'une profonde paix,  
Le héros n'étoit plus qu'un homme.  
Entre Louis et ces héros,  
Dont malgré deux mille ans dure encor la mémoire,

Que les comparaisons se font mal à propos !  
 La guerre, où l'accompagne en tout temps la victoire,  
 N'est pas un secours pour sa gloire ;  
 Rien n'en ternit l'éclat dans le sein du repos.  
 Sur la seule valeur elle n'est point fondée :

Rempli d'une plus haute idée,  
 Et jamais juste, sage et pieux à demi,  
 Il n'est pas moins grand à Versailles,  
 Que lorsqu'aux yeux jaloux d'un superbe ennemi  
 De Mons et de Namur il force les murailles.

Quel exemple pour vous ! Prince, dites-vous bien,  
 Et même avec quelques alarmes,  
 Que c'est par les vertus, autant que par les armes,  
 Qu'on n'a point vu de règne aussi beau que le sien ;  
 Que lorsque sa valeur, qu'aucun péril n'étonne,  
 D'un nouveau laurier le couronne,  
 Et que, sur les débris affreux,

D'hommes et de remparts, son triomphe s'apprête ;  
 Ce jour, pour sa gloire fameux,  
 Est d'un peuple ennemi devenu sa conquête  
 Regardé comme un jour heureux.

Si, parmi les horreurs que la guerre fait naître,  
 Louis est adoré de ses nouveaux sujets,  
 De combien verra-t-on leur attachement croître

Quand la paix fera disparaître  
 De la flamme et du sang les funestes objets,  
 Et qu'alors ils verront ce roi, digne de l'être,  
 A notre seul bonheur borner tous ses projets,  
 Et se faire obéir plus en père qu'en maître !

Jeune et vaillant héros, l'Europe attend de vous  
 Cette paix aux peuples si chère :

Portez aux ennemis de si terribles coups,  
 Qu'ils soient encor forcés une fois à la faire.  
 A l'épouse éplorée elle rendroit l'époux;  
 Elle rendroit le fils à la tremblante mère;  
 Elle ramèneroit les timides amours.  
 Alors, prince charmant, il est aisé de croire  
 Qu'au milieu des plaisirs, fait pour vaincre toujours,  
     Une autre sorte de victoire,  
     Pour les tendres cœurs d'un grand prix,  
     Vous rendra ces myrtes fleuris  
     A qui vous préférez la gloire.

---

## ÉPÎTRE

A MADAME LA COMTESSE D'ALÈGRE.

1693.

---

N ON, charmante Iris, dans ma lettre  
 Je n'ai point employé les précieux trésors  
     Que l'Inde étale sur ses bords.  
 Quand on veut parler juste, on ne sauroit les mettre  
 Que dans l'expression des brillantes couleurs  
     Qui font que les plus vives fleurs  
 Avec votre beau teint n'oseroient se commettre.  
 S'il arrive qu'un jour je chante dans mes vers  
 Ce teint toujours vainqueur des plus affreux hivers,  
 Que ne pourrai-je point là-dessus me permettre!

DE MADAME DESHOULIÈRES. 21

Des roses dont à son réveil  
La jeune amante de Céphale  
Sème la route du soleil,  
Des pleurs dont s'enrichit la mer orientale  
Lorsque son tendre cœur déteste le sommeil  
D'un vieux époux contraint de devenir cigale,  
Je prendrai la fraîcheur, le blanc et le vermeil,  
Pour composer un teint à votre teint pareil;  
Et je ne ferai rien cependant qui l'égale.

Ces précieuses gouttes d'eau  
Que la brûlante ardeur du céleste flambeau  
Durcit dans le sein de la terre,  
Les diamants, ces beaux cailloux,  
Du feu de vos regards, ce feu brillant et doux,  
Plus à craindre pourtant que le feu du tonnerre,  
Serviront à peindre l'éclat :  
Et, dans la dureté qui leur est naturelle,  
Peut-être trouverois-je à faire un parallèle  
D'un cœur que mille amants accusent d'être ingrat.

Pour peindre la beauté de cette tresse blonde  
Que les jeunes zéphyr, ces petits imprudents,  
Rendent quelquefois vagabonde,  
Je prendrai le soleil, lorsqu'au sortir de l'onde  
Le bain aura rendu ses rayons moins ardents.  
Iris, quand je voudrai parler de votre bouche,  
Le rouge du rubis sera d'un grand secours,  
Ce beau rouge si vif, qu'on craint presque toujours  
De se brûler quand on y touche.

Voilà pour vous, aimable Iris,  
Ce qu'on peut emprunter sur le rivage moré.

Pour faire que chez moi l'on trouve tous les jours  
De café, de liqueurs une pleine abondance,  
Et de ce vin dont l'excellence  
Pour ma santé, dit-on, sera d'un grand secours.

Quoi que l'histoire en puisse dire,  
Le vin qui jadis dans Tibur  
D'Horace égayoit la satire,  
Le vin qu'Anacréon célébroit sur sa lyre,  
N'étoit ni si beau ni si pur.  
A des rubis fondus sa couleur est semblable:  
Il tient ce que promet sa brillante couleur;  
Une utile et douce chaleur  
Fait qu'on pense, au sortir de table,  
Avoir pris de cet or potable  
Qui triomphe des ans, qui chasse la douleur,  
Qui fait tout, et qui par malheur  
N'a jamais été qu'une fable.

Cependant, quelque précieux  
Que soit un zel breuvage, un zèle ardent et tendre  
Pour le public le fait répandre,  
Quand Louis est victorieux.  
Les muids sont défoncés dans les brillantes fêtes  
Où pour lui l'on rend grace aux cieux;  
Et tandis que le bruit de ses grandes conquêtes  
Trouble ses ennemis de sa gloire envieux,  
Votre excellent vin dans ces lieux  
Trouble un nombre infini de têtes.

Qui l'auroit pu penser? Moi, qui dès le berceau  
Suis en habitude de boire



DE MADAME DESHOULIÈRES. 25

Avec les filles de Mémoire,  
Et de m'enivrer de cette eau  
Qui des ténèbres du tombeau  
A le droit de sauver la gloire ;  
Enfin , moi , qui jusqu'aujourd'hui  
N'avois avec Bacchus presque point de commerce ,  
J'ai fait connoissance avec lui.  
Heureuse si ce dieu peut dissiper l'ennui  
Du maudit sort qui me traverse ,  
Et d'une santé foible être le ferme appui !

Quand je songe pourtant en personne sensée  
À votre présent merveilleux ,  
A ne vous rien cacher , il me vient en pensée  
Qu'il peut , tout beau qu'il est , être un peu dangereux.  
On ne pourroit pas mieux s'y prendre  
Pour faire une galante et douce trahison.  
Quelque force qu'ait la raison ,  
Hélas ! contre le vin peut-elle se défendre ?  
Non ; et souvent l'Amour mêle , pour nous surprendre ,  
Dans le vin son subtil poison.  
Mais par bonheur pour moi , Timandre ,  
Vous êtes plus sage que tendre ;  
Et d'ailleurs je suis loin de la belle saison  
Où les pièges sont bons à tendre.

## AU ROI.

---

MADRIGAL. Octobre 1693.

**L**OUIS, que vous imitez bien  
 Cet être indépendant dont vous êtes l'image !  
 Comme lui, des rois qu'on outrage  
 Vous êtes le vengeur et l'unique soutien :  
 Comme lui, votre main foudroie  
 Ces coupables mortels dont les noires fureurs  
 Ont mis toute l'Europe en proie  
 A ce que la guerre a d'horreurs :  
 Comme lui, rempli de clémence,  
 Quelque douceur qu'ait la vengeance,  
 Vous êtes prêt à pardonner ;  
 Et sur les bords du Pô, du Rhin et de la Meuse,  
 Vous ne les accablez que pour les amener,  
 Par un prompt repentir, à cette paix heureuse  
 Que vous seul pouvez leur donner.

---

## LA TUBÉREUSE.

---

A MADAME \*\*\*.

**S**ANS me plaindre de la nature,  
 Je voyois les premières fleurs

Répandre dans les airs d'agréables odeurs,  
Et mêler leurs vives couleurs  
Avec la naissante verdure,  
Quand un plus important souci  
Que celui d'embellir la terre  
A la charmante Flore ; au milieu d'un parterre,  
Me força de parler ainsi :

Jeune divinité pour qui le doux Zéphyre  
Pousse tant d'amoureux soupirs,  
Vous qui ramenez les plaisirs,  
Vous dont toutes les fleurs reconnoissent l'empire,  
De celles du printemps que n'ai-je le destin !  
Je sais que leur beauté ne dure qu'un matin,  
Et que d'un sort plus doux ma naissance est suivie ;  
Mais elles naissent dans le temps  
Qu'on célèbre en ces lieux la fête de Silvie.  
Hélas ! que je leur porte envie !  
Et que je voudrois bien fleurir dans le printemps !

Un si juste souhait toucha le cœur de Flore ;  
Et, malgré l'ordre des saisons,  
A peine le soleil eut-il vu deux maisons,  
Que ma fleur commença d'éclore.  
Je perds avec plaisir, dans cet heureux état,  
Les honneurs que l'été m'apprête ;  
Et, pour couronner votre tête,  
Je parois ce matin avec tout mon éclat.  
Si par mon doux parfum j'obtiens cet avantage,  
Fière d'un tel emploi, je verrai sans ennui  
Mes sœurs dans quelques mois rendre un pareil hommage  
Au plus grand prince d'aujourd'hui.

## RÉFLEXIONS MORALES

sur l'envie immodérée de faire passer son nom à  
la postérité. Novembre 1693.

---

**L**A savante Chéron, par son divin pinceau,  
Me redonne un éclat nouveau ;  
Elle force aujourd'hui les Graces,  
Dont mes cruels ennuis et mes longues douleurs  
Laissent sur mon visage à peine quelques traces,  
D'y venir reprendre leurs places :  
Elle me rend mes premières couleurs.

Par son art la race future  
Connoitra les présents que me fit la nature :  
Et je puis espérer qu'avec un tel secours,  
Tandis que j'errerais sur les sombres rivages,  
Je pourrai faire encor quelque honneur à nos jours.  
Oui, je puis m'en flatter : plaire et durer toujours  
Est le destin de ses ouvrages.

Fol orgueil, et du cœur humain  
Aveugle et fatale foiblesse,  
Nous maîtriserez-vous sans cesse ?  
Et n'aurons-nous jamais un généreux dédain  
Pour tout ce qui s'oppose aux lois de la sagesse ?  
Non : l'amour-propre en nous est toujours le plus fort ;  
Et, malgré les combats que la sagesse livre,  
On croit se dérober en partie à la mort,  
Quand dans quelque chose on peut vivre.

Cette agréable erreur est la source des soins  
 Qui dévorent le cœur des hommes :  
 Loin de savoir jouir de l'état où nous sommes,  
 C'est à quoi nous pensons le moins.  
 Une gloire frivole et jamais possédée  
 Fait qu'en tous lieux, à tous moments,  
 L'avenir remplit notre idée ;  
 Il est l'unique but de nos empressements.  
 Pour obtenir qu'un jour notre nom y parvienne,  
 Et pour nous l'assurer durable et glorieux,  
 Nous perdons le présent, ce temps si précieux,  
 Le seul bien qui nous appartienne,  
 Et qui, tel qu'un éclair, dispaçoit à nos yeux.  
 Au bonheur des humains leurs chimères s'opposent :  
 Victimes de leur vanité,  
 Il n'est chagrin, travail, danger, adversité,  
 A quoi les mortels ne s'exposent  
 Pour transmettre leurs noms à la postérité.

A quel dessein, dans quelles vues,  
 Tant d'obélisques, de portraits,  
 D'arcs, de médailles, de statues,  
 De villes, de tombeaux, de temples, de palais,  
 Par leur ordre ont-ils été faits ?  
 D'où vient que, pour avoir un grand nom dans l'histoire,  
 Ils ont à pleines mains répandu les bienfaits,  
 Si ce n'est dans l'espoir de rendre leur mémoire.  
 Illustre et durable à jamais ?

Il est vrai que ces espérances  
 Ont quelquefois servi de frein aux passions ;  
 Que par elles les lois, les beaux-arts, les sciences,  
 Ont formé les esprits, poli les nations,

Embelli l'univers par des travaux immenses,  
Et porté les héros aux grandes actions.

Mais aussi combien d'impostures,

De sacrilèges, d'attentats,

D'erreurs, de cruautés, de guerres, de parjures,  
A produits le désir d'être, après le trépas,

L'entretien des races futures !

Deux chemins différents, et presque aussi battus,  
Au temple de Mémoire également conduisent.

Le nom de Pénélope et le nom de Titus

Avec ceux de Médée et de Néron s'y lisent :

Les grands crimes immortalisent

Autant que les grandes vertus.

Je sais que la gloire est trop belle

Pour ne pas inspirer de violents desirs :

La chercher, l'acquérir, et pouvoir jouir d'elle,

Est le plus parfait des plaisirs.

Oui, ce bonheur pour l'homme est le bonheur suprême.

Mais c'est là qu'il faut s'arrêter ;

Tout charmé qu'il en est, à quelque point qu'il l'aime,

Il a peu de bon sens quand il va s'entêter

De la vanité de porter

Sa gloire au-delà de lui-même,

Et quand, toujours en proie à ce désir extrême,

Il perd le temps de la goûter.

Encor si, dans les champs que le Cocyte arrose,

Dépouillé de toute autre chose,

Il étoit permis d'espérer

De jouir de sa renommée,

Je serois bien moins animée

Contre les soins qu'on prend pour la faire durer.

DE MADAME DESHOULIÈRES. 31

Mais quand nous descendons dans ces demeures sombres,  
La gloire ne suit point nos ombres ;  
Nous perdons pour jamais tout ce qu'elle a de doux :  
Et, quelque bruit que le mérite,  
La valeur, la beauté, puissent faire après nous,  
Hélas ! on n'entend rien sur les bords du Cocyte.

Par où donc ces grands noms d'illustres, de fameux,  
Après quoi les mortels courent toute leur vie,  
Avides de laisser un long souvenir d'eux,  
Doivent-ils faire tant d'envie ?  
Est-ce par intérêt pour d'indignes neveux,  
Qui seuls de ces grands noms jouissent,  
Qui ne les font valoir qu'en des discours pompeux,  
Et qui, toujours plongés dans un désordre affreux,  
Par des lâchetés les flétrissent ?

De ces heureux mortels qui n'ont point eu d'égaux  
Tel est l'ordinaire partage.  
Traités par la nature avec moins d'avantage  
Que la plupart des animaux,  
Leur race dégénère, et l'on voit d'âge en âge  
En elle s'effacer l'éclat de leurs travaux.  
Des choses d'ici-bas c'est le vrai caractère.  
Il est rare qu'un fils marche dans le sentier  
Que suivoit un illustre père.  
Des mœurs comme des biens on n'est pas héritier ;  
Et d'exemple on ne s'instruit guère.

Tandis que le soleil se lève encor pour nous,  
Je conviens que rien n'est plus doux  
Que de pouvoir sûrement croire  
Qu'après qu'un froid nuage aura couvert nos yeux

Rien de lâche, rien d'odieux,  
Ne souillera notre mémoire;  
Que, regrettés par nos amis,  
Dans leur cœur nous vivrons encore,  
Pour un tel avenir tous les soins sont permis :  
C'est par cet endroit seul que l'amour-propre honore ;  
Il faut laisser le reste entre les mains du sort.  
Quand le mérite est vrai, mille fameux exemples  
Ont fait voir que le temps ne lui fait point de tort :  
On refuse aux vivants des temples  
Qu'on leur élève après leur mort.

Quoi ! l'homme, ce chef-d'œuvre à qui rien n'est semblable ;  
Quoi ! l'homme, pour qui seul on forma l'univers ;  
Lui, dont l'œil a percé le voile impénétrable  
Dont les arrangements et les ressorts divers  
De la nature sont couverts ;  
Lui, des lois et des arts l'inventeur admirable,  
Aveugle pour lui seul, ne peut-il discerner,  
Quand il n'est question que de se gouverner,  
Le faux bien du bien véritable ?

Vaine réflexion ! inutile discours !

L'homme, malgré votre secours,  
Du frivole avenir sera toujours la dupe ;  
Sur ses vrais intérêts il craint de voir trop clair ;  
Et, dans la vanité qui sans cesse l'occupe,  
Ce nouvel Ixion n'embrasse que de l'air.  
N'être plus qu'un peu de poussière  
Blesse l'orgueil dont l'homme est plein.  
Il a beau faire voir un visage serein,  
Et traiter de sang froid une telle matière ;  
Et dément ses dehors, tout sert à nous prouver



Que par un nom célèbre il cherche à se sauver  
D'une destruction entière.

Mais d'où vient qu'aujourd'hui mon esprit est si vain ?  
Que fais-je ? et de quel droit est-ce que je censure

Le goût de tout le genre humain ,

Ce goût favori qui lui dure

Depuis qu'une immortelle main

Du ténébreux chaos a tiré la nature ?

Ai-je acquis dans le monde assez d'autorité

Pour rendre mes raisons utiles ,

Et pour détruire en lui ce fonds de vanité

Qui ne lui peut laisser aucuns moments tranquilles ?

Non ; mais un esprit d'équité

A combattre le faux incessamment m'attache ,

Et fait qu'à tout hasard j'écris ce que m'arrache

La force de la vérité.

Hé ! comment pourrois-je prétendre  
De guérir les mortels de cette vieille erreur

Qu'ils aiment jusqu'à la fureur ,

Si moi qui la condamne ai peine à m'en défendre ?

Ce portrait, dont Apelle auroit été jaloux ,

Me remplit, malgré moi, de la flatteuse attente

Que je ne saurois voir dans autrui sans courroux.

Foible raison que l'homme vante ,

Voilà quel est le fond qu'on peut faire sur vous !

Toujours vains, toujours faux, toujours pleins d'injustice,

Nous crions dans tous nos discours

Contre les passions, les foiblesses, les vices ,

Où nous succombons tous les jours.

## MADRIGAL

DE M. TURGOT DE SAINT-CLAIR,  
sur les réflexions morales. Novembre 1693.

LA chimère que vous blâmez,  
Deshoulières, pas modestie  
Aux héros les plus renommés  
Pour vous demande une amnistie.  
Pourrez-vous du Parnasse apaiser le courroux ?  
Ceux qui du Grand Louis nous promettent l'histoire,  
La nature et vos vers, ne seront pas pour vous.  
Des rares dons du ciel on peut être jaloux ;  
On n'en peut trop long-temps conserver la mémoire.  
La mère des vertus, c'est l'amour de la gloire.

## R É P O N S E

A M. TURGOT DE SAINT-CLAIR.

Novembre 1693.

## MADRIGAL.

Vous qui vous couronnez des rameaux toujours verts  
Qu'aiment les filles de Mémoire,

DE MADAME DESHOULIÈRES.

Saint-Clair, comment pouvez-vous croire  
Que j'ai prétendu dans mes vers  
Condamner l'amour de la gloire ?

Si vous les aviez lus avec attention,

Une telle prévention

D'un reproche flatteur ne seroit pas suivie.

Relisez ; désabusez-vous :

Vous verrez que des biens qu'on goûte en cette vie

Je trouve que la gloire est le bien de plus doux,

Et que je n'ai porté mes coups

Que sur l'intmodérée et ridicule envie

De l'étendre au-delà de nous.

---

ÉPIÎTRE

A M. FLÉCHIER,

évêque de Lavaur, et ensuite de Nîmes. 1693.

---

DAMON, que vous êtes peu tendre !  
Ne vous pourrois-je point imiter quelque jour ?  
Faire à Paris un long séjour,  
Savoir que chez les morts je suis prête à descendre,  
Et, sans daigner me voir, retourner à la cour !

Est-ce que la gloire immortelle  
Dont vous venez d'être couvert  
Fait que le souvenir se perd  
D'une amitié tendre et fidèle ?

Non, vous êtes accoutumé  
A voir tout le monde charmé  
De votre divine éloquence :

L'orgueil sur votre esprit ne prend point de pouvoir,  
Et votre seule négligence  
Vous a fait partir sans me voir.

Vous rompez pour jamais cette amitié sincère  
Qui devoit de vos jours égaler la longueur,  
Et qui de mon timide cœur  
Étoit la principale affaire !  
Hélas ! d'où vient tant de froideur ?  
Qu'ai-je fait pour la faire naître ?  
Ah ! craignez que, dans ma douleur,  
Je n'engage l'Amour contre vous à paroître  
Dans les intérêts de sa sœur.

Cette menace vous alarme.

Un sage être amoureux ! qu'est-ce qu'on en diroit ?  
Évitez ce malheur. Un soupir, une larme,  
Chez la postérité vous déshonoreroit.

Les sévères lois du Portique  
Doivent rendre qui les pratique  
Inaccessible aux passions ;  
Et les moindres émotions  
Sont des crimes pour un stoïque.

Quelle honte pour vous, qui voyez sans pitié  
Toutes les foiblesses humaines,

Si, pour punir les torts faits à mon amitié,  
Quelque Iris vous rendoit plus fou de la moitié  
Que tous les Céladons, que tous les Artamènes !  
Sur vos doctes emplois ne vous assurez pas.  
Tremblez, Damon, tremblez : la raison des grands hommes,

Tant des siècles passés que du siècle où nous sommes,  
 Dans un si beau chemin a fait plus d'un faux pas.  
 Ce petit dieu malin, au dos chargé de plumes,  
 Dont le dépit, les amertumes,  
 Sont pour les tendres cœurs des sources de plaisirs,  
 Vous fera, s'il le veut, pousser de longs soupirs  
 Au milieu de mille volumes.

Contre la rigueur des destins  
 La morale pourroit rendre une ame assez forte :  
 Mais, Damon, eussiez-vous des Grecs et des Latins  
 Toutes les raisons pour escorte,  
 L'Amour n'en seroit pas d'un jour plus tard vainqueur.  
 Lorsqu'il veut entrer dans un cœur,  
 Il ne s'amuse pas à frapper à la porte.

Il aime à triompher de l'orgueil d'un savant ;  
 C'est sa plus éclatante et plus douce victoire.  
 Ces sages qu'on nous vante tant,  
 Et dont vous effacez la gloire,  
 Pour s'empêcher d'aimer firent de vains efforts ;  
 Et toute leur philosophie  
 Ne leur servit, Damon, qu'à sauver les dehors  
 D'une voluptueuse vie.

Ainsi, plus agité que ne le sont les flots  
 Lorsqu'Éole ouvre sa caverne,  
 Mon cœur fait des desseins contre votre repos,  
 En cœur que le dépit gouverne.  
 Mais, dans ce dangereux dépit,  
 Ma raison s'est rendue aussitôt la maîtresse :  
 Il vaut mieux, à ce qu'elle dit,  
 Qu'un ami comme vous ait un peu de paresse  
 Que trop d'empressement et de délicatesse.

Contre un foible dépit dont elle rompt le cours  
 Ne cherchez donc point de secours ;  
 Je ne laisserai point à ce guide infidèle  
 La conduite d'un cœur qui respecta toujours  
 De la triste raison l'autorité cruelle.  
 Que tous vos jours, Damon, soient de tranquilles jours !  
 Que jamais rien ne renouvelle  
 En vous le souvenir d'une amitié si belle !  
 Je sens frémir mon cœur à ce triste discours ;  
 La tendresse en gémit : mais les retours vers elle  
 Sont de trop dangereux retours.

---

## PARAPHRASE

D'UN PSAUME XII,

*Usquequo, Domine. 1693.*

---

**V**ous du vaste univers et l'auteur et le maître,  
 Vous seul de qui j'attends un assuré secours,  
 Jusques à quand, Seigneur, passerai-je mes jours  
 Dans les cruels ennuis que le malheur fait naître ?  
 Avez-vous résolu de m'oublier toujours ?

Pour rendre mes peines légères,  
 Et pour me garantir des plus affreux hasards,  
 N'êtes-vous plus ce dieu qu'ont adoré nos pères ?  
 Jusques à quand de mes misères  
 Détournerez-vous vos regards ?

Mes crimes seroient-ils plus grands que vos tendresses ?  
Hélas ! jusques à quand voulez-vous que mon cœur  
Soupire , et soit plongé dans d'amères tristesses ?

Ne vous souvient-il plus , Seigneur ,  
De vos magnifiques promesses ?

Jusques à quand enfin ces mortels ennemis  
Qui répandent sur moi le venin de leurs haines ,  
Et qui pour m'opprimer se sont cru tout permis ,  
Repaitront-ils leurs yeux de l'excès de mes peines ?

Daignez écouter mes soupirs ,  
Et les vœux ardents que je forme ;  
Éclairez mon esprit , réglez tous mes desirs ;  
Que jamais dans les maux , jamais dans les plaisirs ,  
D'un dangereux sommeil mon ame ne s'endorme.  
Que l'esprit ténébreux , de vos autels jaloux ,

Lui que votre juste courroux  
Précipita du ciel dans le fond de l'abîme ,  
Ne puisse se vanter d'avoir eu pour victime  
Un cœur qui n'est fait que pour vous.

Au milieu des fléaux que votre main m'envoie ,  
Cette crainte me trouble et me glace d'effroi.

Ah ! si je devenois sa proie ,  
Ceux que mon infortune élève contre moi  
Goûteroient à longs traits une maligne joie.

Ma perte est l'objet de leurs vœux.  
Mais , Seigneur , auriez-vous des oreilles pour eux ?

Non , elles ne sont attentives  
Qu'aux cris des malheureux , qu'aux soupirs des pécheurs ;  
Et c'est de là , grand Dieu , qu'au fort de mes douleurs  
Viennent ces espérances vives  
Qui m'aident à porter le faix de mes malheurs.

Quand votre bonté que j'implore  
 Aura mis à couvert mes jours infortunés  
 Des puissants ennemis à me nuire obstinés,  
 Quand elle aura calmé l'ennui qui me dévore,  
 Mon cœur, qu'un noir chagrin a presque consumé,  
 Sera par la joie animé.

Seigneur, il fera plus encore ;  
 Dans ma bouche il mettra de ces airs éclatants  
 Que du nord au midi, du couchant à l'aurore,  
 A la gloire du Dieu que l'univers adore  
 Les peuples chanteront jusqu'à la fin des temps.

## PARAPHRASE

DU PSAUME XIII,

*Dixit insipiens. 1693.*

**N**ON, il n'est point de Dieu : ses foudres redoutables  
 Ne sont que de grossières fables  
 Dont les foibles esprits se sont toujours repus,  
 Disent ces insensés, ces hommes corrompus,  
 Dont les crimes abominables  
 Jamais par les remords ne sont interrompus.  
 De l'obscur instinct qu'ont les brutes  
 Leur raison ne diffère en rien ;  
 Frappés d'un veuglement, tous leurs pas sont des chutes,  
 Et nul d'entre eux ne fait le bien.



Du séjour où pour eux se forme le tonnerre,  
 L'Éternel a porté ses regards ici-bas,  
 Pour voir s'il trouveroit ; dans les divers climats  
 Que la profonde mer enserre,  
 Quelqu'un qui le connût, quelqu'un qui ne fit pas  
 A son culte, à son nom, une insolente guerre.  
 Quelque soin qu'ait pris le Seigneur,  
 Il n'a pu trouver sur la terre  
 Un seul homme selon son cœur.

Dans les lieux opposés à la pompe des villes,  
 Comme sous les lambris dorés,  
 Du sentier de la grace ils se sont égarés :  
 Tous sont pour le Seigneur devenus inutiles.  
 Leur bouche est un sépulcre ouvert  
 D'où sort un air impur fatal à la sagesse ;  
 Jamais leur langue ne leur sert  
 Que pour tromper avec adresse ;  
 Que pour faire à l'honneur, en secret, en public,  
 De ces incurables blessures  
 Plus à craindre que les piquures  
 Que fait le venimeux aspic.

Les cœurs ne sont remplis que de haines mortelles,  
 Que d'attentats qui font horreur :  
 Toujours une implacable et brutale fureur  
 Les presse et leur prête des ailes  
 Pour aller dans le sang tremper leurs mains cruelles :  
 Loin qu'entre eux se cultive une innocente paix,  
 Ils ne travaillent qu'à se nuire ;  
 Et la crainte de Dieu, qui de rien les a faits,  
 Et qui peut à rien les réduire,  
 Ne les inquiète jamais.

Ne parviendrois-je point à me faire connoître ,

A dit le Seigneur irrité ,

De ces hommes d'iniquité

Qui , pleins d'ingratitude , osent nier mon être ;

Qui , nourris dans le crime et l'endurcissement ,

Ont dévoré mon peuple avec même alégresse

Que ceux qu'une extrême faim presse

Dévorent l'ordinaire et grossier aliment ?

Bien qu'ils ne puissent par eux-mêmes ,

Quels que soient leurs soins , leurs travaux ,

Se garantir des moindres maux ,

Daignent-ils m'invoquer dans les périls extrêmes ?

Fiers de ma patience , ils en sont devenus

A m'offenser moins retenus.

Prononcent-ils mon nom que dans d'affreux blasphèmes ?

Ils pâlisent de crainte , ils tremblent : mais pourquoi ?

Pour des biens faux et périssables ;

Tandis que sans aucun effroi

Ils perdent pour toujours des biens vrais et durables

Dont l'unique source est en moi.

Ils ne redoutent point mes jugemens sévères.

Ils osent plus encore ; et leur impiété

M'outrage jusque dans leurs frères.

Parceque là justice et que l'humilité

Sont des vertus qui me sont chères ,

Ils ne cessent dans leurs discours ,

Qu'à leurs dérèglements leur insolence ajusté ,

De railler de l'humble et du juste

Qui n'espèrent qu'en mon secours.

Mais pour confondre l'imposture ,

Pour convaincre l'impie , et lui faire sentir

Qu'il est un Dieu vengeur qui peut anéantir  
 D'un seul mot toute la nature,  
 Quelle main de Sion pourra faire sortir  
 Une lumière vive et pure ?  
 Celle du Tout-puissant, lui qui plus d'une fois  
 En a fait à Jacob la promesse authentique.  
 Vous qui vous êtes mis au-dessus de ses lois,  
 Frémissez, troublez-vous à sa terrible voix ;  
 Votre perte s'approche, et son courroux s'explique. .  
 Quand j'aurai, dit-il, dégagé  
 Mon peuple de la servitude,  
 Ils recevront le prix de leur ingratitude :  
 En vain ils gémiront de m'avoir outragé ;  
 A leurs yeux Israël d'une gloire assurée  
 Verra payer ses longs ennuis,  
 Tandis que par un feu d'éternelle durée  
 Ces hommes tout de chair connoîtront qui je suis.

---

## PARAPHRASE

DU PSAUME CXLV,

*Lauda, anima mea, Dominum. 1693.*

---

**M**ON âme, louons le Seigneur :  
 Ne nous laissons jamais de dire  
 Quelle est sa bonté, sa grandeur.  
 Que le temps qu'à ma vie il a voulu prescrire

Se passe tout entier à chanter sur ma lyre  
Des cantiques en son honneur.

Ne nous assurons point sur les enfants des hommes,  
Non plus que sur leurs souverains ;  
Malgré l'or et le rang qui les rendent si vains ,  
Ils ne sont que ce que nous sommes :  
Comme nous , ils retourneront  
Dans la terre leur origine ;  
Et les vastes projets où leur orgueil s'obstine  
Avec eux s'évanouiront.

Au milieu des malheurs qui nous livrent la guerre,  
Heureux , cent fois heureux qui n'attend de secours  
Que du Dieu qui d'un mot fit le ciel et la terre ,  
Qui des saisons , des nuits , des jours ,  
A réglé l'immuable cours ,  
Et dont la seule main peut lancer le tonnerre !

Heureux qui met enfin son espoir le plus doux  
En ce Dieu plein d'amour et de bonté pour nous ,  
Invariable en ses promesses ,  
Qui n'attend pour calmer son plus ardent courroux  
Qu'un repentir de nos foiblesses ,  
Qui par d'interminables soins  
Soutient les malheureux que l'injustice opprime ,  
Et qui , malgré l'horreur que lui donne le crime ,  
Pourvoit sans cesse à nos besoins !

De ceux dont l'esclavage offre d'affreux spectacles  
Sa puissante main rompt les fers ;  
Des autres , dont les yeux ignorent les miracles  
Qu'étale ce vaste univers ,  
Il dissipe aisément les ténébreux obstacles :

De celui qui chancelle il affermit les pas.

Tout est facile à sa sagesse :

Mais quand pour l'homme juste il fait voir sa tendresse,  
Quels prodiges ne fait-il pas !

Pour quiconque l'implore il est un sûr asile ;

Des pièges qui lui sont tendus

Il garde l'étranger, à tromper si facile :

Les cris dont frappent l'air la veuve et le pupille

Par lui sont toujours entendus :

Il punit les méchants ; et, par sa providence,

De leur inhumaine prudence

Tous les desseins sont confondus.

Cependant, Sion, soit certaine

Que le Dieu d'Israël, ce Dieu de vérité,

De qui toute la terre est pleine,

Règnera dans l'éternité ;

Et que les hommes et les anges

De l'éclat de son nom, du bruit de ses louanges,

Rempliront la postérité.



## ÉPÎTRE CHAGRINE

A MADAME \*\*\*.



SUPPORTEZ un peu mieux, Silvie,

La perte de votre beauté ;

Ce n'est que par le temps qu'elle vous est ravie.

Hé bien, est-ce une nouveauté ?  
Devoit-elle durer autant que votre vie ?  
Lorsque cinquante fois on a vu le printemps,  
N'être plus belle alors n'est pas une infortune ;  
C'est l'avoir été plus long-temps  
Que ne le veut la loi commune.  
Croyez-moi, d'un visage égal  
On doit s'apercevoir qu'on cesse d'être aimable ;  
Dans une aventure semblable,  
Le murmure sied toujours mal.  
Si, pleine de raison, pour une bagatelle  
Vous aviez compté vos appas,  
Leur perte vous seroit sans doute moins cruelle ;  
Vous ne vous en plaindriez pas.  
La beauté n'est pas éternelle ;  
Et nous nous préparons un fâcheux avenir,  
Quand nous ne comptons que sur elle :  
On ne sait plus que devenir,  
Lorsque l'on n'a su qu'être belle.  
Vous l'éprouvez, Silvie ; et je vous l'ai prédit,  
Lorsqu'à votre miroir sans relâche attachée  
Je ne vous voyois point touchée  
Des plaisirs que donne l'esprit.  
Cette foule de gens frivoles  
Qui, du matin jusques au soir,  
Ne vous disoit que des paroles  
Fait du bruit chez de jeunes folles  
Qui, comme vous, un jour seront au désespoir.  
Plus je vous vois, plus je raisonne,  
Plus je crains que l'ennui que votre sort vous donne  
Ne vous engage à suivre un usage commun.  
Vous justifierez mes alarmes ;

Oui, vous emprunterez des charmes  
Pour faire revenir quelqu'un.  
Mais du moins d'une tendre amie,  
Qui dans son goût est tous les jours  
Par les hommes même affermie,  
Écoutez un moment les sincères discours.  
Croyez-vous que l'amour s'allume dans une ame  
Par le rouge et le blanc qu'on mêle sur le teint ?  
Et tient-on compte à quelque femme  
Des couleurs dont elle se peint ?  
Songeons, pour nous guérir de l'erreur où nous sommes,  
Que le fard le plus beau de tous,  
Loin de nous attirer les suffrages des hommes,  
Ne leur donne que des dégoûts.  
Mais peut-être me direz-vous  
Que si j'avois un teint aussi laid que le vôtre  
J'aurois contre le fard un peu moins de courroux,  
Et que j'en mettrois comme une autre.  
Point du tout. Je me sens des sentiments meilleurs ;  
Et si la nature en partage  
Ne m'avoit pas donné d'assez belles couleurs,  
J'aurois assurément respecté son ouvrage.  
Et si l'on m'en croyoit, faux braves, faux amis,  
Faux dévots comme fausses prudes,  
Tout à découvert seroient mis,  
Et tous perdroient par-là les lâches habitudes  
Où par un long abus ils se sont affermis.

## DAPHNIS.

## ÉGLOGUE.

A M. D'AUDIFFRET,

envoyé du roi à Mantoue.

DAPHNIS, le beau Daphnis, l'honneur de ces hameaux,  
Qui, dans la tranquille Ausonie,  
De Pan conduisoit les troupeaux,  
Accablé sur ces bords d'une peine infinie,  
Négligeoit ses moutons, brisoit ses chalumeaux.  
Ses charmes n'avoient plus leur éclat ordinaire :  
L'enjoué Lysidor, dont le doux entretien  
Si souvent avoit su lui plaire,  
Conduit par le hasard dans ce lieu solitaire,  
Ne l'eût pas connu sans son chien.  
Surpris, à grands pas il s'approche  
De l'endroit où Daphnis pousoit de longs soupirs ;  
Et, touché de ses déplaisirs,  
Il lui fit ce tendre reproche :

LYSIDOR.

Lorsque vous formez le dessein  
D'aller prendre des tourterelles,  
Quand pour parer d'iris et la tête et le sein  
Vous cherchez les fleurs les plus belles,



Vous confiez toujours ces secrets à ma foi.  
Puisque dans ces bois, dans ces plaines,  
Vous partagez vos plaisirs avec moi,  
Que n'y partagez-vous vos peines?

DAPHNIS.

Ah ! prenez moins de part à mon sort rigoureux.  
Sur ces bords où j'attends la mort que je souhaite,  
Agréable berger, laissez-moi, je le veux ;  
Et pour vous souvenir d'un ami malheureux,  
Gardez mon chien et ma houlette.

LYSIDOR.

Ciel ! de quoi peut se plaindre un berger si parfait ?  
De sa douleur sachons la cause..

Quand les jeunes Zéphyrs badinent avec Flore,  
Quand les arbres sont rajeunis,  
Quand tout rit, d'où vient, cher Daphnis,  
Qu'un affreux chagrin vous dévore ?

DAPHNIS.

LYSIDOR.

Fait exprès pour jouir du destin le plus doux,  
A quelle erreur votre ame est-elle abandonnée ?  
Vous méritez vos maux. Pourquoi conservez-vous  
Une tendresse infortunée ?  
De cette conduite obstinée  
Vous n'avez point trouvé d'exemple parmi nous.

Du siècle où nous vivons il faut suivre l'usage.  
 Croyez-moi, les vieux goûts ne sont plus applaudis.  
 Seroit-il beau d'user du barbare langage  
 Que nos pères parloient jadis ?

## DAPHNIS.

Sur ces bords mouillés de mes larmes,  
 En proie à mes douleurs, à mes jaloux transports,  
 J'ai fait, pour n'aimer plus, d'inutiles efforts.

Malgré mes dépits, mes alarmes,

Je ne suis pas moins enflammé.

Un amour malheureux est un tourment bien rude.  
 Mais, hélas ! Lysidor, quand on a bien aimé,  
 Quand le cœur s'en est fait une douce habitude,  
 Ce n'est point par l'inquiétude  
 Qu'il en est désaccoutumé.

## LYSIDOR.

Cependant, lorsqu'une ame est une fois saisie  
 De ces inquiètes fureurs  
 Que fait naître une juste et forte jalousie,  
 La gloire éteint l'amour dans les plus tendres cœurs,  
 Daphnis, écoutez-la quand elle vous appelle.  
 Méprisez votre injuste Iris :  
 Ce n'est que par un vrai mépris  
 Qu'on se venge d'une infidèle.

## DAPHNIS.

A mon cruel destin nul destin n'est égal.  
 On ne m'arrache point le cœur de ma bergère.  
 Si quelque heureux rival l'avoit rendu légèr,  
 Hélas ! j'aurois du moins le plaisir, dans mon mal,  
 D'aller percer le cœur de cet heureux rival.

Mais, sans être infidèle, ô dieux ! le puis-je croire ?

Iris manque de foi, Iris ne m'aime plus.

Tandis que vos moutons paîtroient ces prés herbus,

Écoutez de mes maux la déplorable histoire.

J'aimois, j'étois aimé, je passois de beaux jours :

L'aimable Iris et moi nous voyions sans cesse,

Et nos feux s'augmentoient toujours.

Rien ne devoit, hélas ! alarmer ma tendresse.

On maltraitoit tous mes rivaux ;

Et cependant l'excès de ma délicatesse

Me livroit tous les jours à d'incroyables maux.

Je m'en plaignois à ma maîtresse,

Et mes jaloux soupçons se trouvoient toujours faux.

Enfin, moins tendre, ou rebutée

Des importuns chagrins de mon cœur amoureux,

Ma belle bergère irritée

Résolut d'éteindre ses feux.

Averti d'un dessein à mes jours si funeste,

Je tremblai, je pâlis, je courus pour la voir.

Mon effroyable désespoir,

Lysidor, vous apprend le reste.

#### LYSIDOR

Quand vous croyez avoir attiré vos malheurs,

Votre ame n'est point abusée.

Votre Iris a payé vos soins par des faveurs,

Tant que l'amour a fait ses plaisirs, ses douleurs ;

Mais la tendresse s'est usée.

Au lieu de l'ennuyer par des plaintes, des pleurs,

Il falloit à son tour la rendre un peu jalouse.

Écouteit-elle des douceurs,

Il falloit en conter à douze.

Daphnis , un amant de bon sens  
Doit quelquefois donner des sujets de se plaindre :  
Les plaisirs les plus vifs deviennent languissants ,  
Quand on en jouit sans rien craindre.  
Mais que nous veut Timandre ? il s'approche de nous.  
Venez-vous demander secours contre les loups ?

TIMANDRE.

Non , je viens apporter une heureuse nouvelle  
Au tendre et fidèle Daphnis.  
Qu'il ne soupire plus, ses malheurs sont finis.  
Iris souffre pour lui ce qu'il souffre pour elle.

DAPHNIS.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ?

TIMANDRE.

La pure vérité.

Il est moins aisé qu'on ne pense  
De passer de l'amour à la tranquillité.  
A peine Iris vous eut défendu sa présence ,  
Que de cruels remords son cœur fut agité.  
Quelque temps avec fermeté  
Elle en soutint la violence ;  
Mais il fallut enfin céder à son amour.  
Le dépit qu'en eut la bergère  
Alluma dans son sein une ardeur étrangère  
Qui la consume nuit et jour.  
Sachant pour son repos jusques où va la mienne ,  
Elle m'a fait tantôt approcher de son lit.  
Cherchez Daphnis , m'a-t-elle dit ;  
Et s'il m'aime encor , qu'il revienne.

Je suis parti d'abord, et mes soins empressés.....  
 Vous m'avez rencontré, dit Daphnis, c'est assez.  
 A l'instant il reprit une alégresse entière,  
     Embrassa Timandre; et, pour prix  
     De tous les soins qu'il avoit pris,  
     Il lui donna sa panetière,  
 Et transporté de joie il vola chez Iris.

---

## LETTRE

A M. THÉVART, MÉDECIN.

---

D'où vient, Damon, que la nature  
 A mis dans nos plaisirs la source de nos maux ?  
 .....  
 .....

Est-ce de sa sagesse une preuve visible,  
 Ou de son ignorance est-ce le triste effet,  
     De nous porter, comme elle fait,  
     Vers tout ce qui nous est nuisible ?  
 Ne dissimule point, tu connois les raisons  
     Que l'homme a de se plaindre d'elle,  
 Toi qui vois de si près la souffrance cruelle  
     Où le jettent ses trahisons.  
 Loin du tumulte des affaires,  
 Réfléchis avec moi sur ses égarements,  
     Qu'honora du nom de mystères  
     L'ignorance des premiers temps.  
 Pourquoi dans tous les aliments

Qui sont à la santé contraires  
 A-t-elle mis tant d'agrémens ?  
 Et pourquoi dans ces fleurs , ces racines , ces gommés ,  
 Ces bois , ces métaux qu'elle a faits  
 Pour le soulagement des hommes ,  
 A-t-elle imprudemment mis un goût si mauvais ?  
 Par plus d'une agréable route  
 L'infidèle conduit à la fièvre , à la goutte ,  
 A la pierre , aux vapeurs ; et pour en retirer  
 Elle n'a qu'un chemin ennuyeux , difficile ;  
 Un chemin où le plus habile ,  
 A chaque pas qu'il fait , risque de s'égarer.  
 Ce n'est pas seulement dans tout ce que la terre  
 Produit pour nos besoins d'herbes , de fruits , de fleurs ,  
 Que la savante nature erre ;  
 L'homme , que de lâches flatteurs  
 Ont appelé dans tous les âges  
 Le plus parfait de ses ouvrages ,  
 Est le comble de ses erreurs.

.....

---

## FRAGMENTS.

---

### PLACET AU ROI.

Héros dont les faits éclatants  
 Et rougir le héros qui ravagea l'Asie ,

Vous qui détruisez l'hérésie,  
 Vous qui foudroyez les Titans,  
 Vous aussi charmant que terrible,  
 Vous à qui rien n'est impossible,  
 Contentez un désir que j'ai depuis long-temps.  
 J'ai combattu sa violence :  
 Mais, inutile soin ! vaine précaution !  
 J'éprouve que la résistance  
 Augmente la tentation.  
 Roi, le plus grand qu'on ait vu naître,  
 Que ce libre début ne vous étonne pas.  
 Le désir qu'en vain je combats,  
 Sans me faire rougir, à vos yeux peut paroître.  
 Dès mes plus jeunes ans, dans le sacré vallon  
 A cueillir des lauriers je me suis amusée :  
 Assez bien avec Apollon,  
 J'en fus toujours favorisée.  
 Pour vous chanter, combien de fois  
 M'a-t-il prêté sa lyre, a-t-il conduit ma voix !  
 Instruite par un si grand maître  
 Dans cet art merveilleux qui par un triste sort,  
 Quelque savant qu'on y puisse être,  
 Ne fait vivre qu'après la mort,  
 J'ai sur tous les sujets essayé de vous plaire ;  
 Louis, je les ai traités tous,  
 Hors un qu'on ne traite plus guère,  
 Et qui ne dépend point de nous :  
 C'est un remerciement. Je n'en fais point mystère ;  
 Ce sujet me paroît bien doux.  
 Je voudrois le traiter un jour de chaque année ;  
 Mais, de l'humeur dont je suis née,  
 Je ne le puis faire sans vous.

Le ciel m'a fait une ame fière,  
 Avec qui rien de bas ne sauroit s'accorder,  
 Ce n'est qu'à mon roi seul qu'une telle prière  
 Ne blesse point ma gloire et se peut hasarder.  
 Je la fais donc, grand roi ; j'ose vous demander  
 D'un remerciement la matière :

J'y réussirai bien, si vous daignez m'aider.

Par plaisir, faites-en l'épreuve.

Ne craignez point d'être abusé ;

Je ne vous dirai rien d'usé,

Je suis là-dessus toute neuve.

Ne me refusez pas, et dans le doux loisir

.....  
 .....

Qu'à mon désir pressant votre bonté réponde.

Ainsi, fasse le ciel que chacun de vos jours

Soit marqué par des faits illustres.

Et que dans leur glorieux cours

On compte encor plus de dix lustres !

---

Que vous me donneriez de mortelles alarmes,  
 Si je ne connoissois ce qui me fait souffrir !  
 Quand un mal est causé par la force des charmes,  
 Hélas ! vous savez bien qu'on ne fait que languir.

---

Les herbes ne sauroient soulager ce martyr,  
 Rien n'en adoucit la rigueur :  
 Il faut pour en guérir, à ce que j'entends dire,  
 Avoir recours à l'enchanteur.



DE MADAME DESHOULIÈRES. 57

CERTAINS mots prononcés, un charme à l'autre cède.

Ah ! si, comme vous l'avez cru,

Le sortilège a part au mal qui me possède,

Ce ne sera jamais par ce fâcheux remède

Que le charme sera rompu.

**PERSONNAGES.****L'AMOUR.****LES PLAISIRS, }****LA JALOUSIE, }****LE DÉPIT, }****MERCURE.****L'AMBITION.****LE TROUBLE, }****LA CRUAUTÉ, }****SUITE DE L'AMOUR.****SUITE DE L'AMBITION.**

DE MADAME DESHOULIÈRES. 39

---

## DIALOGUE

COMPOSÉ

POUR ÊTRE CHANTÉ DEVANT LE ROI,

au mois de janvier 1689.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

L'AMOUR, LES PLAISIRS, LA JALOUSIE,  
LE DÉPIT.

L'AMOUR.

DANS ces bois dont l'affreuse paix  
Est si propre à flatter les plaisirs qu'on me donne,  
Sans flambeau, sans arc et sans traits,  
Plaisirs, laissez-moi pour jamais.  
Jalousie et Dépit, à qui je m'abandonne,  
Demeurez. Je vous aime autant que je me hais.

UN PLAISIR.

Votre caprice, Amour, va gâter nos affaires;  
Formez de plus justes desirs.  
Nous nous sommes nécessaires;  
Vous ne pouvez durer long-temps sans les Plaisirs,  
Et sans vous ils ne touchent guères.

## LE CHOEUR DES PLAISIRS répète :

Vous ne pouvez durer long-temps sans les Plaisirs,  
Et sans vous ils ne touchent guères.

## UN AUTRE PLAISIR.

Chacun de nous à son tour vous nourrit,  
Aiguise vos traits, et vous guide.  
Pourquoi nous préférer, à vous-même perfide,  
La Jalousie et le Dépit?  
Contre vous tous les jours il n'est rien qu'ils ne fassent.  
En un moment ils effacent  
Le charmant souvenir d'une tendre faveur.  
Quand vous êtes forcé d'abandonner un cœur,  
Ce ne sont qu'eux qui vous en chassent.

## LA JALOUSIE.

Que les Plaisirs sont ingrats  
De me faire une querelle!  
Je leur redonne une grace nouvelle  
Quand ils ont usé leurs appas.  
De tous mes droits, Amour, sur vous je me repose,  
Vous avez intérêt à ne m'éloigner pas;  
Sans moi vous seriez peu de chose.  
Quand on aime, il faut de temps en temps  
De petits sujets de se plaindre.  
Je suis faite pour les amants.  
Les plaisirs les plus vifs deviennent languissants,  
Quand on en jouit sans rien craindre.

## LE DÉPIT.

Je ne vous ferai point ici de longs discours,  
Amour; vous pourrez apprendre  
D'un cœur délicat et tendre  
De quelle utilité je vous suis tous les jours.

DE MADAME DESHOULIÈRES. 61

Contre le temps, sans mon secours,  
Vous auriez peine à vous défendre.

Il est de certains nœuds cachés,  
D'aimables nœuds qui par toute la terre  
Tiennent les cœurs l'un à l'autre attachés :  
Lorsque par les Plaisirs ces beaux nœuds sont lâchés,  
C'est le Dépit qui les resserre.

L'AMOUR.

Je sais tout ce que je vous doi ;  
Mais , dans la douleur qui m'accable ,  
Je ne reconnois plus d'intérêt ni de loi ;  
Ma perte est inévitable.  
Louis rompt pour jamais tout commerce avec moi,  
La brillante jeunesse  
M'avoit mis bien avecque lui :  
Aujourd'hui  
Qu'elle a fait place à la sagesse ;  
Je n'ai plus d'appui.  
Doux Plaisirs , à mon infortune  
Intéressez-vous.  
Ma disgrâce vous est commune :  
Le-goût de ce héros règle les autres goûts.  
Doux Plaisirs , à mon infortune  
Intéressez-vous.

LE CŒUR DES PLAISIRS.

A son infortune  
Intéressons-nous.

L'AMOUR.

Mais que cherche en ces lieux ma cruelle ennemie ?

## SCÈNE II.

L'AMOUR, L'AMBITION; SUITE DE L'AMOUR,  
SUITE DE L'AMBITION.

AMBITION.

AMBITION, fatale au bonheur des humains,  
Venez-vous insulter aux maux dont je me plains ?

L'AMBITION.

Non ; au fond de mon cœur la haine est endormie.  
Régrettant des plaisirs que j'ai trop peu goûtés,  
Et dont le souvenir au désespoir m'expose ,

Je viens dans ces lieux écartés  
Soupirer en secret des chagrins qu'on me cache,  
Et que je n'ai pas mérités.

Louis, qui me suivait, me laisse  
Pour la paix que du ciel il a su rappeler.

L'AMOUR.

Ah ! de tant d'autres cœurs vous êtes la maîtresse ;  
Que vous pouvez vous consoler.

L'AMBITION.

Foible soulagement pour ma douleur cruelle !  
Amour, malgré vos soins divers  
Qui me font tous les jours quelque offense nouvelle,  
Je sais bien que dans l'univers  
Il n'est guère de cœurs qui ne me soient ouverts.  
Mais je m'étois mêlée  
De régner dans un cœur aussi grand que le sien :

DE MADAME DESHOULIÈRES. 63

A présent je ne trouve rien  
Dont mon ame soit consolée.

SUITE DE L'AMBITION.

O malheur le plus grand de tous !

SUITE DE L'AMOUR.

O malheur qu'en vain on déplore !

SUITE DE L'AMBITION.

Qui peut forcer un roi de sa gloire jaloux....

SUITE DE L'AMOUR.

Qui peut forcer un héros qu'on adore....

TOUS ENSEMBLE.

A se déclarer contre nous ?

SUITE DE L'AMBITION.

C'est la paix.

SUITE DE L'AMOUR.

C'est la sagesse.

SUITE DE L'AMBITION.

Elle lui vole des lauriers.

SUITE DE L'AMOUR.

Elle l'enlève à la tendresse.

SUITE DE L'AMBITION.

Affligez-vous, guerriers.

SUITE DE L'AMOUR.

Beautés, pleurez sans cesse.

TOUS ENSEMBLE.

Louis, le plus aimable et le plus grand des rois,  
Nous méprise, et suit d'autres lois.

## SCÈNE III.

MERCURE, L'AMOUR, L'AMBITION;  
SUITE DE L'AMOUR, SUITE DE L'AMBITION.

MERCURE.

**P**ARTEZ, Amour, allez vous rendre  
A la cour du plus sage et du plus grand des rois.  
Le Destin aujourd'hui s'explique par ma voix ;  
Ici-bas il me fait descendre.  
Il veut que vous alliez par d'agréables jeux  
Délaisser ce héros du soin qu'il daigne prendre  
Pour rendre ses peuples heureux.  
Vous, fière Ambition, couronnez tant de fêtes  
En peignant à sa cour les funestes revers,  
Les désordres et les tempêtes  
Dont vous effrayez l'univers.  
Que vois-je ? quel sombre nuage  
Se répand sur votre visage ?

L'AMBITION.

Mercure, croyez-vous mon courage assez bas ?  
Et voudriez-vous me contraindre  
A divertir un roi dont vous n'ignorez pas  
Que je suis en droit de me plaindre ?  
L'univers m'est témoin  
Que j'ai toujours été d'accord avec sa gloire.  
S'il m'avoit voulu croire,  
Ah ! que je l'aurois mené loin !



Mais, malgré mes conseils qu'appuyoit la victoire,  
D'oliviers il orna son front.

Mortel affront,  
Ne sortez pas de ma mémoire.

L'AMOUR.

En vain pour moi vous me pressez  
De quitter ces sombres retraites.  
Pour demeurer ici j'ai mes raisons secrètes.

MERCURE.

Point de raisons, obéissez.

L'AMOUR.

Eh ! comment voulez-vous que je vous obéisse ?

Voulez-vous que je divertisse

Un héros qui me hait ?

Je me plains de Louis, tout le monde le sait.

M'a-t-il jamais en vain offert un sacrifice ?

Quand pour lui j'ai tout fait,

Pourquoi faut-il qu'il me haisse !

L'AMBITION et sa suite.

Puisqu'il est las d'être vainqueur,

Près de lui que pourrions-nous faire ?

L'AMOUR et sa suite.

Puisqu'il nous chasse de son cœur,

N'ayons plus de soin de lui plaire.

L'AMOUR et L'AMBITION, ensemble.

Abandonnons au repos

L'AMBITION. } Ce { fameux } héros.  
L'AMOUR. } { charmant }

MERCURE, à l'Amour.

Il est assez difficile,  
 Lorsqu'on est dans son printemps,  
 Que le cœur demeure inutile.  
 Mais il est un certain temps  
 Où l'on doit être tranquille.  
 La raison,  
 Comme l'amour, a sa saison.

L'AMOUR.

Que ces raisonnements soient suivis du vulgaire :  
 C'est pour lui qu'ils sont faits.  
 Un amant couronné dans tous les temps peut plaire :  
 Les rois, comme les dieux, ne vieillissent jamais.

MERCURE.

Je suis las des détours que votre orgueil me donne.  
 Rallumez ce flambeau, reprenez ce carquois.  
 Foible enfant, est-ce avec le Destin qu'on raisonne ?  
 Vous savez quelles sont ses lois.  
 Il a marqué dans ce livre terrible  
 Qui de tout l'univers règle les actions  
 Qu'après avoir domté cent fières nations,  
 Louis, toujours invincible,  
 Règneroit sur ses passions.  
 Et vous, Ambition, calmez votre colère.  
 Louis a repris son tonnerre.  
 Quoiqu'à l'abri de vos dangereux traits,  
 Dans le champ de la paix  
 Sans cesse ce héros moissonne,  
 Des lauriers aussi beaux que ceux qu'offre Bellone.  
 Il n'est pas moins le défenseur des rois ;  
 Sa cour est leur asile, il va venger leurs droits.

On verra par ses soins un monarque intrépide,  
Aussi persécuté mais aussi grand qu'Alcide,  
Malgré tous les efforts de ses fiers ennemis,  
Reconquérir ses trônes affermis.

Cessez donc de faire paroître  
De vains ressentiments.

Amusez de temps en temps  
Le grand roi qui les a fait naître.

L'inflexible Destin vous borne à cet honneur.  
Par ses décrets sacrés, Louis doit être maître  
De l'univers et de son cœur.

Partez, vous dis-je ; allez vous rendre  
Dans ce charmant séjour qu'il a rendu fameux ;  
Et par des jeux  
Délassez-le des soins qu'il daigne prendre  
Pour rendre ses peuples heureux.

LE CHŒUR DES PLAISIRS.

Revenez, agréable joie,  
Nos malheurs sont finis ;  
L'ordre du Destin nous renvoie  
Près du héros qui nous avoit bannis.  
A jamais avec lui puissions-nous être unis !  
Revenez, agréable joie,  
Nos malheurs sont finis.

UN PLAISIR.

Il est aisé de reprendre  
Quelque goût pour les plaisirs.  
La sagesse a beau défendre  
L'usage des doux soupirs ;  
Pour peu qu'on ait l'âme tendre ,

Il est aisé de reprendre  
 Quelque goût pour les plaisirs.

LA JALOUSIE ET LE DÉPIT, ensemble.

Non, rien ne peut troubler sa sagesse profonde.  
 Mais à revoir ce beau séjour  
 D'où Louis à son gré règle la terre et l'onde,  
 Votre intérêt se trouve, Amour.  
 Une seule beauté de sa superbe cour  
 Vous fournit plus de traits que le reste du monde.

L'AMOUR, L'AMBITION, et les DEUX CHOEURS,  
 ensemble.

Célébrons cet heureux retour.  
 Que tout ce qui respire à l'envi nous réponde ;  
 Que tout chante ce grand jour.

L'AMBITION.

L'inquiétude m'abandonne.

L'AMOUR.

Tous mes chagrins se sont évanouis.

L'AMOUR ET L'AMBITION, ensemble.

Partons, le Destin ordonne  
 Que tout obéisse à Louis.

LES DEUX CHOEURS répètent.

Partons, le Destin ordonne  
 Que tout obéisse à Louis.

## PARODIE

de la scène VI de l'acte premier du Cid

DE M. CORNEILLE,

contenant les regrets de M. DU PERRIER.

SUR LE PRIX DE L'ACADÉMIE.

---

**P**ERÇÉ jusques au fond du cœur  
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,  
Trop misérable auteur d'une injuste querelle,  
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,  
Je demeure immobile, et mon ame abattue

Cède au coup qui me tue.

Si près de voir mon art récompensé,

O dieu ! l'étrange peine !

En cet affront Malherbe est offensé,

Et l'offenseur est père de Chimène.

Que je sens de rudes combats !

Avec ma vanité ma bourse s'intéresse ;

Je ne sais qui des deux doit être la maîtresse ;

L'une échauffe mon cœur, l'autre allonge mon bras.

Réduit à signaler le dépit qui m'enflamme,

Ou de vivre en infâme,

Des deux côtés mon mal est infini.

O dieu ! l'étrange peine !

Puis-je laisser cet affront impuni ?

Dois-je attaquer le père de Chimène ?

Pension, mon unique amour,  
Qu'on alloit rétablir sans cette tyrannie,  
Vous ne reviendrez plus, et ma gloire est ternie  
Par le choix qu'on a fait dans ce funeste jour.  
Prix, légitime espoir d'une ame généreuse  
De la gloire amoureuse,  
Toi qui pouvois faire tout mon bonheur,  
Et qui causes ma peine,  
En te donnant, on fit de mon honneur  
Un sacrifice au père de Chimène.

C'en est trop, courons au trépas.  
On ose rejeter des vers dont je suis père !  
J'attire, en murmurant, des auteurs la colère ;  
J'attire leur mépris en ne me vengeant pas.  
Falloit-il que ma langue, à mon ode infidèle,  
Fit cabaler contre elle ?  
Pourquoi parler... Ah ! je n'en puis guérir :  
Tout redouble ma peine.  
Allons, ma muse, allons, il faut mourir  
En respectant le père de Chimène.

Mourir sans tirer ma raison !  
Avoir un sentiment si fatal à ma gloire !  
Endurer qu'en Provence on charge ma mémoire  
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison !  
Respecter un rival dont la veine égarée  
Tient ma perte assurée !  
N'écoutons plus ce penser suborneur  
Qui ne sert qu'à ma peine ;  
Ma muse, allons rétablir mon honneur,  
En me vengeant du père de Chimène.

## DE MADAME DESHOULIÈRES.

71

Oui, ma douleur m'avoit déçu ;  
Ma raison cette fois en sera la maîtresse.  
Que je succombe aux coups ou meure de tristesse,  
Je rendrai mon bon sens comme je l'ai reçu.  
Je m'accuse déjà de trop de négligence.

Courons à la vengeance :  
Et, tout honteux d'avoir tant balancé,  
Ne soyons plus en peine ;  
Puisqu'avec moi Malherbe est offensé,  
Pardôns au moins le père de Chimène.

---

## FRAGMENT DE L'OPÉRA

DE

### ZOROASTRE ET SÉMIRAMIS.

ZOROASTRE.

Ah ! pourquoi rappeler dans ma triste mémoire  
Et ma honte et ma gloire ?  
Par mon art je courrouce et j'apaise les mers ;  
Dans l'horreur des hivers  
Je redonne à la terre une face riant ;  
J'obscurcis du soleil la lumière brillante ;  
J'ouvre les portes des enfers ;  
Je répare des ans l'irréparable injure ;  
Je répands à mon gré les plaisirs et l'effroi ;  
Je suis maître absolu de toute la nature,  
Et je ne le suis pas de moi.

.....

## SÉMIRAMIS.

Ambition fatale au bonheur de ma vie,

Ah ! pourquoi vous ai-je suivie ?

J'ai régné, j'ai vaincu les plus fameux héros,

D'éternels monuments consacrent ma mémoire :

Vous avez assuré ma gloire ;

Mais vous me coûtez mon repos.

Ambition, fatale au bonheur de ma vie,

Ah ! pourquoi vous ai-je suivie ?

Sans vous aurois-je pris ces vêtements trompeurs

Qui m'ont toujours cachée aux yeux d'Ariarate ?

Peut-être, s'il m'eût vue. . . Ah ! quelle erreur me flatte,

Et vient en même temps redoubler mes douleurs ?

Jamais plus tendre amour arracha-t-il des pleurs

Que l'amour malheureux qu'il faut que je combatte ?

Raison, qui l'as laissé dissiper mes froideurs,

Empêche du moins qu'il n'éclate :

Qu'on ignore pour qui je meurs.

Mais d'où vient dans mes maux que l'espoir m'abandonne ?

N'ai-je jamais brûlé de cœurs ?

Quittons ces vêtements, source de mes malheurs.

Pour gagner un amant perdons une couronne.

Que dis-je ? hélas ! il n'est plus temps

De me faire connoître.

Dans son cœur Palmire a fait naître

Un amour qui me livre à de nouveaux tourments.

Jaloux transports, cruelle rage,

J'abandonne mon cœur à tous vos mouvements.

Vengeons-nous, perdons ces amants ;

Détruisons, détruisons un bonheur qui m'outrage.

Jaloux transports, cruelle rage,

J'abandonne mon cœur à tous vos mouvements.



**G E N S E R I C ,**

**T R A G É D I E ,**

**Représentée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne.**

**Janvier 1680.**

---

## ACTEURS.

**GENSERIC**, roi des Vandales et d'Afrique.

**EUDOXE**, veuve de Valentinien III, empereur d'Occident.

La jeune princesse **EUDOXE**, amante du prince Thrasimond, fils aîné de Genseric.

**THRASIMOND**, fils de Genseric, amant de la jeune Eudoxe.

**HUNERIC**, second fils de Genseric, promis à Sophronie.

**SOPHRONIE**, fille du comte Boniface, autrefois gouverneur d'Afrique, promise à Huneric, et amante de Thrasimond.

**ISPAR**, confident de Genseric, et dans les intérêts de Sophronie.

**JUSTINE**, confidente de Sophronie.

**CAMILE**, confidente de l'impératrice et de la jeune Eudoxe.

**AMILCAR**, capitaine des gardes de Genseric.

**NARBAL**, confident de Thrasimond.

**UN GARDE.**

La scène est à Carthage, dans le palais de Genseric.

---

# GENSERIC,

## TRAGÉDIE.

---

### ACTE PREMIER.

#### SCÈNE I.

EUDOXE, CAMILE.

EUDOXE.

Pour charmer mes ennuis cherche d'autres discours :  
Les exemples pour moi sont de foibles secours.  
Si la fortune a fait plus d'une malheureuse,  
Ma misère doit-elle en être moins affreuse ?  
Par le malheur d'un autre amoindrir son malheur  
Est un soulagement indigne d'un grand cœur.  
D'ailleurs, de tous les maux le mien est le plus rude ;  
La mort vaut cent fois mieux que mon incertitude.  
Hélas ! Camile, hélas ! où sont ces jours heureux  
Qui du prince et de moi virent naître les feux,  
Quand de la paix jurée entre Rome et Carthage  
Il fut dans notre cour envoyé pour otage ?  
Tristes réflexions, tendres ressouvenirs,  
Augmentez, s'il se peut, mes cruels déplaisirs.  
A toute ma douleur aujourd'hui je me livre,  
Et dans les fers enfin je ne saurois plus vivre.

CAMILLE.

Madame , pressez moins ....

EUDOXE.

Non , de notre destin

Je veux avec Ispar m'éclaircir ce matin.

Il a de Genseric l'entière confiance ,

Et je perdrai par lui la crainte ou l'espérance.

L'as-tu fait avertir que je l'attends ici ?

CAMILLE.

Il sait votre dessein , madame ; et le voici :

## SCÈNE II.

EUDOXE , ISPAR , CAMILLE.

EUDOXE.

Le roi retiendra-t-il long-temps l'impératrice ?

N'est-il point encor las de nous faire injustice ?

Prend-il tant de plaisir à voir couler nos pleurs ?

Et nous destine-t-il à d'éternels malheurs ?

Ministre de ce prince orgueilleux et barbare ,

Vous savez bien , Ispar , tout ce qu'il nous prépare.

ISPAR.

Madame , je voudrais vous le cacher en vain.

Oubliez , s'il se peut , jusques au nom romain ;

Soumettez-vous , madame , à votre destinée.

EUDOXE.

Je ne verrai donc plus les lieux où je suis née ,

Cette superbe Rome, où tant et tant de fois  
 Mes aïeux à leur char ont attaché des rois ;  
 Et le ciel souffrira dans les murs de Carthage  
 La fille des Césars languir dans l'esclavage !  
 Non : quoique contre nous il paroisse irrité,  
 Il n'est point protecteur de l'infidélité ;  
 Genséric, par la foudre, ou par la main d'un homme,  
 Verra venger sur lui le pillage de Rome.

ISPAR.

Ne prendrez-vous jamais de justes sentiments ?  
 L'impératrice et vous, dans vos emportements,  
 Vous oubliez toujours qu'en l'état où vous êtes  
 Vous devriez parler moins haut que vous ne faites.  
 Tant d'orgueil convient mal....

EUDOXE.

Détrompez-vous, Ispar :  
 Ma mère est en tous lieux la veuve de César ;  
 Et peut-être qu'un jour on pourra vous apprendre  
 A ce sublime rang quels respects on doit rendre.  
 Au bruit que font nos fers, il n'est point de héros  
 Qui puissent s'endormir dans un honteux repos ;  
 Pleine de cet espoir, je vois leurs armes prêtes....

ISPAR.

Le ciel détournera ces fâcheuses tempêtes.  
 J'ai laissé chez le roi le prince Thrasimond.  
 Si le succès, madame, à son zèle répond....  
 Mais le voici qui vient.

## SCÈNE III.

EUDOXE, THRASIMOND, CAMILE,  
NARBAL.

THRASIMOND.

AH madame ! Ah mon père !

EUDOXE.

Eh bien , seigneur , je vois ce qu'il faut que j'espère ;  
Le cruel Genseric ne m'est que trop connu .

THRASIMOND.

Je l'ai pressé , madame , et n'ai rien obtenu .  
En vain j'ai fait parler la gloire , la justice ,  
Le respect des serments faits à l'impératrice ,  
Les droits des souverains en elle violés ,  
Son sexe , sa maison , ses pays désolés :  
Excepté le beau feu qui consume mon ame ,  
J'ai , contre Genseric , tout employé , madame .  
La peur de l'irriter m'a fait cacher ce feu  
Dont je laisse brûler mon cœur sans son aveu .

EUDOXE.

Pourquoi faut-il , seigneur , que , pour tirer vengeance  
Du crime de Maxime et de son insolence ,  
Ma déplorable mère ait demandé secours ,  
Entre tant de voisins , à l'auteur de vos jours ?  
Ou si c'étoit par lui que l'aveugle fortune  
Devoit ne nous laisser qu'une vie importune ,  
Pourquoi , prince , pourquoi les destins ennemis  
cruel Genseric vous ont-ils fait le fils ?

THRASIMOND.

Qu'entends-je, ma princesse ? Hélas ! j'osois prétendre  
Que l'amour le plus pur, le plus fort, le plus tendre,  
Dont un sensible cœur puisse être consumé,  
Vous feroit oublier le sang qui m'a formé.  
Mais je m'étois flatté d'une vaine espérance :  
Vous oubliez mes feux, et non pas ma naissance,  
Madame ; et quand l'amour, dans quelque heureux moment,  
Ne vous laisseroit voir en moi qu'un tendre amant,  
L'impératrice en pleurs, chez qui rien ne fait taire  
Les violents transports d'une juste colère,  
Détruiroit aisément ce que l'amour ....

EUDOXE.

Hélas !

Dans le fond de son cœur vous ne pénétrez pas.

THRASIMOND.

J'y verrois des mépris ....

EUDOXE.

Dans sa douleur amère,  
Elle ne confond point le fils avec le père ;  
Et c'est pour moi, seigneur, quelque chose de doux  
De la voir soupirer sans se plaindre de vous.

THRASIMOND.

Et d'où me peut venir tant de bonheur, madame ?

EUDOXE.

Le jour que Genserik par le fer et la flamme  
Désola Rome entière, elle vous vit, seigneur,  
Arrêter du soldat l'insolente fureur,  
Et, touché du destin de cette auguste ville,  
A son peuple innocent accorder un asile.

Elle sait qu'en ces lieux on vous voit chaque jour  
Auprès de Genseric presser notre retour ;  
Et, séparant en vous l'innocence du crime,  
Loin de vous mépriser, prince, elle vous estime.

THRASIMOND.

Que toutes ses bontés ont de charmes pour moi !  
Sa haine remplissoit mon triste cœur d'effroi.  
Je me suis dit cent fois : Que fera ma princesse ?  
Elle n'a pour secours qu'une foible tendresse  
Contre tout ce que peut assembler de plus fort ,  
Pour désunir les cœurs, la cruauté du sort :  
Ses sentiments suivront ceux de l'impératrice ;  
Elle en fera sans doute un entier sacrifice ;  
Et je demeurerai fidèle et malheureux.  
Ce que vous m'avez dit a rassuré mes feux.  
On m'estime, il est vrai ; mais quand on me voit faire  
De votre liberté ma plus pressante affaire  
Quand je hasarde tout , ce soin n'est-il compté  
Que pour un pur effet de générosité ?

EUDOXE.

Aux soins que rend l'Amour on ne se trompe guère ;  
Ce qu'il fait a toujours un tendre caractère  
Qui distingue aisément tous les cœurs amoureux  
De ceux que le bonheur n'a faits que généreux.  
L'impératrice en voit toute la différence ;  
Et, si j'osois ici trahir sa confidence,  
Je vous dirois, seigneur... Mais pourquoi vous conter  
Un dessein qui ne peut jamais s'exécuter ?

THRASIMOND.

Quel trouble venez-vous de jeter dans mon ame !  
Au nom de notre amour, expliquez-vous, madame.



Quel dessein, quel secret voulez-vous me cacher ?  
Hélas ! pour le savoir, faut-il vous l'arracher ?

EUDOXE.

Ah ! que vous me pressez !... Si le roi votre père  
Vous avoit accordé le départ de ma mère,  
Elle me destinoit.... La rougeur de mon front,  
Mon embarras.... Seigneur, mon esprit se confond.

THRASIMOND.

Ma princesse, parlez.

EUDOXE.

On n'a plus rien à dire  
Quand on rougit, seigneur, qu'on fuit, et qu'on soupire.

THRASIMOND.

Ah ! ne me cachez point ce désordre charmant ;  
Faites mourir d'amour un trop heureux amant.  
Dieux ! par quel important, par quel rare service,  
Pourrai-je m'acquitter envers l'impératrice ?  
Flatté par un espoir qu'elle daigne remplir,  
Courons la délivrer, courons la rétablir,  
Il m'en reste un moyen : la fière Sophronie  
A mon frère Huneric est prête d'être unie ;  
Elle a toujours fait voir mille bontés pour moi ;  
Et mon frère est moins fils que favori du roi.  
Madame, trouvez bon qu'aujourd'hui je confie  
En de si sûres mains le bonheur de ma vie.

EUDOXE.

Le secret de mon cœur n'étoit su que de vous :  
Mais s'il faut, pour vous faire un sort un peu plus doux,  
Apprendre à Sophronie à quel point je vous aime,  
Je consens qu'elle en soit instruite par vous-même.

Veuille le juste ciel qu'elle fasse, seigneur,  
Plus que je n'attends d'elle et de notre bonheur !

## SCÈNE IV.

THRASIMOND, NARBAL.

THRASIMOND, à Eudoxe qui sort.

Ah ! que soupçonnez-vous, princesse trop timide ?  
Sophronie auroit-elle un cœur lâche et perfide ?  
Et ce que vous voulez me faire appréhender  
Avec ce que je vois pourroit-il s'accorder ?  
Tout ce qu'elle me dit me paroît si sincère !  
Et vous ne voulez pas cependant que j'espère !

NARBAL.

Ses frayeurs ont peut-être un trop sûr fondement ;  
L'amour sous l'amitié se déguise aisément :  
Et Sophronie enfin ; quand vous êtes près d'elle ,  
Aux yeux de tout le monde est mille fois plus belle ;  
Un mélange charmant de flamme et de langueur  
Redouble de ses yeux l'éclat et la douceur.  
Vous en êtes aimé.....

THRASIMOND.

N'en dis pas davantage ;  
Respecte une vertu qu'adore tout Carthage ;  
Chasse de ton esprit ce soupçon plein d'horreur.  
Ne te souvient-il plus qu'elle est presque ma sœur ?  
L'engagement public qu'a mon frère avec elle  
Autorise pour moi tout ce qu'elle a de zèle.  
On n'en peut rien penser d'odieux ni de bas ;  
S'il blessait son devoir , il ne paroitroit pas :

DE MADAME DESHOULIÈRES. 83  
Le crime fuit le jour.....

NARBAL.

Le temps fera connoître  
Qui se trompe, seigneur. Mais je la vois paroître.

## SCÈNE V.

THRASIMOND, SOPHRONIE, JUSTINE,  
NARBAL.

THRASIMOND.

Vous me voyez, madame, interdit et confus,  
Faire de vains projets de ne me taire plus.  
Tout prêt à vous parler du malheur qui m'accable,  
Je crains de vous trouver une ame impitoyable.  
Vos bontés, je le sais, devroient me rassurer;  
Et cependant je tremble, et je n'ose espérer.

SOPHRONIE.

Eh ! de grace, perdez un soupçon qui m'offense ;  
Prenez en moi, seigneur, un peu de confiance ;  
Pouvez-vous ignorer combien vous m'êtes cher ?

THRASIMOND.

Mon triste cœur pour vous ne peut plus se cacher ;  
Malgré tout mon respect, je le sens qui m'entraîne  
A vous apprendre enfin son secret et ma peine.  
Si l'horreur de mes maux vous touche foiblement,  
Si vous n'avez pitié d'un malheureux amant,  
Je vais mourir, madame....

SOPHRONIE.

Ah ! prince, quel langage !  
Que vois-je dans vos yeux et sur votre visage ?

THRASIMOND.

La plus vive douleur dont on puisse être atteint.  
Jamais amant n'a mieux mérité d'être plaint.

SOPHRONIE.

Vous amant ! Eh ! seigneur , comment est-il possible ?  
Votre cœur à l'amour peut-il être sensible ?  
Né parmi des soldats , nourri dans les hasards ,  
La beauté n'a jamais attiré vos regards.

THRASIMOND.

Je fuyois de l'amour les trompeuses amorces :  
Mais est-il quelque chose au-dessus de ses forces ?  
Je crus , plein de la gloire où mon cœur aspirait ,  
Qu'au milieu des dangers ce cœur s'endurceroit :  
Né parmi les soldats , nourri dans les alarmes ,  
En ai-je moins appris à répandre des larmes ?

SOPHRONIE.

Quand on est fait pour plaire , on n'en doit point verser.  
De tourments et de pleurs l'amour peut se passer.  
Les soupçons , les dépit , le désespoir , la rage ,  
Sont des maux dont jamais vous ne ferez d'usage.  
Les cœurs prédestinés , quels que soient leurs désirs ,  
Ne doivent soupirer qu'au milieu des plaisirs ;  
Et votre ame au chagrin trop vite s'abandonne :  
Vaillant , jeune , héritier de plus d'une couronne ,  
Pourroit-on refuser l'hommage de vos vœux ?  
Non , croyez-moi.

THRASIMOND.

Sans vous je ne puis être heureux.

Mais, madame, je suis peut-être un téméraire,  
Et vos refus....

SOPHRONIE.

Pour vous, seigneur, que faut-il faire?

THRASIMOND.

Ah! souffrez qu'à vos pieds....

SOPHRONIE.

Non, prince, levez-vous.

THRASIMOND.

Mon frère doit bientôt devenir votre époux;  
Et ce fer par ma mort finira ma misère,  
Si vous ne le pressez d'obtenir de mon père  
Qu'il mette, pour calmer mon esprit agité,  
La princesse et sa mère en pleine liberté.

SOPHRONIE.

O dieux!...

THRASIMOND.

C'est pour mon cœur la grace la plus grande  
Que vous lui puissiez faire, et je vous la demande.  
Euxode m'a charmé, l'amour unit nos cœurs;  
Et vous seule pouvez....

SOPHRONIE.

Justine, je me meurs.

THRASIMOND.

Madame....

SOPHRONIE.

Je ferai mes intérêts des vôtres;  
Fiez-vous-y, seigneur, je n'en connois point d'autres.  
De pressantes douleurs m'empêchent d'écouter  
Un discours.... En parlant, je les sens augmenter.

Vous adorez Eudoxe, elle a de la tendresse :  
Prince, l'effet ira plus loin que ma promesse ;  
Allez l'en assurer.

THRASIMOND.

Sensible à vos bienfaits,  
Le tendre souvenir ne s'en perdra jamais.

## SCÈNE VI.

SOPHRONIE, JUSTINE.

SOPHRONIE.

Je ne vous retiens plus, et vous pouvez paroître,  
Rage que dans mon cœur un ingrat a fait naître ;  
Forcez-moi d'oublier ce qu'il a de charmant,  
Et ne me laissez voir que son engagement.  
Il aime ; et ce n'est pas la tendre Sophronie !  
Ciel ! quel crime ai-je fait pour être ainsi punie ?  
Aimer seule ! Ah ! Justine, ai-je bien entendu ?  
Et pour jamais, enfin, l'espoir est-il perdu ?  
Tu ne me réponds point ! Hélas ! que dois-je faire ?  
A qui m'en prendre ? A qui d'Eudoxe ou de sa mère  
Dois-je faire payer mes mortelles douleurs ?  
Eudoxe m'a charmé, l'amour unit nos cœurs,  
M'a-t-il dit. De ce nom l'une et l'autre s'appelle,  
L'une ou l'autre lui plaît, et l'une et l'autre est belle.  
Inutiles fureurs ! sur qui venger l'affront  
Que fait à mes appas le cruel Thrasimond ?  
Mais pourquoi tant chercher cette beauté fatale ?  
Perdons-les toutes deux, pour perdre ma rivale.  
L'amour excuse tout.....

JUSTINE.

Madame, songez-vous  
Jusqu'où vous fait aller un aveugle courroux ?  
Qu'a fait l'impératrice ? et qu'a fait la princesse ?

SOPHRONIE.

Elles m'ont enlevé l'espoir de ma tendresse,  
Le cœur de mon amant, mon bonheur. Non, jamais  
L'amour n'a pardonné de semblables forfaits.  
Pour les punir, Justine, on doit tout entreprendre.

JUSTINE.

Il n'étoit point à vous ce cœur qu'on a su prendre.

SOPHRONIE.

Il n'étoit point à moi ! je le connois trop bien :  
Mais avant cet amour, Justine, il n'aimoit rien ;  
Je n'avois à souffrir aucune préférence.  
Qu'un moment à mes maux a mis de différence !

JUSTINE.

Si la raison pouvoit. ....

SOPHRONIE.

C'est un foible secours,  
On ne l'écoute point ; et l'on voudroit toujours,  
Quand un rigoureux sort à quelque ingrat nous livre,  
Que son cœur ne servît que pour le faire vivre.  
Je goûtois, en aimant, ce funeste bonheur :  
Respirer étoit tout ce que faisoit son cœur ;  
Il lui sert maintenant à de plus doux usages.  
Que de plaisirs pour lui ! pour moi combien d'outrages !  
Que d'horreurs à-la-fois ! Justine, j'en mourrai.  
Mais avant mon trépas.... Oui, je me vengerai.

JUSTINE.

Eh ! que feriez-vous donc , s'il étoit infidèle ?

SOPHRONIE.

Mon aventure , hélas ! en seroit moins cruelle.  
Il m'eût aimée , et , dans mon dévorant ennui ,  
J'aurois un vrai sujet de me plaindre de lui.  
Le ciel m'a refusé les disgrâces communes :  
C'est moi seule qui fais toutes mes infortunes ;  
Tyrannique devoir , falloit-il si long-temps  
Cacher à Thrasimond mes tendres sentiments ?  
Sans vous , hélas ! sans vous , peut-être que son ame  
Auroit brûlé pour moi d'une éternelle flamme.  
Toute pour Huneric , pouvoit-il deviner....

JUSTINE.

Toute pour Huneric , vous pouviez-vous donner ?  
Respectez-vous si peu la foi qui vous engage ?  
Huneric eût-il pu supporter cet outrage ?  
Lui qui , contre son sort si souvent mutiné ,  
Ne peut en Thrasimond souffrir un frère aîné ,  
Se verroit-il par lui ravir tout ce qu'il aime ,  
Sans sacrifier tout à son orgueil extrême ?  
Non , madame.

SOPHRONIE.

En amour tu ne te connois pas.  
Son cœur n'est point touché de mes foibles appas.  
Étrangère en ces lieux , tu ne sais pas , Justine ,  
Quelle ardeur a pour moi l'époux qu'on me destine.  
Apprends que tant de soins rendus avec éclat  
Ne sont chez Huneric que des raisons d'état.  
Quand , pour se garantir d'une lâche pratique ,  
Mon père fit venir Genseric en Afrique ,



Il lui fit proposer, pour avoir son appui,  
 De partager un jour l'Afrique avecque lui.  
 Ce Vandale, attiré par ces grands avantages,  
 Avec mille vaisseaux aborde nos rivages,  
 Relève notre espoir, chasse nos ennemis ;  
 Mais, loin d'être content du partage promis,  
 Le cruel, dépouillant mon infortuné père,  
 Le force de quitter cette Afrique si chère  
 Pour aller des Romains implorer le secours,  
 Et terminer chez eux ses misérables jours.  
 Le peuple qui m'aimoit à mon sort s'intéresse,  
 Contre l'usurpateur se révolte sans cesse,  
 Lorsque, pour l'apaiser, l'habile Genseric  
 S'engage de me faire épouser Huneric.  
 Je n'avois que six ans ; une si tendre enfance  
 Des maux de ma maison m'ôtoit la connoissance.  
 En femme d'Huneric on m'élevoit toujours :  
 Mais, hélas ! je voyois Thrasimond tous les jours.  
 Le reste, tu le sais ; à peine t'ai-je vue,  
 Que je t'ai laissé voir mon ame toute nue :  
 J'ai trouvé du plaisir à te conter des maux  
 Que personne ne sait, et qui n'ont point d'égaux.

JUSTINE.

Je sens comme je dois l'honneur que vous me faites ;  
 Et je prends part, madame, aux chagrins où vous êtes.

SOPHRONIE.

Il faut plus faire encor dans ce pressant danger ;  
 Et plaindre mon malheur n'est pas le soulager.

JUSTINE.

Vous n'avez qu'à parler, vous serez obéie.

SOPHRONIE.

Ispar doit à mon père et l'honneur et la vie,

Il n'en est point ingrat ; il gouverne le roi ;  
Et j'imagine enfin quelque douceur pour moi.  
Il faut, pour me venger de l'ingrat que j'adore,  
Il faut, pour éviter un hymen que j'abhorre,  
Employer aujourd'hui tout le crédit d'Ispar.  
Va le trouver, Justine, et lui dis de ma part  
Que dans mon cabinet dans une heure il se rende.  
Tu peux lui confier tout ce que j'appréhende.  
Peins-lui bien le besoin que j'ai de son secours ;  
Excuse, si tu peux, mes cruelles amours  
Dans l'état malheureux où le sort m'a réduite.

JUSTINE.

De tout cela pour vous quelle sera la suite ?  
En rompant un hymen qui s'oppose à vos feux,  
En rendant pour jamais Thrasimond malheureux,  
L'en aimerez-vous moins ?

SOPHRONIE.

Moi, l'aimer ! le tonnerre  
Puisse-t-il m'accabler, Justine, ou que la terre  
Sous mes pas à tes yeux s'ouvre pour m'engloutir,  
Si l'on me voit jamais cesser de le hair !

JUSTINE.

Je crains bien.....

SOPHRONIE.

Ne crains rien du cœur de Sophronie.  
De ce cœur pour jamais la tendresse est bannie.  
Mais va trouver Ispar, et me laisse pleurer  
Les honteuses douleurs qui m'ont fait soupirer.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE SECOND.

### SCÈNE I.

SOPHRONIE, JUSTINE.

SOPHRONIE.

**I**SPAR a tout promis pour servir ma colère:  
 Thrasimond va trouver un rival dans son père;  
 Car je ne pense pas que son cœur soit charmé  
 D'un objet dont l'esprit est à peine formé:  
 Son cœur, n'en doutons plus, est à l'impératrice.  
 Pour un si tendre amant quel effort, quel supplice,  
 Quand, pour suivre d'un fils le devoir scrupuleux,  
 Il faudra renoncer à l'espoir d'être heureux!  
 Si pour s'en consoler, si pour se venger d'elle,  
 Le prince Thrasimond devenoit infidèle,  
 S'il venoit à mes pieds plein de nouveaux désirs,  
 Justine.....

JUSTINE.

Loin d'avoir pitié de ses soupirs,  
 Par d'éclatants mépris vous sauriez le confondre:

SOPHRONIE.

De ce que je ferois je ne saurois répondre:

JUSTINE.

Quoi ! vous.....

SOPHRONIE.

Ce grand courroux qui tout semble aisé  
 N'est peut-être chez moi qu'un amour déguisé.  
 Hé ! quelle sûreté crois-tu que puisse prendre  
 Sur la foi du dépit un cœur fidèle et tendre ?  
 Je sens , tu me contrains à t'en faire l'aveu ,  
 Que tant qu'on hait beaucoup on aime encore un peu.

JUSTINE.

J'entends du bruit ; on vient ; et c'est le roi , madame.

SOPHRONIE.

Dérobons à ses yeux le trouble de mon ame.

## SCÈNE II.

GENSERIC, SOPHRONIE, HUNERIC, ISPAR,  
 JUSTINE.

GENSERIC.

Vous me fuyez , madame , et je vous vois toujours  
 Certains airs mécontents. Pourquoi tant de détours ?  
 Si vous croyez avoir des sujets de vous plaindre ,  
 On vous écouterà ; parlez sans vous contraindre.  
 Je sais que votre hymen , dès long-temps résolu ,  
 A mon retour ici devoit être conclu ,  
 Que ce retardement vous alarme peut-être ;  
 Mais de bonnes raisons....

SOPHRONIE.

Vous en êtes le maître.

Rien ne presse, seigneur ; et je ne sais pourquoi  
Vous cherchez des sujets de chagrin contre moi.  
Je suis ceux que je sais qu'irrite ma présence.

## SCÈNE III.

GENSERIC, HUNERIC, ISPAR.

GENSERIC.

Qu'A travers sa douceur je vois de violence !  
Mais, craigne qui voudra son impuissant courroux,  
Un autre soin m'occupe. Huneric, l'aimez-vous ?  
Sans réserve avec moi que votre cœur s'explique.  
S'est-il trouvé d'accord avec ma politique ?  
Pour désarmer le peuple animé contre moi,  
Je dus à Sophronie engager votre foi :  
Mais ce temps est passé, je ne crains plus les brigues ;  
La ville est sans mutins, la cour est sans intrigues ;  
Et, quel que soit le sang que ce calme ait coûté,  
Je ne croirai jamais l'avoir trop acheté.  
Profitez-en, mon fils ; et, sans gêner votre ame,  
Au gré de vos désirs choisissez une femme.

HUNERIC.

Choisissez-la, seigneur ; je ne sais qu'obéir :  
Mon cœur attend vos lois pour aimer ou haïr ;  
Il ne reconnoît point de pouvoir que le vôtre.  
Joignez à mon destin Sophronie ou quelque autre,  
Laissez-moi de l'hymen ignorer les plaisirs ;  
Vous me verrez toujours soumis à vos désirs.  
J'ai de l'ambition, et non de la tendresse.

GENSERIC.

Je n'attendois pas tant d'une ardente jeunesse.

J'aime à ne voir en vous qu'un prince ambitieux.  
Cependant Thrasimond règnera dans ces lieux ;  
Et, quoiqu'à cet aîné mon ame vous préfère,  
Vous serez, malgré moi, sujet de votre frère,  
Si nous n'allons ravir un sceptre à nos voisins,  
Pour réparer en vous la faute des destins.  
Nous pouvons tout oser dans l'état où nous sommes ;  
Nous avons des vaisseaux, de l'argent et des hommes.  
Les princes nos voisins, par la guerre affoiblis,  
Dans un lâche repos semblent ensevelis :  
Mais il faut, pour aller envahir leurs provinces,  
Un prétexte qui serve à dépouiller leurs princes.  
Le peuple, qui toujours redoute les tyrans,  
Ne se laisse éblouir qu'à des droits apparents.  
Ils nous manquent, mon fils. Étrangers dans Carthage,  
L'hymen nous peut donner un si grand avantage.  
Celui qui doit unir Sophronie avec vous  
Ne nous apportera rien qui ne soit à nous :  
Le temps en a rendu l'alliance inutile.  
L'empereur d'orient n'a ni nièce ni fille ;  
Et je ne vois qu'Eudoxe : en vous donnant la main,  
Elle peut vous conduire à l'empire romain.  
Vous aurez à venger et la mort de son père  
Et l'hymen de Maxime où l'on força sa mère.  
Tous ces crimes déjà semblent être punis :  
Rome s'est vue en proie à des maux infinis ;  
Elle a vu par nos mains ses maisons désolées,  
Ses temples embrasés, leurs richesses pillées.  
Mais on peut redoubler la peine des forfaits  
Autant qu'elle est utile aux desseins qu'on a faits ;  
Et des séditieux quelque malheureux reste  
Peut encore une fois lui devenir funeste.

HUNERIC.

Et consentira-t-elle à voir régner le fils  
D'un roi le plus mortel de tous ses ennemis ?

GENSERIC.

Ce nom peut se confondre avec celui de gendre  
Des empereurs dont Rome adore encor la cendre.  
D'ailleurs, j'ai des amis et puissants et secrets,  
Qui, quoiqu'ils soient Romains, sont dans mes intérêts.  
Ménagez seulement l'esprit de la princesse ;  
Vous aurez là besoin de toute votre adresse :  
Jamais orgueil ne fut aussi grand que le sien.

HUNERIC.

Elle ne sait donc pas....

GENSERIC.

Non, elle ne sait rien.

Ispar même, pour qui j'ai tant de confiance,  
N'entre que d'aujourd'hui dans cette confidence :  
Non que je m'en défie ; il a toujours été  
Plein de respect, de zèle et de fidélité ;  
Séparant Genseric de ce qui l'environne,  
Il ne s'est attaché qu'à ma seule personne.  
Mais, incertain des vœux que formoit votre cœur,  
J'ai dû ne proposer rien en votre faveur.  
S'il s'étoit trouvé plein d'une folle tendresse,  
J'aurois, au lieu de vous, épousé la princesse,  
Plutôt que de laisser perdre une occasion  
Qui peut mettre le comble à mon ambition.  
Mes vaisseaux sont déjà dans les mers d'Italie ;  
La place du tyran n'est point encor remplie ;  
Et, quoique dans la Gaule on proclame Avitus,  
Rome est encor sans maître ; et le sénat confus,

D'abord qu'avec Eudoxe il vous verra paroître,  
 D'une commune voix vous choisira pour maître.  
 Flattons de cet espoir son cœur ambitieux;  
 C'est tout ce qui nous reste à faire dans ces lieux.  
 Allez donc à ses pieds chercher une couronne.

## SCÈNE IV.

GENSERIC, ISPAR.

GENSERIC.

QUE de soins dévorants ma tendresse me donne!  
 Ispar, j'achèterois de cent et cent hasards  
 Le plaisir de le voir au trône des Césars.  
 Thrasimond, je l'avoue, a l'ame grande et forte;  
 Mais un secret penchant vers Huneric m'emporte.  
 Crois-tu que la princesse ose le dédaigner?  
 Crois-tu qu'avec chagrin Rome le vit régner?

ISPAR.

Pour rendre l'une et l'autre à vos vœux plus propice,  
 Vous pourriez épouser aussi l'impératrice.  
 Sa beauté, son grand cœur, et son illustre sang,  
 N'ont rien qui ne réponde à l'éclat de son rang;  
 Et vous....

GENSERIC.

Moi! l'épouser! Je n'aurois qu'à le faire  
 Pour rendre l'Italie à mes desseins contraire.  
 On l'y déteste, Ispar : on sait que par nos mains  
 Elle a porté le fer dans le cœur des Romains.

ISPAR.

Leur haine s'étendra sur toute sa famille.

GENSERIC.

Rome n'impute point ses malheurs à sa fille.



Trop jeune pour former un important dessein,  
 Elle n'attira point l'ennemi dans son sein.  
 De plus, j'ai des raisons contre un tel mariage,  
 Que me fournit, Ispar, mon humeur et mon âge :  
 L'impératrice est fière ; on ne la toucheroit  
 Que par l'excès des soins qu'un amant lui rendroit :  
 Et, si quelques désirs s'élevoient dans mon ame,  
 Je voudrois que sur l'heure on partageât ma flamme.  
 Tant d'égards ne sont bons qu'aux vulgaires amants,  
 Et ce n'est pas aux rois à soupirer long-temps.

## ISPAR.

Ne craignez point, seigneur, qu'elle vous soit cruelle.  
 Dites-lui seulement que vous brûlez pour elle,  
 Et laissez-moi le soin de lui faire valoir  
 Un amour soutenu du souverain pouvoir.  
 Le temps ne vieillit point les têtes couronnées,  
 Leurs charmes ne sont point dépendants des années;  
 Et sans....

## GENSERIC.

Pour m'enflammer tes soins sont superflus ;  
 On ne doit point sentir ce qu'on n'inspire plus.  
 Va la trouver, Ispar : il est temps qu'elle apprenne  
 Que j'ai dessein d'unir ma famille à la sienne.  
 Mais je la vois paroître : essayons de flatter  
 Cet orgueilleux esprit qu'on ne sauroit domter :  
 Nous le pouvons sans honte, et les plus grandes ames  
 S'embarrassent le moins des outrages des femmes ;  
 Et pour mon fils j'irois jusques à me trahir.

## SCÈNE V.

GENSERIC, L'IMPÉRATRICE, ISPAR,  
CAMILE.

GENSERIC.

MADAME, nous allons cesser de nous haïr :  
Tous vos vœux sont remplis : vous serez bientôt libre ;  
Bientôt vous reverrez le rivage du Tibre ;  
Cent mille hommes choisis vous y remèneront ,  
Qui tous perdront le jour, ou vous rétabliront.  
J'irai, n'en doutez point, les commander moi-même ;  
Et j'atteste du ciel la puissance suprême....

L'IMPÉRATRICE.

Pour un crédule esprit réservez vos serments ;  
Ils n'endormiront point mes vifs ressentiments.  
Assez et trop long-temps ces serments m'ont trompée.  
Mais, après la Libye et Carthage usurpée,  
Me devois-je, seigneur, fier à votre foi ?

GENSERIC.

La foi ne doit point faire un esclave d'un roi :  
Aux besoins de l'état cette chimère cède.  
Mais, madame, vos maux ne sont pas sans remède ;  
Je vous remène à Rome, et j'y vais travailler.....

L'IMPÉRATRICE.

Rome auroit-elle encor des trésors à piller ?

GENSERIC.

Je n'y vais que pour vous ; et dût toute la terre....

L'IMPÉRATRICE.

Je ne veux plus servir de prétexte à la guerre ;

Pour revoir les Romains cherchez d'autres raisons.

GENSERIC.

Le dessein que j'ai fait d'unir nos deux maisons  
Vous fera bientôt voir combien je suis sincère.

L'IMPÉRATRICE.

Unir nos deux maisons !

GENSERIC.

Madame, je l'espère.

Pour mon fils Huneric je viens vous demander  
Un bien qu'avec plaisir vous devez m'accorder.  
De l'empire romain je vous rends la maîtresse  
Si l'hymen peut unir mon fils et la princesse.

L'IMPÉRATRICE.

J'enfoncerois plutôt un poignard dans son sein.  
Changez, seigneur, changez ce généreux dessein ;  
Trop de gloire aujourd'hui suivroit notre misère.  
Huneric épouser l'esclave de son père !  
Il ne descendra point à cette indignité,  
Et j'aime mieux la mort qu'une telle bonté.

GENSERIC.

Ah ! c'en est trop ; craignez d'allumer ma colère ;  
Recevez mieux l'honneur qu'un vainqueur veut vous faire.  
D'un seul mot je pourrois...

L'IMPÉRATRICE.

Je bénirois le sort,

Si ce courroux alloit jusqu'à vouloir ma mort.  
Hélas ! vous n'en seriez, dans l'ennui qui m'accable,  
Ni guère plus cruel, ni guère plus coupable.

GENSERIC.

Ce dégoût de la vie et ces sombres transports  
Dans les coupables cœurs sont l'effet du remords.

L'IMPÉRATRICE.

Il n'est point de remords pour qui n'a point de crime.

GENSERIC.

Comment nommez-vous donc le trépas de Maxime ?  
Il étoit....

L'IMPÉRATRICE.

Il étoit un tyran comme vous,  
Et j'ai vengé sur lui la mort de mon époux.  
Assisté des mutins, poussé par son audace,  
A son trône, à mon lit, il osa prendre place ;  
Et, si j'ai regardé cet hymen sans frémir,  
Ce fut comme un moyen de le faire périr.  
Je l'ai fait, et je laisse un grand exemple à suivre :  
Qui vit sans se venger est indigne de vivre.

GENSERIC.

Je vous entends, madame ; et ces cruels discours....

L'IMPÉRATRICE.

A ma fille, seigneur, je les tiens tous les jours.  
J'imprime dans son cœur qu'une sensible offense  
Exige des grands cœurs une grande vengeance.

GENSERIC.

A ces fiers sentiments remplis de cruautés,  
Madame, on reconnoît le sang dont vous sortez.  
Cet esprit de vengeance où votre cœur s'applique  
Est le même qui fit périr Thessalonique ;

**DE MADAME DESHOULIÈRES. 103**

A toute l'Italie il vient d'être fatal.

**L'IMPÉRATRICE.**

Et Carthage pourroit un jour s'en trouver mal.  
Tremblez, tremblez, seigneur ; la princesse est ma fille :  
Refusez-lui l'honneur d'être en votre famille ;  
Le sang de Théodose, ardent à se venger,  
Pourroit mettre en ces lieux une tête en danger.

**GENSERIC.**

Madame, laissez-moi le soin de cette tête.  
Qu'à mes ordres demain la princesse soit prête.  
La voici ; je vous laisse ensemble.

**SCÈNE VI.**

**L'IMPÉRATRICE, EUDOXE, CAMILE.**

**L'IMPÉRATRICE.**

**SAVEZ-VOUS**

Que le fier Genseric vous choisit un époux ?

**EUDOXE.**

Non, madame ; et d'où peut lui venir cette audace ?  
Est-ce à lui qu'appartient....

**L'IMPÉRATRICE.**

Il croit vous faire grace,  
Alors qu'il vous destine à l'un de ses deux fils.

**EUDOXE.**

Madame, à Sophronie Huneric est promis.

**L'IMPÉRATRICE.**

Je vous entends, ma fille ; une douce espérance  
A flatté votre cœur....

**EUDOXE.**

Pleine d'obéissance,

J'écoutai Thrasimond ; vos ordres absolus....

L'IMPÉRATRICE.

Ne vous défendez point d'avoir fait un peu plus.  
Aimez, vous le pouvez par l'ordre d'une mère,  
Un prince qui, malgré l'excès de la misère  
Où nous réduit du sort l'effroyable revers,  
Est assez généreux pour alléger nos fers ;  
Mais préparez votre ame à l'ennui le plus rude  
Qu'on puisse ressentir après la servitude.  
Malgré tous ses serments, le traître Genseric  
Rompt avec Sophronie, et vous donne Huneric.

EUDOXE.

Madame, ah ! pourriez-vous...

L'IMPÉRATRICE.

Le prince qui vous aime  
Peut seul vous garantir de ce péril extrême.  
Implorez son secours : on l'adore en ces lieux ;  
Et rien contre un rival ne paroît odieux.

EUDOXE.

Au lieu de hasarder une tête si chère,  
Ne vaudroit-il pas mieux m'expliquer à son frère ?  
Madame, croyez-vous qu'il voulût abuser  
Du malheureux état....

L'IMPÉRATRICE.

Il pourra tout oser.  
A votre hymen je vois que ce prince n'aspire  
Que pour avoir par-là quelque droit à l'empire.  
On le connoît partout pour un ambitieux,  
Et nous savons qu'il est cruel, audacieux.  
Il a de Genseric tous les vices ensemble ;  
Et je le hais enfin parcequ'il lui ressemble.

DE MADAME DESHOULIÈRES. 103

Ma fille, encore un coup, usez bien du pouvoir  
Qu'auprès de Thrasimond l'amour vous fait avoir;  
Sans lui, je ne saurois assez vous le redire....

EUDOXE.

Quoi ! de tant de pays alliés de l'empire,  
Pas un n'arméra-t-il pour nous tirer des mains...  
Mais qu'est donc devenu le grand cœur des Romains,  
Cetté ancienne valeur que partout on renomme ?

L'IMPÉRATRICE.

Rome que nous voyons n'est que l'ombre de Rome ;  
Les Romains d'aujourd'hui, cent et cent fois vaincus ,  
N'ont que de lâches cœurs, que des cœurs corrompus.  
Il n'est plus de grandeur, plus de vertu romaine.  
D'un nom qui n'est plus rien fais un peu moins la vaine ,  
Misérable Italie, à qui, dans mes malheurs,  
Je donne si souvent des soupirs et des pleurs.  
Veuille le juste ciel, que pour toi j'importune,  
Te redonner un jour ta première fortune,  
Rendre encor tes Romains les arbitres des rois ,  
Et l'univers entier esclave de tes lois !  
Quand je t'ai fait les maux qui causent ta ruine,  
Par moi s'exécutoit la vengeance divine.  
Oui, ce feu qui brûla tes temples, tes palais,  
Genserik l'alluma bien moins que tes forfaits.  
J'en souffre cependant, malgré mon innocence,  
Sans qu'aucuns alliés embrassent ma défense ;  
Personne n'est touché des périls que je cours.  
Esclave d'un serment fait pour sauver ses jours,  
Marcian dans ces lieux n'ose porter la guerre ;  
Et, fille et femme enfin des maîtres de la terre,  
Je n'y saurois trouver un asile assuré  
Contre l'affreux destin qui nous est préparé.

Ah ! qu'une prompte mort m'eût épargné d'alarmes !

L'IMPÉRATRICE.

A Thrasimond, ma fille, allez montrer vos larmes ;  
Faites-lui bien sentir tout ce qu'il perd en vous,  
Et par quelques soupirs allumez son courroux.

## SCÈNE VII.

L'IMPÉRATRICE, CAMILE.

L'IMPÉRATRICE.

Qu'un jeune et tendre cœur à tromper est facile !

CAMILE.

Quoi ! madame, en effet....

L'IMPÉRATRICE.

Connois-moi bien, Camile.

Du prince Thrasimond j'ai mal payé les soins ;  
Quoi qu'il ait fait pour moi, je ne l'en hais pas moins.  
Pour être généreux autant qu'il est aimable,  
En est-il moins le fils d'un prince détestable ?  
Et me pourrois-tu croire un assez lâche cœur  
Pour aimer un des fils de mon persécuteur ?  
Si je feins d'approuver le feu qu'il fait paroître,  
Si j'engage ma fille à l'oser reconnoître,  
Ce n'est que pour servir ma vengeance ; et je veux  
Qu'un long embrasement s'allume par leurs feux.  
Par-là je vais armer un frère contre un frère :  
Des droits du sang l'amour ne s'embarrasse guère ;  
Il détruit tous les jours des obstacles plus grands ;  
L'on ne compte point des rivaux pour parents.



Oui, je verrai bientôt de sanglantes batailles  
Du cruel Genseric déchirer les entrailles ;  
Et tandis qu'il sera d'affreux soucis rongé,  
Je jouirai des maux où je l'aurai plongé.  
Je sais que je trahis un prince que j'estime ;  
Que de mes passions ma fille est la victime ;  
Que, si pour Huneric se déclare le sort,  
Je perds en Thrasimond mon unique support ;  
Et que, si Thrasimond est maître de Carthage,  
Je n'en aurai pas moins de douleur et de rage.  
Mais mon cœur ne connoît ni honte ni danger,  
Dès que d'un ennemi je trouve à me venger.  
Je verrai d'un œil sec cette guerre intestine  
Qui du père et des fils causera la ruine ;  
Et quand j'aurois le sort et du père et du fils,  
Il est doux de périr avec ses ennemis.

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

THRASIMOND, NARBAL.

THRASIMOND.

HÉLAS ! à quels ennuis mon cœur est-il en proie !  
Ne saurois-je goûter une tranquille joie ?  
O ciel ! injuste ciel ! mon frère est mon rival !  
Ne me trompé-je point ? M'as-tu dit vrai , Narbal ?  
Il veut m'ôter Eudoxe , il quitte Sophronie !  
Et le roi jusque-là pousse la tyrannie !  
Quel usage , grands dieux ! fait-il de ses serments !  
Mais n'as-tu point appris avec quels sentiments  
L'impératrice a vu ce dessein téméraire ?  
Ma princesse à leurs vœux sera-t-elle contraire ?  
Prétend-on se servir du souverain pouvoir ?

NARBAL.

D'elle-même , seigneur , vous le pourrez savoir :

## SCÈNE II.

THRASIMOND, EUDOXE, NARBAL.

EUDOXE, à Thrasimond qui est quelque temps à la regarder  
sans lui rien dire.

Vous ne me dites rien , seigneur ! Ah ! tout conspire....

THRASIMOND.

Je cherche dans vos yeux ce que je dois vous dire.

EUDOXE.

Ne le trouvez-vous pas toujours dans votre cœur ?  
 Mais sans doute pour moi ce cœur se tait , seigneur :  
 Il ne partage point l'ennui qui me dévore.  
 Si votre cœur pour moi s'intéressoit encore ,  
 Vous n'auriez pas besoin , pour faire un long discours ,  
 De chercher dans mes yeux d'inutiles secours.  
 Quel changement en vous s'est fait depuis une heure !  
 Ah ! je ne vois que trop qu'il est temps que je meure ;  
 Rien ne doit maintenant m'empêcher de périr :  
 Quand on n'est plus aimée , ingrat , il faut mourir :

THRASIMOND.

Je ne vous aime plus ! que fais-je donc , madame ,  
 Lorsqu'incertain , confus , le désespoir dans l'ame ,  
 Et retenant des pleurs qui sont prêts à couler ,  
 Je cherche dans vos yeux à pouvoir démêler  
 Si c'est comme à ma sœur ou comme à ma princesse  
 Que je vous dois parler....

EUDOXE.

Hé ! de quelle faiblesse  
 Soupçonnez-vous mon cœur ? Dieux ! ne savez-vous pas...

THRASIMOND.

Votre crainte a fini mon funeste embarras.  
 Eudoxe m'aime encor ; je n'ai plus rien à craindre :  
 Rival , roi , père....

EUDOXE.

Hélas ! que nous sommes à plaindre !  
 On ne s'amuse point à soupirer pour moi ;  
 Les brutales fureurs , les menaces du roi ,  
 Sont du prince Huneric les redoutables armes ,  
 Contre qui vous savez que je n'ai que mes larmes.

THRASIMOND.

Vous comptez donc pour rien le secours de mon bras ?

EUDOXE.

Contre un frère, seigneur, je ne le compte pas.  
 Quelque forte que soit la haine qui m'anime,  
 Je ne voudrai jamais qu'elle vous coûte un crime.

THRASIMOND.

Et vous aimerez mieux rendre heureux mon rival !  
 Adorable princesse, ah ! que vous aimez mal !  
 Mais, malgré vos raisons, s'il pousse l'insolence  
 Jusqu'à vous faire un jour la moindre violence,  
 Il aura, ce rival, ce que peut le courroux  
 D'un frère assez heureux pour être aimé de vous.  
 Vos beaux yeux dans mon cœur font taire la nature ;  
 Je punirai l'ingrat, l'insolent, le parjure,  
 Aux yeux de Genseric, au milieu de sa cour ;  
 Et je ne connois plus de maître que l'Amour.

EUDOXE.

De grace, retenez un mouvement si tendre ;  
 Genseric vient à nous, il pourroit vous entendre :  
 Dissimulez, seigneur, votre ressentiment.

## SCÈNE III.

GENSERIC, EUDOXE, THRASIMOND,  
 ISPAR, NARBAL.

GENSERIC.

Je vous allois chercher dans votre appartement.  
 Sous d'agréables lois je prétends vous réduire :  
 L'impératrice a dû tantôt vous en instruire ;

DE MADAME DESHOULIÈRES. 109

Et sans doute, madame, elle vous a conté,  
Pour finir vos malheurs, jusqu'où va ma bonté.

EUDOXE, à part.

Quelle bonté, grands dieux !

THRASIMOND, à part.

Ah ! rigueurs inhumaines !

GENSERIC.

D'où vient que vous pleurez, madame ? et quelles peines...

EUDOXE.

Accablée à la fois de crainte et de douleurs,  
Peut-on me demander la cause de mes pleurs ?  
Hélas ! quand je remets dans ma triste mémoire  
Des maux de ma maison la déplorable histoire,  
Lorsque je me peins Rome en proie à vos soldats,  
Lorsque je sens mes fers, puis-je ne pleurer pas ?

GENSERIC.

Rome que vous pleurez vous doit-elle être chère ?  
Elle est fumante encor du sang de votre père.  
Perdez le souvenir de cet ingrat pays ;  
Devenez Africaine en épousant mon fils.

EUDOXE.

Les larmes qu'a versé la coupable Italie  
Ont effacé le sang dont on l'avoit remplie :  
Si ses forfaits sont grands, ses maux sont infinis ;  
Et je n'y vois enfin que des crimes punis :  
La mort aux trahisons a servi de salaire.  
A ce prix-là, Carthage aura droit de me plaire.

GENSERIC.

Madame, abusez moins de toutes mes bontés.

EUDOXE.

Je ne puis oublier toutes vos cruautés.

GENSERIC.

Vous lier à mon fils d'une chaîne éternelle  
N'est pas avoir, madame, une ame bien cruelle.  
Ce généreux dessein, en vous tirant des fers,  
De l'empire vous rend tous les chemins ouverts.

EUDOXE.

Hé ! que m'importe à moi que devienne l'empire ?  
Le repos est, seigneur, le seul bien où j'aspire ;  
Laissez-le-moi goûter : l'état où je me voi  
Pour toutes les grandeurs me donne de l'effroi.  
Tant et tant de Césars que pour'aieus je compte  
Ne servent aujourd'hui qu'à redoubler ma honte :  
Je sentirois bien moins l'excès de mon malheur,  
Si j'avois d'une esclave et le sang et le cœur.

GENSERIC.

Ces nobles sentiments, ce superbe langage,  
Dans votre jeune cœur font voir un grand courage.  
Épousez Huneric, je le veux, c'est assez,  
Je m'en suis expliqué : si vous n'obéissez,  
Rien ne m'empêchera de vous faire connoître,  
Malgré tant de fierté, que vous avez un maître.

EUDOXE.

Quelque droit que sur moi vous donne le bonheur,  
Je n'en serai pas moins fille d'un empereur.  
De cet illustre rang, de ce grand héritage,  
Je n'ai que la fierté, c'est là tout mon partage ;

DE MADAME DESHOULIÈRES. 111

Je la conserverai jusqu'au dernier moment.  
Tout le reste, seigneur, sujet au changement,  
Peut suivre à votre gré la fortune infidèle;  
Mais pour mon triste cœur, il ne dépend point d'elle.

( Elle sort. )

GENSERIC.

Craignez de me porter à des extrémités,  
Je respecterai peu ces aïeux tant vantés.  
De votre orgueil enfin ma patience est lasse.....

SCÈNE IV.

GENSERIC, THRASIMOND, ISPAR, NARBAL.

THRASIMOND.

Si j'osois à genoux demander une grace.....  
Votre gloire, seigneur.....

GENSERIC.

Un sage potentat  
Doit immoler sa gloire au bien de son état.

THRASIMOND.

Vous devez à l'état; mais, seigneur, il me semble  
Qu'ici la gloire et lui s'accordent bien ensemble.  
Mon frère est-il à vous après l'avoir donné?  
Ne vous souvient-il plus du jour infortuné  
Où le peuple en fureur vous donna tant d'alarmes?  
Il ne succomba point sous l'effort de vos armes.  
L'hymen de Sophronie et du prince Hunstin  
Au trône de Carthage affermit Genseric;  
On vous le fit jurer : l'âge de Sophronie  
Fit différer le temps de la cérémonie.

Si vous ne l'achevez, contre vous je prévoi....

GENSERIC.

Le ciel a pris le soin de dégager ma foi ;  
S'il avoit un moment approuvé ma promesse ,  
Il eût fait dans leurs cœurs naître quelque tendresse ;  
Sur notre volonté vainement nous comptons ;  
C'est au ciel à tenir ce que nous promettons.

THRASIMOND.

Dussé-je m'attirer toute votre colère....

GENSERIC.

Pour Sophronie enfin tout ce que je puis faire ,  
C'est de lui procurer chez les princes voisins  
De quoi la consoler de mes premiers desseins.  
Elle y consentira.

THRASIMOND.

Par cette politique ,  
A des maux infinis vous livrez l'Afrique ;  
Vous serez odieux à la postérité ;  
Et vos serments rompus....

GENSERIC.

Quelle témérité !

Qui vous rend assez vain pour régler ma conduite ?  
Est-ce à vous que je dois la glorieuse suite  
De tant de longs travaux , de tant de grands exploits  
Qui m'ont mis au-dessus de tous les autres rois ?  
Est-ce votre valeur , est-ce votre prudence ,  
Qui font dans mes états révéler ma puissance ?  
Avez-vous oublié le respect qui m'est dû ,  
Fils ingrat ?...

THRASIMOND.

Non , seigneur , je ne l'ai point perdu.



Je connois mon devoir ; comme roi , comme père ,  
De tous côtés , seigneur , votre gloire m'est chère.  
Sophronie a des droits qu'on ne peut contester ;  
Qui sera son époux en saura profiter.  
Le peuple , qui toujours pour elle se partage....

GENSERIC.

Hé bien , il la faudra marier dans Carthage.

THRASIMOND.

Elle ne voudra point d'un sujet pour époux.

GENSERIC.

Je le crois.

THRASIMOND.

Qui , seigneur , l'épousera donc ?

GENSERIC.

Vous.

THRASIMOND.

Moi ! grands dieux ! Qui , seigneur , qui venez-vous de dire ?  
Sophronie ?

GENSERIC.

Et d'où vient que votre cœur soupire ?

L'héritière d'Afrique est-elle à mépriser ?

Vous êtes trop heureux de pouvoir l'épouser.

THRASIMOND.

Moi , j'irois épouser qui doit être à mon frère !  
Sophronie à mon cœur a toujours été chère ;  
Avec quelque raison je m'en crois estimé :  
Mais à ce nom de sœur mon cœur accoutumé  
Ne pourroit s'émouvoir ni soupirer pour elle ,  
Sans se croire rempli d'une ardeur criminelle.

Si vous n'avez dessein, seigneur, de me hair,  
Ne me contraignez point à vous désobéir.

GENSERIC.

De pareilles raisons sont des raisons frivoles.  
Mais, pour ne perdre point trop de temps en paroles,  
J'attacherai demain, par les nœuds les plus doux,  
Eudoxe à votre frère, et Sophronie à vous.  
N'irritez point un roi jaloux de sa puissance.

THRASIMOND.

Je vous dois une aveugle et prompte obéissance;  
Mon devoir, ma raison, me le font assez voir:  
Mais le cœur ne connoît ni raison ni devoir.

GENSERIC.

Ispar, disposez tout pour cette grande fête.  
A ne pas obéir il y va de la tête:  
Songez-y. Je vous laisse; et, sans plus différer,  
Pour cet hymen allez, prince, vous préparer.

## SCÈNE V.

THRASIMOND, NARBAL.

THRASIMOND.

QUEL supplice, grands dieux! quoi! je verrai sans cesse  
Mon père d'un côté, de l'autre ma princesse!  
Des plus sacrés devoirs je serai combattu!  
Malheureux Thrasimond, à quoi te résous-tu?  
Écoute ta raison; arrête, et considère  
Que tu dois à ton roi, que tu dois à ton père.  
Mais, hélas! si je dois beaucoup à tous les deux,  
Ne dois-je rien enfin à l'objet de mes vœux?

je sens que vers lui ma tendresse m'emporte :  
 ure, c'en est fait, vous êtes la moins forte :  
 s ne murmurez pas ; on voit également  
 is les devoirs céder au devoir d'un amant.  
 balançons donc plus dans ce péril extrême ;  
 ittons ces lieux, Narbal, pour sauver ce que j'aime :  
 is, dieux ! je ne ferai que changer de malheurs,  
 j'aurai des rivaux dans tous mes protecteurs.  
 où donc m'arracher au soin qui m'importune ?  
 est-ce pas d'Huneric que vient mon infortune ?  
 ne le connois plus pour mon frère, Narbal ;  
 ne vois plus en lui qu'un odieux rival :  
 isons, faisons tomber sur sa coupable tête  
 tte foule de maux que son amour m'apprête.  
 and ce juste dessein me coûteroit le jour,  
 faut que dans son sang j'éteigne cet amour.  
 est laisser trop long-temps son audace impunie ;  
 angeons de cet amant Eudoxe et Sophronie.  
 our ma belle princesse il ose soupirer !

NARBAL.

tenter à ses jours !

TERASIMOND.

Cesse d'en murmurer :  
 ans l'affreux désespoir où me réduit mon père,  
 le venger et mourir est tout ce que j'espère.  
 l'étoit-ce pas assez des maux que j'ai soufferts  
 En voyant accabler ma princesse de fers ?  
 N'étoit-ce pas assez d'avoir reçu la vie  
 D'un roi son ennemi, d'un roi qui l'a trahie ?  
 N'étoit-ce pas assez de m'en voir rebuté,  
 Quand j'allois à ses pieds chercher sa liberté ?

N'étoit-ce pas enfin assez pour sa colère  
 De m'avoir fait trouver un rival dans un frère,  
 Sans m'avoir, le cruel ! commandé que demain  
 Je donne à Sophronie et mon cœur et ma main ?  
 Le parjure à ses yeux ne paroît point un crime ;  
 Pour me faire souffrir rien n'est illégitime ;  
 Et, grace au soin qu'il prend de me persécuter,  
 Je ne vois plus, Narbal, de maux à redouter :  
 Je puis en sûreté défier la fortune.

NARBAL.

Si vous n'aviez, seigneur, une amé peu commune....

## SCÈNE VI.

THRASIMOND, SOPHRONIE, NARBAL,  
 JUSTINE.

SOPHRONIE.

Je viens.... En me voyant vous êtes interdit !  
 Dois-je croire, seigneur, ce que le roi m'a dit ?

THRASIMOND.

Ah ! pour votre malheur, il n'est que trop sincère ;  
 Il rompt la foi donnée entre vous et mon frère :  
 J'ai su qu'il vous destine un prince pour époux,  
 Dont le cœur ne sauroit être digne de vous.

SOPHRONIE.

Pleine d'une charmante et dangereuse idée  
 Dont depuis le berceau j'ai l'ame possédée,  
 Peut-être aurai-je mal entendu son discours :  
 Quand on aime, seigneur, on se flatte toujours.  
 J'aurai sans doute cru, dans l'ardeur qu'm'enslame,  
 Que le roi pénétrait le secret de mon ame

t qu'il me destinoit pour ce jeune héros  
 ue l'amour a rendu fatal à mon repos.  
 e me faisois un sort plein de bonheur, de gloire:  
 fais vous-même jugez si je devois le croire :  
 et époux, dont j'ai cru qu'on flattoit mon espoir,  
 est un de ces mortels redoutables à voir ;  
 Un seul de ses regards porte jusque dans l'ame,  
 avecque le plaisir, le désordre et la flamme ;  
 certain air tendre et fier qui touche, qui surprend,  
 Un mérite, un esprit dont rien ne se défend,  
 Une ame grande et belle, une valeur insigne,  
 De l'empire des cœurs rendent ce prince digne.

## THRASIMOND.

e pensois que mon frère étoit assez heureux  
 Pour fixer votre cœur et remplir tous vos vœux ;  
 Et je nommois déjà la fortune cruelle,  
 Qui rompoit le dessein d'une union si belle :  
 Mais, à ce que je vois....

## SOPHRONIE.

Si vous pouviez savoir  
 Les efforts que j'ai faits pour suivre mon devoir,  
 Vous condamneriez moins ce que je fais paroître.  
 De ses égarements, hélas ! est-on le maître ?  
 Le cœur se mêle-t-il d'aimer ou de hair ?  
 Aux ordres du destin il ne fait qu'obéir.  
 Tant qu'a duré la foi que l'on m'avoit jurée,  
 J'ai caché les ennuis dont j'étois dévorée ;  
 Et vous ne sauriez point mes secrètes douleurs,  
 Si le prince Huneric ne s'engageoit ailleurs.  
 J'aurois sacrifié le bonheur de ma vie  
 A la tranquillité dont jouit ma patrie ;

Mais, puisqu'un heureux sort me rend la liberté,  
 Vous opposerez-vous à ma félicité ?  
 Vous avez tout pouvoir, seigneur, sur ce que j'aime ;  
 Vous ferez mon destin.

THRASIMOND.

Moi, madame ?

SOPHRONIE.

Vous-même.

Je ne vous dirai rien davantage, seigneur ;  
 Il n'est pas encor temps de vous ouvrir mon cœur.  
 Sauvez-moi cependant de l'indigne hyménée  
 Où le roi, dites-vous, m'a tantôt condamnée.  
 Étrange et tendre effet de ces impressions  
 Que font sur les amants les fortes passions !  
 Quoi que vous me disiez, il me paraît encore  
 Que le roi m'a parlé d'un prince que j'adore.  
 Pour me désabuser, de grace apprenez-moi  
 Quel est l'indigne époux dont m'a parlé le roi,  
 Que contre ses défauts ma colère s'irrite.

THRASIMOND.

Il a de la naissance, il a quelque mérite ;  
 Il n'est indigne enfin d'être un jour votre époux,  
 Que parceque son cœur ne sauroit être à vous :  
 Il brûle pour une autre, et rien ne peut, madame,  
 Éteindre dans son cœur cette sincère flamme.  
 La puissance du roi, celle de vos appas,  
 La mort même, la mort ne la détruira pas.  
 Voilà quel est l'époux....

SOPHRONIE.

Ah ! qu'ai-je fait, Justine ?

Seigneur, je reconnois l'époux qu'on me destine :

ainement je voudrais déguiser plus long-temps ;  
ous m'avez entendue, et moi je vous entends.

## SCÈNE VII.

THRASIMOND, NARBAL.

NARBAL.

es yeux font voir, seigneur, un courroux effroyable.

THRASIMOND.

Des caprices du sort dois-je être responsable ?  
Iophonie a donc cru..... Quelle subite horreur  
Le nom vient de porter jusqu'au fond de mon cœur !  
Malgré moi je le sens qui frémit, qui se trouble ;  
Plus je la veux chasser, plus ma crainte redouble.  
Qu'a d'odieux ce nom ? de quoi suis-je alarmé ?  
Et qu'ai-je à craindre enfin de qui je suis aimé ?  
Je sacrifions point à des terreurs si vaines  
L'amitié..... Tout mon sang se glace dans mes veines.  
Dans ce que me présage un si pressant effroi,  
Dieu, garantis Eudoxe, et n'accable que moi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

## ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

HUNERIC, ISPAR.

ISPAR.

**N**e vous rebutez point, seigneur : quoi qu'elle fasse,  
Il faudra bien qu'un jour elle vous satisfasse.  
Voyez-la sans chagrin s'emporter contre vous :  
Il faut laisser pleurer une femme en courroux.

HUNERIC.

Non, je ne suis point né pour l'indigne foiblesse  
De pleurer, de languir aux pieds d'une princesse.  
Écoute qui voudra ses insolents refus ;  
Quoi qu'ordonne le roi, je ne la verrai plus.

ISPAR.

Quoi ! si facilement vous cessez de prétendre  
Au plus glorieux sort qu'un mortel puisse attendre !  
Le courroux d'une fille étonne ce grand cœur  
Qui trouve que sans trône il n'est point de bonheur !  
Renoncer à l'espoir de posséder l'empire ,  
Sur ce qu'une princesse ose vous contredire !  
Le roi condamnera tant de timidité.  
Il vous croyoit, seigneur, bien plus de fermeté.

HUNERIC.

Et moi je penserois avoir peu de courage  
Si je rendois des soins, Ispar, à qui m'outrage.



Il est d'autres moyens et plus sûrs et plus courts ;  
Et, si le roi m'en croit , avant qu'il soit deux jours....

## SCÈNE II.

THRASIMOND, HUNERIC, ISPAR.

THRASIMOND.

PRINCE, je vous cherchois.

HUNERIC.

Qu'auriez-vous à me dire ,  
Seigneur ?

THRASIMOND.

Vous le saurez. Faites qu'on se retire :  
Mon cœur, pour s'expliquer, ne veut point de témoins.

HUNERIC, à Ispar qui sort.

Allez apprendre au roi le succès de mes soins.

THRASIMOND.

Vous savez l'amitié que j'ai pour Sophronie ?  
Vous savez qu'avec vous elle doit être unie ?

HUNERIC.

Je sais que, pour calmer des mutins en fureur,  
On me fit lui promettre et ma main et mon cœur.

THRASIMOND.

Cependant dans ces lieux on sème une nouvelle ;  
On dit qu'à Sophronie, à vous-même infidèle,  
Vous aimez la princesse, et que vous prétendez  
Obtenir aujourd'hui ce que vous demandez.

HUNERIC.

On n'est pas bien instruit de l'état de mon ame.  
Quelques traits qu'ait Eudoxe, ils n'ont rien qui m'enflamme ;

Et, lorsqu'à son hymen je borne tous mes vœux,  
Mes projets ne sont pas des projets amoureux.

THRASIMOND.

Quels sont donc ces projets? Quoi! pour cette princesse...  
Pour Sophronie enfin, prince, je m'intéresse;  
Sans me faire un outrage on ne peut l'offenser;  
Je vous l'ai déjà dit, c'est à vous d'y penser.  
Dût ce ressentiment m'entraîner à ma perte,  
J'irai pour la venger jusqu'à la force ouverte;  
Et dans l'Afrique un jour il ne sera pas dit....

HUNERIC.

Le roi ne se plaint pas, et cela me suffit.

THRASIMOND.

Avez-vous oublié que le ciel m'a fait naître  
Dans un rang qui permet que je vous parle en maître?

HUNERIC.

Vous faites bien valoir le peu que je vous doi.

THRASIMOND.

Vous faites bien valoir le caprice du roi.

HUNERIC.

Ce qu'il nomme raison, vous l'appellez caprice.

THRASIMOND.

Je vous connois tous deux, et je vous rends justice.

HUNERIC.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que votre esprit jaloux  
Ne sauroit supporter qu'il me préfère à vous.

THRASIMOND.

Le ciel m'a consolé de cette préférence  
En mettant entre nous quelque autre différence.

HUNERIC.

Le ciel mit autrefois de Gontaris au roi  
Cetle inégalité qu'on voit de vous à moi.  
Genserik, méprisé par cet orgueilleux frère,  
N'avoit que le bonheur d'être aimé de son père :  
Le ciel en sa faveur enfin se repentit,  
Et d'un superbe aîné pour jamais le défit.

THRASIMOND.

D'un sort pareil au sien cet exemple vous flatte ;  
Votre haine pour moi dans cet espoir éclate :  
Il faut la satisfaire ; et, pour vous agrandir,  
Allons voir si le ciel s'osera repentir.

HUNERIC.

Allons, seigneur, allons.... Mais, voici la princesse :  
Pour vous débarrasser employez votre adresse ;  
De certaines raisons me la font éviter.  
Nous nous retrouverons.

THRASIMOND.

Rien ne peut m'arrêter,

Je vous suis.

## SCÈNE III.

EUDOXE, THRASIMOND, CAMILE.

EUDOXE.

Vous fuyez pour ne me pas entendre !  
Est-ce là d'un amant ce que je dois attendre,  
Quand je viens tout en pleurs lui demander secours.  
Contre un nouveau malheur qui menace mes jours ?  
Ah seigneur !

THRASIMOND.

Dieux ! on ose attaquer votre vie !

Ah ! madame , il n'est rien que je ne sacrifie.  
 Ne me ménagez point : parlez sans différer ;  
 Contre quels ennemis faut-il me déclarer ?

EUDOXE.

Contre le désespoir où me met la nouvelle  
 D'un hymen qui vous fait devenir infidèle.  
 Par des discours remplis de la plus vive ardeur,  
 Par de tendres regards affermissiez mon cœur ;  
 Forcez-moi d'oublier tout ce que j'apprends.  
 Seigneur, c'est le secours qu'Euxode vous demande.

THRASIMOND.

Je ne vous ferai point de serments odieux  
 Pour détruire un soupçon qui m'est injurieux ;  
 Je dédaigne, madame, une si lâche voie.  
 C'est sur mes actions que je veux qu'on m'en croie :  
 Elles vous parleront ; et peut-être aujourd'hui  
 L'excès de mon amour fera seul votre ennui ;  
 Peut-être le succès de ce que je médite....  
 Mais malgré moi, madame, il faut que je vous quitte :  
 Je perds auprès de vous des moments précieux  
 Qu'ailleurs pour notre amour j'emploierai beaucoup mieux.

EUDOXE.

Où courez-vous, seigneur ? Ma mère qui s'avance....

THRASIMOND, à part.

Quoi ! toujours quelque obstacle à ma juste vengeance !

SCÈNE IV.

L'IMPÉRATRICE, EUXODE, THRASIMOND,  
CAMILE.

L'IMPÉRATRICE.

QUEL inquiet chagrin paroît sur votre front ?  
Votre Afrique est ; seigneur, dans un calme profond ;  
Des princes vos voisins l'ame basse et craintive  
Laisse depuis long-temps votre valeur oisive ;  
Vos vaisseaux tous les ans amènent dans vos ports  
Tout ce qu'à l'Orient de plus rares trésors ;  
Le peuple vous chérit, toute la cour l'imite ;  
Le ciel a mis en vous un éclatant mérite ;  
Et, pour combler vos vœux des plaisirs les plus doux,  
Le flambeau de l'hymen va s'allumer pour vous.

THRASIMOND.

Que plutôt contre moi tout l'univers s'unisse !  
Que plutôt par ma main à vos yeux je périsse !  
Madame, il n'est plus temps de vous dissimuler  
Le violent amour dont je me sens brûler.  
Rassemblez sur moi seul toute votre colère ;  
Vengez-vous sur le fils des outrages du père ;  
Méprisez, punissez un prince audacieux  
Qui jusqu'à la princesse ose porter les yeux.  
Je l'adore.... Frappez.... Ma mort seroit trop belle ;  
Je mourrois à ses pieds, et j'y mourrois fidèle.  
Loin de punir l'amour....

L'IMPÉRATRICE.

Ne me soupçonnez pas  
D'avoir un sentiment si cruel et si bas :

Seigneur, loin que sur vous éclate ma vengeance,  
 Je ne vous dois qu'estime et que reconnaissance;  
 Et quand d'Eudoxe un jour je vous rendrois l'époux,  
 Je ne penserois pas être quitte envers vous.

THRASIMOND.

Combien à ses appas faites-vous d'injustices!  
 Ah! madame, à mes soins, à mes faibles services,  
 Pouvez-vous comparer le glorieux espoir  
 Qu'à mon cœur amoureux vous laissez concevoir?  
 Qu'ai-je fait que pour vous un autre n'eût pu faire?  
 Mais que pouvois-je plus contre un roi, contre un père?  
 Et pourquoi n'avez-vous enfin pour ennemis  
 Des princes contre qui tout pût m'être permis?  
 Sans vouloir que l'honneur de vous avoir servi,  
 J'irois leur arracher la couronne et la vie;  
 Et quand j'y trouverois un assuré trépas,  
 D'un sort si glorieux je ne me plaindrois pas.

L'IMPÉRATRICE, à Eudoxe.

Partagez cette ardeur, vous qui l'avez fait naître;  
 Aussi-bien pouvez-vous seule la reconnoître.  
 Quoi que mon cœur pût faire, il devoit du retour;  
 L'amour ne se sauroit payer que par l'amour.

THRASIMOND.

Si vous obéissez à l'ordre qu'on vous donne,  
 Il n'est plus de péril, madame, qui m'étonne;  
 Il n'est point de dessein dont je ne vienne à bout.  
 Commandez seulement, mon amour pourra tout.

EUDOXE.

Hé! contre Genserik qu'est-ce qu'il pourra faire?  
 C'est toujours, seigneur, votre roi, votre père.

En vain d'un tendre amour vous m'offrez le secours;  
Le devoir sur l'amour l'emportera toujours.

THÉASIMON.

Non, ma princesse, non; j'obéis sans réserve;  
Je n'examine rien, pourvu que je vous serve;  
Mes crimes par vos yeux seront autorisés,  
Et de tous les amants ils seront excusés.

( à l'impératrice. )

Dès cette même nuit, madame, je m'engage  
A vous faire quitter l'odieuse Carthage.  
Je m'en vais rassembler mes amis dispersés,  
Demander leurs secours que j'avois refusés.  
Rien à leur amitié ne sera difficile.  
Narbal de l'heure prise avertira Camile.  
Dissimulons encor tout le reste du jour,  
Vous votre espoir, et moi mon violent amour.  
Genserik ne sait point le secret de mon ame;  
Et s'il le découvroit, il nous perdrait, madame.

L'IMPÉRATRICE.

Ne craignez rien, seigneur; nous saurons déguiser.

EUDOXE.

Allez, prince, et gardez de vous trop exposer.

## SCÈNE V.

L'IMPÉRATRICE, EUDOXE, CAMILE.

L'IMPÉRATRICE.

PRÊTE à sortir des fers, vous répandez des larmes!

EUDOXE.

Madame, pardonnez à de justes alarmes :

Le prince va peut-être augmenter mes douleurs,  
Et je m'attends toujours à de nouveaux malheurs.  
Hélas ! s'il périssoit, si pour notre défense....

## L'IMPÉRATRICE.

Hé ! ne nous faisons point de malheurs par avance ;  
D'un agréable espoir jouissons pleinement.  
La fortune a toujours aimé le changement ;  
Et, lasse de nous faire une guerre cruelle ,  
Son inconstante humeur au repos nous rappelle.  
N'en doutons point, ma fille ; et, loin d'en abuser ,  
Aidons-la de nos soins à nous favoriser.  
Dans nos ressentiments engageons Sophronie.  
Huneric la méprise, et le roi l'a trahie ;  
Ses amis sont puissants....

## SCÈNE VI.

L'IMPÉRATRICE, EUDOXE, SOPHRONIE,

CAMILLE.

SOPHRONIE.

On me quitte pour vous ;  
Mais, loint que mon esprit en devienne jaloux ,  
Je viens vous assurer, princesse, et vous, madame ,  
Que du prince Huneric je servirois la flamme  
Aux dépens de ma gloire, aux dépens de mon cœur,  
Si l'on pouvoit par-là finir votre malheur.  
Je tremble quand je pense à ce qu'on vous prépare.  
Songez où peut aller la fureur d'un barbare.  
Il ne respecte rien ; et vous devez toujours  
      indrer pour votre gloire, ou craindre pour vos jours.



L'IMPÉRATRICE.

Je dois beaucoup, madame, à cet excès de zèle ;  
Mais votre amant pourra vous demeurer fidèle.  
Je ne mêlerai point, malgré tant de hasards ,  
Le sang de Genseric à celui des Césars ;  
Rome ne verra point l'auteur de ses misères.....

SOPHRONIE.

Mais Huneric, madame, et Thrasimond sont frères ;  
Et, quoiqu'ils soient tous deux formés d'un même sang ,  
Vous ne les mettez pas tous deux en même rang.

L'IMPÉRATRICE.

Et qui vous fait juger de cette préférence ?  
Fais-je de Thrasimond aucune différence ?

SOPHRONIE.

Vous me cachez en vain jusqu'où va son bonheur.  
Il m'a tout confié, desseins, espoir, douleur ;  
Et mon cœur, pénétré par un amour si tendre ,  
Pour votre liberté me fait tout entreprendre :  
J'y travaille, madame ; et par un grand éclat  
Je prétends aujourd'hui me venger d'un ingrat.

L'IMPÉRATRICE.

Le prince Thrasimond vous a dit vrai, madame ,  
Quand il vous a parlé du bonheur de sa flamme.  
Ce qu'il a fait pour nous à Rome et dans ces lieux  
Doit paroître aux Romains digne de mes aïeux ;  
Et si je lui pouvois donner avec ma fille  
L'empire que le sort ôte à notre famille ,  
Je croirois rétablir la gloire des Romains  
En le faisant tomber en de si bonnes mains.  
Le ciel puisse si bien seconder son courage ,  
Que nous puissions bientôt abandonner Carthage !

C'est le cœur de son fils : lui seul le fait trembler.  
Il croit qu'étant son fils il doit lui ressembler.

## SCÈNE IX.

GENSERIC, L'IMPÉRATRICE, EUDOXE,  
ISPAR, CAMILE, UN GARDE.

ISPAR.

A vos ordres, seigneur, Thrasimond est rebelle ;  
Le peuple se mutine et soutient sa querelle ;  
Et, sans considérer qu'il s'arme contre vous ,  
Il attaque vos gens et les écarte tous.  
Mais ce qui va, seigneur, croître votre colère,  
Amilcar l'a trouvé qui désarmoit son frère.

GENSERIC.

Ah ciel ! de mille coups je crois le voir percé.

ISPAR.

Huneric est, seigneur, légèrement blessé.

GENSERIC, à Eudexe.

De votre sort, madame, il veut se rendre maître ;  
Mais dans un tel projet il périra, le traître.  
Ispar, va ramasser tous mes soldats épars,  
Et qu'on aille sur lui fondre de toutes parts.

## SCÈNE X.

GENSERIC, L'IMPÉRATRICE, EUDOXE.  
ISPAR, CAMILE, AMILCAR.

AMILCAR.

SEIGNEUR, le prince est pris.

DE MADAME DESHOULIÈRES. 133

EUDOXE.

Ah ! fortune cruelle !

GENSERIC.

En vos mains, Amilcar, je remets ce rebelle ;  
Conduisez-le en lieu sûr : à son frère , à l'état ,  
Je dois faire raison de son noir attentat ;  
Le perfide paiera ses crimes de sa tête.

( à Eudoxe. )

Et vous à m'obéir, madame, soyez prête.  
Songez que je peux tout.

EUDOXE.

Prince lâche et sans foi ,  
Ton Afrique n'a rien de si cruel que toi.

SCÈNE XI.

L'IMPÉRATRICE, EUDOXE, CAMILE.

EUDOXE.

Il est perdu, madame, et son barbare père  
Va le sacrifier au bonheur de son frère.

L'IMPÉRATRICE.

Pour répandre son sang il est assez cruel ;  
Lais l'amour agir pour ce grand criminel :  
Quoi qu'il ait fait contre lui la fière Sophronie ,  
C'est d'elle que j'attends sa liberté, sa vie.  
C'est de grands retours pour les cœurs amoureux ;  
Et, si je puis trouver un de ces temps heureux ,  
Jusques à la prière on me verra descendre.  
J'en vais la chercher, et vous pouvez m'attendre ;

Une rivale aimée aigriroit sa douleur.  
Modérez vos ennemis.

## SCÈNE XII.

EUDOXE, CAMILE.

EUDOXE.

QUEL secours pour mon cœur !

Dans tout ce qui m'est cher le ciel me persécute.  
J'ai vu de ma maison la déplorable chute,  
Je vois que mon amant est proche du trépas ;  
Et l'on peut m'ordonner de ne m'affliger pas !  
Non, quel que soit ton sort, cher prince, il faut te suivre  
Sans toi, sans ton amour, comment pourrois-je vivre ?  
Mais qu'est-ce que je fais ? Ah ! discours superflus !  
Je parle à mon amant, et peut-être il n'est plus.  
Pour mon sensible cœur quelle image cruelle !  
Prévenons par ma mort cette affreuse nouvelle ;  
Allons me dérober à toutes mes douleurs.  
Mourir n'est pas pour moi le plus grand des malheurs.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

SOPHRONIE, JUSTINE.

JUSTINE.

MADAME, à vos douleurs donnez quelque relâche ;  
Le jour qui va paroître.....

SOPHRONIE.

Est-il un cœur plus lâche ?

Qu'ai-je fait ! quelle horreur dois-je me reprocher !  
Dans le fond des enfers je voudrois me cacher.  
Misérable jouet de l'injuste fortune,  
La lumière du jour m'irrite et m'importune.  
C'est souffrir trop long-temps ; et depuis le berceau  
Tous mes jours sont marqués par un malheur nouveau.  
Mais du moins, dans le cours d'une misère affreuse,  
Je n'avois, tu le sais, été que malheureuse ;  
Et, dans une innocence égale à mes douleurs,  
Je n'avois point eneor mérité mes malheurs..  
Cette innocence, ô dieux ! qu'est-elle devenue ?  
Pour venger mon amour, hélas ! je l'ai perdue  
Par une trahison digne de mille morts.  
Cher prince, contre toi j'ai fait tous mes efforts ;  
C'est moi dont la barbare et noire jalousie  
Par le fer des bourreaux va t'arracher la vie.

Quelle marque d'amour viens-je de te donner ?  
Est-ce t'aimer, hélas ! que de t'assassiner ?

JUSTINE.

De grace, modérez l'ennui qui vous possède ;  
Vous avez de vos maux l'infailible remède.  
Carthage vous adore, et tous ses citoyens  
Hasarderont pour vous et leur vie et leurs biens.  
Un tendre souvenir de votre illustre père  
Leur fait.....

## SCÈNE II.

SOPHRONIE, ISPAR, JUSTINE.

SOPHRONIE.

Pour Thrasimond que faut-il que j'espère,  
Ispar ?

ISPAR.

On fait pour lui de funestes apprêts :  
Mais, grace au ciel, le peuple est dans vos intérêts ;  
Jamais ardeur ne fut si sincère et si forte.  
Il s'est saisi du port, il garde chaque porte ;  
Et, par un sort heureux, ce grand peuple confond  
Vos intérêts, madame, et ceux de Thrasimond.  
Vos amis et les siens veulent, quoi qu'il arrive,  
Qu'Huneric vous épouse, et que Thrasimond vive.  
Vous leur avez si bien déguisé vos soupirs,  
Qu'ils croyent cet hymen le but de vos desirs ;  
Et ces pleurs que tantôt ils vous ont vu répandre,  
Ont produit tout l'effet qu'on en pouvoit attendre.  
De ce grand changement Genseric étonné  
Ne sait par où calmer le peuple mutiné.

Des desseins du sénat sa prudence alarmée,  
Loin de ces lieux, madame, occupe son armée;  
Et pour se délivrer d'un joug cruel, affreux,  
On ne pouvoit choisir un moment plus heureux.

SOPHRONIE.

Que le ciel à son gré dispose de l'Afrique:  
C'est l'amour qui m'occupe, et non la politique.  
Si le peuple aujourd'hui n'assiège ce palais,  
Si Genseric n'accorde à leurs ardents souhaits  
L'entière liberté du prince que j'adore,  
S'il peut après cela me dédaigner encore,  
Si pour Eudoxe encor son amour se fait voir,  
Je n'écouterai plus que mon seul désespoir.

ISPAR.

A cette extrémité vous n'êtes point réduite;  
Nos désordres auront une plus douce suite.  
Mais, madame, j'entends le roi qui vient à nous,  
Au nom de votre amant, cachez ce grand courroux.

## SCÈNE III.

GENSERIC, SOPHRONIE, ISPAR, JUSTINE.

GENSERIC.

Sous votre nom Carthage ose prendre les armes.  
Prétendez-vous par-là faire valoir vos charmes?  
Et tout ce que la guerre a de trouble et d'horreur  
Est-il propre, madame, à vous gagner un cœur?  
Ces cruels sentiments sont-ils la récompense  
D'avoir si tendrement élevé votre enfance?  
Sans les soins que j'ai pris, sans toute ma bonté,  
Vous n'auriez pas long-temps conservé la clarté.

Je devois votre mort au repos de l'Afrique ;  
 Mais, vainqueur trop humain, et mauvais politique,  
 Loin d'attaquer vos jours, j'ai par mille faveurs....

SOPHRONIE.

Hélas ! que vous m'auriez épargné de malheurs !  
 Mais ne déguisez point ce qui m'a préservée ;  
 Pour votre sûreté vous m'avez conservée.  
 Sans moi, votre pouvoir étoit mal affermi ;  
 On vous regardoit moins en roi qu'en ennemi.  
 Toujours quelque revers, toujours quelque tempête  
 Menaçoit votre état, grondoit sur votre tête.  
 L'espoir de mon hymen adoucit les esprits :  
 On vous laissa jouir de l'Afrique à ce prix ;  
 Et quand vous avez cru Carthage assujettie,  
 Votre infidélité ne s'est point démentie.  
 Vous avez oublié, seigneur, tous vos serments ,  
 Et le peuple n'a pu souffrir ces changements :  
 Il a voulu venger l'affront que vous me faites  
 Par tout ce qu'a d'affreux le péril où vous êtes.  
 Je ne vous en dis rien, et vous le connoissez.

GENSERIC.

Ces périls ne sont pas si grands que vous pensez.  
 On voit armer pour vous un peuple téméraire ;  
 Vos jours me répondront de ce qu'il pourra faire.  
 Vous vous livrez vous-même à vos mauvais destins.  
 Je dois un grand exemple à des peuples mutins :  
 Je sais qu'il est cruel ; mais quoi qu'il en puisse être,  
 Dans mes états enfin je veux être le maître.  
 Retirez-vous.

SOPHRONIE.

Tyran, je vais me retirer ;  
 Mais ce ne sera pas pour gémir ni pleurer :



Je veux bien m'épargner une odieuse vue.

GENSERIC.

Ta perfidie enfin ne m'est que trop connue ;

Cette haine....

## SCÈNE IV.

GENSERIC, ISPAR, AMILCAR.

AMILCAR.

Ah ! seigneur, vos soldats sont défaits ;

Et les mutins....

GENSERIC.

Hé bien ?

AMILCAR.

Ont forcé ce palais.

GENSERIC.

Jusque-là mes sujets portent la violence !

Et le ciel autorise une telle insolence !

AMILCAR.

La fureur dans les yeux, l'audace sur le front,

Ils font retentir l'air du nom de Thrasimond ;

Et ce prince amoureux, qu'aucun respect n'arrête,

Pour venger son amour va se mettre à leur tête.

Dans ce pressant péril....

GENSERIC.

Cesse de t'alarmer,

Amilcar ; je sais bien par où le désarmer.

Laisse agir sur ce point ma prudence ordinaire ;

Elle a cent fois changé la fortune contraire :

Par elle, sans soldats, j'ai triomphé cent fois.  
L'art de dissimuler est le grand art des rois.

AMILCAR.

Seigneur, j'entends du bruit.

## SCÈNE V.

GENSERIC; THRASIMOND, ISPAR, AMILCAR.

THRASIMOND, à sa suite.

QUE personne n'avance.

(à Genseric.)

Loin de vous arracher la suprême puissance,  
Je vois avec regret ce funeste revers;  
Et je ne viens, seigneur, que reprendre mes fers.  
En vain le peuple attend que je lui donne un maître,  
Vous le serez ici tant que vous voudrez l'être :  
Quoi qu'on m'ait imputé pour me rendre suspect,  
Vous ne verrez en moi qu'un fils plein de respect.  
Oùï, malgré mon amour et mes jalouses craintes,  
Je suis....

GENSERIC.

Ne nous faisons ni reproches ni plaintes.  
Je vous pardonne tout; venez, embrassez-moi :  
J'aime mille fois mieux être père que roi.  
Possédez, j'y consens, votre aimable princesse,  
Et me rendez, mon fils, toute votre tendresse.  
Allez donner la paix; je ne suis point jaloux  
De l'ardente amitié que le peuple a pour vous :  
Des mains de mes sujets faites tomber les armes,  
Et de votre princesse allez sécher les larmes.

THRASIMOND.

Ah ! seigneur , dites-vous tout ce que peut sentir  
 Un cœur plein de respect , d'amour , de repentir :  
 Tout prêt de voir finir une ennuyeuse vie ,  
 Vous me la redonnez de cent plaisirs suivie ;  
 Surpris , confus , charmé de tout ce que j'entends ,  
 Je ne puis exprimer les transports que je sens.  
 Je vais à leur devoir ramener les rebelles ;  
 Et puisqu'enfin touché de mes peines cruelles  
 Vous permettez qu'Eudoxe achève mon bonheur ,  
 Je cours faire cesser sa crainte et sa douleur.

( Il sort avec Ispar. )

## SCÈNE VI.

GENSERIC , AMILCAR.

GENSERIC.

DANS son emportement , dans sa fureur extrême ,  
 Le traître croit déjà posséder ce qu'il aime :  
 Mais , pour de son parti réprimer les efforts ,  
 Je m'en vais rappeler mes vaisseaux dans nos ports ;  
 Et , quand ils m'auront mis cent mille hommes à terre ,  
 Je permets aux mutins de me faire la guerre.  
 Alors je serai maître ; alors je choisirai ,  
 Pour le bien de l'état , quel sang je répandrai :  
 Eudoxe sans appui ne sera plus si vaine. ....

## SCÈNE VII.

GENSERIC , HUNERIC , AMILCAR , ISPAR.

GENSERIC.

MAIS que vois-je ? Huneric , quel dessein vous amène ?

Père dénaturé, monstre que je déteste,  
Pourquoi ne pas donner un ordre plus funeste ?

## SCÈNE IX.

GENSERIC, ISPAR.

ISPAR.

Quoi que le prince ait fait dans sa funeste ardeur,  
Vous êtes toujours père, on le voit bien, seigneur ;  
Ce grand accablement où son trépas vous jette  
Ne laisse point douter qu'une douleur secrète....

GENSERIC.

Oui, je l'avoue, Ispar, je suis père, et je sens  
Qu'on fait, pour l'oublier, des efforts impuissants.  
En apprenant sa mort, mon ame s'est émue ;  
Je n'ai rien entendu depuis que je l'ai sue.  
La nature s'explique ; et, surpris et troublé,  
D'inutiles remords je me trouve accablé.  
Dieux ! une fille a-t-elle une ame si cruelle ?  
Qu'est-ce que Thrasimond peut avoir fait contre elle ?  
Mais, puisqu'on ne sauroit réparer son forfait,  
Songeons à profiter du crime qu'elle a fait.  
Elle prétend avoir quelque droit sur l'Afrique :  
Sous le nom d'équité cachons la politique ;  
Punissons-la d'avoir assassiné mon fils,  
Sa mort nous défera de tous nos ennemis.  
Ispar, allez sur l'heure arrêter Sophronie.

# SCÈNE X.

GENSERIC, JUSTINE, ISPAR.

JUSTINE.

Ah ! seigneur, elle-même à mes yeux s'est punie ;  
Hélas ! entre mes bras elle vient d'expirer.  
Pardonnez-moi, seigneur, si j'ose la pleurer :  
Dès mes plus jeunes ans, auprès d'elle nourrie....

GENSERIC.

Poignarder Thrasimond, et s'arracher la vie !  
Et qui l'a pu porter à ces extrémités ?

JUSTINE.

Je vais vous découvrir de tristes vérités :  
Aussi bien, pour sa gloire, il n'est plus temps de feindre.  
A tout ce qu'elle a fait l'amour l'a su contraindre ;  
Thrasimond dans son cœur répandit ce poison,  
Et chez elle l'amour devança la raison.  
Elle ne put souffrir qu'une étoile cruelle  
Eût forcé Thrasimond d'aimer une autre qu'elle :  
Elle vous découvrit son amour, ses desseins ;  
Et voyant quel danger il couroit en vos mains,  
Par un de ces retours aux amants ordinaire,  
Elle anima le peuple à ce qu'il vient de faire :  
Elle crut que son cœur se rendroit aux bienfaits ;  
Et ce prince a paru plus ingrat que jamais.  
Je n'ai donc travaillé que pour une rivale,  
Me dit-elle, et la paix à moi seule est fatale !  
Quoi donc ! par mon crédit, par mon empressement,  
Justine, dans ses bras j'aurai mis mon amant !

Non : troubions les plaisirs que l'amour lui prépare,  
Sur elle que ce fer me venge d'un barbare.  
A ces mots, chez Eudoxe elle porte ses pas,  
A dessein de punir ses criminels appas.  
Dans ce fatal moment, aux pieds de la princesse,  
Le prince Thrasimond exprimeoit sa tendresse.  
Le sort de sa rivale irrite sa douleur,  
Elle lève le bras pour lui percer le cœur :  
Eudoxe se dérobe au coup qui la menace.  
Le prince avance, et veut réprimer cette audace :  
Le bras qu'elle a levé tombe, perce son sein,  
Et trompe, en le perçant, un furieux dessein.  
Des mains de Sophronie on voit tomber les armes ;  
Sa bouche est sans soupirs, et ses yeux sont sans larmes.  
L'excès de sa douleur la rend sans mouvement :  
Mais, voyant expirer son malheureux amant,  
Elle pousse des cris, et sa main criminelle  
Ramasse le poignard et le tourne contre elle.  
Elle tombe, seigneur, auprès de Thrasimond ;  
Son sang avec le sien s'écoule et se confond.  
Elle paroît sensible à ce plaisir funeste ;  
Et voulant me donner le moment qui lui reste :  
Approche, me dit-elle en se faisant effort,  
Console-toi, Justine, et ne plains point mon sort ;  
Je touche sans regret à mon heure fatale ;  
Du moins dans le tombeau je serai sans rivale.  
Puisque Thrasimond meurt, j'y descends sans effroi :  
Eudoxe est mille fois plus à plaindre que moi.  
A ces mots elle expire. En vain mes soins fidèles....

GENSERIC.

Qu'on apprenne aux mutins ces funestes nouvelles,

Et courons chez Eudoxe essayer....

ISPAR.

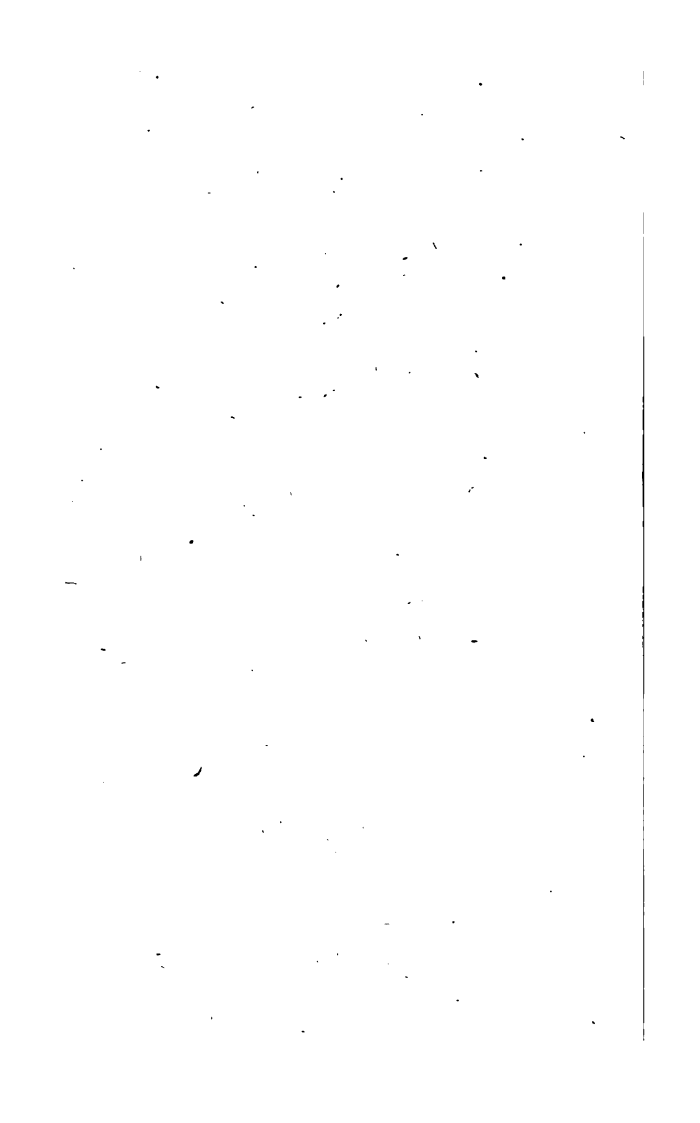
Ah ! seigneur.

Son désespoir pourra terminer son malheur ;  
Thrasimond n'étant plus, elle ne sauroit vivre.

GENSERIC.

Allons, et que nos soins l'empêchent de le suivre.

FIN DE GENSERIC.





**FRAGMENTS**  
**DE LA TRAGÉDIE**  
**DE JULE-ANTOINE.**

---

## ACTEURS.

**LIVIE**, femme d'Auguste.

**JULIE**, fille d'Auguste, veuve de Marcellus et d'Agrippa,  
amante de Jule-Antoine.

**JULE-ANTOINE**, fils de Marc-Antoine et de Fulvie,  
amant de Julie.

**ANTONIA**, fille de Marc-Antoine et d'Octavie, amante  
de Drusus.

**TIBÈRE**, fils de Livie, amant de Julie.

**DRUSUS**, fils de Livie, amant d'Antonia.

**CÉPION**, chevalier romain, ami de Marc-Antoine.

**PLANCINE**, confidente de Livie.

**BARCÉ**, confidente de Julie.

**ALBIN**, confident de Tibère.

La scène est à Rome, dans le palais d'Auguste.

---

# FRAGMENTS

DE LA TRAGÉDIE

DE

## JULE-A NT O I N E.

---

### DU PREMIER ACTE.

ANTONIA.

**V**ous venez toujours dans ces vives alarmes ?  
N'arrêterez-vous point le cours de tant de larmes ?  
Insensible aux plaisirs, on vous voit chaque jour  
Chercher la solitude au milieu de la cour,  
Et toujours inquiète, et toujours abattue,  
Prendre soin de nourrir la douleur qui vous tue.  
Madame, au nom des dieux et de notre amitié,  
De vous, de vos appas, prenez quelque pitié.  
Songez que, dans le rang où le ciel vous fit naître,  
De ce qu'on a de foible il ne doit rien paroître.  
La fille de César doit montrer aux Romains  
Un courage au-dessus du reste des humains.

.....

DRUSUS, à Julie.

Dieux ! vous versez des pleurs !

JULIE.

Oui, seigneur, seule ici je pleure mes malheurs.  
J'importune le ciel par des vœux et des plaintes,  
Et mon ame est en proie à de mortelles craintes.

DRUSUS.

Vous, madame ! et pour qui ? César, graces aux dieux,  
Peut faire encor long-temps le bonheur de ces lieux ;  
Rome ne nourrit plus ces discordes civiles  
Qui désoloient nos champs, qui ravageoient nos villes ;  
Loin de former encor des desseins criminels,  
L'encens pour l'empereur fume sur ses autels ;  
Et, libre de l'erreur que son orgueil fit naître,  
Elle trouve en César un père dans un maître.  
Aimé de ses sujets, craint de ses ennemis,  
Il voit le monde entier à ses ordres soumis.  
Ce qu'il montre pour vous d'estime et de tendresse  
Du sort de l'univers vous rend presque maîtresse :  
Vous dispensez ici les trésors, les emplois,  
Et souvent votre main a couronné des rois.  
Qui peut donc vous jeter dans cette crainte extrême,  
Quand on adore Auguste, et qu'Auguste vous aime ?

JULIE.

Ah ! ce n'est pas, seigneur, de lui que je me plains,  
Et ce n'est point aussi pour ses jours que je crains ;  
Au bonheur de l'empire il est trop nécessaire.  
Mais ne doit-on jamais trembler que pour un père ?  
Et le cruel penchant qui nous force d'aimer  
Dans les bornes du sang sait-il se renfermer ?

.....

DU III<sup>E</sup>. ACTE.

JULE-ANTOINE, CÉPION, SUITE.

JULE-ANTOINE.

(à sa suite.) (à Cépion.)

Qu'on nous laisse. Malgré les destins en courroux,  
Ami, je revois Rome, et je retrouve en vous  
Ce même Cépion, ce Romain magnanime,  
Qui du grand Marc-Antoine avoit toute l'estime,  
Et qui, toujours fidèle et toujours généreux,  
En aime encor dans moi les restes malheureux.

CÉPION.

Fidèle à mon pays, ami de ce grand homme  
Qui tant et tant de fois a fait triompher Rome,  
J'ai pour votre retour importuné les cieux.  
Ils me l'ont accordé : vous-revoyez ces lieux.  
Mais, seigneur, croyez-moi, vous n'y deviez paroître  
Qu'en état de pouvoir en devenir le maître.  
Vous osez un peu trop. Pourquoi n'êtes-vous pas  
Suivi de vaillants chefs et de nombreux soldats ?  
Quelque juste que soit votre droit à l'empire,  
A vous faire régner seul il ne peut suffire.  
Ce seroit vous trahir que de dissimuler :  
Je ne vous saurois voir dans Rome sans trembler.  
Quoi qu'affecte César de doux et de sincère,  
Il hait encore en vous votre généreux père.  
De vos droits à l'empire il se souvient toujours,  
Et de plus d'un péril vous menacez ses jours.

Les enfants des proscrits, nés sous la tyrannie.  
 Dans un lâche repos laissent couler leur vie :  
 Quels coups craindrait César de leurs timides mains ?  
 Mais vous, le digne fils du plus grand des Romains ,  
 Héritier de l'ardeur qu'il avoit pour la gloire ,  
 Élevé dans un camp que suivoit la Victoire,  
 Du peuple et des soldats l'espérance et l'amour,  
 Il ne sait pas régner s'il vous laisse le jour.

.....

JULE-ANTOINE. à Cépion.

Ami, n'insultez point à ma douleur mortelle.  
 Ma haine pour Octave à mon sang est fidèle.  
 Mes frères, par son ordre à mes yeux égorgés,  
 Me reprochent toujours qu'ils ne sont point vengés.  
 Toujours mon père mort me presse d'entreprendre  
 Ce qu'au fond de mon cœur sa voix a fait entendre :  
 C'est de toi, me dit-il, lâche fils d'un héros,  
 Que mes mânes errants attendent leur repos.  
 L'ambition se joint à cette ombre irritée,  
 Sollicite ma gloire, et n'est point écoutée.  
 Rien dans mon triste cœur ne sauroit s'accorder :  
 Je rougis d'obéir où je dois commander.  
 Tout m'accable ; et je crains que les races futures  
 Ne blâment ma lenteur à venger tant d'injures.  
 Mon amour paroîtra sans doute lâcheté.  
 Oui, mon cher Cépion, oui, j'ai trop respecté  
 Dans un cruel tyran le père de Julie.  
 Je sens frémir le sang d'Antoine et de Fulvie ;  
 Et j'espère et je veux, par un fameux revers,  
 De son indigne joug affranchir l'univers.

.....

CÉPION, à Julie-Antoine.

A ces grands sentiments, à cette noble audace,  
 On reconnoît Alcide, auteur de votre race.  
 Venez, j'ai par mes soins engagé dès long-temps  
 A suivre votre sort d'illustres mécontents.  
 Venez de vos malheurs leur demander vengeance.  
 Tous de vous là jurer brûlent d'impatience.  
 Résolvez avec eux le lieu, l'ordre et le jour,  
 Et puis quittez, seigneur, cette fatale cour.  
 Retournez chez ces rois dont l'amitié sincère  
 Est tout ce qu'en mourant vous laissa votre père;  
 Et revenez, suivi de leurs meilleurs soldats,  
 Faire approuver les coups que porteront nos bras.

.....

JULE-ANTOINE, à Tibère.

Je connois de César la vanité secrète;  
 Il veut qu'un successeur fasse qu'on le regrette.  
 Pour remplir ce projet si grand, si généreux,  
 Il ne pourroit jamais faire un choix plus heureux.  
 Mais a-t-il oublié que des enfants d'Antoine  
 La moitié de la terre étoit le patrimoine?  
 Et pourroit-il penser qu'indignes de leur sang  
 Ils vous laissent jouir de leur bien, de leur rang?

TIBÈRE.

Vous-même, oubliez-vous que le droit de la guerre  
 A rendu l'empereur le maître de la terre,  
 Et que près d'Actium ses travaux, sa valeur....

JULE-ANTOINE.

Parlez juste, l'amour causa seul son bonheur:  
 Avec même avantage on nous voyoit combattre,  
 Quand il força mon père à suivre Cléopâtre.

Octave ainsi n'eut plus qu'à jouir des lauriers  
 Que l'amour arracha du front de nos guerriers.  
 Ainsi sous les débris des grandeurs d'un seul homme  
 Nous vîmes expirer la liberté de Rome.  
 Ainsi César....

TIBÈRE.

Il règne, et vous obéissez.

JULE-ANTOINE.

Son pouvoir ne va pas si loin que vous pensez.

TIBÈRE.

Craignez-le ; il pourroit bien vous devenir funeste.

JULE-ANTOINE.

Nous verrons.....  
 .....

## DU IV<sup>E</sup>. ACTE.

JULE-ANTOINE, à Cépion.

Quoi ! d'Alcide vos yeux ont vu tomber l'image,  
 Et vous craignez pour moi ce sinistre présage !  
 Non. Loin de nous livrer à de vaines terreurs,  
 Si vous m'aimez, songez à finir mes malheurs.  
 Le temps presse. Aujourd'hui, je frémis, j'en soupire,  
 César donne à Tibère et Julie et l'empire ;  
 Ce choix est approuvé par un lâche sénat.

.....  
 Hasardons tout pour rompre un hymen si fatal.



Allez de nos amis réveiller la colère.  
 D'Octave peignez bien l'odieux caractère :  
 Dites-leur qu'aujourd'hui ce lâche souverain  
 N'est plus d'un empereur que le fantôme vain ;  
 Que du destin du monde une femme décide ;  
 Que le pouvoir suprême entre ses mains réside ;  
 Que de nos légions le courage est perdu ,  
 Et que par les tribuns tout le peuple est vendu ;  
 Que le sénat n'est plus d'un sénat que l'image ;  
 Qu'un sordide intérêt règle seul son suffrage ;  
 Et que , pour satisfaire aux avarés désirs  
 Des ministres qu'Octave emploie à ses plaisirs ,  
 Les têtes des Romains sont mises à l'enchère .  
 Qui peut en apporter reçoit un prompt salaire ;  
 Au lieu qu'avant ce règne odieux , inhumain ,  
 On couronnoit celui qui sauvoit un Romain .

.....

ANTONIA , à Jule-Antoine.

Sans un parti formé vous n'êtes point à Rome.

JULE-ANTOINE.

Quels soupçons ! Ce discours s'adresse-t-il à moi ?  
 Mais dans votre dessein je pénètre , et je voi  
 D'où viennent vos frayeurs et ce qui fait vos peines.  
 Ce beau sang qui d'Alcide a coulé dans nos veines  
 Pour les tyrans vous donne une secrète horreur  
 Qui demande à mon bras la mort de l'empereur.  
 Vous ne pouvez souffrir qu'un excès de tendresse  
 A mes ressentiments laisse tant de foiblesse ;  
 Et vous venez , ma sœur , avec de saints soupçons ,  
 Donner à mon devoir de sincères leçons.

## ANTONIA.

Qu'entends-je ? justes dieux ! à moi-même inhumaine,  
 Je viendrois contre Auguste animer votre haine !  
 Ah ! seigneur, pensez-vous que votre triste sœur  
 Puisse dans son trépas goûter quelque douceur ?  
 Le ciel a joint en moi, par un mélange injuste,  
 Le sang de Marc-Antoine avec le sang d'Auguste.  
 A mon père, seigneur, je sais ce que je doi ;  
 Mais tel est de mon sort l'impitoyable loi,  
 Qu'on ne peut immoler l'empereur à mon père  
 Sans répandre le sang de mon illustre mère.  
 Octavie.... A ce nom un tendre souvenir  
 Dans vos plus grands transports devoit vous retenir.  
 Vous traite-t-elle en fils d'un époux infidèle ?  
 Combien d'honneurs, de biens, avez-vous reçus d'elle !  
 Ah ! que dans votre cœur de si rares bienfaits  
 L'emportent sur les maux qu'Auguste vous a faits.

## JULE-ANTOINE.

Ce seroit trop donner à la reconnaissance.  
 Octavie, ah ! dis-toi, quand ma haine t'offense,  
 Quand contre tes bontés sans cesse elle combat :  
 « Il prit dans ma maison l'exemple d'être ingrat ;  
 Par le fer, par le feu, mon ambitieux frère  
 A payé les bienfaits qu'il reçut de son père. »

## ANTONIA.

Oui. Mais de la nature, hélas ! j'entends la voix.

## JULE-ANTOINE.

Non, sur un cœur romain le sang n'a point de droits :  
 Quand la gloire lui parle, il n'est rien qu'il n'oublie.  
 Voyez de quels héros notre histoire est remplie,

Et quel bruit aujourd'hui font encor les vertus  
De Manlius, d'Horace, et du premier Brutus.

ANTONIA.

J'en déteste à tes yeux l'odieuse mémoire.  
Je ne veux point briller à tel prix dans l'histoire.  
Laisse-moi. Va, cruel, porter loin de ces lieux  
D'un barbare devoir l'exemple furieux.  
A le suivre ta haine en vain me sollicite.  
Pour servir ses fureurs, ne crois pas que j'imité  
La farouche vertu de nos premiers Romains,  
Qui dans leur propre sang osoient tremper leurs mains.  
Périssent Rome entière et ses dures maximes,  
Si pour être Romaine il faut faire des crimes !

.....

LIVIE, à Julie.

Quoi ! madame, sur vous une frivole ardeur  
Peut plus que votre père et que votre empereur !  
Quoi ! vous sacrifiez à vos feux votre gloire !  
Et qu'est-ce que César et Rome en pourront croire ?  
Vous qui devez donner un maître à l'univers,  
Songez-vous bien sur vous combien d'yeux sont ouverts ?

JULIE.

Je sais ce que je dois à ma haute naissance.  
Rien sur ce fier devoir n'emporte la balance,  
Madame ; et sans vos soins je n'oublierai jamais  
Que Rome est attentive à tout ce que je fais ;  
Que, fille de César, c'est sur moi que se fonde  
Le bonheur des Romains, l'espoir entier du monde ;  
Et qu'enfin mon hymen, par un choix malheureux,  
Ne doit point leur donner un maître indigne d'eux.

.....

DU V<sup>e</sup>. ACTE.

ANTONIA, à Julie.

.....

Voyez dans vos malheurs l'ouvrage de Livie.  
Sa haine pour mon frère éclate dès long-temps,  
Et sa mort de l'empire approche ses enfants.  
Pour leur ouvrir au trône une plus sûre voie,  
Le fer joint au poison sans scrupule s'emploie.  
Rien n'est en sûreté contre ses attentats :  
Du triste Marcellus le languissant trépas,  
Du fameux Agrippa la mort si regrettée,  
De vos jeunes Césars la fin précipitée,  
De Jule-Antoine enfin les prétendus forfaits,  
De son ambition ce sont tous les effets.  
Croyez-vous qu'à mon frère elle borne ses crimes ?  
Non, non, il lui faudra de plus grandes victimes.  
Je ne puis vous cacher les maux que je prévois :  
J'en frissonne d'horreur, madame ; et je la vois,  
Par tant d'heureux succès aux crimes enhardie,  
Jusques à l'empereur porter sa perfidie.  
Sur tant de vérités daignez ouvrir les yeux.  
Sauvez mon frère ; osez pour lui plus que les dieux.  
Vous le pouvez ; je sais par un avis sincère  
Que, si vous consentez à l'hymen de Tibère,  
Jule-Antoine vivra.

JULIE.

L'horreur de le trahir....

ANTONIA.

Ciel ! avec moins d'horreur le verrez-vous périr ?  
Si vous avez aimé cet amant déplorable,  
Faites un grand effort.

JULIE.

En seriez-vous capable ?

.....

JULIE, à Jule-Antoine entouré de gardes.

Où vous conduisent-ils ?

JULE-ANTOINE.

On me mène au sénat,

Madame.

JULIE.

Ah ! c'est vouloir qu'un innocent périsse,  
Le sénat tout entier est à l'impératrice.  
Qu'on la fasse avvertir du dessein que j'ai pris.  
Seigneur, je vous délivre, et j'épouse son fils.

JULE-ANTOINE.

Ma prison n'est donc pas assez pour sa vengeance ?  
Vous y joignez, madame, encor votre inconstance.  
Si ce n'est que par-là qu'on peut me secourir,  
Ah ! refusez Tibère, et laissez-moi mourir :  
L'hymen où vous courez pour conserver ma tête  
Est plus affreux pour moi que la mort qu'on m'apprete.

JULIE.

.....

Vos vertus, mon penchant, la haine de Lævie,  
Votre amour, tout enfin vers moi vous justifie.

Vous ne me dites rien ! vous vous troublez !

JULE-ANTOINE.

Je suis ....

JULIE.

Parlez donc. Achevez. Qu'êtes-vous ?

JULE-ANTOINE.

Je ne puis.

JULIE.

Ah ! vous êtes coupable, et le ciel en colère  
Confond dans mon amant l'assassin de mon père.

JULE-ANTOINE.

.....  
N'attendez pas de moi de lâche repentir.  
J'ai rempli mon devoir ; laissez agir le vôtre.  
Frappez, n'employez point ici le bras d'un autre.  
Quelle indigne pitié dans vos yeux se fait voir !

JULIE.

Va, je n'en suis pas moins mon funeste devoir.  
Mon amour, je l'avoue, ingrat que rien ne touche,  
Vient encor d'arracher un soupir de ma bouche ;  
Mais bien qu'il soit pour toi, je n'en dois point rougir :  
C'est le dernier effort d'un feu qui va mourir.  
Oui, je sens ma colère et ma haine s'accroître ;  
Je sens que de mon cœur mon devoir est le maître.

.....  
Laisse-moi, va chercher le sort que tu mérites.  
Qu'on le mène au sénat.

JULE-ANTOINE.

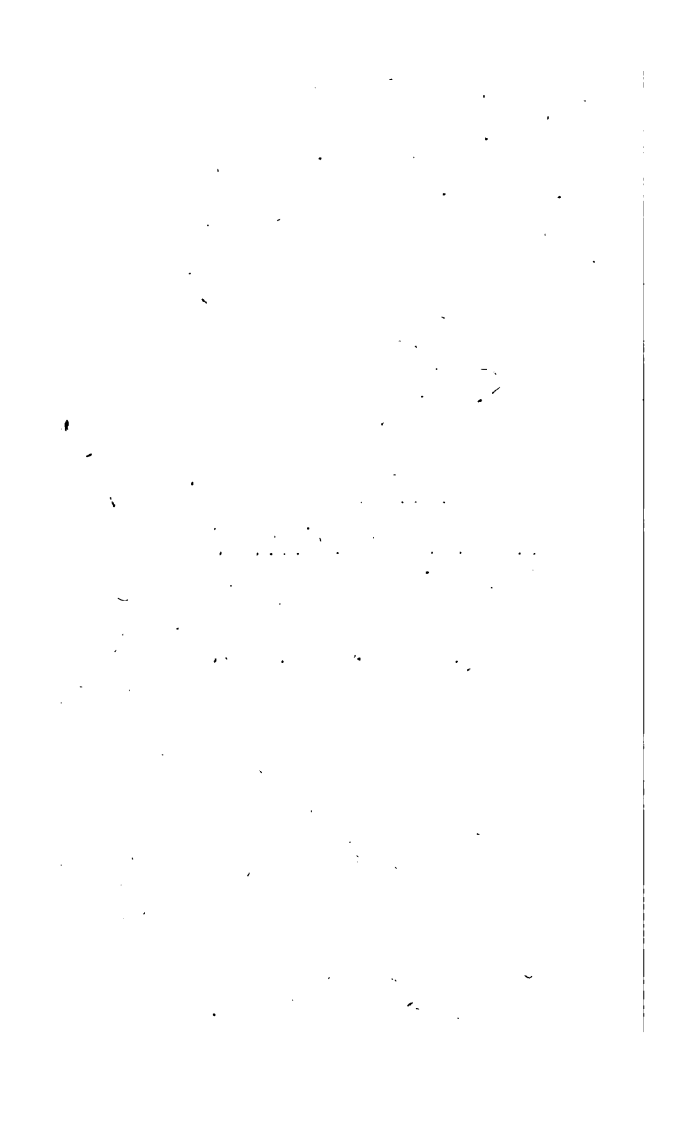
.....  
Allons, soldats, allons.  
.....

ANTONIA, à Julie.

.....  
Son bras porte en tous lieux l'épouvante et la mort.  
Le fer lui fait partout un horrible passage.  
Mais quand tout semble, hélas ! céder à son courage,  
Lui-même il cède au sort : blessé, n'en pouvant plus,  
Il tombe sur un tas d'ennemis abattus.  
Le combat cesse alors. Interdite, tremblante,  
Je l'approche, il soupire ; et d'une voix mourante,  
Si jamais, me dit-il, je fus aimé de vous,  
Ma sœur, de la princesse apaisez le courroux.  
Qu'elle pardonne un crime où m'a forcé ma gloire ;  
Puisse-t-elle hair un peu moins ma mémoire !  
.....

Mon frère entre mes bras expire en cet instant.  
.....

FIN DES ŒUVRES DE MADAME DESHOULIÈRES.





**OE U V R E S**

**DE MADEMOISELLE**

**DESHOULIÈRES.**

Dieu du jour, tu me dois le secours que j'implore :  
C'est ce héros si grand, si craint dans l'univers,  
Le protecteur des arts, Louis, que l'on adore,  
    Que je veux chanter dans mes vers.  
Depuis que chaque jour tu sors du sein de l'onde,  
Tu n'as rien vu d'égal dans l'un et l'autre monde,  
    Ni si digne du soin des dieux.  
C'est peu pour en parler qu'un langage ordinaire ;  
Et, pour le bien louer, ce n'est point assez faire  
    Dès que l'on pourra faire mieux.

Il sait que triompher des erreurs et des vices,  
Répandre la terreur du Gange aux flots glacés,  
Élever en tous lieux de pompeux édifices,  
    Pour un grand roi n'est pas assez ;  
Qu'il faut, pour bien remplir ce sacré caractère,  
Qu'au dessein d'arracher son peuple à la misère  
    Cèdent tous ses autres projets ;  
Et que, quelque fierté que le trône demande,  
Il faut à tous moments que sa bonté le rende  
    Le père de tous ses sujets.

A peine a-t-il calmé les troubles de la terre,  
Que ce sage héros consulte avec la paix  
Les moyens d'effacer les troubles de la guerre  
    Par de mémorables bienfaits.

Il dérobe les cœurs de sa jeune noblesse  
Aux funestes appas d'une indigne mollesse,  
    Compagne d'un trop long repos.

France, quels soins pour toi prend ton auguste maître !  
Ils s'en vont pour jamais dans ton sein faire croître  
    Un nombre infini de héros.

DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 169

Il établit pour eux des écoles sávantes  
Où l'on règle à-là-fois le courage et les mœurs,  
D'où l'on les fait entrer dans ces routes brillantes  
Qui mènent aux plus grands honneurs.

On leur enseigne l'art de forcer les murailles;  
De bien asseoir un camp, de gagner des batailles,  
Et de défendre des remparts.

Dignes de commander au sortir de l'enfance,  
Ils verront la victoire attachée à la France  
Ne suivre que ses étendards.

Tel cet être infini dont Louis est l'image,  
Par les secrets ressorts d'un pouvoir absolu,  
Des différents périls où la misère engage  
Sut délivrer son peuple élu.

Long-temps dans un désert, sous de fidèles guides,  
Il conduisit ses pas vers les vertus solides,  
Source des grandes actions;

Et, quand il eut acquis de parfaites lumières,  
Il lui fit subjuguér des nations entières,  
Terreur des autres nations.

Mais c'est peu pour Louis d'élever dans ses places  
Les fils de tant de vieux et fidèles guerriers  
Qui dans les champs de Mars, en marchant sur ses traces,  
Ont fait des moissons de lauriers:

Pour leurs filles il montre autant de prévoyance  
Dans l'asile sacré qu'il donne à l'innocence  
Contre tout ce qui la détruit;

Et par les soins pieux d'une illustre personne  
Que le sort outragea, que la vertu couronne,  
Un si beau dessein fut conduit.

Dans un superbe enclos où la sagesse habite,  
Où l'on suit des vertus le sentier épineux,  
D'un âge plein d'erreurs mon foible sexe évite  
Les égarements dangereux.  
D'enfants infortunés cent familles chargées  
Du soin de les pourvoir se trouvent soulagées :  
Quel secours contre un sort ingrat !  
Par lui ce héros paie, en couronnant leurs peines,  
Le sang dont leurs aïeux ont épuisé leurs veines  
Pour la défense de l'état.

Ainsi dans les jardins on voit de jeunes plantes,  
Qu'on ne peut conserver que par des soins divers,  
Vivre et croître à l'abri des ardeurs violentes,  
Et de la rigueur des hivers :  
Par une habile main sans cesse cultivées,  
Et d'une eau vive et pure au besoin abreuvées,  
Elles fleurissent dans leur temps ;  
Tandis qu'à la merci des saisons orageuses  
Les autres, au milieu des campagnes pierreuses,  
Se flétrissent dès leur printemps.

Mais quel brillant éclair vient de frapper ma vue ?  
Qui m'appelle ? qu'entends-je ? et qu'est-ce que je voi ?  
Mon cœur est transporté d'une joie inconnue :  
Quels sont ces présages pour moi ?  
Ne m'annoncent-ils point que je verrai la chute  
Des célèbres rivaux avec qui je dispute  
L'honneur de la lice où je cours ?  
Que de gloire ! et quel prix ! Si le ciel me l'envoie,  
Le portrait de Louis à mes regards en proie  
Les occupera tous les jours.

MADRIGAL.

1687.

---

Dz lauriers immortels mon front est couronné,  
Sur d'illustres rivaux j'emporte la victoire :

Rien ne manqueroit à ma gloire,  
Si Louis, ce héros si grand, si fortuné,  
Applaudissoit au prix qu'Apollon m'a donné.

---

PRIÈRE

POUR LE ROI.

---

AN ! Seigneur, pour Louis ne nous alarme plus ;  
Content de nos soupirs, n'en exige point d'autres.  
Mais pourquoi te lasser par des vœux superflus ?  
Tes intérêts ici sont joints avec les nôtres.  
Que pour lui donc, Seigneur, ta main daigne s'armer :  
Conserve-nous long-temps un si digne monarque,  
Tel que tu pris pour nous le soin de le former ;  
Qu'on le puisse toujours reconnoître à ta marque,  
Soit qu'il se fasse craindre, ou qu'il se fasse aimer.

Non degeneres prognerant aquila columbam.

## A I R.

**Q**UE vous êtes longs à venir,  
 Moments heureux pour un cœur tendre,  
 Moments dont mon berger devoit se souvenir !  
 A vos douceurs, hélas ! ne dois-je plus prétendre ?  
 Non. Ce beau jour s'en va finir ;  
 Chacun dans son hameau déjà songe à se rendre ;  
 Que vous êtes longs à venir,  
 Moments heureux pour un cœur tendre,  
 Moments dont mon berger devoit se souvenir !

## ÆGIDII MENAGII

AD PAULUM PELLISSONEM,

libellorum supplicum magistrum,

EPIGRAMMA.

Hulleria Virgo in certamine poetarum victrix. 1687.

**P**ÆMIA, qui melius celebrarent carmine Magnum,  
 Obtuleras doctis, docte Pelisse, viris.  
 Certatim ecce tibi vatum lectissima turba  
 Magnanimum regem, regia bella, canunt.

DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 173

Fortanelle, canis, nostri nova gloria Pindi;  
Et tu, Pereri, carmine utroque potens.  
Hulleria ipsa viris audet concurrere Virgo,  
Hulleria, francæ filia Calliopes;  
Et, toto cœtu certantum judice victrix,  
Effigiem Magni præmia magna refert.  
Et decuit musâ prognatam principe nympham  
Mortales doctis vincere carminibus.

---

A MADAME DESHOULIÈRES.

---

IMITATION

DE L'ÉPIGRAMME LATINE

DE M. MÉNAGE.

On ne doit pas être surpris,  
Calliope françoise, illustre Deshoulières,  
Que votre aimable fille ait sur nos beaux esprits,  
Par le tour de ses vers, par ses vives lumières,  
Hautement remporté le prix.  
Une nymphe de votre race,  
La fille d'une muse à qui sur le Parnasse  
Nous offrons de l'encens, nous dressons des autels,  
Peut-elle, comme vous d'un feu divin saisie,  
Dans un combat de poésie  
Ne le pas emporter sur de simples mortels?

.....

## ÉPÎTRE

A M. DE BENSERADE 1688.

ILLUSTRE Damon, votre absence  
Commence enfin à m'alarmer ;  
Hé quoi ! cesseriez-vous d'aimer  
Aussitôt que l'hiver commence ?  
Revenez dans ces lieux : tout y parle de vous ;  
L'Amour vous invite à paroître ;  
Suivez ses ordres , mon cher maître.  
De ses droits l'Amour est jaloux ;  
Redoutez son juste courroux.  
Que faites-vous à la campagne ,  
Lorsque les fongueux aquilons  
Désolent les bois , les vallons ?  
N'auriez-vous point quelque compagne ?  
Ce soupçon fait frémir mon cœur.  
De mon cruel destin je connois la rigueur :  
Vous ne m'aimez plus ; et je gage  
Que vous suivez le bel usage ,  
Qui rend sans crime un cœur volage.  
Mais ne seroit-ce point aussi  
Que , pour entrer dans la querelle  
De ce Malherbien fidèle  
Dont un précieux prix fit en vain le souci ,  
Vous osez , foible amant , m'abandonner ainsi ?  
Pour vous voir condamner , Damon , je vous appelle  
Devant les juges que voici.



DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 175

Ce sont tous gens dont la prudence  
Sur celle de Nestor emporte la balance.  
L'amoureux Boyer par avance  
S'est déclaré mon protecteur.  
Perrault, des anciens la terreur,  
S'armera de raisons contre votre inconstance.  
Charpentier au teint vif et frais;  
Et dont la divine éloquence  
A l'immortalité passera sans relais,  
Soutiendra, j'en suis sûr, avecque violence  
Qu'heureux ou malheureux un cœur ne doit jamais  
Sortir de mon obéissance.  
Guinault, des plaisirs le soutien,  
Et les délices de la France,  
Vous donnera pour pénitence  
D'aimer long-temps sans espérance.  
Le bon abbé du Val-Chrétien  
Prendra, s'il s'en souvient, avec soin ma défense.  
Mais pour le Clerc, je n'en sais rien.  
Lavaux, dont la vertu mérite qu'on le nomme  
Un jour à l'évêché de Rome,  
Et dont l'esprit est juste et rempli d'équité,  
Sera, Damon, de mon côté.  
Si vous en voulez davantage  
Pour vous ramener sous mes lois,  
J'y pourrai joindre le suffrage  
Du galant et docte Ménage,  
Qui de l'académie a refusé le choix.  
Cependant n'allez pas trop craindre ma colère;  
La prudence permet de suivre les sages :  
Aujourd'hui l'on riroit, si, d'un air sérieux,  
Je refusois, Damon, d'écouter vos conseils.

## R É P O N S E

DE M. DE BENSERADE. 1688.

**J**EUNE et charmante Deshoulières,  
Naguère entre les écolières,  
Et maintenant, depuis le prix,  
Maîtresse entre les beaux esprits,  
Quand je vous rends une visite,  
Je n'ose, je crains, et j'hésite  
A me plaindre de vos appas.  
C'est bien pis ne vous voyant pas.

Tant que je suis à la campagne,  
Ma seule idée est ma compagne,  
Et ma seule idée, entre nous;  
Ne me représente que vous.

Toutes choses me sont contraires,  
Et mes rivaux sont mes confrères :  
Examinons-les donc un peu.  
Pour vous Boyer est tout en feu,  
Boyer-que vous menez en laisse.  
Qu'il vous laisse là ; je lui laisse,  
Pour peu qu'il prenne un autre ton,  
Jusques à mon dernier jeton.  
Lavaux peut-être se dispense  
De vous dire tout ce qu'il pense ;  
Je trouve pourtant que Lavaux  
Rime fort avec mes rivaux ;

Il sait parler, il sait se taire,  
 Fait la charge du secrétaire,  
 Rempliroit la charge de tous,  
 Jusqu'à la mienne auprès de vous.

Les Tallemans, je les soupçonne;  
 Et je ne me fie à personne.  
 Quinault sera toujours Quinault;  
 C'est-à-dire, doux, tendre, et chaud.  
 Dussé-je y perdre mon escrime,  
 Je veux les perdre tous en rime,  
 Moi qui suis en rimes fécond.

Du Perrier sera mon second :  
 Sa maigreur est la seule chose  
 Dont je me sers, et que j'oppose  
 A l'embonpoint de Charpentier,  
 A qui je ne fais point quartier,  
 Lui qui vous cajole, et s'embrase  
 Dans tous vos fauteuils qu'il écrase.

Ferrault, qui vous hante, et sur rien  
 N'affecte le goût ancien,  
 Voudroit faire avec vous des siennes,  
 Vous n'étant pas des anciennes.

J'ai tout ce grand corps sur les bras,  
 Et Ménage; quel embarras!  
 Je n'en dis rien, mais j'en enrage;  
 Et le moindre me fait ombrage.  
 Le Clerc n'est point là pour néant;  
 Tout rival me paroît géant.  
 Amour ne vit que de rapines.  
 On est toujours sur les épines

Avec ces rivaux francs filous,  
Dès qu'on est absent et jaloux.

---

## RÉPONSE

A M. DE BENSERADE.

---

**L**AISSEZ en paix tous vos confrères ;  
Ils sont amis , et point amants.  
Vos frayeurs , croyez-moi , sont de franches chimères ;  
Je me connois en sentiments.  
Autrefois , il est vrai , cette troupe savante  
Connoissoit de l'Amour les sensibles plaisirs ;  
Mais aujourd'hui rien ne la tente ,  
Et tous leurs cœurs sont sans désirs.  
Le seul nom de Louis a pour eux mille charmes ;  
Louis dans tous les cœurs triomphe de l'Amour.  
Depuis que ce héros , Damon , a vu le jour ,  
L'Amour , le tendre Amour n'a que de foibles armes ;  
De colère , dit-on , il a brisé ses traits.  
Tout nous l'apprend , c'en est fait pour jamais ;  
Ainsi vous n'avez rien à craindre.  
Damon , le plus grand de vos maux ;  
Le seul dont vous devez vous plaindre ,  
Est de n'avoir point de rivaux.

## CHANSON.

---

FUYONS ce désert enchanteur.

L'autre jour, dans ces bois solitaires et sombres,  
Tircis, à la faveur des ombres,  
Apprit le secret de mon cœur.  
Fuyons ce désert enchanteur.

---

## ÉPÎTRE

A M. LE MARÉCHAL DUC DE VIVONNE,

qui vouloit qu'elle ajoutât des railleries trop badines à sa lettre pour M. de Benserade. 1688.

---

LE ciel me préserve, beau sire,  
De m'aller risquer follement  
À perdre mon unique amant !  
Si j'en avois deux seulement,  
Je pourrois hasarder quelques traits de satire :  
Mais, comme malheureusement  
Il arrive fort peu que pour moi l'on soupire,  
Ce seroit agir follement  
De prendre ce genre d'écrire  
Contre un berger qui dit qu'il m'aime tendrement :

Et, dans ce siècle-ci, c'est beaucoup de le dire.  
D'ailleurs, c'est lui qui finement  
M'a montré le premier à former sur la lyre  
Ces sons qu'Apollon rarement  
Montre à toucher plus doucement.  
Si j'avois attiré son ire,  
Je voudrois inutilement  
Arrêter son emportement :  
Tout l'art qu'il m'a montré ne pourroit y suffire.  
Traitez-le donc humainement,  
Et souffrez qu'il conserve inviolablement  
Un cœur où personne n'aspire,  
Mais un cœur que l'on peut vous dire assurément  
N'avoir de plus fort sentiment  
Que de plaire au héros que le moite élément  
A vu partout sur son empire  
Combattre et vaincre heureusement.

---

## L'AMOUR,

A M. CAZE.

---

## MADRIGAL.

De par Iris ta souveraine,  
L'Amour te commande aujourd'hui  
De te rendre en ces lieux pour traverser la Seine.  
Obéis : que sait-on ? peut-être est-ce une aubaine.  
Un cœur fait bien souvent du chemin malgré lui.

## RÉPONSE DE M. CAZE

A L'AMOUR.

---

### MADRIGAL.

Aux ordres de ma souveraine  
J'obéirai toujours sans peine ;  
Fût-ce pour traverser les mers ,  
Il n'est rien que je n'entreprenne :  
Chargé de ses illustres fers ,  
La gloire d'obéir me tiendra lieu d'aubaine.

---

### AIR.

---

CHARMANTE aurore, enfin te voilà de retour ;  
Le soleil va briller d'une clarté nouvelle :  
Flatteur espoir pour mon amour !  
Je reverrai dans ce beau jour  
Tircis encor plus tendre et plus fidèle ;  
Espoir flatteur pour mon amour !

## LETTRE DE M. CAZE.

De Bois-le-Vicomte, le 4 octobre 1689.

**J**e ne sais, mademoiselle, ce que l'on pourra penser de moi chez madame Deshoulières. Ne vous imaginez pas que de nouveaux enchanteurs m'aient mis dans quelque chartre d'où je ne pourrai plus sortir que par votre secours ; vous ne croyez pas sans doute que l'on soit à la campagne par le temps qu'il fait.

Déjà les fougueux aquilons  
Ravagent ces bois et ces plaines ;  
Déjà la dépouille des chênes  
Couvre tristement ces vallons.  
Les oiseaux gardent le silence ;  
Et le printemps, par son absence,  
A détruit tous les agréments  
De ces jardins si beaux et si charmants.

Mais celle de qui la présence  
Embelliroit le plus affreux séjour  
Fait régner dans ces lieux les Graces et l'Amour :  
Et le printemps sans cette belle  
Ne vaut pas l'hiver avec elle.

Vous n'aurez pas beaucoup de peine à juger, par ces derniers vers, que je suis encore à Bois-le-Vicomte, où l'on célèbre aujourd'hui la fête de



## DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 183

madame d'Hervart : je ne l'ai appris que ce matin ;  
mais quand je l'aurois su plutôt, j'aurois été bien  
embarrassé où trouver des fleurs.

Les aquilons qui règnent dans ces lieux  
En ont chassé l'aimable Flore.

Quand j'aurois, pour en faire éclore,  
Imploré le secours de l'aurore et des cieux,  
J'aurois mal employé ma peine,  
Et leur rage l'eût rendu vaine.

Ce n'est que sur le teint de la belle Phyllis  
Qu'on voit des roses et des lis  
Qui ne sont point de leur domaine.

Mais ces fleurs, outre qu'on n'y touche point,  
ne sont pas propres à faire un bouquet. Si vous  
vouliez, mademoiselle, m'en envoyer une de celles  
que vous savez si bien mettre en œuvre, et que  
non seulement les hivers mais encore les temps les  
plus éloignés ne détruiront point, ce seroit de  
quoi bien réparer ma faute ; et vous obligeriez  
sensiblement un homme qui est, autant qu'on le  
puisse être, votre, etc.

---

## RÉPONSE A M. CAZE.

---

QUAND l'hiver avec rage, avec fureur commence,  
Et qu'il étale ici tout et qu'il a d'affreux,

Ici que voulez-vous qu'on pense,  
 Tircis, de votre longue absence ?  
 Vous voyez sans chagrin les aquilons fougueux ;  
 Des oiseaux le triste silence  
 N'a rien pour vous de douloureux.  
 Hélas ! dans cet endroit si beau , si dangereux ,  
 Vous ne comptez pour rien peut-être l'inconstance ;  
 Et la divinité de ce séjour heureux  
 Vous fait tout voir avec indifférence.  
 Ici que voulez-vous qu'on pense ,  
 Tircis , de votre longue absence ?

---

## A I R.

Non, non, je ne suis plus à plaindre :  
 Mon cœur est tout à moi ; je le sens de retour ,  
 Délivré du beau feu que la mort seule un jour  
 Se flattoit de pouvoir éteindre.  
 De tes enchantements , hélas ! cruel Amour ,  
 Ce malheureux n'a donc plus rien à craindre !

---

## M A D R I G A L.

De tous les bergers de nos bois  
 Je croyois que Tircis étoit le plus fidèle ;

DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 185

Il étoit charmé de son-choix,  
Et nulle autre que moi ne lui paroissoit belle:  
Dieux cruels! avec tant d'amour  
'Aurois-je dû penser qu'un jour  
L'ingrat me dût livrer à la douleur mortelle  
De le voir changer sans retour?

---

M A D R I G A L.

---

DANS un bois sombre, solitaire,  
Et qui n'est fréquenté que des tendres amants,  
Iris, cette aimable bergère,  
Parloit ainsi de ses tourments :  
Tircis a donc brisé ses chaînes !  
C'en'est fait, juste ciel ! je ne le verrai plus !  
Mais cachons à l'ingrat la cause de mes peines,  
Et que de ces bois seuls mes soupirs soient connus.

---

É P Î T R E

A M. DE BENSERADE,

sur le retour de sa santé.

---

ENFIN, Damon, enfin, vous voici de retour.  
Vous avez bien fait de revivre ;

Car, de bonne foi, pour vous suivre  
Je n'avois pas assez d'amour.

Depuis un siècle et davantage,  
On prend soin de s'accoutumer.

A voir sans désespoir sur le sombre rivage  
Descendre un tendre objet qui nous a su charmer.  
Cette mode autrefois n'étoit point en usage ;  
Aussi savoit-on mieux aimer.

Mais, dites-moi, qu'alliez-vous faire  
Là-bas dans ce triste séjour ?  
Franchement, un départ si prompt, si volontaire,  
Me faisoit soupçonner quelque désir de plaire  
Dans cette ténébreuse cour.

Toujours heureux amant, et toujours infidèle,  
Ici chaque Phyllis a reçu vos soupirs.  
L'honneur de triompher d'une antique immortelle  
Sans doute a flatté vos désirs ;  
Mais l'Amour, qui soutient encore ma querelle,  
En ce monde-ci vous rappelle.

---

## ÉPÎTRE DE M. CAZE

### A MADEMOISELLE DESHOULIÈRES.

---

CHARMANTE Iris, ce matin quand l'Aurore  
Commençoit de peindre le jour,

DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 187

Et que Zéphyré, plein d'amour,  
S'empressoit de caresser Flore,  
Morphée et ses pavots les plus assoupissants  
Se sont emparés de mes sens ;  
Et, sans l'ennui qui me dévore,  
Sans mes chagrins, sans mes soucis cuisants,  
Je dormirois peut-être encore.

Il m'a semblé que j'étois dans ces lieux  
Où, quand la mort nous a fermé les yeux,  
Nos esprits vont errant dans les royaumes sombres.  
Là sont les champs heureux où demeurent les ombres  
Des héros et des demi-dieux.

Là, de nos jours j'ai trouvé la merveille  
A qui l'on doit cent chefs-d'œuvre divers,  
L'incomparable dieu des vers,  
Non pas Apollon, mais Corneille,  
Cet homme de qui l'art charmant  
Enchantoit le cœur par l'oreille,  
Et, pour tout dire, votre amant.

Mortel, tu sais mon aventure,  
A-t-il dit, s'adressant à moi :  
Porte à la jeune Iris ce gage de ma foi ;  
Elle aimera cette peinture :  
Apprends-lui que la mort n'a pu changer l'ardeur,  
Toujours fidèle, toujours pure,  
Qu'elle fit naître dans mon cœur :  
Dis-lui qu'il manquoit à ma gloire  
Que mon portrait fût dans ses belles mains,  
Et que je prise plus d'être dans sa mémoire,  
Que dans le souvenir du reste des humains.

Si tu pouvois parler dignement de ses charmes,  
De son esprit, de sa douceur,  
Des chemins qu'elle sait pour aller droit au cœur,  
Et des secrets qu'elle a pour causer mille alarmes,  
Que ne dirois-tu point de ses charmants appas !

Mais c'est un art que tu n'as pas ;  
Un tel dessein pour toi seroit trop téméraire,  
Et tu dois seulement admirer, et te taire.

Alors finissant son discours,  
Il m'a quitté l'ame encor tout émue :  
Enfin, je l'ai perdu de vue,  
Après l'avoir suivi par cent détours.  
Je m'éveille, et je vois sur mon lit sa peinture.  
Un autre en eût été surpris :  
Mais, Iris, vous m'avez appris  
A voir sans m'étonner une telle aventure.  
Ce n'est que par votre secours  
Que je ne trouve plus d'obstacles  
A croire qu'il est des miracles :  
Et vous en faites tous les jours.

---

## RÉPONSE A M. CAZE.

---

O vous à qui je dois le portrait précieux  
De l'illustre mortel dont mon ame est charmée ;  
Vous qui, sous l'appareil d'un songe ingénieux,  
M'avez enfin appris combien je suis aimée,

DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 189

Jeune et galant berger, retournez sur vos pas :  
Aux champs élysiens si vous pouvez descendre  
Sans subir les lois du trépas,  
A mon amant allez apprendre  
Que le temps, destructeur des choses d'ici-bas,  
Pour la première fois a cessé de prétendre  
De détruire un amour si fidèle et si tendre.  
Mais aux charmes puissants de ces lieux pleins d'appas  
Gardez de vous laisser surprendre :  
Dans ces tranquilles lieux, hélas !  
Quelque soin que vous puissiez prendre,  
Vous ne pourriez jamais entendre,  
Pour ce fameux auteur, la gloire de nos jours,  
Les regrets que mon cœur conservera toujours.

---

M A D R I G A L.

---

Au milieu des plaisirs d'une superbe fête,  
Que Tircis m'a paru charmant !  
La plus fière beauté, dans cet heureux moment,  
Auroit tout employé pour faire la conquête  
Du cœur de mon fidèle amant.

---

C A P R I C È.

---

QUELS sont encor les maux que le ciel me prépare ?  
D'où vient que je verse des pleurs ?  
D'un destin cruel et bizarre

Je n'ai déjà que trop éprouvé les rigueurs.  
Que je te crains, Amour ! tu me parois terrible.  
Tourne sur d'autres cœurs tes invincibles traits :  
A mes malheurs rends-toi sensible,  
Et de mon foible cœur ne trouble point la paix.  
A ton orgueil l'univers doit suffire.  
Tu soumets, à ton gré, les hommes et les dieux.  
Un cœur de plus sous ton empire  
Le rendra-t-il plus glorieux ?  
Affranchis-moi de cette loi commune,  
Et laisse à l'aveugle Fortune  
Le soin de me persécuter.  
Mais, dieu cruel, voudrois-tu me surprendre ?  
Quels transports inconnus me viennent agiter ?  
Le trouble dans mon cœur commence à se répandre.  
Aide-moi, ma raison : voudrois-tu me quitter ?  
Tu ne saurois, pour me défendre,  
Te faire assez tôt écouter.  
Sans cesse une idée agréable  
Vient dans mon ame attaquer ton pouvoir.  
Oronte me paroît tous les jours plus aimable,  
Et je ne puis sans peine être un jour sans le voir.  
Qu'Oronte, hélas ! est redoutable !  
Raison, combats plus vivement ;  
Tu ne peux succomber sans honte ;  
Redouble mes frayeurs pour un engagement  
Où tout est du parti d'Oronte.

Ainsi s'entretenoit un jour  
L'aimable Iris au bord d'une fontaine ;  
Ses charmes, ses malheurs ont redoublé la haine  
Que j'avois déjà pour l'Amour.



## RÉPONSE DE M. CAZE.

---

**P**OURQUOI vous figurer que le ciel vous prépare  
Des maux qui font couler vos pleurs ?  
D'un destin cruel et bizarre

Vous n'éprouverez point les funestes rigueurs.

Pourquoi craindre l'Amour ? qu'a-t-il de si terrible ?

Pourquoi vous plaindre de ses traits ?

Il saura vous rendre sensible,

Et laisser votre cœur en paix.

Iris, cela vous doit suffire.

En vain l'Amour soumet les hommes et les dieux :

Si votre cœur manquoit à son empire,

Il en seroit moins glorieux.

Rendez-vous à la loi commune.

Moins aveugle que la Fortune,

L'Amour ne cherche point à vous persécuter.

A ses charmes puissants, ah ! laissez-vous surprendre.

Mais quels nouveaux transports viennent vous agiter ?

Ce qu'en vous l'Amour sait répandre

Sur la raison va l'emporter.

Vous ne pouvez plus vous défendre ;

Du moins, avant que de vous rendre,

Daignez un moment m'écouter.

Bannissez par pitié cette idée agréable

Qui vient détruire mon espoir.

Qu'Oronte me déplait lorsqu'il vous semble aimable !

Que je serois heureux de ne jamais le voir !

Qu'Oronte est pour moi redoutable !  
Que son bonheur me touche vivement !  
J'en meurs de dépit et de honte.  
Ah ! quel fatal engagement ,  
Si votre cœur est pour Oronte !

Ainsi se plaignoit l'autre jour  
Tircis au bord d'une fontaine,  
Où pour Oronte il montrait moins de haine  
Que pour Iris il ne montrait d'amour.

---

## A I R.

---

CESSEZ de m'agiter et la nuit et le jour,  
Transports que je crains de connoître ;  
Tircis , qui vous fait naître ,  
N'asservira jamais ma raison à l'amour :  
Mon devoir malgré lui sera toujours le maître.  
Fuyez , mais fuyez sans retour.  
Mon cœur , en gémissant , vous défend de paroître ;  
Fuyez , mais fuyez sans retour.

---

## A I R.

---

VENEZ , venez à mon secours ,  
Foible raison qu'en vain j'appelle :

DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 193

Tircis, suivi des plus tendres Amours,  
De mon cœur malgré moi vous va faire un rebelle :  
Pour faire qu'il vous soit fidèle,  
Venez, venez à mon secours,  
Foible raison qu'en vain j'appelle.

---

A MADAME

DE HARLAY DE CHANVALON,

ABBESSE DE PORT-ROYAL.

---

BOUQUET. 1688.

**V**ous, en qui l'on trouve à la fois  
Des plus hautes vertus le parfait assemblage,  
Illustre Chanvalon, dont le ciel a fait choix  
Pour dispenser ici ses lois,  
Recevez ces fleurs pour hommage.  
Les neuf savantes sœurs viennent de les cueillir ;  
L'haleine des zéphyrus a répandu sur elles  
Une aimable fraîcheur, et des graces nouvelles ;  
Et s'il est rien qui puisse encor les embellir  
Dans le jour fortuné d'une si belle fête ;  
C'est l'éclatant honneur de parer votre tête.

## A I R.

**L**es aquilons par leurs ravages  
Détruiront-ils toujours les beautés du printemps ?  
Ne reverrons-nous plus dans nos charmants bocages  
Les innocents plaisirs conduits par les amants ?

Non, non, la saison dégénère.

Les Ris, les Jeux, les folâtres Amours,  
De dépit et d'effroi retournés à Cythère,  
Ont quitté nos champs pour toujours.

## A U S O L E I L.

**B**RILLANT soleil, hâte-toi de paroître ;

Reviens embellir nos côteaux.

Sans toi, sans ton secours, hélas ! rien ne peut naître ;

Tu fais et nos biens et nos maux.

Brillant soleil, hâte-toi de paroître.

Assemble encore ici nos languissans troupeaux.

Venge-nous de l'hiver, viens lui faire connoître

Que tu chéris toujours nos bergers, nos hameaux.

Brillant soleil, hâte-toi de paroître ;

Reviens embellir nos côteaux.

M A D R I G A L.

---

**T**IRCIS, Tircis par un refus  
Me fait sentir combien l'amour est redoutable.  
J'en ai trouvé l'ingrat mille fois plus aimable,  
Moi qui croyois ne l'aimer plus.  
Ah ! qu'il est dangereux d'aimer autant que j'aime !  
Tout alarme un tendre cœur.  
Tircis, par sa froideur extrême,  
A trouvé le secret de vaincre ma rigueur.  
Ah ! qu'il est dangereux d'aimer autant que j'aime !  
Tout alarme un tendre cœur.

---

A I R.

---

**C**HARMANTS échos de ces bocages,  
Et vous, belle nymphe aux cent voix,  
Publiez, à l'honneur du berger qui m'engage,  
Que ses propres rivaux, sous ces sombres feuillages,  
Charmés de ses vertus, ont approuvé mon choix.



LA  
MORT DE COCHON,

CHIEN DE M. LE MARÉCHAL DE VIVONNE,

TRAGÉDIE.

---

## ACTEURS.

**GRISSETTE**, chatte de madame Deshoulières, amante de Cochon.

**MIMI**, chat de mademoiselle Deshoulières, amant de Grissette.

**MARMUSE**, chat de madame Deshoulières, confident de Mimi.

**CAFAR**, chat des minimes de Chaillot, député des chats du village.

**TROUPE DE CHATS** du voisinage.

**L'AMOUR.**

La scène est à Paris, dans la maison de madame Deshoulières.



---

LA  
MORT DE COCHON,

chien de M. le maréchal DE VIVONNE,

TRAGÉDIE.

---

Le théâtre s'ouvre , et représente une terrasse de plain pied aux  
gouttières.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

MIMI, MARMUSE; CHOEUR DES CHATS  
DU VOISINAGE.

MIMI.

Je ne puis plus souffrir les rigueurs dont Grisette  
Paye mes soins et mon tourment;  
Pour Cochon, tu le sais, l'ingrate me maltraite.  
Ciel ! quel dérèglement !  
Une chatte choisir un chien pour son amant !  
Conçois-tu bien, mon cher Marmuse,  
L'excès des peines que je sens ?  
Depuis deux ans  
Un vilain chien possède un cœur qu'on me refuse !

MARMUSE.

A votre désespoir, Mithi,  
Je ne puis exprimer combien je suis sensible :  
J'ai vers la belle gloire une pente terrible ;  
Et, de plus, je suis votre ami.  
Croyez-moi, quittez une chatte  
Assez peu délicate  
Pour préférer un chien au plus parfait des chats.

MIMI.

Je ne saurois cesser d'adorer ses appas.  
Mais il faut aujourd'hui que ma vengeance éclate.  
Ami, ne m'abandonne pas ;  
Viens m'aider à punir une maîtresse ingrate.

MARMUSE.

Quand il faut vous servir, pour moi rien n'est sacré.  
Allons, je vous offre ma pate,  
Disposez-en à votre gré.

---

## SCÈNE II.

MIMI, MARMUSE, CAFAR ; CHOEUR  
DES CHATS DU VOISINAGE.

CAFAR.

APPRENEZ, beaux matous, une grande nouvelle.  
Cochon vient de perdre le jour ;  
Une rage affreuse et cruelle  
Grisette a ravi l'objet de son amour.

## DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 207

MARMUSE.

Le cœur de Grisette  
Est donc à louer :  
Avec la coquette  
Qui veut se jouer ?  
Pour moi, qui me pense  
Un chat d'importance,  
Je ne ferai rien  
Qui vous fasse dire  
Que mon cœur aspire  
Aux restes d'un chien.

MIMI.

Quelle main favorable a lavé notre injure  
Dans le sang de ce chien maudit ?  
Cafar, faites-nous le récit  
De cette agréable aventure.

MARMUSE.

Ne va pas imiter le style triomphant  
D'un genre de mortels que beaux esprits on nomme.  
La mouche entre leurs mains devient un éléphant ;  
Et l'on pourroit aller de Paris jusqu'à Rome  
Avant qu'ils eussent dit le chagrin d'un enfant  
À qui l'on dérobe une pomme.

CAFAR.

Je n'ai garde d'être si sot :  
Un village ici près, qu'on appelle Chaillot,  
Agréable, abondant, vaste, peuplé tout comme....

MARMUSE.

Justement, t'y voilà. Nous pouvons faire un somme  
Avant que nous soyons à la mort de Cochon.

Harangueur fastueux, dont l'éloquence assomme,  
Puisse-t-on de ta peau bientôt faire un manchon !

CAFAR, à Mimi.

Ce fou vous est-il nécessaire ?

MIMI.

Ne vous amusez pas à ses emportements.

CAFAR.

Sachez donc que depuis un temps  
Chaillot est devenu le séjour ordinaire  
D'un maréchal vaillant comme défunt César,  
Sage comme un Caton, savant comme un Homère...

MARMUSE.

Alte-là, mon ami Cafar ;  
L'éloge n'est pas ton affaire.  
Nous connoissons ce maréchal,  
Ce qu'il a fait, ce qu'il peut faire :  
Et nous l'aimons, foi d'animal.

CAFAR, à Mimi.

Ne voulez-vous pas faire taire  
Ce petit fripon de matou ?

MIMI, à Marmuse.

Ah ! Marmuse, écoutez, si vous voulez me plaire.

MARMUSE.

Qu'il me soit donc permis de bâiller tout mon soû.

CAFAR.

Cochon, trop orgueilleux des faveurs de son maître,  
De tous les autres chiens attirant le courroux,  
C'en est trop, dirent-ils, vengeons-nous, vengeons-nous ;  
Il faut nous défaire d'un traître.

**DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 203**

La rage à cet instant vient s'offrir devant eux :  
Qu'un de vous aujourd'hui, dit-elle, me reçoive ;  
Sans qu'on s'en aperçoive,  
Je punirai cet orgueilleux.  
Citron, sans tarder davantage,  
Ouvre toute son ame à la cruelle rage.  
D'abord ce chien adroit  
Parcourut le village,  
Puis vint prendre Cochon par un vilain endroit,  
Et l'envoya là-bas tout droit.

**MIMI.**

La fortune pour nous devient donc favorable.  
Ce chien, ce rival redoutable,  
Pour qui nos tendres soins ont été négligés,  
A subi des destins l'arrêt irrévocable ;  
Mais peut-être les maux dont l'amour nous accable  
N'en seront pas plus soulagés.  
Grisette pleurera ses plaisirs dérangés.  
Quand on aime, est-ce un avantage  
De voir du fier objet à qui l'on rend hommage  
Les beaux yeux toujours affligés ?

**CHŒUR DE CHATS.**

Miaou, miaou, nous sommes tous vengés.

**MARMUSE, à Mimi.**

Au lieu de vous répandre en de belles paroles,  
Nous serions mieux d'aller à pas bien ménagés  
Dérober là-bas quelques soles,  
Ou de certains chapons de graisse tout chargés,  
Que je sais qu'on n'a pas mangés.

MIMI.

Marmuse, un autre soin m'occupe.

MARMUSE.

En héros de roman, comme une franche dupe,

Cher ami, vous vous érigez.

CHŒUR DE CHATS.

Miaou, miaou, nous sommes tous vengés.

## SCÈNE III.

GRISETTE, MIMI, MARMUSE, CAFAR,

CHŒUR DES CHATS DU VOISINAGE.

GRISETTE.

**C**RUELS matous, qu'osez-vous dire ?

Songez-vous que vous m'outragez ?

CHŒUR DE CHATS.

Miaou, miaou, nous sommes tous vengés.

GRISETTE.

A mes cruels ennuis je ne saurois suffire :

Mon juste désespoir va finir mes malheurs.

Miaou, miaou, coulez, coulez mes pleurs.

Malgré la haine naturelle

Que le ciel, en naissant, imprima dans nos cœurs,

Cochon désarma mes rigueurs,

Et je perdis pour lui le beau nom de cruelle.

Miaou, miaou, coulez, coulez mes pleurs.

## DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 205

MARMUSE.

Grisette, rougissez de vos folles douleurs.

CHŒUR DE CHATS.

Grisette, rougissez de vos folles douleurs.

GRISETTE.

Non, ce n'est point assez de pleurer ce que j'aime,  
Son trépas demande le mien.

Mourons pour cet illustre chien ;

A ses mânes errants immolons-nous nous même.

Non, ce n'est point assez de pleurer ce que j'aime,  
Son trépas demande le mien.

MIMI.

Ce n'est donc pas assez, chatte injuste et barbare,  
D'avoir trahi votre devoir

Par une passion bizarre ;

Quand la mort d'un rival rallume mon espoir,

Il faut encor me faire voir

Tout ce qu'à mon amour votre douleur prépare !

Craignez que cette pate.... Ah ! ma raison s'égare.

Je frissonne.... je meurs....

MARMUSE, à Mimi.

Bon soir.

( à Grisette. )

C'est un diable quand on l'irrite ;

Ne vous exposez pas à son ardent courroux :

A contenter ses feux tout en lui vous invite.

Cochon n'avoit d'autre mérite

Que celui d'être aimé d'un héros et de vous.

GRISETTE.

Son choix autorisoit ma fatale foiblesse.

On sait pour mon amant la douleur qui le presse.

Deshoulières. 2.

Mon cher Cochon étoit le plus beau des toutous.  
Miaou, miaou.

MARMUSE.

Peste des miaous !  
Beauté capricieuse,  
Soyez un peu moins précieuse ;  
Le ridicule suit de bien près les grands goûts.  
Cet assemblage de merveilles,  
Ce Cochon, ce chien tant aimé,  
Étoit sans queue et sans oreilles.  
Il fut, dit-on, sauvé de l'égout de Marseilles,  
Et Cochon fut nommé,  
Tant il avoit de l'air de cette bête immonde.  
Il sortoit de sa gueule une certaine odeur  
Qui se faisoit sentir de cent pas à la ronde.  
Il ne lui restoit plus qu'un œil distillateur.  
C'étoit, à cela près, le plus beau chien du monde.

GRISSETTE CŒUR DE CHATS.

Non, Cochon étoit fait { pour enflammer un cœur.  
  { pour faire mal au cœur.

MARMUSE.

Durant tout le cours de sa vie  
Il ne se passa jour, je n'en excepte aucun,  
Qu'il ne lui prit une sincère envie  
De dévorer toujours quelqu'un :  
Chapons, perdrix, entroient dans sa panse profonde,  
Sans qu'il prit soin de les mâcher.  
Caresses ni bienfaits ne pouvoient le toucher.  
C'étoit, à cela près, le meilleur chien du monde.



GRISSETTE.

Ose-t-on à mon cœur porter de pareils coups !  
Ah ! que d'horreurs ! et quel blasphème !  
Redoutez , médisans matous ,  
Redoutez ma fureur extrême ;  
Tremblez , tremblez tous.  
Toi , divine Vénus , dont je suis descendue ,  
Viens ici défendre mes droits.  
Ne laisse pas pour moi ta tendresse inconnue ;  
Punis des habitants des-toits  
La brutale et dure insolence.  
C'est en moi ton sang qu'on offense.

MARMUSE.

Nous redoutons peu sa vengeance ;  
Un chat au bord du Nil fut jadis son époux ,  
Et nous avons fait connoissance  
Tandis qu'elle étoit parmi nous.  
Cessez donc d'invoquer la charmante déesse ;  
Redonnez-vous à votre espèce ,  
Votre destin sera plus doux.

CHŒUR DE CHATS.

Redonnez-vous à votre espèce ,  
Votre destin sera plus doux.

GRISSETTE.

Je dois à Cochon ma tendresse :  
Dussiez-vous être encor mille fois plus jaloux ,  
Vous verrez à quel point pour lui je m'intéresse.

CHŒUR DE CHATS.

Redonnez-vous à votre espèce ,  
Votre destin sera plus doux.

## MARMUSE.

Menuet.

Il faut n'être pas mal folle  
 Pour aimer un amant mort.  
 Les humains en sont d'accord :  
 On apprend à leur école  
 Que l'absent a toujours tort.

MIMI.

L'ingrate a déjà fait retraite,  
 Elle fuit mes feux irrités.  
 Ah ! cruelle chatte, arrêtez ;  
 Grisette ! Grisette ! Grisette !

CHŒUR DE CHATS.

Grisette ! Grisette ! Grisette !  
 Ah ! cruelle chatte, arrêtez !

## SCÈNE IV.

L'AMOUR, MIMI, MARMUSE, CAFAR.

CHŒUR DE CHATS.

L'AMOUR, à califourchon sur une gouttière.

TENDRES matous, laissez-la faire :  
 Votre infortune finira ;

J'en jure par mon arc ; j'en jure par ma mère.  
 La constance est une chimère  
 Dont Grisette se lassera.

CHŒUR DE CHATS.

Croyons, croyons l'Amour ; ce dieu nous vengera.

FIN DE LA MORT DE COCHON.

A I R.

---

**N**on, rien ne peut égaler mon ennui:  
J'aime depuis long-temps un berger qui m'adore;  
Et de ma tendresse aujourd'hui  
Ce charmant berger doute encore!  
Hélas! peut-il douter que mon cœur soit à lui,  
Quand, malgré tous mes soins, personne ne l'ignore?  
Non, rien ne peut égaler mon ennui.

---

M A D R I G A L

DE M. CHARPENTIER,

en lui envoyant deux épigrammes sur ÉRINNE,  
traduites du premier et du troisième livres de  
l'ANTHOLOGIE. 1690.

---

**V**ous à qui du destin les bontés singulières  
Ont accordé les dons du corps et de l'esprit,  
Voyez ce que d'Érinne autrefois on a dit.  
Érinne de ce siècle, aimable Deshoulières,  
Laissez à la beauté qui vous donna le jour  
Célébrer les héros par de nombreux ouvrages;  
Contentez-vous d'écrire quelques pages  
D'une des plumes de l'Amour.

---

MADRIGAL.

---

TIRCI<sup>s</sup> voudroit cacher le beau feu qui l'enflamme :  
Ses yeux et ses soupirs, tout trahit son secret.

Quand l'Amour règne dans une ame,  
L'Amour, le tendre Amour est toujours indiscret.

---

A MADAME

## LA COMTESSE DE B\*\*\*.

en lui envoyant une bague.

---

RECEVEZ, comtesse divine,  
Cet anneau constellé que l'Amour vous destine.

Il paroitra simple à vos yeux ;

Mais n'en croyez pas l'apparence.

De cet anneau mystérieux

Vous ferez respecter l'invisible puissance.

Par le secret de ses enchantements,

Il fixera le cœur des bergers infidèles ;

Et vous verrez les plus rebelles

Devenir sans efforts les plus tendres amants.

Mais sans vous, aimable comtesse,

Et l'Amour et l'anneau n'auroient qu'un vain pouvoir.

Il ne peut être utile au dieu de la tendresse,

Que lorsqu'à votre main vous le laisserez voir.

## ÉPÎTRE

A MADAME \*\*\*.

---

**N**E grondez plus, vous serez satisfaite ;  
 J'ai pour vous plaire invoqué les neuf sœurs.  
 Ces belles m'ont promis tantôt dans ma retraite  
 De me remplir pour vous de divines fureurs.  
 Dès que mon ame en sera possédée,  
 Ma lyre, sous mes doigts par leurs soins accordée,  
 Ne rendra plus que d'agréables sons ;  
 Alors ma plume, en cent et cent façons,  
 Vous représentera des Graces précédée.  
 Je parlerai de votre belle humeur ;  
 Je vous peindrai pétrie et de lis et de roses ;  
 Et si ma voix répond à mon ardeur,  
 Je chanterai cent précieuses choses  
 Dont le récit me comblera d'honneur.  
 Quand j'aurai dit tout ce que la nature  
 A mis en vous de rares qualités,  
 Mon cœur, charmé de toutes vos bontés,  
 Vous garde un de ces arcs d'immortelle structure  
 Dont le destin brillant et glorieux  
 Est de transmettre à la race future  
 Ces fameux noms du temps victorieux.

## A I R.

Pourquoi revenez-vous, printemps ? qui vous rappelle  
Le chant des rossignols et leurs tendres amours  
Redoublent ma douleur mortelle.  
Que le cruel hiver ne duroit-il toujours !  
Tircis, hélas ! Tircis est infidèle ;  
Hé ! qu'ai-je à faire de beaux jours ?

## A I R.

Vous revenez suivi de Zéphyre et de Flore ;  
La terre sur vos pas s'embellit chaque jour ;  
Mais, hélas ! beau printemps, vous n'êtes pas encore  
Celui qui doit couronner mon amour.  
Depuis long-temps mon cœur, ma raison, tout l'appelle :  
Il fait lui seul mes plus tendres désirs ;  
Et sans lui la saison nouvelle  
Ne peut être pour moi la saison des plaisirs.

## M A D R I G A L.

Pour bien aimer, pour mériter de plaire,  
Il faut avoir un cœur comme le mien,

DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 213

Abandonner ses moutons à son chien,  
Négliger tout, n'avoir point d'autre affaire  
Que de songer  
A son berger.

---

A L'AUREORE,  
POUR LE DÉPART DE M. CAZE.  
1692.

---

MADRIGAL.

AN ! ne te presse point, déesse, de paroître ;  
Pour partir, mon berger n'attend que ton retour :  
Il me laisse ; et tout plein d'amour,  
Peut-être, comme moi, craint-il de voir renaitre  
Les brillantes clartés du jour.  
Arrête. Je frémis ; ta présence m'étonne.  
Que me présage, hélas ! ce douloureux effroi ?  
On dirait que Tircis pour toujours m'abandonne.  
Que puis-je imaginer de plus affreux pour moi ?

---

A I R.

---

Tu m'arraches à ce que j'aime,  
Affreuse nuit ; précipite ton cours.

Contre tes horreurs sans secours,  
 Je succombe, cruelle, à ma douleur extrême.  
 Hé quoi ! dureras-tu toujours ?  
 Tu m'arraches à ce que j'aime,  
 Affreuse nuit ; précipite ton cours.

---

## MADRIGAL.

---

REDOUBLEZ vos fureurs, terribles aquilons,  
 Jusqu'au fetour du berger que j'adore ;  
 Que par vous la charmante Flore  
 Disparaisse de ces vallons ;  
 Que la nature languissante,  
 Sensible à mes ennuis, vienne les partager :  
 Que tout aujourd'hui se ressente  
 De l'absence de mon berger.

---

## AIR.

---

FUYEZ, plaisirs, fuyez avec tous vos appas ;  
 De ma juste douleur je suis trop occupée :  
 Vous paraissez en vain où mon berger n'est pas.  
 D'un coup mortel son départ m'a frappée.  
 Fuyez, plaisirs, fuyez avec tous vos appas.



## STANCES

sur la mort de M. CAZE. 1692.

---

J'AI perdu ce que j'aime, et je respire encore !  
Est-ce assez, quand Tircis vient de perdre le jour,  
Qu'un affreux chagrin me dévore ?  
Ne dois-je que des pleurs à son fidèle amour ?

Pourquoi faut-il, hélas ! qu'une loi trop sévère  
Nous fasse, malgré nous, survivre à nos malheurs ?  
Pourquoi nous dérober cette heureuse chimère  
Dont le charme a séduit tant d'héroïques cœurs ?

Tircis, je n'aurois qu'à te suivre ;  
Mon repos aujourd'hui dépendroit seul de moi ;  
Et j'écouterois sans effroi  
La cruelle raison qui m'ordonne de vivre,  
Quand, malgré mon amour, je ne vis plus pour toi.

Tristes réflexions de ma douleur mortelle,  
Redoublez, s'il se peut, vos pénibles horreurs ;  
Prêtez ce secours à mes pleurs :  
Ce cœur malheureux et fidèle  
N'attend plus que de vous la fin de ses douleurs.

## A I R.

PASSEZ, beaux jours, passez; ceux qui doivent vous suivre  
Auront plus de charmes pour moi.  
Mon berger a cessé de vivre :  
L'hiver, l'affreux hiver que déjà j'aperçois,  
Convient seul aux ennuis où son trépas me livre;  
Passez, beaux jours, passez; ceux qui doivent vous suivre  
Auront plus de charmes pour moi.

## S T A N C E S.

QUEL sort au mien est comparable ?  
Tous mes jours sont marqués par de nouveaux malheurs.  
De quel crime suis-je coupable ?  
Ciel, ne suis-je ici-bas que pour verser des pleurs ?  
A tes ordres sans cesse et soumise et fidèle,  
J'ai toujours de tes lois respecté le pouvoir.  
L'excès de ma douleur mortelle  
Livrerait-il mon âme à l'affreux désespoir ?  
D'un torrent de malheurs ma vie est traversée ;  
On dirait, en voyant dans cet heureux séjour  
Les peines, les ennuis où je suis exposée,  
Et le triste succès de mon fidèle amour,  
Que du ciel contre moi la bonté courroucée  
Me partage à regret la lumière du jour.

Cependant cet amour si fidèle et si tendre  
 Toujours sur mon devoir a réglé ses desirs.  
 Hélas ! à d'innocents plaisirs  
 Quel cœur plus que le mien eut plus droit de prétendre ?  
 Quel cœur sentit jamais de plus vives frayeurs,  
 Lorsque la tendre Philomèle  
 Annonça par ses chants le retour des horreurs  
 Que Bellone en courroux traîne en foule après elle ?  
 Arbres , ruisseaux , charmantes fleurs ,  
 Quel cœur brûla jamais d'une flamme plus belle ?  
 Et vous , vastes forêts , témoins de mes douleurs ,  
 Et dont tout ici renouvelle  
 De mon funeste sort les constantes fureurs ,  
 Quelle aventure plus cruelle ,  
 Quelle mort , quel amour mérita mieux des pleurs ?  
 Je ne viens point ici rappeler sous vos ombres  
 Ce que Tircis eut de charmant.  
 L'horreur qui suit toujours la mort d'un tendre amour  
 M'attire et me retient dans vos demeures sombres.  
 Seule dans ces forêts , loin du monde et du bruit ,  
 J'abandonne mon cœur à sa douleur mortelle ,  
 Et je goûte à longs traits tout ce qu'elle produit  
 Dans un cœur accablé , malheureux et fidèle.

---

## A I R.

---

**T**AISEZ-VOUS , rossignols ; votre tendre ramage  
 Rappelle toutes mes douleurs.

Tircis à son départ, sous ce même feuillage,  
Tandis que de l'amour vous chantiez les douceurs,  
Méloit, en me parlant, ses soupirs à mes pleurs.

Hélas ! d'un si touchant langage  
Je ne goûterai plus les plaisirs enchanteurs !  
Tircis de l'Achéron a vu l'affreux rivage.  
Taisez-vous, rossignols ; votre tendre ramage  
Rappelle toutes mes douleurs.

## ÉPÎTRE DE M\*\*\*.

A MADEMOISELLE DESHOULIÈRES.

1692.

VOTRE tendre chanson, Phyllis, me fait comprendre  
Tout l'excès de votre douleur ;  
Ne craignez pourtant pas que je veuille entreprendre  
De vous faire oublier un semblable malheur :  
Je consens aux regrets d'un cœur justement tendre.  
Ma morale ne peut s'étendre  
Jusques à condamner vos pressants déplaisirs ;  
Et vous saurez bientôt ce qu'elle ose en attendre.  
Je le veux, refusez d'entendre  
Le souffle amoureux des zéphyrs,  
Des rossignols le trop charmant ramage,  
Le murmure des eaux, et tout ce qui soulage  
Un triste cœur tenté de devenir volage.  
Fuyez tout ce qui porte à de nouveaux désirs,

DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 219

Et ne connoissez plus l'usage

Que des pleurs et que des soupirs.

'aime à vous voir, Phyllis, la constance en partage ;

'aime à vous voir un cœur à son devoir rendu ,

Qui ne cherche ici-bas rien qui le dédommage

De ce qu'il a trop tôt perdu :

Qu'il en porte en tous lieux la chère et triste image ,

Et s'occupe insensiblement

De ce dernier et terrible moment

Qui peut arriver à tout âge.

Quel conseil ! dira-t-on ; quel consolant langage

Qui n'est bon que pour désoler !

Tout beau ; comment mieux consoler

Un esprit raisonnable et sage ,

Et qui prendroit pour un outrage

De se voir soupçonner d'aimer le changement ?

A votre âge , il est vrai , c'est chose difficile

Que s'interdire absolument

Tout ce qu'ont de douceurs et la cour et la ville ;

Mais on prend ce parti toujours utilement.

Dans une si triste aventure ,

Le monde est pour un jeune cœur

Un dangereux consolateur :

Il nous guérit , mais c'est par une autre blessure ;

C'est à quoi se réduit l'art de cet enchanteur.

De que je dis ici contre la créature

Vous mène droit au créateur.

Vous plaignez-vous de mon adresse ?

C'est là , Phyllis , que je vous veux ;

C'est là , Phyllis , que je vous laisse ;

Et c'est là , je vous le confesse ,

Qu'en pareil cas mon cœur alla pour être heureux.

## RÉPONSE A MONSIEUR \*\*\*.

**V**ous de qui les prudents conseils  
Veulent soulager ma tristesse,  
Vous, hélas ! dont les maux aux miens furent pareils ;  
Vous qui savez d'un cœur jusqu'où va la tendresse,  
Et qui vîtes ravir à la clarté du jour  
Une aimable et jeune maîtresse ;  
Sage Célimédon, regardez ma foiblesse  
En homme qui connoit le pouvoir de l'amour.

Au milieu des plaisirs, sur cet heureux rivage,  
Mon cœur, toujours chargé du poids de ses douleurs,  
Se fait un ordinaire usage  
De ses soupirs et de ses pleurs ;  
Et je porte partout la chère et triste image  
D'un amant dont la mort cause tous mes malheurs.

Du destin de l'ircis à toute heure occupée,  
Les plus touchants plaisirs sont pour moi sans appas ;  
Je ne sens que le coup dont mon ame est frappée ;  
Tout me peint en tous lieux l'horreur de son trépas ;  
Et quand à cette horreur ma raison échappée  
Me conduit au pied des autels  
Pour offrir de mon cœur les déplaisirs mortels,  
Hélas ! ce pieux sacrifice  
Est aussitôt interrompu ;  
J'accuse le ciel d'injustice,  
Et, pleine de la mort qui cause mon supplice,  
Je ne vois que le prix du bien que j'ai perdu.

DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 221

Dans ces cruels instans, à ma douleur fidèle,  
Je n'entends plus la voix du Seigneur qui m'appelle;  
Tout renouvelle mon tourment,  
Et je sens ralentir mon zèle;  
Ma passion reprend une force nouvelle,  
Et mon cœur tout entier retourne à mon amant.  
Lasse d'avoir trouvé la fortune inflexible,  
J'attendrai sans frayeur ce moment si terrible,  
Ce moment où du corps l'ame se désunit;  
La mort de Tircis m'aplanit  
Ce chemin aux mortels si rude et si pénible.

Vous qui reconnoissez toujours  
De l'Être souverain l'éternelle sagesse,  
Vous enfin que la grace accompagne sans cesse,  
Et qui dans le repos voyez couler vos jours,  
Joignez à la douleur qui m'agite et me presse  
De vos utiles vœux l'infailible secours.

---

A I R.

---

**D**E mes cruels ennuis, de mes cruels malheurs,  
A qui ferai-je confiance ?  
Tout se refuse, hélas ! à mes justes douleurs.  
La nuit même, la nuit, dont le profond silence  
Sert souvent d'asile à mes pleurs,  
Précipite son cours pleine d'impatience,  
Et m'arrache, par son absence,  
Le douloureux plaisir que m'offroient ses horreurs.

## MADRIGAL.

**T**OMBEZ, feuilles, tombez ; d'un destin rigoureux  
Ce n'est point à vous à vous plaindre :.  
Le soleil vous rendra, d'un regard amoureux,  
Les brillantes couleurs que l'hiver ose éteindre :  
Mais j'ai beau vers le ciel pousser ma faible voix,  
D'aucun succès, hélas ! ma plainte n'est suivie :  
Le ciel pour les mortels a prescrit d'autres lois.  
Le destin à Tircis ne rendra point la vie ;  
Mes tristes yeux l'ont vu pour la dernière fois.

## MADRIGAL.

**R**OSSIGNOLS, n'est-ce point assez ?  
Et voulez-vous toujours, par un chant doux et tendre,  
Rappeler mes tourments passés ?  
Non, non, je ne puis vous entendre ;  
Mes ennuis par le temps ne sont point effacés.



A MESSIEURS GARNIER ET AGÈRE.

---

## MADRIGAL.

REVEENEZ, revenez, tout ici vous rappelle,  
Bergers dont les charmants loisirs  
Donnent à nos hameaux une grace nouvelle.  
De ces lieux désolés les amoureux Zéphyr  
Ont volé de dépit vers la troupe immortelle.  
Cent fois le jour la tendre tourterelle  
Mêle sa voix plaintive à nos tristes soupirs :  
Et de nos cœurs la compagne éternelle,  
L'amitié sensible et fidèle,  
Ne peut, sans vous, goûter de vrais plaisirs.  
Revenez, revenez, tout ici vous rappelle.

---

## RÉFLEXIONS CHRÉTIENNES

sur la mort de M. DESHOULIÈRES, maréchal de  
bataille, et lieutenant de roi de la ville et  
citadelle de Dourlens. 1693.

---

Au milieu des ennuis, au milieu des alarmes  
Où de nouveaux malheurs me plongent tous les jours,  
Quelle puissante main, par d'invisibles charmes,  
Des pleurs que je répands vient suspendre le cours ?

Où suis-je ? et dans mon cœur quel calme vient de naître ?  
Qui me rappelle enfin à la tranquillité ?  
Hélas ! c'est toi , Seigneur , dont l'immense bonté  
M'arrache au désespoir qui fait te méconnoître  
Dans l'excès de l'adversité.

Daigne achever ce grand ouvrage ;  
Ou , si je dois toujours souffrir ,  
Fais que de mon salut mes peines soient le gage ;  
Ne m'accable de maux que pour te les offrir.  
Affermis si bien mon courage ,  
Qu'au milieu des périls , qu'au plus fort de l'orage ,  
Je conserve la paix que je viens d'acquérir.  
La raison , qui de l'homme est le plus beau partage ,  
Et dont il se pare toujours ,  
Est quelquefois chez le plus sage ,  
Dans les vives douleurs , d'un inutile usage ,  
Si tu ne viens à son secours.

Établis dans mon ame une vertu constante ;  
Épargne-moi , Seigneur , les douloureux remords  
Que me donnent souvent les coupables transports  
D'une douleur impatiente.  
Je suis foible , et je sens que je ne puis sans toi  
Soutenir tout le poids du malheur qui m'accable ;  
Tout ce qu'il a d'affreux , de plus insupportable ,  
Se présente sans cesse à moi.

Sans cesse , le cœur plein d'une crainte mortelle ,  
Le cœur déjà percé des plus funestes coups ,  
Je crois te voir armé d'un rigoureux courroux ;  
Et , quoiqu'à tes ordres fidèle ,  
ois toujours me voir traiter en criminelle.

DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 225

Hé ! qui ne le croiroit ? Par de nouveaux malheurs  
La fortune et la mort, à me nuire obstinées,  
Ont sur moi sans relâche exercé leurs fureurs ;  
Et je n'ai pu trouver, au milieu des douceurs  
Qu'offrent les plus belles années,  
Le loisir d'essuyer mes pleurs.

Tristes réflexions qui revenez sans cesse,  
Faut-il qu'à vos horreurs mon cœur soit immolé ?  
Éloignez-vous de moi, dévorante tristesse ;  
Laissez-moi le repos que le Seigneur me laisse,  
Et cessez d'accabler mon esprit désolé.  
Mais quoi ! vous redoublez ! je sens que je frissonne.  
Quel abîme de maux à mes yeux se fait voir !

Ah ! si ta grace m'abandonne,  
Je suis encor, Seigneur, en proie au désespoir.

---

A I R.

---

QUE serviroit, hélas ! au printemps de paroître ?  
L'Amour n'y trouve plus de ces charmants loisirs  
Dont il étoit toujours le maître.  
Son empire est détruit ; à peine fait-il naître,  
Dans les plus jeunes cœurs, les plus foibles désirs.  
Non, le printemps ne peut plus être  
La saison des plaisirs.

## MADRIGAL DE M\*\*\*.

A MADEMOISELLE DESHOULIÈRES.

Du plaisir d'une amour nouvelle  
De tout temps je suis enchanté;  
A la plus tendre, à la plus belle,  
Je ne me souviens point d'avoir été fidèle :  
Qu'heureusement je fus tenté  
Du plaisir d'une amour nouvelle!

## R É P O N S E.

Du plaisir d'une amour nouvelle  
Plus d'un berger est enchanté.  
Mais qui va, comme vous, toujours de belle en belle  
Ignore les plaisirs d'un cœur tendre et fidèle :  
Qui les connoît n'est point tenté  
Du plaisir d'une amour nouvelle.

## STANCES IRRÉGULIÈRES

SUR LA MORT

DE MADAME DESHOULIÈRES.

1694.

---

**I**ci, Muses, ici que venez-vous chercher ?  
Sous ces sombres cypres, hélas ! qui vous appelle ?  
Vous n'y trouverez point cette illustre mortelle  
Dont les doctes chansons avoient su vous toucher :  
    La déesse sourde et cruelle  
    De mes bras vient de l'arracher.

En vain, pour garantir une tête si chère,  
J'ai mille fois du ciel imploré le secours :  
Au précieux devoir de sauver une mère  
    J'ai sacrifié mes beaux jours.  
Mais le cruel destin, qui m'accable toujours,  
Des larmes que produit une douleur amère  
    Redouble sans cesse le cours.

Le ciel à mes ennuis n'a point marqué de terme,  
Et du plus foible espoir j'ignore les douceurs.  
    Sans cesse en proie à de vives douleurs,  
J'appelle à mon secours cette ame grande et ferme,

Et qui d'un œil égal au milieu de mes pleurs  
Envisagea la mort sans craindre ses horreurs.  
Mais que me sert, hélas ! de l'invoquer sans cesse,  
De me représenter ce qu'elle a combattu,  
Et dans tous ses malheurs quelle fut sa sagesse ?  
Je m'abandonne à ma faiblesse,  
Et je n'ai rien de sa vertu.

Muses, ne cherchez plus cet esprit admirable,  
L'honneur de notre siècle et du sacré vallon.  
De cette perte irréparable  
Chargez les fastes d'Apollon,  
Allez aux bords de l'Hippocrène  
Par des torrents de pleurs célébrer son trépas ;  
Et si ma douleur vous ramène,  
Respectez mes soupirs, ne me consolez pas.

---

## A I R.

---

DANS ces lieux rêvons à loisir ;  
Rien n'y peut troubler le plaisir  
De penser au berger que j'aime.  
Hélas ! que ce berger charmant  
Ne pense-t-il à moi de même !  
Qu'il y penseroit tendrement !

## STANCES IRRÉGULIÈRES

sur l'honneur que M.<sup>r</sup> CORNEILLE <sup>1</sup> m'a fait de me  
mettre dans son dictionnaire universel.

---

**V**ENEZ, Muses, venez, venez mêler des fleurs  
Aux funestes cyprès qui m'ont environnée ;  
Venez, suspendez mes douleurs ;  
Faites que l'amitié, de cent vertus ornée,  
Arrête pour un temps mes soupirs et mes pleurs.

Ne craignez rien, ombres plaintives ;  
Tous vos droits sur mon cœur vous seront conservés :  
Tendre amant, chers amis, vos noms y sont gravés :  
Quelques maux, quelques biens, quelques prérogatives,  
Quelque nombre de jours qui me soient réservés,  
.....  
Ou descendus aux bords des infernales rives,  
De l'éternel oubli vous serez préservés.

Un illustre mortel, chargé d'ans et de gloire,  
Révéré parmi nous, et chanté mille fois,  
Vient, en plaçant mon nom au temple de Mémoire,  
De faire honneur à votre choix.  
Corneille.... A ce grand nom, ah ! je crois vous entendre  
Applaudir aux transports d'une amitié si tendre.

---

<sup>1</sup> Thomas Corneille.

Des muses et des arts il est toujours l'appui.

Quel cœur, hélas ! peut se défendre  
D'admirer la douceur, l'esprit qui règne en lui ?  
Pour servir d'exemple aujourd'hui ,  
Du sein de la vertu le ciel le fit descendre.

Toujours laborieux au milieu de ses maux ,  
Ce grand homme , admiré par le travail immense  
Dont il vient d'enrichir et son siècle et la France ,  
Veut terminer , dit-il , ses glorieux travaux.  
Semblable à ces vainqueurs maîtres de la victoire ,  
Que cent faits éclatants ont soumise à leurs lois ,  
Il veut se reposer dans le sein de la gloire

Qui l'a couronné tant de fois :  
Mais sitôt qu'elle parle , à ses ordres fidèle ,  
Accoutumé comme eux d'obéir à sa voix ,  
Comme eux il quittera le doux repos pour elle.

Muses , vous le verrez , malgré ces vains projets ,  
Vous rendre encor d'heureux hommages.  
Les grands hommes dans leurs ouvrages ,  
Ainsi que les héros , ne vieillissent jamais.

## I R I S.

## É G L O G U E.

ENNEZ , mes chers moutons , errez à l'aventure ;  
J'ai perdu mon berger , ma houlette et mon chien.  
S'il plaît aux dieux , je n'aimerai plus rien  
Qui soit sujet aux lois de la nature.



DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 231

Mon cœur, toujours brisé par de cruels ennuis,

Ne cherche plus que la retraite.

Laissez, mes chers moutons; sans chien et sans houlette,  
Je ne puis vous garder dans l'état où je suis.

Contre mes tristes jours depuis que tout conspire,  
Déjà plus d'une fois les brillantes saisons  
Ont embelli nos champs de fleurs et de moissons.  
Et mes vives douleurs, hélas! puis-je suffire?

Partez, laissez-moi seule, innocents animaux,  
Mêler encor mes pleurs à l'onde fugitive.  
Don, n'attendez plus rien de ma raison captive;  
Elle succombe enfin sous le poids de mes maux.

Ne vous reposez plus sur l'amitié sincère  
Qu'ont toujours eu pour moi les bergers d'alentour.  
Je n'éprouve que trop qu'ils ont perdu le jour.  
Qu'il en est peu de pareil caractère!

J'entends vos bêlements; ils ne sont que trop doux.  
Que je vous plains! que je vous aime!  
Mais, quand je ne puis rien dans mes maux pour moi-même,  
Hélas! que pourrai-je pour vous?

Puissiez-vous, chers moutons, dans les gras pâturages  
Vivre dans une heureuse et douce oisiveté!  
Puisse Pan, attentif à votre sûreté,  
Vous garantir des maux, des loups et des orages!

Ainsi l'aimable Iris, sur les bords d'un ruisseau,  
Livrée à sa douleur mortelle,  
Éloignoit à regret pour jamais d'auprès d'elle  
Son triste et fidèle troupeau.

## ODE.

1696.

**L**E plus beau des mois  
Remplit notre attente.  
La terre est riante ;  
Déjà dans les bois  
Le rossignol chante ;  
Déjà les montons  
Paissent les herbettes ,  
Et font mille bonds  
Au son des musettes.

Cent objets aimés ,  
Dont la mort trop dure  
Borna l'aventure ,  
En fleurs transformés ,  
Parent la verdure :  
Un frais éclatant  
Sur leur teint demeure ,  
Qu'un Zéphyr galant  
Anime à toute heure.

Le naissant gazon ,  
Dans les bois , à l'ombre  
D'un bocage sombre ,  
Offre à la raison  
Des périls sans nombre.

DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 233

Le maître des cœurs,  
Qui veille sans cesse,  
Cache sous les fleurs  
Le trait qui nous blesse :

Mais à quoi vous sert,  
Pour nous mieux surprendre,  
Amour, de nous tendre,  
Sur le gazon vert,  
Un piège si tendre ?  
Quel est le berger  
Qui daigne nous mettre  
Dans l'affreux danger  
De lui trop permettre ?

En vain tous les jours  
La nature appelle  
La saison nouvelle  
À votre secours ;  
Ah ! que vous sert-elle ?  
Les seuls animaux,  
Tout fier que vous êtes,  
Sont dans nos hameaux  
Vos seules conquêtes.

Les brillants appas  
Qui dans le bel âge  
Sont notre partage  
Ne nous valent pas  
Un seul tendre hommage.  
Quitte ton carquois,  
Enfant plein de charmes ;

A de vains emplois  
Refuse tes armes.

Pour l'anéantir,  
Replonge le monde  
Dans la nuit profonde  
D'où l'a fait sortir  
Ton ardeur féconde.  
Ici, comme ailleurs,  
Que rien ne s'augmente,  
Et de nos malheurs  
Que tout se ressente.

Mais pourquoi crier ?  
Quel dépit m'anime ?  
Eh quoi donc ! sans crime  
L'univers entier  
Seroit ta victime ?  
Oui, ce n'est qu'à nous,  
Foibles que nous sommes,  
Qu'on doit les dégoûts  
Qu'ont pour nous les hommes.

Lorsque la pudeur,  
Sans qui la tendresse  
Détruit la sagesse,  
Cachoit au vainqueur  
Un peu de faiblesse,  
Cent et cent autels  
S'érigeoient aux belles,  
Et sur les mortels  
Tu régnois par elles.

## MADRIGAL.

---

Au milieu des frimas , des glaçons et des neiges ,  
Comme dans la saison de Flore et des Zéphyr ,  
L'Amour aux jeunes cœurs tendoit les plus doux pièges ;  
Par lui tout se changeoit en de charmants loisirs .  
Mais depuis qu'à Bacchus ces ingrats sacrilèges  
Ont offert leur encens et borné leurs désirs ,  
Le triste Amour outré , le cœur gros de soupirs ,  
De voir du dieu du vin les bachiques cortèges ,  
Au milieu des frimas , des glaçons et des neiges ,  
Comme dans la saison de Flore et des Zéphyr ,  
Ne fait plus naître de plaisirs .

---

## RONDEAU

DE M. CHARPENTIER ,

A MADemoisELLE DESHOULIÈRES.

---

Pour être aimée , il faut qu'on soit aimable ,  
De corps gentil , et d'esprit agréable ,  
S'il est possible , en la fleur de ses ans .  
Jeunesse duit aux doux ébattements  
Qui de l'amour font un jeu délectable .

Vieillesse, hélas ! maladie incurable,  
 Rend un amant aux nymphes méprisable,  
 Quand à leurs yeux il s'offre en cheveux blancs  
 Pour être aimé.

Moi, qui me sens de ce crime coupable,  
 Des beaux esprits doyen peu mariable,  
 Cessez, Iris, de rire à mes dépens :  
 Quand me parlez de boire, j'y consens ;  
 Mais plus ne suis en âge convenable  
 Pour être aimé.

---

## R É P O N S E

A MONSIEUR CHARPENTIER,

doyen de l'académie françoise.

---

## R O N D E A U.

Au dieu charmant vous pouvez bien encore  
 Offrir encens ; point il ne déshonore  
 Gens comme vous, toujours sûrs d'un retour.  
 Oui, vous pouvez inspirer de l'amour ;  
 Je le sens bien au feu qui me colore.

Sur votre teint on voit toujours éclore  
 Ces belles fleurs dont se pare l'Aurore,  
 Quand elle vient annoncer un beau jour  
 Au dieu charmant.

DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 237

Les dieux sur vous, ainsi que sur Pandore,  
Ont répandu chacun ce qui décore  
Les favoris du céleste séjour.  
Ne craignez point, aimez, et, sans détour,  
Livrez-vous tout, comme l'amant de Laure,  
Au dieu charmant.

---

ÉPÎTRE

A MADEMOISELLE \*\*\*\*.

---

HÉLAS ! où vous engagez-vous ?  
Vous ignorez les maux qu'un parfait amour cause ;  
Vous ne voyez, Iris, que ce qu'il a de doux,  
Sans examiner autre chose.  
Le berger qui vous plaît est charmant, je le crois ;  
Il a mille vertus ; il est tendre, agréable :  
Mais ce berger, pour être aimable,  
Vous met-il à couvert des maux que je prévois ?

Je ne crains point pour vous la funeste aventure  
D'Ariane laissée en proie à sa douleur ;  
Vous n'éprouverez point un semblable malheur :  
Vous n'aurez point d'amant perfide ni parjure ;  
Votre vertu, votre beauté,  
Les dons qu'a mis en vous la savante nature,  
Seront les sûrs garants de sa fidélité.

Mais pour rendre heureuse une belle,  
Est-ce assez, croyez-vous, qu'un amant soit fidèle,  
Qu'il possède à-la-fois les précieux trésors  
De l'esprit, de l'ame et du corps,  
Et qu'il soit des bergers le plus parfait modèle?

Le sort, ingénieux à vous persécuter,  
Ne vous donne peut-être un amant plein de charmes,  
Que pour vous condamner à d'éternelles larmes.  
Ah! si dans votre cœur, que tout semble agiter,  
La raison aujourd'hui se fait encore entendre,  
Évitez un penchant qu'il est beau d'éviter;  
Et songez, pour vous mieux défendre  
Du dangereux poison qui sait tout enchanter,  
Que la mort d'un amant soumis, fidèle et tendre,  
Est de tous les malheurs le plus à redouter.

On se dit, mais en vain, quand la mort nous sépare  
D'un amant dont l'amour a formé les beaux nœuds,  
Que rien ne garantit de cette loi barbare,  
Et que tout est soumis à ce qu'elle a d'affreux.  
Quoiqu'à tous les mortels cette loi soit commune,  
On se croit seule en butte au destin rigoureux;

Et, dans cet état douloureux,  
Tout nous rend la vie importune :  
La perte des présents que nous fait la fortune  
Touche moins un cœur généreux.

La raison, qui nous met au-dessus des faiblesses,  
Vous peut mettre aisément au-dessus des richesses,  
Dont l'appât séducteur enchante les humains.  
Mais, hélas! belle Iris, quand on perd ce qu'on aime,  
Cette fière raison, dont l'empire est suprême,



Renonce sans effort à ses droits souverains ;  
Et, loin de condamner notre douleur extrême,  
Dans les cœurs malheureux elle rend elle-même  
Ses plus sages conseils inutiles et vains.

Pour affoiblir les maux où ma crainte vous livre,  
Je vois, j'entends déjà l'industriel Amour,  
Toujours attentif à vous suivre,  
Vous déguiser l'horreur que l'on a de survivre  
A la perte d'un bien que l'on perd sans retour.  
Du temps où nous vivons, si vous osez l'entendre,  
Jusqu'aux temps les plus reculés,  
Hélas ! charmante Iris, ce dieu, pour vous surprendre,  
Vous parlera de cent et cent cœurs désolés  
Qui, sur les sombres bords toujours prêts à descendre,  
Par ses soins se sont consolés.

Mais, loin de vous laisser séduire  
Aux charmes trop puissants de ce dieu plein d'appas,  
Dans ce qu'il vous dira cherchez à vous instruire.  
Un cœur que la raison gouverne et sait conduire  
Est, vous le savez bien, d'un grand prix ici-bas.

Ne vous reposez point sur les puissantes armes  
Du temps, qui triomphe toujours  
Des plus vives douleurs, des plus tendres amours :  
Le temps, quand la raison autorise nos larmes,  
Contre notre douleur est d'un foible secours.

Artémise autrefois, cette illustre Artémise,  
Ce modèle étonnant de vertu, de grandeur,  
Conserva pour Mausole une héroïque ardeur ;  
Et, pleine des transports d'une flamme permise,  
Elle porta si loin l'excès de sa douleur,

Que ni le temps, ni sa valeur,  
Ni même ce tombeau d'éternelle mémoire,  
Ne purent l'empêcher de faire de son cœur  
Un sépulcre vivant, où l'Amour eut la gloire  
De renfermer (ah ! j'en frémis d'horreur)  
Les restes précieux de son fameux vainqueur.

D'un destin si cruel, d'une vertu si rare,  
Pourquoi chercher, Iris, un exemple si loin ?  
D'un amour aussi grand, d'un sort aussi barbare,  
Ce siècle heureux est le témoin.  
Dans un temple sacré, brillante, jeune et belle,  
DES URSINS<sup>1</sup>, dont le nom doit être respecté,  
Donna de sa fidélité  
Un exemple fameux qui la rend immortelle.

Le temps de ses douleurs n'arrêta point le cours,  
Au pied des saints autels elle pleura toujours :  
Toujours d'un époux mort la tendre et triste image  
Se retraçoit à son cœur amoureux ;  
Et, jusqu'à ce moment heureux  
Que le foible mortel avec crainte envisage,  
Elle porta la gloire de ses feux.

Cet exemple pour vous doit être redoutable.  
Un grand cœur aux malheurs est souvent destiné ;  
Le vôtre est généreux, grand, sensible, équitable,  
Et tel enfin qu'il faut pour être infortuné.

---

<sup>1</sup> Marie-Félice des Ursins, veuve de Henri, duc de Montmoranci, décapité à Toulouse en 1632, se fit religieuse à Moulins, dans un couvent, qu'elle fonda, de l'ordre de la Visitation ; elle y fit élever un beau mausolée à la mémoire de son mari.

M A D R I G A L.

---

C H È R E ombre de Tircis, hélas ! où fuyez-vous ?  
Écoutez mes soupirs, voyez couler mes larmes ,  
Et voyez de vos droits le temps toujours jaloux.  
Mais vous n'arrêtez point ! Que d'affreuses alarmes !  
N'êtes-vous plus sensible à des transports si doux ?  
Ma voix pour mon amant n'a-t-elle plus de charmes ?  
Chère ombre de Tircis, hélas ! où fuyez-vous ?

---

P O U R M O N S I E U R D O U J A T ,

doyen du parlement.

---

M A D R I G A L.

D'UN madrigal on vent que je régale  
Un magistrat favori de Thémis ;  
Mais pour le bien louer ma peine est sans égale :  
Ce magistrat pourtant est fort de mes amis.  
De tous les temps je l'appelai mon père.  
S'il l'est au vrai, je n'en sais rien :  
Ce que je sais, c'est qu'il aimoit ma mère ,  
Et que ma mère étoit femme de bien.

## STANCES

## SUR LA PAIX DE RYSWICK.

1697.

DANS un de ces beaux lieux chéris de la nature,  
Où règnent de tout temps l'innocence et la paix,  
Sur un lit émaillé de fleurs et de verdure,  
D'un tranquille sommeil je goûtois les attraits.

A peine à ces douceurs m'étois-je abandonnée,  
Quand une voix, par des sons éclatants,  
Fit tomber les pavots dont j'étois couronnée.  
J'ouvre, à ce bruit, mes yeux à demi languissants ;  
Je vois (j'en suis encore interdite, étonnée),  
Je vois Olympe ; et ses regards perçants,  
Pleins encor d'un beau feu, malgré sa destinée,  
Pénétroient au travers des voiles accablants  
Dont l'éternelle nuit la tient environnée.

Ma fille, me dit-elle, abandonne un repos  
Honteux pour toi, pour ma mémoire ;  
Et, si tu crains mal à propos  
De chanter de Louis la nouvelle victoire,  
Ma lyre, accoutumée à chanter ce héros,  
Te prètera des sons pour célébrer sa gloire.

Fais-le voir à ces rois jaloux de sa grandeur  
Tel que l'on peint le maître du tonnerre

Quand sa main lance sur la terre  
 Les redoutables feux de sa juste fureur ;  
 Ou lorsque, désarmé de son courroux vengeur,  
 Il immole à la paix, quoique toujours vainqueur,  
 Ces fertiles lauriers dont le dieu de la guerre  
 A tant et tant de fois couronné sa valeur.

Tu te dois tout entière à l'honneur qui t'appelle  
 Pour chanter de Louis les faits prodigieux :

Les jours d'une seule mortelle  
 Ne pouvoient pas remplir un sort si glorieux.  
 Ce précieux talent est le prix de mon zèle ;  
 Cent fois pour l'obtenir j'importunai les dieux ;  
 Je voulois que mon sang, à ses devoirs fidèle,  
 Célébrât après moi ce roi victorieux.

Ce prince offre à tes chants une illustre matière :  
 En faveur de la paix il renonce à ses droits ;  
 Et, tout couvert encor d'une noble poussière,  
 Ce héros, aujourd'hui le plus puissant des rois,  
 A, de ses propres mains, mis l'unique barrière  
 Qui pouvoit arrêter ses rapides exploits.

La cruelle Discorde, outrée et fugitive,  
 Rentre dans le fond des enfers ;  
 Louis, en l'accablant de fers,  
 La contraint pour jamais à devenir oisive ;  
 Et du sort de cette captive  
 Il fait l'heureux destin de cent peuples divers :

Je vois renaître l'abondance :  
 Déjà de tous côtés arrivent sur ces bords  
 Ces grands et rares trésors  
 Qui du peuple et des rois font la magnificence.

Pour commencer de si beaux jours,  
Après tant de travaux, après tant de conquêtes,  
Je vois le blond Hymen et les tendres Amours  
Allumer leurs flambeaux, de fleurs ceindre leurs têtes:  
Les Jeux et les Plaisirs, qui les suivent toujours,  
Leur préparent déjà mille galantes fêtes.

Je vois deux amants destinés  
Au sacré nœud d'une chaîne éternelle :  
Leur union tendre et fidèle  
Fera naître bientôt des héros couronnés,  
A qui Louis-le-Grand servira de modèle.  
Une postérité si belle  
Comblera de bonheur les peuples fortunés.

Après ces mots, je la vis disparaître.  
Son départ acheva de déciller mes yeux.  
Mon zèle, impatient de se faire connoître,  
Profite du secours que j'ai reçu des dieux  
Pour offrir mon encens à mon auguste maître.

## R O N D E A U

A MONSIEUR DE LA RIVIÈRE,  
qui me prioit de finir un rondeau qu'il feignoit de  
ne pouvoir achever, et dont le mot étoit, AU  
NOM D'AMOUR.

Au nom d'Amour tout devenoit facile,  
Il ne falloit qu'aimer pour être habile,

**DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 245**

Dans l'heureux temps où l'on savoit aimer :

Un cœur galant se pouvoit exprimer,

Sans le secours d'Horace ou de Virgile.

Le vôtre est tel ; il en sait plus que mille ;

Et la raison , ce beau meuble inutile ,

Ne sert souvent qu'à le mieux enflammer

..... Au nom d'Amour.

Ah ! pourquoi donc , chez moi , fille tranquille ,

Venir chercher une veine fertile ?

Pourquoi vouloir me faire présumer

Qu'au nom d'Amour vous ne sauriez rimer ?

Mieux le ferez qu'Ovide et Théophile ,

Au nom d'Amour.

---

**A MADEMOISELLE L'HÉRITIER.**

---

**R O N D E A U.**

**C**ONTRE l'Amour qu'osez-vous entreprendre ?

Il a des feux prêts à réduire en cendre

Les fiers mortels qui méprisent ses lois :

De la raison n'écoutez point la voix ;

Elle ose plus qu'elle ne peut prétendre :

Dans tous les temps elle n'a pu défendre

Un cœur charmé du plaisir de se rendre ;

A quoi vous sert de parler tant de fois

Contre l'Amour ?

Tremblez, Phyllis : il est un moment tendre  
Où, malgré nous, l'Amour sait nous surprendre.  
Craignez le sort qui suit un fatal choix.  
La triste Écho, dans le fond de nos bois,  
Souffre, languit, et ne fait rien entendre  
Contre l'Amour.

---

## R O N D E A U

DE M. DE LA RIVIÈRE,

A MADemoiselle DESHOULIÈRES.

EN vous servant, je ne puis aspirer  
Au moindre bien qu'Amour fait désirer  
A ceux qu'il a soumis à son empire ;  
Qu'un seulement, c'est d'oser vous écrire  
Que je vous aime, et de vous le jurer.

C'est un plaisir de vous le déclarer ;  
Il donne un peu de temps pour respirer :  
Mais est-ce assez pour un cœur qui soupire  
En vous servant ?

Non, et l'Amour voudroit réitérer  
Ce doux baiser. Pourquoi le différer ?  
Vous le devez ; quoi que vous puissiez dire,  
Celui d'hier ne fut pris que pour rire :  
C'est bien le moins que je puis espérer  
En vous servant.



## R É P O N S E

A M. DE LA RIVIÈRE.

---

**E**N me servant, que peut-on espérer ?

Mon cœur est-il un bien à désirer ?

Il est soumis au tyrannique empire

Du jeune dieu qui vous force d'écrire

Le cruel mal qui vous fait soupîrer.

Si la raison me pouvoit éclairer,

Contre l'Amour j'oserois conspirer ;

Vous m'aideriez peut-être à le proscrire ,

En me servant.

Mais que sert-elle ? Ah ! pourquoi révérez

Un faux pouvoir qui ne sert qu'à parer ,

Et dont l'Amour enfin ne fait que rire ?

A tant de maux mon cœur ne peut suffire ;

Ne venez point encor le déchirer

En me servant.

---

A I R.

---

**V**ENEZ, petits oiseaux, sous ces charmants ombrages  
De mon Iris annoncer le retour ;

Venez célébrer un amour

A qui le temps ne peut faire d'outrages.

Pour rendre mon bonheur plus doux,  
 Quand vous aurez admiré cette belle,  
 Agréables témoins de notre ardeur fidèle,  
 Partez, volez, séparez-vous;  
 A més jaloux rivaux portez-en la nouvelle.

---

A M. DE LA RIVIÈRE.

---

## MADRIGAL.

Vous en qui d'un ami fidèle  
 Je croyois retrouver les solides plaisirs  
 Qui donnent aux bons cœurs l'estime mutuelle,  
 Hélas ! qu'est devenu le vif, le touchant zèle  
 Qui devoit seul en moi borner tous vos desirs ?  
 L'amour ne fait-il point de vos charmants loisirs  
 Un sacrifice à quelque belle ?

---

## HYMNE A LA PAIX.

1703.

---

Venez, fille du ciel, descendez sur la terre ;  
 Louis ne combat que pour vous :  
 Partez, n'attendez pas que son juste courroux  
 Ait accablé de son tonnerre  
 Ces superbes rivaux de sa gloire jaloux.

DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 249

La Victoire, à son char de tout temps attachée,  
Couronne ce héros au gré de ses souhaits;  
Et la terre est encor jonchée  
Des nombreux escadrons que la France a défaits.  
Il triomphe pour vous ; venez, divine Paix.

Venez, hâtez-vous de descendre ;  
Voyez de tous côtés épars  
Ces mélanges de morts, d'armes et d'étendards :  
A sa clémence enfin venez encor le rendre ;  
Jetez sur l'univers, qu'il peut réduire en cendre,  
Vos plus favorables regards.

---

H Y M N E A L' A M O U R ,

sur la demande que M. le marquis DE CADRIEU,  
maréchal de camp, et M. le marquis DE VALEUSE,  
brigadier des armées du roi, m'ont faite d'un  
Printemps.

---

Lorsque le printemps nous sépare,  
Comment puis-je chanter son retour, ses attraits ?  
Dieux ! contre nous tout se déclare.  
Amour, fais descendre la Paix :  
Que nos charmans guerriers ne nous quittent jamais.

Force cette belle exilée  
A réparer les maux que la Discorde a faits ;  
Nos cœurs en vain l'ont rappelée.  
Amour, fais descendre la Paix :  
Que nos charmans guerriers ne nous quittent jamais.

Qu'elle revienne sur la terre  
Répandre à pleines mains ses graces , ses bienfaits ;  
Désarme le dieu de la guerre.  
Amour, fais descendre la Paix :  
Que nos charmants guerriers ne nous quittent jamais.

Si Mars refuse de se rendre ,  
Frappe ce fier vainqueur de mille nouveaux traits ;  
A-t-il jamais pu s'en défendre ?  
Amour, fais descendre la Paix :  
Que nos charmants guerriers ne nous quittent jamais.

Tu dois , pour l'honneur de tes armes ,  
Mêler à leurs lauriers des myrtes toujours frais.  
Amour, fais cesser nos alarmes ;  
Amour, fais descendre la Paix :  
Que nos charmants guerriers ne nous quittent jamais.

---

## A I R.

---

Le chant des rossignols , la charmante verdure ,  
De Zéphyre et de Flore annoncent le retour ;  
Tout est brillant dans la nature ,  
Rien n'y languit plus que l'Amour.  
Ce dieu charmant est banni de nos fêtes ;  
Et tous nos bergers aujourd'hui  
pamprer au lieu de myrte osent parer leurs têtes :  
Bacchus a triomphé de lui.

## BOUQUET A MADAME....

---

MILLE amants aujourd'hui célèbrent votre fête.  
Que deviendront mes soins au milieu des Amours ?  
Je les vois empressés à parer votre tête  
De guirlandes de fleurs qui dureront toujours.  
Que le ciel ne m'a-t-il fait naître  
D'un sexe à vous offrir mes vœux ?  
Tous ces rivaux pour moi seroient moins dangereux.  
De vous, charmante Iris, j'eusse été, sans peut-être,  
L'amant le plus fidèle et le plus amoureux.

---

## CHANSON.

---

VENEZ, Amour, venez embellir la nature :  
Tout languit où vous n'êtes pas.  
Les fleurs, la naissante verdure,  
Le chant des rossignols, des eaux le doux murmure,  
N'ont, sans vous, pour les cœurs que de foibles appas.  
Venez, Amour, venez, embellir la nature :  
Tout languit où vous n'êtes pas.

---

A U S O M M E I L.

---

DIVIN sommeil, doux calme de nos sens,  
Toi qui viens régner sur mon ame,  
Achève de calmer les peines que je sens.  
Sous le poids des pavots les plus assoupissants,  
Éteins, détruis la dévorante flamme  
Qui remplit ces beaux lieux de mes tristes accents.  
Divin sommeil, doux calme de nos sens,  
Toi qui viens régner sur mon ame,  
Achève de calmer les peines que je sens.

---

---

A L' A M O U R.

---

NON, cruel Amour, non, jamais,  
Non, ce cœur malheureux, tout percé de tes traits,  
Ne sentira plus ta puissance.  
La Raison, qui prend sa défense,  
En a fait pour toujours le temple de la Paix.

---

---

S U R L A G L O I R E.

---

F R I V O L E espoir, qui séduis les humains,  
A tes charmes puissants je suis inaccessible.

DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 253

Toi seul cause aujourd'hui les maux dont je me plains.  
Par de brillants projets, toujours grands, souvent vains,  
Tu ne fais que tracer une route pénible

A des malheurs certains.

Aux mortels aveuglés tu commandes en reine ;  
En vain l'amour tremblant à leurs yeux vient s'offrir,  
Trompés par les appas d'une chimère vaine,  
Ils volent à la mort sans craindre de mourir.  
C'est ainsi que Tircis, à la fleur de son âge,  
Malgré les tendres feux dont il brûloit pour moi,  
Au travers de mes pleurs sut s'ouvrir un passage,  
Et courut à la mort sans crainte et sans effroi.

---

A MESSIRE

MARC-RENÉ DE VOYER DE PAULMY,

MARQUIS D'ARGENSON,

conseiller d'état, et lieutenant-général de police,

SUR LE RÉTABLISSEMENT DE SA SANTÉ. 1712.

---

Du dieu qui préside au Parnasse  
Pour toi j'ai dans tes maux imploré le secours.  
Quel autre eût pu remplir ta place ?  
Quel autre a mérité d'avoir de plus longs jours ?  
Combien auroit gémì la fameuse Lutèce,  
Qui doit à ton activité,

A ta prudence , à ta sagesse ,  
 Son heureuse tranquillité ,  
 Si l'implacable déité  
 Eût terminé ta vie avant que la vieillesse  
 En eût borné l'extrémité !  
 Mais enfin , grâce au ciel qui pour nous s'intéresse ,  
 Tes jours , notre bonheur , tout est en sûreté.

---

## IN-PROMPTU D'UNE DAME

en voyant mademoiselle DESHOULIÈRES copier des  
 pièces fugitives.

---

DESHOULIÈRES , je sens que ma bile s'allume ,  
 Quand je te vois prendre une plume  
 Pour copier cent ouvrages divers.  
 Rien n'est digne aujourd'hui de ta main que tes vers.

---

## MADRIGAL DE LA MÊME,

en envoyant à mademoiselle DESHOULIÈRES les  
 portraits de Pétrarque et de Laure.

---

Si le fameux Pétrarque étoit encore en vie ,  
 En personne il iroit chez vous.  
 Contentez-vous de sa copie ,  
 Que Laure suit encor sur un soupçon jaloux.



## ÉPIÎTRE

DE M. DE LA RIVIÈRE.

---

**J**E n'ose déclarer et Chloris n'ose entendre  
Ce que ses beaux yeux font sentir.

Dans le dessein d'aimer qu'ai-je donc à prétendre  
Que la honte et le repentir ?

Sous quelle maligne influence ,

Grands dieux ! ai-je reçu le jour ?

J'offenserai Chloris , si j'ai quelque espérance ;

Si j'aime sans espoir , j'offense mon amour.

Dans un tel embarras , quel parti dois-je prendre ?

Voici l'arrêt que mon cœur vient de rendre :

Ne fais plus d'inutile effort ;

Aime , dit-il , jusques à ta souffrance ;

Contente-toi du noble sort

D'aimer Chloris dans le silence ,

Et de l'aimer jusqu'à la mort.

---

## STANCES IRRÉGULIÈRES ,

EN RÉPONSE

A M. DE LA RIVIÈRE.

---

**D**AMON , ne croyez pas que je sois insensible  
Au mal dont vous êtes atteint.

Je ne comprends que trop ce qu'il a de terrible ,  
Et mon cœur en secret vous plaint ;  
Ne m'aimez pas , s'il est possible.

L'Amour ne nous rend point heureux ;  
Ses plaisirs n'ont rien de solide ;  
Ardent , volage , impétueux ,  
Son caprice lui sert de guide.  
Éloignez pour jamais cet enfant dangereux ,  
Qui souvent de nos biens et de nos maux décide.

Dans l'aimable saison des jeux et des plaisirs ,  
Ce conseil , je le sais , ne seroit point d'usage.  
On ne fait point un ami sage  
D'un amant qui dans le bel âge  
Ne consulte que ses désirs.

Mais quand d'une si folle ivresse  
Le temps nous a fait revenir ,  
Notre ame , exempte de faiblesse ,  
Doit la craindre et la prévenir.  
Eh ! ne trouve-t-on pas dans la sage tendresse  
Des douceurs , des plaisirs , que l'on voit moins finir  
Que ceux d'une ardente jeunesse ?

Écoutez la raison , elle emprunte ma voix ;  
Et mon cœur , d'accord avec elle ,  
Ne nous imposera que d'agréables lois.  
Il est discret , tendre et fidèle ,  
Et , sans le trop vanter , digne de votre choix.

ÉPIÎTRE

DE M. DE LA RIVIERE.

---

FILLE d'une aigle, aigle vous-même,  
Qui n'avez point dégénéré;  
Dont partout le mérite extrême  
Est si justement révééré,  
Qu'on s'honore quand on vous aime;  
Aimable interprète des dieux,  
Qui parlez si bien leur langage,  
Et qui portez dans vos beaux yeux  
Et leur douceur et leur image;  
Recevez ce petit hommage  
Que je vous offre tous les ans.  
C'est un tribut de sentiments  
Qui ne convient plus à mon âge:  
Les bienséances me l'ont dit.  
Les amours et les vers sont faits pour la jeunesse;  
Mais le feu de mon cœur, qui soutient mon esprit,  
Amuse et trompe ma vieillesse.  
Faites-moi seulement crédit  
D'agréments et de gentillesse;  
Contentez-vous du fonds de ma tendresse.  
Il en est de ce que je sens  
Comme des tableaux d'un grand maître,  
Dont la beauté ne fait que croître  
Et redoubler de force à la longueur du temps.

Votre vertu n'est pas commune;  
 Vous aimez à faire du bien :  
 Donnez mes yeux à la Fortune,  
 Il ne vous manquera plus rien.

## R É P O N S E

### DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES.

A mi trop galant et trop tendre,  
 Et pour qui mon estime augmente chaque jour,  
 De vous-même, de votre amour,  
 En homme généreux aidez à me défendre.

## C H A N S O N.

B r i s o n s nos armes  
 S é c h o n s nos larmes.  
 A m o u r, tu nous désarmes.  
 Ah ! qu'il est doux,  
 Ah ! qu'il est doux  
 De céder à tes coups !  
  
 La fière Bellone  
 Contre le repos  
 Crie en vain et tonne.  
 Un jeune héros

Que la paix désarme  
Dans ses plus beaux jours  
Se doit tout au charme  
Des tendres amours.

Pourquoi se défendre,  
Dans les premiers ans,  
D'un penchant si tendre ?  
Les heureux amants  
Que la paix désarme  
Dans leurs plus beaux jours  
Se doivent au charme  
Des tendres amours.

---

## CHANSON.

---

BELLE jeunesse,  
Que l'amour presse,  
Cédez à ses coups.  
De la sagesse  
La tendresse  
Est l'écueil le plus doux.

Ses moindres armes  
Ont mille charmes.  
Les tendres soupirs,  
Les soins, les larmes,  
Les alarmes,  
Tiennent lieu de plaisirs.

Que voulez-vous faire  
 De tant de beauté ?  
 Est-il nécessaire  
 De tant de fierté ?  
 Calmez les peines  
 Du plus tendre amour.  
 Prévenez le jour  
 Où les inhumaines,  
 Sans donner de chaînes,  
 En portent à leur tour.

## ÉPIÎTRE

A U R O I. 1714.

HÉROS dont les vertus, les grandes actions,  
 Ont porté dans les cœurs cette ardeur vive et pure  
 Qui soumet à ton sang les fières nations,  
 Daigne écouter mon aventure.

J'étois encor dans les bras du Sommeil,  
 Lorsque le dieu du jour, dans la nuit la plus noire,  
 Vint précipiter mon réveil,  
 Pour montrer à mes yeux cette brillante histoire.<sup>1</sup>  
 Qu'au gré de ses désirs ses plus chers nourrissons  
 Viennent de tracer à ta gloire,

<sup>1</sup> Histoire de Louis XIV en médailles, composée par l'académie des belles-lettres.

DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 261

Et dont les faits d'éternelle mémoire  
Seront pour nos neveux d'éclatantes leçons.

Lève-toi, me dit-il, cours, vole ; et qu'à ton zèle  
Louis reconnoisse tes chants.

Demande-lui, pour prix de ton ardeur fidèle,  
Ces fastes précieux où sa gloire immortelle  
Triomphera de l'envie et du temps.

Va, ne crains pas de lui déplaire ;  
Quelque présent que puisse être à tes yeux  
Tout ce qu'à ce héros l'univers a vu faire  
Et de grand et de glorieux,  
Ce livre à tes travaux est encor nécessaire ;  
Et sa bonté pour toi, fusses-tu téméraire,  
Obtiendra de Louis ce dépôt précieux.

---

A M O N S I E U R \*\*\*.

---

M A D R I G A L.

Avec moins de beauté que Phyllis, que Climène,  
Et le cœur plein encor d'un tendre souvenir,  
Du vôtre, sans nul soin, je les ai su bannir.  
Mes regrets pour Tircis ont brisé votre chaîne.  
Je veux, en vous fuyant jusqu'à mon dernier jour,  
Éviter les appas d'une flamme nouvelle.  
Sensible à vos soupirs, peut-être un autre amour  
Vous rendroit encore infidèle.

## VERS

DE M. DE LA RIVIÈRE

A MADEMOISELLE DE MOULIÈRES,

qui lui avoit demandé l'état de ce qu'elle lui  
devoit.

---

**V**OICI, mademoiselle, le détail de ce que vous  
me devez. Premièrement,

Pour les ennuis d'un long silence ;  
Pour mes chagrins au temps de votre absence ;  
Pour des désirs de vous revoir,  
Qui redoublent quand je vous quitte ;  
Pour m'être attaché sans espoir  
Aux charmes de votre mérite ;  
Pour n'avoir fait ma cour qu'à votre bon esprit ;  
Pour vous avoir caché ce que je pense ;  
Pour les frais de ma patience  
A vous faire un si long crédit  
De sentiments et de reconnoissance :  
Néante. Pour les soins que je vous ai rendus,  
Mon goût pour vous les a payés lui-même.  
Mais pour ceux que j'ai suspendus  
Par l'effort d'un respect extrême,  
Je ne sais si vous concevez  
Ce que par-là vous me devez.



DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 263

Il ne faut pourtant pas que votre ame s'agite :  
Quoiqu'on ne doive rien rayer  
Dans ce mémoire de conduite,  
Vous pouvez, sans emprunt, aisément me payer  
D'un coup-d'œil ; et vous voilà quitte.

---

R É P O N S E

DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES.

---

Plus je rêve, et plus j'examine  
Ce compte, dites-vous, si facile à payer,  
Plus contre chaque point ma raison se mutine,  
Moins l'amour-propre en veut rayer.  
D'accord avec le dieu qui vous rend redoutable,  
Il répand sur vos soins, sur vos touchants discours,  
Un certain charme inévitable.  
Que je plains ma raison entre ces deux amours !

---

S T A N C E S

EN GALIMATIAS FAIT EXPRES.

---

CESSEZ de me flatter d'un espoir légitime,  
Une fausse raison ne séduit point mon cœur ;

Et, malgré les horreurs que m'inspire le crime,  
Je pleure les vaincus sans blâmer le vainqueur.  
De tant de sentiments mon ame partagée

Ne sauroit être soulagée.

L'inflexible Destin n'en est pas moins puissant ;  
Et, quel que soit l'éclat de tout ce vaste empire,  
Il est bien malaisé de dire  
Qu'un criminel est innocent.

N'a-t-on pas vu cent fois, lorsque Mars et Bellone  
Allumoient la fureur des fières nations,  
Sous des prétextes vains des droits de la couronne  
Éclater le pouvoir des grandes passions ?

Des rebelles sujets la sacrilège audace

N'a-t-elle pas trouvé sa place

Jusqu'au brillant séjour des mânes triomphants ?  
Et n'avons-nous pas vu, dans la fleur de son âge,  
La triste reine de Carthage  
Pleurer de n'avoir point d'enfants ?

Quels que soient nos projets et notre exactitude,  
Toujours l'ambition tient les grands enchainés.

.....  
Nos tendres vœux, hélas ! sont-ils plus fortunés,  
Lorsqu'un soudain retour arrête une entreprise

Que l'endroit et l'heure autorise ?

La saison change-t-elle au gré de nos désirs ?  
C'est ainsi que Brutus, dans ses douleurs amères,  
Vit de tyranniques chimères  
Lui dérober tous ses plaisirs.

On sait quel fut Achille, et quel fut Alexandre,  
Combien l'Aréopage avoit de sénateurs ;

Mais tout ce qu'à César Rome fit entreprendre  
 N'a point purgé la cour du poison des flatteurs.  
 Dans les pompeux dehors d'une austère sagesse,  
     Les vieillards que vante la Grèce  
 Ont-ils loué Sénèque ou révééré Caton ?  
 Et depuis que Janus eut vu fermer son temple,  
     Connoît-on de plus rare exemple  
     Que la chute de Phaéton ?

C'est toi, cruel devoir, c'est toi qui nous ordonnes  
 De courir nuit et jour, ou d'arrêter nos pas ;  
 Toi qui, parla valeur des fières Amazones,  
 Fis sous le poids des cieux courber le dos d'Atlas.  
 Lucrèce à sa vertu n'en fut pas moins fidèle.

    Hélène, il est vrai, peu cruelle,  
 Julie et Cléopâtre, eurent des soupirants.  
 Mais tout ce qu'eut de grand le sort de Zénobie  
     Ne put jamais sauver la vie  
     A ceux qui bravoient les tyrans.

Sur ces réflexions, la sagesse profonde  
 Voit que le mal détruit les biens de l'univers :  
 Car, après tout, le feu, l'air, et la terre, et l'onde,  
 Font en chaque pays un langage divers.  
 Ainsi, sans parcourir du couchant à l'aurore,  
     Du Sarmate jusques au More,  
 Rome, depuis Tarquin, ayant banni ses rois,  
 De quelque heureux succès que la gloire me flatte,  
     Jamais les rives de l'Euphrate  
     N'entendront mon nom ni ma voix.

## TRISTESSE.

**C**HAGRINS cuisants, amertume cruelle,  
Reprenez dans mon cœur une force nouvelle.  
Et toi, Mort, prompt remède aux plus vives douleurs,  
Approche quand ma voix t'appelle;  
Finis ma vie et mes malheurs.  
Viens, viens, déesse impitoyable,  
Viens m'affranchir des cruautés du sort.  
Ta présence pour moi n'a rien de redoutable.  
Frappe un cœur malheureux qui ne craint point la mort.

## STANCES

A APOLLON,

sur l'avènement de **PHILIPPE**, duc d'**ORLÉANS**,  
petit-fils de France, à la régence du royaume.  
1716.

**O** toi qui fus toujours propice à mes efforts,  
Prête encore à mon chant les doux sons de ta lyre !  
Si le dieu des beaux vers m'inspire,  
La fortune sur moi répandra ses trésors.

DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES. 267

Je verrai l'aveugle déesse  
Se repentir de m'avoir tout ôté,  
Presser en ma faveur la libéralité  
Du grand prince dont la sagesse  
Nous rend au doux espoir de la félicité.

Inutile à l'état, mais plein du même zèle,  
Mon cœur formé d'un sang répandu tant de fois  
Pour le service de nos rois,  
Fille de l'illustre mortelle  
Qui sur le double mont eût pu donner des lois;  
Je ne puis qu'essayer de consacrer comme elle  
Les vertus des héros, leur gloire et leurs exploits.

Soutiens donc mes efforts, père plein de lumière :  
Philippe offre à mes chants une vaste matière.

Dès son enfance il aima les beaux-arts.  
Élevé dans des bras chéris de la Victoire,  
Dans un âge plus mûr Philippe aux champs de Mars,  
Tout couvert de son sang, se couronna de gloire.

Aujourd'hui que les dieux, au gré de nos souhaits,  
L'ont choisi pour régir ce glorieux empire,  
Par ses augustes soins la France qui respire  
Va goûter les douceurs d'une éternelle paix.

## ADIEU AUX MUSES.

1717.

**A**LEX, Muses, éloignez-vous.  
Mon cœur frémit à vous le dire ;  
Mais quand votre beau feu m'inspire ,  
Un monstre dévorant, enflammé de courroux ,  
Qui sans relâche me déchire ,  
Un cruel monstre à qui je ne saurois suffire ,  
Redouble sur mon sein les plus funestes coups.  
L'orgueilleux me punit de cet honneur suprême  
Où vous m'élevez quelquefois ;  
Et, sans les grands efforts que fait Apollon même  
Pour me sauver de sa fureur extrême ,  
Ce terrible ennemi m'eût réduite aux abois.  
Depuis le moment qu'il m'opprime ,  
Quel affreux avenir, hélas ! m'a-t-il fait voir ?  
Sans appui, sans secours, et presque au désespoir ,  
J'étois sans cesse sa victime ,  
Et mes moindres frayeurs redoublaient son pouvoir.  
Mais enfin la raison, cette fière maîtresse  
Et de nos sens et de nos cœurs ,  
Au milieu même un jour de mes vives douleurs  
Me fit rougir de ma faiblesse ,  
Et me délivra des horreurs ,  
Que ce monstre à mes yeux représentoit sans cesse.

Malgré ces soins encore, avec avidité  
 Le cruel cherche à faire au Destin irrité  
 De mon cœur malheureux un pompeux sacrifice.  
 Mais ce cœur, soutenu de l'immense bonté,  
     Se repose sur sa justice,  
 Et voit ce monstre affreux avec tranquillité.

V E R S

SUR LA MORT.

DE MADEMOISELLE DESHOULIÈRES.

par messire PHILIBERT MOREAU DE MAUTOUR,  
 de l'académie des belles-lettres. 1718.

**D**ESHOULIÈRES n'est plus. Cette digne héritière

D'une illustre et savante mère,

Au même âge, et comme elle, a vu finir ses jours.

Un mal presque incurable en a borné le cours.

Onze lustres au plus ont rempli sa carrière.

Autrefois dans mes vers, ou tendres, ou galants,

Je vantai ses appas et ses rares talents;

Mais, sans avoir recours aux louanges profanes,

Ce n'est qu'un encens pur que je dois à ses mânes.

Pénétré de son triste sort,

Des sentiments chrétiens qu'elle eut jusqu'à la mort,

J'oublie alors ces dons que lui fit la nature;

Noblesse, esprit, douceur, grâces, vivacité,

370 OEUVRES DE M<sup>LE</sup>. DESHOULIÈRES.

Et tout ce qui n'est plus qu'une ombre, une figure ,

Quand on pense à l'éternité.

Dieu seul fut son objet. De son amour éprise ,

On la vit nuit et jour et souffrante et soumise.

Bien que par la douleur le corps fût abattu ,

L'ame à la voix du ciel fut docile et fidèle.

Muses, ne louons plus, n'admirons plus en elle

Que sa constance et sa vertu.

FIN DES OEUVRES DE MADemoiselle DESHOULIÈRES.



# TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE SECOND VOLUME.

	Pages
ÉPÎTRE CHAGRINE au P. de la Chaise. 1692,	1
Lettre à madame Dusse, fille de M. de Vauban.	
1692,	7
Rondeau,	10
A M. l'abbé de Lavau. 1692,	11
Vers allégoriques à ses enfants. 1693,	14
Épître à monseigneur, sur son départ pour l'Allemagne. 1693,	16
— à madame la comtesse d'Alègre. 1693,	20
— à M. Arnaud, fermier général. 1693,	22
Au roi. Madrigal. 1693,	26
La Tubéreuse. A madame ***,	ibid.
Réflexions morales sur l'envie immodérée de faire passer son nom à la postérité. 1693,	28
Madrigal de M. Turgot de Saint-Clair, sur les réflexions morales. 1693,	34
Réponse à M. Turgot de Saint-Clair. 1693,	ibid.
Épître à M. Fléchier, évêque de Lavaur. 1693.	35
Paraphrase du psaume XII, Usquequò, Domine..... 1693,	38
— du psaume XIII, Dixit insipiens..... 1693,	40
— du psaume CXLV, Landa, anima mea, Dominum. 1693,	43
Épître chagrine à madame ***,	45
Daphnis. Églogue. A M. d'Audiffret, envoyé du roi à Mantoue,	48

	Pages
Lettre à M. Thevart, médecin,	53
Fragmenta. Placet au roi,	54
Dialogue composé pour être chanté devant le roi, au mois de janvier 1689,	59
Parodie de la scène VI de l'acte premier du Cid de, M. Corneille,	69
Fragment de l'opéra de Zoroastre et Sémiramis,	71
Censeric, tragédie. 1680,	73
Fragments de la tragédie de Jule-Antoine,	149
—————	
OEUVRES de mademoiselle DESHOULIÈRES,	165
Ode sur le soin que le roi prend de l'éducation de sa noblesse. 1687,	167
Madrigal. 1687,	171
Prière pour le roi,	ibid.
Air,	172
Ægidii Menagii ad Paulum Pelissonem epigramma. 1687,	ibid.
A madame Deshoulières. Imitation de l'épigramme latine de M. Ménage,	173
Épître à M. de Benserade. 1688,	174
Réponse de M. de Benserade. 1688,	176
Réponse à M. de Benserade,	178
Chanson,	179
Épître à M. le maréchal duc de Vivonne. 1688,	ibid.
L'Amour, à M. Caze. Madrigal,	180
Réponse de M. Caze à l'Amour. Madrigal,	181
Air,	ibid.
Lettre de M. Caze. 1689,	182
Réponse à M. Caze,	183
	184

## TABLE.

273

Pages

Madrigal,	184
Madrigal,	185
Épître à M. de Benserade, sur le retour de sa santé,	ibid.
Épître de M. Caze à mademoiselle Deshoulières,	186
Réponse à M. Caze,	188
Madrigal,	189
Caprice,	ibid.
Réponse de M. Caze,	191
Air,	192
Bouquet à madame de Harlay de Chanvalon, abbesse de Port-Royal. 1688,	193
Air,	194
Au Soleil,	ibid.
Madrigal,	195
Air,	ibid.
La mort de Cochon, chien de M. le maréchal de Vivonne, tragédie,	197
Air,	209
Madrigal de M. Charpentier, en lui envoyant deux épigrammes. 1690,	ibid.
Madrigal,	210
A madame la comtesse de B***,	ibid.
Épître à madame ***,	211
Air,	212
Madrigal,	ibid.
A l'Aurore, pour le départ de M. Caze. Madrigal. 1692,	213
Air,	ibid.
Madrigal,	214
Air,	ibid.
Stances sur la mort de M. Caze. 1692,	215

	Pages
Air,	216
Stances,	ibid.
Air,	217
Épître de M <sup>***</sup> , à mademoiselle Deshoulières. 1692.	218
Réponse à M <sup>***</sup> ,	220
Air,	221
Madrigaux,	222
A messieurs Garnier et Acéré. Madrigal,	223
Réflexions chrétiennes sur la mort de M. Deshoulières,	ibid.
Air,	225
Madrigal de M <sup>***</sup> , à madame Deshoulières,	226
Réponse,	ibid.
Stances irrégulières sur la mort de madame Deshoulières,	227
Air,	228
Stances irrégulières sur l'honneur que M. Corneille m'a fait de me mettre dans son dictionnaire universel,	229
Iris. Églogue,	230
Ode. 1696,	232
Madrigal,	235
Rondeau de M. Charpentier à mademoiselle Deshoulières,	ibid.
Réponse à M. Charpentier, doyen de l'académie françoise. Rondeau,	236
Épître à mademoiselle ****,	237
Madrigal,	241
Pour M. Doujat, doyen du parlement. Madrigal,	ibid.
Stances sur la paix de Ryswick. 1697,	242
Rondeau à M. de la Rivière,	244
A mademoiselle l'Héritier. Rondeau,	245

TABLE.

275

Pages

Rondeau de M. de la Rivière à mademoiselle Deshoulières,	246
Réponse à M. de la Rivière,	247
Air,	ibid.
A M. de la Rivière. Madrigal,	248
Hymne à l'Amour,	249
Air,	250
Bouquet à madame.....,	251
Chanson,	ibid.
Au Sommeil,	252
A l'Amour,	ibid.
Sur la Gloire,	ibid.
A messire Marc-René de Voyer de Paulmy, sur le rétablissement de sa santé. 1712,	253
In-promptu d'une dame, )	254
Madrigal de la même,	ibid.
Épître de M. de la Rivière,	257
Réponse de mademoiselle Deshoulières,	258
Chanson,	ibid.
Chanson,	259
Épître au roi. 1714,	260
A monsieur ***. Madrigal,	261
Vers de M. de la Rivière à mademoiselle Deshoulières,	262
Réponse de mademoiselle Deshoulières,	263
Stances en galimatias fait exprès,	ibid.
Tristesse,	266
Stances à Apollon, sur l'avènement de Philippe duc d'Orléans à la régence du royaume. 1716,	ibid.
Adieu aux Muses. 1717,	268
Vers sur la mort de mademoiselle Deshoulières. 1718,	269

FIN DE LA TABLE.



---

## NOTICE DES ÉDITIONS STÉRÉOTYPES

D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE L. É. HERNAN,

qui se trouvent, à Paris, chez ANT. AUG. RENOUDARD,  
libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n°. 42.

---

OEUVRES de LA BRUYÈRE, et CARACTÈRES de THÉOPHRASTE. . . . .	3 vol.
— de J. RACINE. . . . .	5
— de CRÉBILLON. . . . .	3
— de BERNARD. . . . .	2
— du cardinal de BERNIS. . . . .	2
— de CHAULIEU, et POÉSIES de LA FARE. . .	1
— de madame et mademoiselle DESHOULIÈRES. . . . .	2
POÉSIES choisies de GRESSET. . . . .	1
INSTRUCTION sur les poids et mesures, par BRISSON, membre de l'Institut. . . . .	1

Sous presse pour paroître incessamment :

OEUVRES complètes de J. DE LA FONTAINE, fables, contes,  
les amours de Psyché, poésies diverses, et théâtre.

OEUVRES choisies de PIERRE et de THOMAS CORNEILLE,  
avec les commentaires de VOLTAIRE.

OEUVRES de MATHURIN REONIER.

-

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

-

.

.....

.....

.....

.....

.....

.

.

.

.

.

.

.....

.....

.....

.....

.....

.

.....

.

.

.

.....

.....

ad.

6.26









—

.

**AUG 29 1950**



